
3 1761 06187351 9


MILITAVI NON SINE GLORIA.



Hugh Whitney Morrison

RABELAIS ET SON ŒUVRE.

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

TRADITIONS POPULAIRES DES ARRONDISSEMENTS DE CHERBOURG ET DE VALOGNES, in 12 (épuisé).

Il en paraîtra prochainement une nouvelle édition augmentée d'une Grammaire du patois de ce pays et d'un vocabulaire.

BERNARDIN DE ST PIERRE, SA VIE ET SES OUVRAGES, in 12, (épuisé).

KRYLOF et SES FABLES, 1 v. in 12. Hachette, 1869.

HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE; EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS FRANÇAIS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE, 3 v. in 12. St-Pétersbourg.

DU CARACTÈRE SPÉCIAL DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, leçon d'ouverture du cours de littérature française professé à l'université de St-Pétersbourg, in 8°, 1873.

(Voir la suite sur la couverture.)

RABELAIS

ET

SON ŒUVRE

PAR

JEAN FLEURY

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE
DE ST-PÉTERSBOURG

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35
1876



Imprimerie Trenké & Fusnot, Maximilianovsky pér., 15. St-Pétersbourg.

A MESSIEURS LES MEMBRES

DE LA FACULTÉ HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE ST-PÉTERSBOURG

Messieurs,

Vous m'avez demandé une leçon sur Rabelais; cette leçon est devenue un ouvrage en deux volumes. Il vous revient de droit, car sans votre initiative, je n'aurais évidemment pas songé à l'entreprendre. Permettez-moi donc de vous en faire hommage et de le mettre sous votre protection.

J. FLEURY.

1876.

En écrivant cet ouvrage, je me suis proposé un double but : premièrement rendre Rabelais accessible à toutes les classes de lecteurs, sans exception — et puis expliquer l'énigme de son livre en faisant ressortir l'enchaînement rigoureux des épisodes depuis la consultation de Panurge sur son mariage jusqu'à la réponse de l'oracle de la Dive Bouteille.

A cet effet, j'ai traduit toutes les citations en langues étrangères, j'ai expliqué toutes les allusions, et, tout en citant parfois le texte de l'auteur pour donner une idée de son style, je l'ai modifié le plus souvent de manière à rendre sa pensée intelligible à tous. D'une main j'ai écarté les difficultés qui empêchent de comprendre le livre, de l'autre j'ai fait disparaître les crudités et les inconvenances qui en éloignent une foule d'esprits délicats,—sans toutefois rien sacrifier d'utile ou d'agréable.

Je crois avoir atteint ce dernier but ; quant

au premier, c'est aux lecteurs de décider si mon interprétation leur semble correcte.

Ce livre devrait s'appeler *Rabelais et son œuvre ;* ce titre ayant été déjà pris, j'ai été obligé de modifier légèrement le mien. J'ajoute que je n'ai eu connaissance de l'*Éloge* de Rabelais par M. Gebhart, que par le *Journal officiel* et que c'est là que j'ai pris mes citations.

Dans le corps de l'ouvrage, le petit texte (n° 7) indique les citations textuelles.

Le texte moyen (n° 8) indique les citations où le texte a subi quelques modifications pour devenir plus intelligible.

Les crochets [ ] indiquent des explications ajoutées pour l'intelligence du texte, mais qui n'en font pas partie.

Les parenthèses ( ) appartiennent au texte même de l'auteur cité.

PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS.[1]

SOURCES.

Œuvres de Maître François Rabelais, édition de *Le Duchat*. Amsterdam, 1711. 6 vol. en 5, petit in 8°.

Le *Rabelais moderne* ou les Œuvres de Maître François Rabelais, mises à la portée de la plupart des lecteurs, par l'abbé de *Marsy*, 1752, 6 vol. en 8 parties, in 12.

Œuvres choisies de M. François Rabelais (par l'abbé *Pérau*), Genève, 1752, 3 vol. in 12.

Les Œuvres de François Rabelais (édition Cazin), Genève, 1782, 4 vol. in 24.

Œuvres de François Rabelais, édition *variorum*, publiée par *Esmangart* et Eloi *Johanneau*, 1823, 9 vol. in 8°.

Œuvres de François Rabelais (publiées par *De l'Aulnaye*), 3 vol. in 8°, dont un de tables et lexiques, 1823. — La première édition donnée par ce commentateur est de 1820, 3 v. in 18.

Les mêmes. 3e édition du même commentateur, grand in 8°, 1837 (*Panthéon littéraire*).

Les mêmes, éditeurs Ch. *Labitte* et Paul *Lacroix*, in 12. Charpentier, 1842.

Les mêmes, éditeur Louis *Barré*, 1854, grand in 8°, avec des illustrations de Gustave Doré.

Les mêmes — avec de grandes illustrations de Gustave Doré, 1873, 2 vol. in 4° colombier, Garnier frères.

Les mêmes, éd. *Burgaud des Marets* et *Rathery*, 2 vol. in 12. Didot. 2e édition, 1870.

Les mêmes, publiées par A. de *Montaiglon* et Louis *Lacour* (Bibliothèque elzévirienne), petit in 8°. 3 vol.

Les mêmes, publiées par Pierre *Jannet* et Louis *Moland*, 7 vol. in 16, 1867-74.

[1] Pour ne pas multiplier les notes au bas des pages, nous ne citons que par exception les éditions et les parties du livre alléguées dans le texte. Il nous a semblé préférable de donner ces indications une fois pour toutes dans le tableau ci-dessus.

au premier, c'est aux lecteurs de décider si mon interprétation leur semble correcte.

Ce livre devrait s'appeler *Rabelais et son œuvre;* ce titre ayant été déjà pris, j'ai été obligé de modifier légèrement le mien. J'ajoute que je n'ai eu connaissance de l'*Éloge* de Rabelais par M. Gebhart, que par le *Journal officiel* et que c'est là que j'ai pris mes citations.

Dans le corps de l'ouvrage, le petit texte (n° 7) indique les citations textuelles.

Le texte moyen (n° 8) indique les citations où le texte a subi quelques modifications pour devenir plus intelligible.

Les crochets [ ] indiquent des explications ajoutées pour l'intelligence du texte, mais qui n'en font pas partie.

Les parenthèses ( ) appartiennent au texte même de l'auteur cité.

PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS.[1]

SOURCES.

Œuvres de Maître François Rabelais, édition de *Le Duchat*. Amsterdam, 1711. 6 vol. en 5, petit in 8°.

Le *Rabelais moderne* ou les Œuvres de Maître François Rabelais, mises à la portée de la plupart des lecteurs, par l'abbé de *Marsy*, 1752, 6 vol. en 8 parties, in 12.

Œuvres choisies de M. François Rabelais (par l'abbé *Pérau*), Genève, 1752, 3 vol. in 12.

Les Œuvres de François Rabelais (édition Cazin), Genève, 1782, 4 vol. in 24.

Œuvres de François Rabelais, édition *variorum*, publiée par *Esmangart* et Eloi *Johanneau*, 1823, 9 vol. in 8°.

Œuvres de François Rabelais (publiées par *De l'Aulnaye*), 3 vol. in 8°, dont un de tables et lexiques, 1823.— La première édition donnée par ce commentateur est de 1820, 3 v. in 18.

Les mêmes. 3e édition du même commentateur, grand in 8°, 1837 (*Panthéon littéraire.*).

Les mêmes, éditeurs Ch. *Labitte* et Paul *Lacroix*, in 12. Charpentier, 1842.

Les mêmes, éditeur Louis *Barré*, 1854, grand in 8°, avec des illustrations de Gustave Doré.

Les mêmes — avec de grandes illustrations de Gustave Doré, 1873, 2 vol. in 4° colombier, Garnier frères.

Les mêmes, éd. *Burgaud des Marets* et *Rathery*, 2 vol. in 12. Didot. 2e édition, 1870.

Les mêmes, publiées par A. de *Montaiglon* et Louis *Lacour* (Bibliothèque elzévirienne), petit in 8°. 3 vol.

Les mêmes, publiées par Pierre *Jannet* et Louis *Moland*, 7 vol. in 16, 1867-74.

[1] Pour ne pas multiplier les notes au bas des pages, nous ne citons que par exception les éditions et les parties du livre alléguées dans le texte. Il nous a semblé préférable de donner ces indications une fois pour toutes dans le tableau ci-dessus.

Autres éditions. Il y en a eu 60 avant 1600. On peut ajouter aux éditions citées plus haut :
Œuvres de Rabelais, éd. Paul Lacroix, 1825-27, 5 vol in 32.
Les mêmes, 1830-32, 7 vol. in 12, Bruxelles.
Les Œuvres de Maistre François **Rabelais** avec des notes et un glossaire par *Marty-Laveaux*, 5 vol. petit in 8°. 1868-76.
Œuvres de **Rabelais**, précédées de sa biographie et d'une dissertation sur la prononciation française au XVIe siècle, par M. A. L. *Sardou*, 3 vol. petit in 8°, 1875, Turin.

Ouvrages attribués à Rabelais, non insérés dans ses Œuvres.
La *Chronique de Gargantua et de Pantagruel* (éditeur Paul Lacroix), petit in 8°. 1872.
Histoire du fameux Gargantua. Montbéliard, Henri Barbier, sans date, in 12. Edition modernisée de l'ouvrage précédent.
Le *Disciple de Pantagruel* (éd. Paul Lacroix), p. in 8°, 1875.
Les *Songes drolatiques de Pantagruel,* dans le 9e v. de l'édition *variorum* des Œuvres de Rabelais.
Les mêmes, publiés par le grand *Jacques*, Paris 1869, gr. in 12.

OUVRAGES SPÉCIAUX SUR RABELAIS.

Gordon. *Rabelais à Montpellier,* in 4°, 1876. Recueil de documents.
Floretum philosophicum, seu ludus Meudonianus in terminos totius philosophiæ, præmissis diversis Meudonii elogiis ac amplissima Francisci Rabelæsi commendatione, auctore Antonio **Le Roy**. Paris, 1649, in 4°.
Jugements et observations sur la vie et les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de M. François Rabelais D. M. ou *le véritable Rabelais reformé*, avec la carte du Chinonois, par le Sr de St-Honoré (J. **Bernier**), in 12. 1699.
Au XVIIIe SIÈCLE, voir Niceron, *Bibliothèque des romans*, Contant d'Orville, et Ginguené.

Delécluse. François Rabelais, (1483-1553), in 12, 1841.
P. L. Jacob. Rabelais, sa vie et ses ouvrages, in 18. 1859.
Eugène **Noel**. Légendes françaises. Rabelais, in 18, 1850.
Id. Rabelais et son Œuvre, in 8°, 1875, seconde édition, augmentée, du même ouvrage.
A. **Mayrargues**, Rabelais, étude sur le XVIe siècle, in 12, 1868.
Gebhart. Eloge de Rabelais couronné par l'académie française en 1876 (*Journal officiel*).
Voir AUERSTAEDT, aux Auteurs allemands.

Rabelais ou le *Presbytère de Meudon,* comédie par **Leuven** et **Charles**, 1831, grand in 8°.
B. Jacob (Paul Lacroix). *La Servante de Rabelais*, grand in 8°, illustré.

A. Constant. Rabelais à la Basmette, in 18, 1844.
Voir encore notre T. II, p. 506 et s.

Quelques brochures. Jacques-Charles **Brunet.** Notice sur deux anciens romans intitulés les *Chroniques de Gargantua*, in 8°, 1834.
Le même. Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais, etc., in 8°, 1852.
Gustave **Brunet.** Essais d'études bibliographiques sur Rabelais, Paris, 1841, tiré à 60 exemplaires. (A propos de la traduction de Regis).
Ch. **Nodier.** Des matériaux dont Rabelais s'est servi pour la composition de son ouvrage.— De quelques ouvrages satiriques et de leur clef, etc., brochures in 8°. Techner, 1835.
Les Rabelais de Huet (par Th. *Baudement*), in 8°, 1857.
Rabelais et ses éditeurs, par Emile *Chevalier* (Jouaust), petit in 8°, 1868.
Lettre à l'auteur de Rabelais et ses éditeurs (par *Marty-Laveaux*), in 8°.
Léon Faye. Rabelais botaniste. Angers, 1854 (Rathery).

Articles sur Rabelais. Voir, au *18e siècle : Contant Dorville* et *Ginguené.*
Eusèbe **Salverte.** *Revue encyclopédique*, 1823. Tome XIX.
Anonyme. *Revue française*, mai 1828, plusieurs articles.
Raynouard. *Journal des savants*, décembre 1831.
Coleridge *Quarterly Review*, 1837, p. 128 et s.
Baudry. *Journal et Revue de l'instruction publique*, 19 mai 1859.
A. **Réville.** *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1872.
Lamartine. *Cours familier de littérature*, in 8°, VIII et XVIII.
Littré. *Littérature et Histoire*, in 8°, 1875.
Mérimée. *Portraits littéraires*, in 12, 1874 (Charles Nodier).
E. Scherer. *Etudes critiques sur la littérature*, 1875 in 12.
Articles dans la *Biographie universelle* de **Michaud**, dans celle de **Feller**, dans celle de **Didot**, le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, etc., etc., — dans le *Répertoire général de Littérature*, 1827, 33 vol. in 8°.

IMITATEURS.[1]

Noël du Fail. Œuvres facétieuses (Eutrapel, Ragot, etc.), Bibliothèque elzévirienne, 2 v. petit in 8°, 1875.

[1] Nous négligeons une foule d'imitateurs sans esprit dont on peut voir la liste dans les éditions de Rabelais publiées par De l'Aulnaye. Voir aussi notre T. II, p. 467.

(Béroalde de Verville.) *Le Moyen de parvenir*, éd. Paul Lacroix, 1841.

Agrippa d'**Aubigné**. *Les Aventures du baron de Fœneste*, éd. Prosper Mérimée. Bibl. elzévir, p. in 8° 1855.

Les Caquets de l'accouchée, éd. Fournier. Bibl. elz. p. in 8°, 1865.

(La Mothe Le Vayer) *L'Hexaméron rustique* ou les six journées passées à la campagne, 1670, in 18.

Cyrano de Bergerac. Œuvres diverses. (Voyages dans la lune et dans le soleil.) Amsterdam, 2 vol. in 12, 1710.

Voir, aux AUTEURS ANGLAIS et ESPAGNOLS : Swift, Sterne et Quevedo.

Dulaurens. Le *Compère Mathieu*. 3 v. in 8°.

Restif de la Bretonne. Œuvres diverses, in 12, 1876.

Ch. Nodier. *Histoire du roi de Bohême* et *de ses sept châteaux*, grand in 8°. Delangle, 1830.

H. de Balzac. *Contes drolatiques*, trois dizains. 3 v. in 18.

On trouve des imitations plus ou moins étendues de Rabelais dans les *Œuvres* des poètes suivants :

Molière — **La Fontaine** — **Boileau** — **Racine** - **J. B. Rousseau** — **Piron** — **Voltaire** — **Grécourt** — **Imbert** — **Collin d'Harleville** — **Béranger** — les poètes conteurs du XVIIIe siècle, le *Ménagiana*, etc.

AUTEURS GRECS.

Homère, Orphée, Esope, Aristophane, Hérodote, Platon, Théocrite.

Œuvres complètes de **Lucien** de Samosate, tr. par E. *Talbot*. 2 v. in 12.

Vie d'Apollonius de Tyane par **Philostrate**, trad. par A. *Chassang*, in 12. Didier, 1862.

AUTEURS LATINS.

Virgilii, Ovidii, Plinii *Opera*. Divi **Augustini**, *Opera*, (*VI*), *Bibliothèque choisie des Pères*, par l'abbé Guillon, 36 vol. in 12.

La Bible — le Bréviaire.

AUTEURS FRANÇAIS DU MOYEN AGE.

Fabliaux et *Contes* des poètes français des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, publiés par *Barbazan* et *Méon*, 4 v. in 8°, 1808.—Nouveau recueil, 2 v. in 8°, 1823.

Fabliaux ou *Contes* du XIIe et du XIIIe siècles, etc., publiés par *Legrand d'Aussy*. 5 v. in 18, 1781.

Œuvres complètes de **Rutebeuf**, , publiées par Achille *Jubinal*, 2 v. petit in 8°. Bibliothèque elzévirienne, 1874.

Œuvres de **Marie de France**, publiées par *Roquefort*. 2 v. in 8°. 1822.

La légende latine de *St Brandaines*, avec une traduction en prose et en poésie romanes, publiée par A. *Jubinal*, in 8°. 1836.
Vie de Merlin, attribuée à *Geoffroy de* Monmouth, suivie des Prophéties de ce barde, etc., publiée par Francisque *Michel* et Thomas *Wright*, grand in 8°, 1837.
Mystères inédits du XVe siècle publiés par A. Jubinal, 2 v. in 8°, 1837. Le Songe d'Enfer se trouve à la fin du second volume.
Huon de Bordeaux, chanson de geste, publiée pour la première fois par Guessard et Grandmaison, p. in 8°, 1860.
Le Livre du chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles, éd. A. de Montaiglon, p. in 8°, 1864.
Le Violier des histoires romaines, ancienne trad. française du *Gesta Romanorum*, éd. G. Brunet, p. in 8°, 1868.
Fr. Villon. Œuvres complètes, éd. Jannet, 1867, petit in 8°.
Vaux de vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, etc., édit. du bibliophile Jacob, in 16, 1858. — Id. éd. Armand *Gasté*, 1875, petit in 8°.
L'*Alexandriade* ou chanson de geste d'Alexandre le Grand. épopée romane du XIIe siècle, de Lambert le Court et Alexandre de Bernay, éd. de *Lecourt de la Villethassetz* et *E. Talbot*, in 12, 1861.
Le *roman de la Rose* par Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, éd. Francisque *Michel*. 2 v. in 12, 1864.
Le Théâtre français avant la Renaissance, éd. E Fournier, gr. in 8°, 1872. *Pathelin.*
Les Cent nouvelles Nouvelles, éd. P. Lacroix. p in 8°.
Variétés historiques et littéraires etc., publiées par E. Fournier, 10 v. p. in 8°, 1855 et s.
(*Gabriel* Peigné), *Prédicatoriana*, ou Révélations singulières et amusantes sur les prédicateurs, par *Philomneste*, in 8°. Dijon, 1841.
Antony Méray. *Les libres Prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais*, petit in 8°, 1869.

AUTEURS DU XVIe SIÈCLE.

Erasmi *Roterodami Colloquia familiaria et Encomium Moriæ* ed. Tauchnitz, 2 v. in 16, 1871. Leipzig.
Pasquillorum tomi duo. Eleutheropoli, 1544.
Le *Décaméron* de Jean Boccace, trad. par Ant. Le *Maçon*, 5 vol. in 8°. Londres (Paris), 1757-60, figures.
Les *facétieuses Nuits de* Straparole, trad. par *Larrivey*, 1er vol. 1560, 2e vol. et 3e vol. 1573, in 12.
Histoire maccaronique de Merlin Coccaye (Folengo), prototype de Rablais [sic], où est traicté les ruses de Cingar les tours

de Boccal, etc. — plus l'Horrible bataille advenue entre les Mousches et les Fourmis, 1606, 2 vol. in 12.

Le même ouvrage, avec notes et notices par Gustave *Brunet*, etc. Paris, 1859, petit in 8°. Bibliothèque gauloise.

Le *Cymbalum mundi* et autres œuvres de *Bonaventure* **Despériers**, 1841. — Id. avec les *Nouvelles Récréations et joyeux devis*, éd. Paul Lacroix, 1858, in 12.

L'*Heptaméron* des nouvelles de **Marguerite** d'Angoulême, reine **de Navarre**, 2e édition de Paul Lacroix, 1861, in 12.

Les *Prophéties* de M. Michel **Nostradamus**, fac-simile typographique de l'édition de 1611, avec les Révélations de Ste Brigitte, la Prophétie de Thomas Moult, etc., in 12, sans date (186?).

La Precellence du langage françois, par Henri **Estienne**, éd. Feugère, in 12. 1850.

Deux dialogues du nouveau langage français italianizé et autrement déguisé entre les courtisans de ce temps (par Henri **Estienne**), petit in 8°.

Apologie pour Hérodote, par le même, 3 v. pet. in 8°, 1735.

Œuvres choisies d'Etienne **Pasquier**, éd. Feugère, 2 vol. in 12, 1849. — Et, dans les *Œuvres*, le Dialogue d'Alexandre et de Rabelais.

Les Vies des hommes illustres grecs et romains, comparées l'une à l'autre par **Plutarque** de Chéronée, translatées par M. Jacques *Amyot*, in 8°, 1622, 2 vol. — Les mêmes, éd. Coray, 12 vol. in 8°, 1825.

Les *Œuvres morales de* **Plutarque**, translatées de grec en français, par *J. Amyot*, in 8°, 2 vol., le premier, 1582, le second 1616.

Les Amours de *Théagène et Chariclée* par **Héliodore**, avec les *Pastorales* de **Longus** et autres *Romans grecs*, trad. de Jacques *Amyot*, in 12, 1841.

Les *Essais* de Michel de **Montaigne**, in 4°, 1617.

De la Sagesse, trois livres, par Pierre **Charron**, 2 v. in 12, 1784.

Calvin. *De l'Institution chrétienne*, 2 v. in 8°, 1859.

Et de **La Boétie**, *le Contr'un ou de la Servitude volontaire*, éd. de 1845.

Œuvres complètes de **Brantome**, éd. Buchon, gr. in 8°, 2 v.

Œuvres de Clément **Marot**, petit in 12. Deux parties en un volume, 1700. — Les mêmes, éd. *Auguis*, in 18, 6 vol. 1823.

Œuvres poétiques de **Mellin de St-Gelais**, petit in 12. Paris, 1719. — Les mêmes, 2 v. petit in 8°. 1873.

Œuvres choisies de **Ronsard**, par A. *Noel*. 2 v. in 12, 1862. — *Choix de poésies* de **Ronsard**, éd. P. *Lacroix*, 1840.

Œuvres choisies de J. **du Bellay**, publiées par Becq de Fouquières, in 12, 1876.

Poésies choisies de J. A. **Baïf**, par le même, in 12, 1874.
La *Sepmaine* de G. de **Saluste**, seigneur **du Bartas**, in 12, caractères italiques du 16e siècle (le titre manque).
Œuvres de Mathurin **Régnier**, éd. *Violet Le Duc*, in 18, 1822.
Morceaux choisis des grands écrivains du XVIe siècle, par Auguste *Brachet*, in 12, 1875.—Id. par Arsène Darmsteter, in 12, 1876.

AUTEURS DU XVIIe SIÈCLE.

De l'origine des romans. Lettre de **Huet** à M. de Ségrais — réimprimée à la suite du *Huetiana* dans le Recueil général des *Ana*, 9 v. in 8°, 1789, Tome VII.
Le *Rabelais reformé* par les ministres et notamment par Pierre du Moulin, par le P. **Garasse**, 1660, in 12.
Œuvres de **Scarron**. Amsterdam, 1752, 7 vol. p. in 12.
St Evremond. Œuvres, publiées par Desmaizeaux, 5 v. in 12.
Œuvres de **Dufresny**, 4 vol. in 12, 1703 (Parallèle d'Homère et de Rabelais et Comédies).
Ménagiana, édition refaite par La *Monnoye*, formant les tomes II, III et IV du Recueil général des *Ana*.
Observations de M. **Ménage** sur la langue française, 2e édition, 1675, in 12.
Remarques sur la langue française, par M. de **Vaugelas**, avec les notes de Thomas **Corneille**, 2 vol. in 12, 1680.
Nouvelle *Méthode* pour apprendre facilement et en peu de temps *la langue latine* (par **Lancelot**, de Port-Royal), petit in 8°, 1654.
La *Logique* ou l'art de penser (par **Arnauld** et **Nicole**, de Port Royal), 1775, in 12.
De la Touche. L'Art de bien parler français, 2 v. in 8°, 1696, 1710.
Régnier Desmarais. Traité de la Grammaire française, in 12, 1704.
Pascal. Pensées, in 12, éd. Havet.
Lettres de **Mme de Sévigné**, de sa famille et de ses amis, éd. Grouvelle, 13 vol. in 18. Tomes 2, 5, 8.
Louis de **St-Simon**. *Mémoires*, 40 v. in 12. 1842.
Œuvres de **Fénelon**, grand in 8°, 3 vol., 1835 (Dialogues des morts, Fables, Télémaque, De l'éducation des filles.)
Œuvres de **Bossuet**, grand in 8°, 4 vol., 1841 (Ouvrages pour l'éducation du Dauphin. *Exposition de la foi catholique*).
Cl. Fleury. *Histoire ecclésiastique*, 21 v. in 12, 1769. — *Du choix et de la méthode des études*, in 12, 1784.
Les *Caractères* ou les mœurs de ce siècle, par **La Bruyère**, in 8°. 2 vol. 1818.
Bayle. *Dictionnaire*, 4 v. in folio, éd. de 1720. — *Œuvres diverses de M.* **Bayle**, 4 vol., in folio, 1731.

Œuvres de M. de **Fontenelle,** 1767, 11 vol. in 12. (Histoire des oracles, XVIII. — du théâtre français, etc.).
St Hyacinthe. Le chef d'œuvre d'un inconnu, 2e éd. 2 v. in 12.
Recueil de *Pièces choisies*, tant en prose qu'en vers, rassemblées en 2 vol. in 12 (par *La Monnoye*) 1714. (Le poème de la Madeleine.)
Œuvres de **Dancourt,** 5 v. in 18 — Id. de **Marivaux,** 12 v. in 8°.

AUTEURS DU XVIIIe SIÈCLE.

Niceron. *Mémoires* pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages, 44 vol. in 12, tome XXXII.
Duclos. Œuvres complètes, 3 v. in 8°, 1821.
Bibliothèque universelle des romans, 112 v. in 12, 1775 et suiv. mars 1776.
Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque (par **Contant Dorville**) 68 vol. in 8°, 1779 et suiv. Le tome XXII est consacré tout entier à Rabelais.
Voltaire. *Œuvres.* Mélanges littéraires — Dialogues — Contes en vers — Romans — Correspondance.
Voltaire chrétien, in 18. 1820.
J.-J. Rousseau. Œuvres, éd. Musset-Pathay, 22 vol. in 12. *Emile.*
Cailhava. *De l'art de la Comédie,* 2 v. in 8°, 1786.
Diderot. Œuvres complètes, 6 vol., in 8°, avec un Supplément, 1819. — Id. *Mémoires*, Correspondance et ouvrages inédits, 2 v. in 12, 1841.
Beaumarchais. Œuvres complètes, éd. *St-Marc Girardin*, grand in 8°, 1837.
Bernardin de St-Pierre. *Œuvres complètes,* 2 v. grand in 8°. 1840. Etudes de la nature.
Ginguené. De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé ou Institutions royales politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et de Pantagruel. Paris, 1791, in 8°.
Vicq d'Azyr. Mémoires lus à l'académie de médecine, 3 v. in 8°.
La Harpe. Cours de littérature, 24 v. in 12, 1800.
Palissot. Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature, 2 v. in 8°, 1803.

AUTEURS DU XIXe SIÈCLE.

Népomucène **Lemercier.** Cours analytique de littérature générale. 4 vol. in 8°, 1816. Tome II.
Le même. La *Panhypocrisîade* ou le Spectacle infernal du XVIe siècle. Paris, 1819, in 8°.

V. Leclerc. *Eloge de Montaigne*, in 8°.
Villemain. Tableau de la littérature française, 6 v. in 12.
Ste-Beuve. Tableau de *la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle*, nouvelle édition, 1843, in 12.
Id.— Causeries du lundi, 14 vol. in 12. 2e édition, III.—*Nouveaux Lundis*, 13 v. in 12.
Id. — *Port-Royal*, 5 v. in 8°. 1860, 2e édit. Tome II.
St-Marc Girardin. *Tableau de la littérature française au XVIe siècle*, suivi d'Études sur la littérature du moyen-âge et de la Renaissance, in 12, 1862.
Philarète **Chasles.** *Etudes sur le seizième siècle* en France, in 12 1848. — *Id. Etudes sur Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin*, in 12, 1851.
Lenient. *La Satire en France au moyen-âge*, 1 v. in 12, 1851.
Id.—La Satire en France ou la littérature militante au XVIe siècle, in 8°, 1866.
Léon **Feugère.** *Caractères et Portraits littéraires du XVIe siècle*, 2 v. in 8°.
Livet. *Les Grammairiens français du XVIe siècle*, in 8°.
Génin. *Des variations du langage français*, in 8°, 1845.
Burguy. *La France littéraire*, in 8°, 1862. Brunsvic.—Id. *Grammaire de la langue d'oïl*, 3 v. in 8°. 1853-56, Berlin.
Désiré Nisard. *Histoire de la littérature française*, in 8°, 1844 et s.
Marc-Monnier. Les *Aïeux de Figaro*, in 12, 1872.
J. Janin. *La Fin d'un siècle et du Neveu de Rameau*, in 12, 1876.
Gérusez. *Histoire de la littérature française*, 1 v. in 8°.—Le même. *Essais d'histoire littéraire*, 2 v. in 8.
Demogeot. *Histoire de la littérature française*, in 12.
Paul **Albert.** *La littérature française, des origines au XVIe siècle*, in 12, 1872.
Henri **Martin.** *Histoire de France*, 17 v. in 8°, 1855—60. Tome VIII.
Michelet. *Histoire de France*, in 8°. Tome VII. La Renaissance. Tome VIII. La Réforme (1855). — Id. *Nos Fils*, in 12, 1871.
François **Guizot.** *Histoire de France* racontée à mes petits enfants, 5 vol. grand in 8°, 1875 et s.
Fr. Guizot. *Méditations et Études morales* in 8°, 1852.
Louis **Blanc.** *Histoire de la révolution française*, 14 v. in 12.
Prevost-Paradol. *Revue de l'histoire universelle*, grand in 8°, 1853.
V. **Hugo.** *Shakespeare*, in 8°, 1864.—Les Misérables, 8. v. in 8°. — Ruy Blas, etc.

AUTEURS ITALIENS.

Dante Alighieri. *La divina Commedia*, 3 v. in 12.-Trad. de L. de Ratisbonne, 3 v. in 12.

Lodovico **Ariosto**. *Orlando furioso*. I quatro Poeti italiani, pub. da Buttura, grand in 8°

Pulci. *Il Morgante maggiore*. Londra (Parigi). 3 v. in 18, 1768.

Cantù. *Histoire universelle*. 10 v. grand in 8°. 1848 T. VIII.

L'*Orlandino* di Limerno Pitocco (Teofilo **Folengo**), pet. in 12. Londra (Parigi), Molini, 1733.

Guinguené. *Histoire littéraire d'Italie*, 9 vol. in 8°, 1811 et s.

AUTEURS ESPAGNOLS.

Tesoro del *Teatro espagnol* desde su origen hasta nuestras dias, 5 v. in 8° Tomo I (**Lopez de Rueda**).

Las Comedias de D. Pedro **Calderon** de la Barca, édit. Keil, Leipzig, 1822, in 12. El Purgatorio de San Patricio.

Cervantès. *Don Quichotte*, trad. Viardot, 2 vol. grand in 8°, illustré.

Obras de Francisco de **Quevedo**, in 4°. Barcelona, 1702.

Obras escogidas del medesimo, éd. Ochoa, in 8°.—Traductions: *les Visions*, trad. par La Geneste, in 12, 1642.—L'*Aventurier Buscon*, par le même in 12, 1662. — Id. par Germond de La Vigne, 1847, in 8°.

Tiknor. *Histoire de la littérature espagnole*, trad. par *Magnabal*, 3 v., grand in 8°.

AUTEURS ANGLAIS.

Shakespeare's Works et Œuvres de **Shakespeare**, trad. par François-Victor *Hugo*, 15 v. in 8°. — Le Songe d'une nuit d'été, les joyeuses Epouses de Windsor, Henri IV, Henri V, etc.

Bunyan. *The Pilgrim's Progress*, in 8°, 1834.

Sterne, sa vie et ses ouvrages par P. **Stapfer**, in 8°, 1870.

Thakeray. *English humorists*, in 16, éd. Tauchnitz.

Daniel de **Foe**. *The life and adventures of Robinson Crusoe*, in 8°. Paris, Baudry. 1836.

Hallam. *Introduction to Litterature of Europe*, 4 vol. in 8°. Baudry, 1835.

Swift. *Gullivers' Travels into several remote nations of the world*, in 16, 1844. Tauchnitz.—*The tale of the Tub*, dans les *Complete Works*, 19 v. in 8°.

Sterne. *The life and opinions of Tristram Shandy, gentleman*, in 12, 3 v. London.—*A sentimental Journey throw France and Italy*, in 16. éd. Tauchnitz.

Walter **Scott**. Biographie des romanciers, 4 v. in 12.

Thomas **Wright**. *S. Patrick's Purgatory*, an Essay on the legends of purgatory, hell and paradise, current during the middle ages, in 8°, 1843.

Le même. *Histoire de la caricature et du grotesque* dans la littérature et dans l'art, trad. par Sachot, in 8°, Paris, 1875.
Taine. *Histoire de la littérature anglaise*, 5 v. in 12.
Quarterly Review. 1835, 1876.

AUTEURS ALLEMANDS.

Meister Franz Rabelais der Arzeney Doctoren *Gargantua* und *Pantagruel*, aus dem Französischen verdeutscht, mit Einleitung und Anmerkungen, den Varianten des zweiten Buchs von 1533, auch einen noch unbekannten Gargantua herausgegeben durch Gottlob Regis, 3 Bde. Leipzig, 1832.

Analysé par *G. Brunet:* Essai d'études bibliographiques, etc.

Gervinus. Geschichte der poetischen Nationalliteratur. Bd. III. Leipzig, 1838.
Fr. Aug. Arnstädt. *François Rabelais* und sein Traité d'éducation, mit besonderer Berücksichtigung der pädagogischen Grundsätze Montaigne's, Locke's und Rousseau's, in 8°. Leipzig, 1872.
Heine. De l'*Allemagne*, etc. (Les Dieux en exil), 2 v. in 12, 1855.

OUVRAGES DIVERS.

Charles Lenormant. *Rabelais et l'architecture de la Renaissance.* Restitution de l'abbaye de Thélème, avec deux planches offrant le plan et la vue à vol d'oiseau de l'abbaye. 1840, in 8°.
César Daly. Même sujet. *Revue de l'architecture et des travaux publics*, in folio, 1841.
Gaidoz. *Gargantua*, essai de mythologie celtique, in 8°.
Charles Nisard. *Histoire des livres populaires* ou de la littérature du colportage, 2e éd. 1864, 2 v. in 12.
Bibliothèque bleue. *Histoire de la vie et du purgatoire de St Patrice*, petit in 8°.— Le *Cantique des pélerins de St Jacques*, in 18. — *La Vie et les Fables d'Esope le Phrygien*, p. in 8°, etc., éditions sans date.
Ozanam. Œuvres, 8 vol. in 8°, 1855. Des sources poétiques de la Divine Comédie.
Ch. Labitte. *Etudes littéraires*, 2 v. in 8°, 1846. La Divine Comédie avant Dante.
Goerres. La *Mystique* divine, naturelle et diabolique, trad. par Sainte-Foi. 5 vol. Paris, 1854.
François Lenormant. La Divination et la science des présages chez les Chaldéens, in 8°, 1875.—Manuel d'histoire ancienne de l'Orient, 3 v. in 12, 1869.

Joseph de **Maistre**. *Œuvres*, 2 v., grand in 8°. 1841, éd. de l'abbé Migne. Tome I.
Bornier. *Histoire morale de l'éducation*. 2 v. in 8°.
Paroz. *Histoire universelle de la pédagogie*, in 12. 1869.
Ferdinand **Denis**. Le *monde enchanté*, cosmographie ou histoire naturelle et fantastique du moyen âge in 32. 1843.
E. Renan. La *Poésie des races celtiques*. Revue des deux mondes, 1854.
Flammarion. Les Mondes imaginaires et les mondes réels, in 8°. 1865.
Lomenie. Beaumarchais et son temps, 2 v. in 8°, 1856.
Arsène **Houssaye**. Histoire de Léonard de Vinci, in 8°, 1869.
Géographie du moyen âge, étude par Joachim **Lelewel**, accompagnée d'atlas et de cartes, 2 v. in 8°. Bruxelles, 1852.

RABELAIS ET SON ŒUVRE.

CHAPITRE I.

RABELAIS ET SON SIÈCLE.

SOMMAIRE. — 1. On parle beaucoup de Rabelais, on le lit peu. — 2. Notre double but: faire connaître Rabelais et l'expliquer. — 3. Limites entre lesquelles cette explication doit se renfermer. — 4. Jugements opposés portés sur Rabelais. — 5. Causes des reproches qui lui sont adressés. Ses fantaisies. — 6. Ses obscurités. — 7. Ses obscénités. — 8. Ennemis de Rabelais: ses imitateurs et ses commentateurs. — 9. Rabelais a-t-il fait un livre allégorique ou satirique? — 10. Ses illustrateurs. — 11. Caractère de Rabelais. Les grands comiques ont tous été sérieux. — 12. Caractère du XVI[e] siècle. Ravissement des esprits à la Renaissance. — 13. Morne tristesse qui suit la Réforme et la réaction catholique. — 14. Rabelais appartient à la Renaissance. — 15. Caractère intellectuel des provinces françaises. — 16. Digression sur le double sens du mot *gaulois*.

I.

On réimprime Rabelais, on le commente, on l'illustre; les éditions de luxe, les éditions savantes, les éditions à bon marché se multiplient, l'Académie française met son éloge au concours. *Gargantua* et *Pantagruel*, relégués longtemps parmi les curiosités, arrivent maintenant à une classe de lecteurs qui les connaissaient de nom tout au plus.

Mais les lit-on autant qu'on les achète? nous ne le croyons pas. En achetant le livre, on se pro-

met naturellement d'en prendre connaissance. On commence par les préfaces, quelquefois très spirituelles, de l'éditeur. On feuillette ensuite, on lit quelques pages çà et là afin d'avoir un aperçu sommaire, on regarde les gravures, s'il y en a; puis l'ouvrage est mis dans la bibliothèque, comme chose précieuse, et l'on n'y revient plus. Ceux qui agissent autrement, qui lisent le livre d'un bout à l'autre, qui en lisent même des parties étendues avec suite, ceux-là sont très rares et ne forment qu'une toute petite fraction parmi les acheteurs.

Il n'y a rien là que de très naturel. La lecture de Rabelais est non seulement un travail, pour beaucoup, c'est une fatigue et un effort.

Les difficultés que présente cette lecture proviennent de causes diverses. Il y a d'abord la langue, qui diffère très notablement de celle que nous parlons aujourd'hui; puis il y a l'orthographe qui, dans certaines éditions, rend complètement méconnaissables les locutions que nous connaissons le mieux. Ces difficultés surmontées, viennent celles qu'offre le récit en lui-même, il est décousu, au moins il en a l'air, il est semé de longues digressions, d'énumérations qui attirent la vue et dont on ne comprend pas le motif, et surtout il est émaillé de détails et d'expressions qui choquent à bon droit notre délicatesse; si bien qu'on est obligé de tenir sous clé sa belle édition et d'en refuser la lecture à la plus belle moitié du genre humain. Ainsi, malgré les apparences contraires, le nom de Rabelais et de ses héros est-il seul connu de la masse des lecteurs ; ses ouvrages ne le sont pas.

Quelques efforts estimables ont été faits pour *vul-*

gariser Rabelais, mais les ouvrages publiés dans ce but, tout estimables, tout recommandables qu'ils sont, ont tous un défaut grave; ils offrent un jugement tout fait sur l'œuvre de Rabelais et ne contiennent pas les éléments de ce jugement. L'auteur donne son appréciation, il la développe avec plus ou moins; d'esprit et d'éloquence, mais il ne la justifie pas, il ne fait pas connaître l'ouvrage en lui-même. Le lecteur, en fermant le livre, ne sait qu'une chose en somme, l'idée que l'auteur s'est faite de Rabelais; il ne connait pas Rabelais.

II.

Il nous a semblé qu'une analyse complète et consciencieuse de tous les écrits du curé de Meudon, accompagnée de commentaires, semée d'éclaircissements, de rapprochements sur l'origine, la nature des idées développées dans le livre et sur la forme que l'auteur leur a donnée, sur le plan suivi par lui et le but qu'il s'est proposé — une analyse qui permettrait de saisir l'ensemble de l'œuvre sans négliger les détails — et qui présenterait en même temps l'historique de tout ce qui a été écrit, dit et pensé sur l'auteur de *Gargantua* jusqu'à ces derniers temps — serait une œuvre utile et désirable. C'est cette œuvre de conscience, et de patience surtout, que nous avons entreprise et que nous offrons au public, en attendant qu'un autre fasse mieux.

Notre ouvrage s'adresse surtout aux nombreux lecteurs qui seraient bien aises de connaître Rabelais, mais qui ne veulent pas

D'un divertissement se faire une fatigue;

ils trouveront ici Rabelais analysé et commenté

tout entier, mais analysé comme il doit l'être à notre époque polie et pudique. Nous nous sommes imposé de faire connaître les ouvrages du curé de Meudon sans offenser les chastes oreilles, et cela n'a pas été aussi difficile qu'on pourrait le croire au premier abord. Les licences répréhensibles d'expression et d'idées qu'il se permet ne font pas essentiellement partie de son livre ; c'est une sorte d'ornement qu'on dirait ajouté après coup ; faire disparaître ces licences, c'est tout simplement secouer la poussière qui empêche de bien voir la pensée de l'auteur.

Il est encore une autre classe de lecteurs que nous ambitionnons. Ceux qui ont lu l'original trouveront non-seulement ici un résumé de tout ce qu'a dit Rabelais et de ce qu'on a dit de lui, mais ils y trouveront en même temps un commentaire perpétuel de son livre, un fil conducteur qui leur permettra de se diriger dans ce labyrinthe touffu où tant d'esprits se sont égarés. Nous n'avons pas tout expliqué sans doute. «Vouloir tout comprendre dans Rabelais, c'est n'avoir pas compris», dit M. Paul Aubert[1] et Sainte-Beuve[2] nous montre Rabelais se gaussant dans l'autre monde de ceux qui cherchent à trouver la clé de ses fanfreluches antidotées; mais nous croyons avoir donné une explication suffisante de l'ensemble de l'œuvre et fait ressortir nettement la partie philosophique qui se dérobe sous l'exubérance des détails. L'ouvrage de Rabelais est un chaos, soit, mais un chaos qui contient les germes d'un monde. Nous avons tâché de faire reluire ce

[1] La Littérature française des origines au XVII[e] siècle, 1872. -- [2] Sainte-Beuve. *Tableau de la poésie française au XVI[e] siècle.*

monde à travers les brouillards qui l'enveloppent. L'ouvrage, à mesure que l'on avance, semble à quelques-uns de plus en plus confus, pour nous, il nous apparaît de plus en plus lumineux et les lueurs des dernières pages, toutes voilées qu'elles sont, projettent d'éclatantes clartés sur l'édifice.

III.

Dans cette explication de l'œuvre de Rabelais nous avons toujours eu présentes les deux recommandations qu'il nous donne au prologue de son premier livre :

Croyez-vous en vostre foy qu'onques Homère, escrivant Iliade et Odyssée, pensast ès allégories, lesquelles de luy ont beluté Plutarche, Héraclide Ponticq, Eustathe, Phornute et ce que d'iceux Politian a desrobé ? Si le croyez, vous n'approchez ny de pieds ny de mains à mon opinion, qui décrète icelles aussi peu avoir esté songées d'Homère, que d'Ovide en ses Métamorphoses les sacrements de l'Evangile.

Ceci peut passer pour une protestation anticipée contre ceux qui ont voulu trouver dans son livre toute l'histoire de son temps. Un peu plus loin, Rabelais ajoute :

Posé le cas qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom, toutes fois pas demourer là ne fault, comme au chant des Sirènes, ains a plus haut sens interpréter ce que, par adventure, vous cuidiez dit en gaieté de cœur... Vistes-vous onques chien rencontrant quelque os médullare ? C'est, comme dit Platon, la beste la plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce... Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de moelle. Vray est que ce peu est délicieux.

Et Rabelais engage les lecteurs à rompre l'os et à sucer «la substantifique moelle»; de son livre; il espère qu'on n'aura pas à regretter sa peine.

Les limites entre lesquelles cette interprétation doit être cherchée sont bien fixées. Nous avons tâché de nous y tenir. Nos lecteurs diront si nous avons réussi.

Mais lors même que notre interprétation serait contestée, il nous semble que notre livre sera utile encore comme vulgarisation de l'œuvre de Rabelais et comme résumé consciencieux, quoique succinct, de tout ce qui a été publié sur la matière.

Il doit être bien compris, du reste, que nous n'entendons pas nous approprier toutes les idées de Rabelais. Il y en a qui nous semblent excellentes, supérieures, d'autres sont trop étroites ou trop larges, il en est de tout à fait fausses à nos yeux. Mais ici nous ne discutons pas, nous exposons, laissant au lecteur le soin de prononcer un jugement définitif.

IV.

Rabelais est une énigme, il faut bien en convenir tant les jugements sur son compte sont variés et discordants.

Sur la personne d'abord. Pour les uns, c'est un sage, un savant, un médecin éclairé, un homme de mœurs dignes et réglées, un bon curé qui se dévoue à ses paroissiens et meurt chrétiennement. Pour les autres, c'est un bouffon, un montreur d'ours, qui porte le scandale dans le lieu saint, joue des comédies ridicules pour se faire admettre auprès d'un grand personnage ou s'épargner des frais de route, un curé

qui scandalise ses paroissiens et meurt ivre, le blasphême à la bouche.

Le contraste entre les opinions est aussi complet quand il s'agit de juger le livre.

Pour les uns, l'ouvrage de Rabelais est un recueil de folies qui, pour être supportable, devrait être réduit à un huitième, un roman «où l'on a répandu à pleines mains la gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennui»; Calvin le dénonce dans son traité des Scandales, Henri Estienne juge qu'il aurait dû être brûlé avec son auteur par la main du bourreau; La Bruyère déclare certaines de ses parties dignes d'être le charme de la canaille; un grand poète enfin, après une longue tirade d'injures, l'appelle le «pourceau grognant de la Gaule» et croit faire une grande concession en reconnaissant en lui un ivrogne de verve.

Pour les autres, au contraire, Rabelais est un philosophe profond, un grand politique, le premier des éducateurs, l'un des hommes qui ont le plus, contribué aux progrès de la civilisation. Si, par la faute des circonstances, il a été obligé de voiler sa pensée, il n'en a pas moins été fort en avant de son siècle, et le nôtre a encore beaucoup à apprendre de lui.

Parmi les détracteurs, il y a le jésuite Feller, le réformateur Calvin, l'érudit Henri Estienne, le féodal Cantù, et surtout le bon M. Burnier, l'auteur d'une *Histoire morale de l'éducation*, qui se voile les yeux pour ne pas voir les idées justes contenues dans le livre, afin de ne pas être obligé de les ramasser «dans cet égout.» Il est vrai que le fougueux écrivain professe le même dédain pour tous ceux qui croient qu'on peut être sauvé par les

bonnes œuvres, et que son anathème s'étend, sans exception, à tous les catholiques :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Un autre Suisse, M. Paroz, dans une prétendue *Histoire universelle de la pédagogie*, ne mentionne même pas Rabelais. Quant à Lamartine, en parlant de Rabelais, il entre dans un véritable accès de fureur.

Parmi les admirateurs non moins passionnés, citons Voltaire corrigé par l'âge, Ginguené, l'historien littéraire de l'Italie, Bernardin de St-Pierre, Victor Hugo, Henri Martin le grave historien, Michelet l'enthousiaste, tous les écrivains de talent de notre génération qui ont jeté les yeux sur l'œuvre de Rabelais. On trouvera plus loin ceux de ces témoignages qui sont les plus caractérisés.

Si la voix du peuple est la voix de Dieu, il faut convenir qu'en ce qui concerne le curé de Meudon, elle est singulièrement discordante, car les attaques viennent de tous les camps, catholiques, protestants, libres penseurs, et les admirations de même.

V.

Il y a de ces critiques qui ne comptent pas. Ni le catholique Feller, ni le protestant Burnier n'ont lu les œuvres qu'ils condamnent avec tant d'âpreté. Ils ont accepté une opinion toute faite et l'exagèrent en la reproduisant ; il n'y a pas à s'occuper d'eux.

Mais il y a des critiques de bonne foi, et il n'est pas inutile de les passer rapidement en revue avant d'aborder notre sujet.

Il est des écrivains qui s'attaquent à Rabelais par pure incompatibilité d'humeur. Rabelais est souvent un fantaisiste. Or toute fantaisie qui ne charme pas, agace, et quand on est agacé, on est incapable de juger. Lamartine est dans ce cas, Pantagruel l'agace, les Fables de La Fontaine l'agacent. Il n'a plus son libre jugement devant cette inspiration qui n'a rien de commun avec la sienne. Au reste les rêveurs et les comiques font généralement bande à part et sont destinés à ne pas se comprendre. Fénelon goûtait peu Molière: Jean-Jacques Rousseau s'en est pris plus d'une fois à l'auteur du *Misanthrope*. L'auteur des *Parents pauvres* n'entendait rien à la grande poésie de Victor Hugo, et, Gozlan nous l'assure, n'admirait les *Burgraves* que par respect humain. M. Renan ne voit rien de beau dans Béranger : il y a tout simplement antipathie de race. On peut donc également considérer comme non avenues les critiques qui surgissent de ce côté.

VI.

D'autres reprochent à Rabelais son manque de méthode, son action flottante, la fréquence de ses digressions, son obscurité. Ces critiques sont fondées; les admirateurs de Rabelais en conviennent. Cependant quelques-uns sont allés trop loin dans leurs concessions, et ont trop accordé à l'accusation, en plaidant les circonstances atténuantes :

> Si l'on s'opiniâtrait, dit M. Nisard[1] à demander à Rabelais le sens général de son livre, on risquerait de ne pas apercevoir le sens des détails, dont chacun a été tour à tour l'unique objet et le seul plan de l'auteur. Ce livre est le fruit de son humeur et non l'œuvre fortement combinée de son jugement.

[1] *Histoire de la littérature française* I, p. 264.

M. Lenient [1] est également disposé à sacrifier le plan général aux détails :

Plus de vingt ans s'écoulèrent entre la publication du premier et du quatrième livre. Dans cet intervalle, Rabelais va, vient, voyage en tous sens, interrompt et reprend la trame de son poème, intercalant ici un épisode, là un personnage, sans trop s'inquiéter de ce qu'il a écrit la veille ou de ce qu'il écrira le lendemain. L'œuvre n'est pas sortie tout d'un jet de son imagination ; il n'a pas cherché non plus à la fondre dans une harmonieuse unité. Elle s'étend, se complète, se superpose à la fortune du quart d'heure, de l'inspiration et des circonstances. Sa construction ressemble à ces édifices de l'âge précédent, où viennent s'ajouter l'un après l'autre un portail, une tour, un pignon, une galerie, etc. Comme artiste, s'il nous est permis d'employer ce mot, Rabelais n'est point encore un disciple de l'architecture mathématique inaugurée par la Renaissance : il a tous les caprices, l'exubérante confusion et la riche prolixité de l'architecture gothique.

C'est fort bien dit et juste à quelques égards, mais seulement pour les deux premiers livres ; à partir du troisième, le désordre n'est plus qu'à la surface, toutes les parties du récit sont solidement ordonnées et rattachées entre elles ; nous aurons occasion de l'établir.

Quant aux obscurités de la pensée, elles sont réelles, mais le reproche passe par-dessus la tête de l'écrivain, c'est aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Sa pensée est audacieuse et, s'il l'avait plus clairement exprimée, il aurait probablement payé cette audace de sa vie. Cependant, s'il nous la livre voilée, il a soin de nous en prévenir et le voile n'est pas assez lourd pour que nous ne puissions le soulever. Prenons-en donc notre parti, suivons notre conteur

[1] *La satire en France au XVIe siècle*, p. 60.

par les sentiers quelque peu tortueux qu'il affectionne, il sait où il nous conduit, et il a pris soin de répandre assez d'agréments sur la route pour que nous ne nous ennuyions pas en chemin.

VII.

Un des moyens les plus puissants, le plus puissant peut-être que Rabelais ait trouvé pour se faire pardonner ses audaces, ce sont précisément ces plaisanteries plus que risquées, ces nudités, disons le mot, ces obscénités, qu'on lui reproche le plus justement aujourd'hui. Ces plaisanteries étaient un passeport auprès de ses contemporains. Le moyen de voir dans un homme sans cesse occupé de «beuverie» ou d'autre chose analogue, un hérétique, un novateur dangereux! Il rit, se disait-on, il a besoin de rire et de nous faire rire, et si, en passant, il effleure quelque peu l'arche sainte, c'est pure gaîté et gaillardise, c'est l'effervescence d'une verve bouffonne, il y n'a pas à s'en occuper.

La preuve que le calcul de Rabelais — s'il y eut calcul de sa part—était complétement juste; la preuve, c'est que ses hardiesses furent tolérées, c'est qu'il ne fut ni exilé comme Clément Marot, ni emprisonné comme Anne Dubourg, ni amené à s'ôter la vie d'un coup d'épée comme Bonaventure Despériers, qu'il ne monta pas sur le bûcher comme Berquin et Dolet, qu'il vécut non seulement tranquille, mais entouré de l'estime de nobles et puissants personnages, et mourut curé ou à peu près.

Le XVIIIe siècle, du reste, nous offre un fait tout à fait semblable. Les *Lettres persanes* sont criblées d'attaques non déguisées contre la religion, contre la

royauté, contre le gouvernement, et elles ne furent pas inquiétées, tandis que le parlement faisait brûler peu après les *Lettres philosophiques* de Voltaire, beaucoup moins aggressives. Montesquieu avait désarmé ses censeurs par les peintures licencieuses qu'il avait insérées dans son livre; tandis que Voltaire était resté sur le terrain de la discussion. Il se le tint pour dit, il abusa plus tard du moyen qui avait réussi à Montesquieu, et il s'en trouva aussi bien.

Les peintures hasardées de Montesquieu, les polissonneries de Voltaire ne sont rien, il est vrai, auprès des crudités que se permet Rabelais, mais il ne faut pas oublier la différence des temps. Le XVI[e] siècle était aussi étranger aux raffinements galants du XVIII[e] qu'à la délicatesse quelque peu gourmée du nôtre. Ces plaisanteries de Rabelais, si choquantes pour nos oreilles, ne choquaient personne à son époque, puisque un des soutiens de l'église catholique, le cardinal Duperron, appelait *Pantagruel* le *livre* par excellence et refusait d'admettre à sa table quiconque ne l'avait pas lu. A l'église on chantait des messes sur l'air: «Baise-moi, ma mie» et sur d'autres paroles moins convenables encore; les sculptures les moins décentes s'étalaient dans les coins obscurs des églises. Quant à la littérature du temps, il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir que la réserve n'était pas son fort. Que sont les *Cent Nouvelles nouvelles* du roi Louis le onzième, sinon un recueil de contes plus qu'égrillards? Et les écrits de Brantosme? et les comédies du XVI[e] siècle, dont il est souvent difficile de raconter le sujet et qui se jouaient en plein théâtre? Et Marguerite de Na-

varre, la «Marguerite des Marguerites», presque une sainte, qui se délassait de ses œuvres de dévotion, du *Miroir de l'âme pécheresse*, et de ses Mystères, en dictant certains contes de son *Heptaméron*, que non seulement aucune dame, mais aucun homme bien élevé ne se hasarderait à raconter aujourd'hui en société.

Et ce n'est pas seulement en France que cela se passait ainsi. Shakespeare se permet quelquefois de singulières licences, même dans ses œuvres sérieuses. Les comédies italiennes de Macchiavel, du cardinal Bibbiena n'étaient pas plus réservées. L'Espagne avait sa *Célestine*, et les chansons populaires de tous les pays, que la tradition nous a conservées, ont partout le même caractère de licence. Rabelais restait donc dans le ton général — en l'exagérant toutefois, comme il exagérait toutes choses.

Les mœurs n'en étaient pas plus mauvaises pour cela. La plupart des chansons, des rondes que l'on chante encore aujourd'hui dans les villages ne brillent pas précisément par la décence. Les jeunes paysannes qui les entendent chanter rougissent peut-être un peu, mais cela n'a pas d'autre conséquence. Les chansons que l'on chante dans les grandes villes sont plus décentes ; les mœurs le sont beaucoup moins. Cette réserve dans les mots est une affaire d'éducation, d'habitude, de milieu. Nos lectrices seraient fort scandalisées si nous leur apprenions ce que permet et ce que défend la *Civilité puérile et honnête* au siècle de François Ier.

Rabelais, d'ailleurs, ne comptait pas sur les lectrices ; il n'écrit pas pour les femmes, il les connaît peu

et ne les estime pas. Une seule femme fait dans son livre une apparition d'un moment, et l'auteur a si bien senti lui-même sa maladresse à la faire agir qu'il s'est gardé d'y revenir. Dans sa pensée, c'est entre hommes que son roman doit être lu et entre hommes du XVIe siècle.

Disons encore un mot à sa décharge, car c'est son procès que nous instruisons. Les licences de Rabelais ne tiennent pas au fond même du récit; on dirait qu'elles ont été jetées dessus après coup. Le texte en est saupoudré, mais non pénétré.

Sa gravelure est à la surface et non au fond. Ce sont plaisanteries de moine si l'on veut, plaisanteries de médecin surtout, jamais de libertin; son rire est cynique, ses tableaux sont indécents; mais rien n'y sent la volupté ni l'immoralité.

M. Albert Réville ajoute:

Jamais on ne peut surprendre Rabelais en flagrant délit de mauvaise intention. On ne trouve chez lui ni la sensualité insinuante et perfide du *Décaméron* ni la gravelure malsaine des *Nouvelles nouvelles* [1].

Sainte-Beuve est du même avis:

La débauche de Rabelais se passait surtout dans son imagination et dans son humeur; c'était une débauche de cabinet, débauche d'un grand savant, plein de sens, et qui s'en donnait plume en main à gorge déployée [2].

En effet si Rabelais fait rire, il ne chatouille pas l'imagination. Il y a entre ses licences et celles de quelques-uns de ses imitateurs, la même différence qu'entre les bacchanales de Rubens et les peintures de Boucher. Les personnages de Rubens sont beau-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1872. — [2] *Causeries du lundi*, III, 7 octobre 1859.

coup moins vêtus que ceux de Boucher, mais Boucher est bien autrement indécent que Rubens.

Ajoutons que ces licences de Rabelais n'apparaissent pas au hasard ; elles s'entassent de préférence aux abords de quelque audace qu'il veut faire passer ; il la dérobe, il l'ensevelit sous un débordement de verve licencieuse.

Ceci soit dit, du reste, simplement comme circonstance atténuante. Il est regrettable, il est déplorable pour nous, lecteurs du XIXe siècle, que Rabelais ait gâté de cette façon un livre où il y a tant de choses profondes et tant d'excellent comique. Ce livre ne saurait être lu tout haut. Sainte-Beuve, qui pourtant avait un faible pour certaines œuvres clandestines, dit lui-même qu'aucune femme ne peut le lire, pas même Ninon.

Les mœurs ont changé. Ces licences qui protégeaient Rabelais auprès de ses contemporains sont précisément ce qui lui nuit auprès de la postérité. Mais, comme nous l'avons dit, rien de plus facile que de le débarrasser de ces excroissances, et nous espérons bien donner une idée complète de son livre sans offenser aucune susceptibilité.

VIII.

L'obscurité dans laquelle Rabelais a cru devoir envelopper ses idées et le moyen employé par lui pour donner le change, lui ont suscité deux sortes d'ennemis, qui lui ont fait beaucoup de mal, dans les meilleures intentions du monde : les imitateurs et les commentateurs.

Les imitateurs, incapables de comprendre ce qu'il y avait d'élevé chez lui, se sont autorisés de son

exemple pour se jeter dans toutes sortes de folies, et le scandale a rejailli sur Rabelais. Nous en dirons quelques mots plus loin.

Quant aux commentateurs, la plupart se sont occupés, non à éclaircir la pensée de l'auteur — elle en avait souvent besoin, — mais à la déguiser ; chacun l'a tiré de son côté, et ils ont si bien fait pour embrouiller les choses, qu'un des derniers éditeurs, M. Marty-Laveaux, a pu dire sans trop d'exagération, que «souvent pour éclaircir le texte, on n'a qu'à supprimer les notes.»

Il est des commentateurs qui ne voient que les polissonneries; ils les cherchent partout, ils s'attachent à les faire ressortir et en découvrent souvent auxquelles l'auteur n'a évidemment pas songé. Pour ceux-là Rabelais est exclusivement un gouailleur, et ils ferment les yeux sur les parties sérieuses de l'œuvre.

Puis viennent les commentateurs protestants. Rabelais, comme nous le verrons, tourne le dos au calvinisme. S'il attaque les vices du clergé, il ne s'en prend nulle part à la doctrine de l'église catholique. On n'a pas moins trouvé moyen d'en faire un des apôtres de la réforme.

Rabelais a pris soin lui-même de nous prémunir contre les interprétations historiques. On s'est obstiné néanmoins à chercher dans cette voie. On s'est appuyé surtout sur quelques paroles d'un historien contemporain. Jacques de Thou, dans ses *Mémoires* latins, nous dit que Rabelais «composa un écrit très «ingénieux, dans lequel il mit sur la scène, sous «des noms supposés, tous les ordres de la vie et les «présenta au peuple en moquerie». Ces paroles indiquent assez nettement cependant qu'il s'agit d'une

critique générale et non d'une satire individuelle; mais on n'a pas voulu les entendre dans ce sens; pendant plusieurs siècles, on a répété que Rabelais avait renfermé toute l'histoire de son temps dans son «roman allégorique» et l'on s'est pris à étudier *Gargantua* et *Pantagruel* pour y trouver la chronique du siècle, comme on cherche la chronique scandaleuse de la cour de Louis XIV dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin, ou les intrigues de la cour de Louis XV, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Perse.*

IX.

Les premières tentatives de ce genre remontent au temps même de Rabelais. Son roman était à peine imprimé qu'il en courait déjà une clé. A en croire ces premiers annotateurs, il faudrait voir dans le père de Gargantua, Grandgousier, le roi Louis XII; Gargamelle, sa femme, serait Marie d'Angleterre, dont l'alliance tardive fut fatale au vieux roi; Gargantua serait François Ier, à qui l'on fait beaucoup d'honneur; le sage et mystique Pantagruel ne serait autre que Henri II, à qui l'on fait plus d'honneur encore; enfin Panurge serait, suivant les uns, le cardinal d'Amboise, ou, suivant d'autres, le cardinal de Lorraine, et cette fois l'attribution est peu flatteuse pour ces princes de l'Eglise; quant au moine batailleur et jureur, Jean des Entommeures, il faudrait voir en lui, selon qu'on est protestant ou catholique, le cardinal de Lorraine ou Luther.

D'après une autre clé, d'origine anglaise, celle-ci, les personnages de Rabelais devraient être cherchés dans la petite cour de Navarre. Grandgousier serait

Jean d'Albret; Gargantua, Henry d'Albret, fils du précédent et mari de Marguerite de Valois, auteur de de l'*Heptaméron;* Pantagruel serait Antoine de Vendôme; quant à Jean des Entommeures, ce serait ce même cardinal Odet de Châtillon à qui Rabelais dédia son quatrième livre ; Panurge serait Jean de Montluc, évêque de Valence, etc.

Même divergence pour les personnages secondaires. Suivant les uns, Picrochole, c'est Charles VIII partant pour cette expédition d'Italie qui commença si bien et finit si mal. Pour d'autres, c'est Ferdinand d'Aragon arrachant la Navarre à Jean d'Albret,—à moins que ce ne soit l'empereur Charles-Quint rêvant la monarchie universelle, puis échouant tristement à Alger, en Provence, à Metz, — ou bien Maximilien Sforza, qui fut vaincu par François Ier et rudement traité par son vainqueur. En fait de conquérants ambitieux trompés dans leurs espérances, la liste est longue à toutes les époques et l'on n'a que l'embarras du choix.

Bernier, Le Motteux, Le Duchat, Marsy, ont chacun leur système d'interprétation. La palme en ce genre revient toutefois aux auteurs de l'édition *variorum* en 9 volumes in-8°. Ceux-là ont poussé le système des interprétations jusqu'aux limites de l'absurde. M. Lenient appelle leur commentaire «une véritable hallucination. »

La divergence des interprétations suffirait à prouver que ces annotateurs se sont lancés sur une fausse piste. Mais pour s'y lancer, pour chercher des personnages véritables et individuels sous les héros de Rabelais, il faut s'être fait une idée tout à fait erronée de l'écrivain lui-même. Comment admettre

qu'une œuvre aussi franche, aussi joviale, aussi naturelle, soit le résultat d'une laborieuse combinaison de faits historiques transformés et dénaturés? Que Bonaventure Despériers, que d'Aubigné aient fabriqué des machines de ce genre, on le sent à la gêne de leur style, on le conçoit d'après la nature de leurs préoccupations : l'un entreprend de railler non une religion, mais toutes les religions; l'autre s'en prend aux gentilshommes catholiques, qu'il poursuit de sa haine de sectaire. Mais Rabelais a des préoccupations bien autrement étendues; ce n'est pas aux individus qu'il entend s'attaquer, c'est à la société tout entière, à ses idées, à ses habitudes, à ses préoccupations. Il voit les choses dans leur ensemble, il généralise et systématise ses observations. Il ne se contente pas de l'observation extérieure, il va chercher au fond des âmes les motifs qui les font agir. Ses caricatures nous font rire, mais elles nous font encore plus réfléchir, parce qu'elles s'appliquent non pas à un travers passager, mais à un vice de cœur ou de l'esprit. Rabelais est un moraliste, un philosophe; c'est le rabaisser singulièrement de ne voir en lui qu'un simple écrivain satirique.

Ce n'est pas à dire cependant que, dans les petits détails, il ne fasse quelquefois de la satire. Son livre, au contraire, est rempli d'allusions malicieuses aux faits contemporains, mais ces allusions ne sont que d'un moment, ceux de ses personnages auxquels on peut attacher des noms : la grand jument, Bringuenarilles, Rominagrobis, Rondibilis, ne font que passer dans l'action. Les personnages principaux ne sont pas des portraits, ce sont des types; l'analyse de l'ouvrage en fournira la preuve.

X.

Si Rabelais a été victime de ses commentateurs, il n'a pas été moins maltraité par ses illustrateurs.

Au premier abord, il semble qu'il est on ne peut plus aisé, avec de l'imagination et un crayon docile, que d'illustrer un récit aussi fantastique, que celui de Rabelais. Il n'en est rien. Une première difficulté vient de l'inconsistance, de l'*élasticité* des personnages. Gargantua et Pantagruel changent sans cesse de dimensions. Ici Pantagruel couvre de sa langue toute une armée, il y a des villes et des forêts dans sa bouche; mais, à la page précédente, il argumentait contre tout venant dans les salles de la Sorbonne. Dans un des chapitres, Gargantua est un géant bête qui mange des pélerins pêle-mêle avec des feuilles de laitue; quelques pages plus loin, le géant est devenu un simple mortel, qui a la raison d'un sage et la taille d'un homme ordinaire. Le dessin est impuissant à faire comprendre ces changements perpétuels. Une fois qu'un personnage s'est montré à nous sous la forme d'un géant, il faut bien lui laisser cette stature jusqu'à la fin. L'imagination du lecteur se prête, sans trop de peine, aux transformations, la représentation plastique s'y refuse, — ou du moins aucun illustrateur jusqu'ici n'a tenté de résoudre le problême.

Les géants ne sont pas les seuls personnages difficiles à figurer, dans l'œuvre de Rabelais. Passe encore pour frère Jean; mais Panurge, comment le représentera-t-on? Il est savant, adroit, éloquent, mais en même temps, il est poltron, il est cruel; comment faire sentir en un seul personnage ces carac-

tères qui semblent contradictoires? Personne n'y est encore arrivé.

M. Gustave Doré fait de Panurge une sorte de Jocrisse, c'est un contresens complet — et cependant il est des scènes où Panurge joue le rôle de Jocrisse. G. Doré a illustré deux fois Rabelais, en 1854, à une époque où il était encore peu connu — et en 1874, dans une édition de luxe. Ses dessins sont faits avec une grande *maestria:* il excelle à rendre les foules, les fêtes populaires; son crayon se délecte heureusement dans les créations fantastiques. Mais a-t-il interprété Rabelais? Nous n'hésitons pas à dire : non. Il nous a donné une œuvre d'art excessivement curieuse, lâchée quelquefois, de grande valeur cependant; mais, sauf quelques exceptions, ce n'est pas un commentaire de Rabelais, c'est un ouvrage à côté, qui, loin d'éclaircir le texte, empêche de le comprendre. Ses illustrations rendent bien une face du caractère de Rabelais, la bouffonnerie élevée à la hauteur de l'épopée; mais la pensée, la philosophie de l'œuvre, où est-elle?

XI.

Et cependant, chez Rabelais, quel que soit le mérite du bouffon, le penseur est encore au-dessus. Penseur et bouffon! au premier abord ces qualités semblent s'exclure. On a peine à se figurer sous des traits graves et sérieux l'écrivain qui se présente à nous la plaisanterie à la bouche. On est disposé à juger des hommes, des artistes, des écrivains surtout, par le caractère de leurs œuvres. De même qu'on se représente Dante sous la figure de ce personnage grave et sombre que les enfants se montraient en

disant : Voilà celui qui revient de l'enfer—de même on se figure volontiers Rabelais, la face épanouie et riant à belles dents, comme nous le représentent certains portraits de fantaisie.

C'est là un préjugé, et un préjugé dont Rabelais a été tout particulièrement victime. Si l'on interroge l'histoire, on verra que les plus grands railleurs étaient généralement graves. Prenons les plus éminents : Aristophane, Lucien, Cervantès, Molière, Swift, Courier, Béranger et même Voltaire. Pas un ne fut un bouffon ou un viveur, tous furent sérieux et dignes. D'Aristophane, nous savons peu de chose ; nous savons cependant que c'était un personnage grave et bien posé. Quant à Lucien, ce n'était pas un bouffon ; c'était un rhéteur, un conférencier, comme on dirait aujourd'hui, de mœurs réglées et économe. Parti pauvre de son pays, il amassa par son travail une petite fortune, qu'il retourna partager avec les siens. Dans l'autobiographie qu'il nous a laissée, rien qui ressemble à l'existence d'un viveur, d'un joyeux compagnon, et cela est d'autant plus notable que, de son temps, on se livrait avec une fureur égale au plaisir effréné et au mysticisme ; il se tint à égale distance de ces deux tendances, il fut un travailleur laborieux en même temps qu'un railleur impitoyable des idées de son siècle.

Tout le monde connaît la biographie du pauvre Cervantès, tour à tour soldat, esclave à Alger, occupé à de misérables fonctions, toujours à court d'argent et soutenu dans sa misère par sa sœur, qui était couturière et raccommodait les vêtements des gentilshommes ; les quelques lettres qu'on a de lui nous le représentent toujours triste et besogneux, et

cependant, quelle verve! quelle gaîté! quelle série de générations a déridées ce mélancolique personnage!

Les ouvrages de Swift sont gais aussi. Nous nous sommes tous amusés de ses géants et de ses nains, des savants abstraits de son île volante et même de ses affreux Yayous; sa plaisanterie est amère sans doute, mais elle fait rire; or, on sait que le doyen Swift était un homme atrabilaire, insociable la plupart du temps, au point qu'il a fait mourir de chagrin les deux femmes qui l'ont aimé.

Et Molière, notre grand rieur, le créateur non seulement du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, mais du *Médecin malgré lui*, de *Pourceaugnac*, du *Malade imaginaire*, et de tant d'autres folies qui provoquent nos rires, de père en fils depuis près de trois siècles, Molière, dans la vie privée était-il bouffon? était-il même gai? Non, il était silencieux; c'était le «Contemplateur», il n'était guère joyeux que la plume à la main.

Et Paul-Louis Courrier, voilà un railleur infatigable! si ses épigrammes emportent le morceau, elles n'en sont pas moins d'une gaîté communicative. Elles sont très travaillées, mais comme elles tombent juste! comme il sait dérider même les juges qui le condamnent! Eh bien, lisez sa vie, sa correspondance; vous le verrez quinteux, tracassier, insupportable à son entourage, si bien qu'il fut tué par son garde-chasse à la suite d'une querelle.

Béranger n'a pas le même défaut, il est bon, bienveillant, aimant, serviable à tous; mais est-il gai? Au contraire, il est sérieux et mélancolique. Et cependant il est telle de ses chansons qu'il est impos-

sible d'entendre pour la dixième fois sans être pris de fou rire.

Et Voltaire le ricaneur ? Est-ce qu'il riait beaucoup, est-ce qu'il menait joyeuse vie quand il jetait à travers l'Europe tant de pamphlets étincelants ? Non, il travaillait ; à Ferney, il restait dans son cabinet toute la journée et n'en sortait que pour dîner, et souvent encore il retournait travailler après. Et Pascal ? n'oublions pas que le grave auteur des *Pensées* est aussi l'écrivain des *Provinciales*.

Tous ces railleurs enfin qui ont sondé la nature humaine, qui ont été à la fois profonds et rieurs, interrogez l'histoire sur leur compte, la réponse est uniforme : tous étaient graves et sérieux.

Il y a, parmi les écrivains, d'autres railleurs qui ont mené joyeuse vie, mais ceux-là ne sont qu'au second rang. Aucun viveur n'a atteint le grand comique. Il y a en Italie Folengo, sur lequel nous aurons occasion de revenir. En France, nous avons Régnard, pour ne prendre que le plus éminent ; celui-là fut sinon un farceur, au moins un homme de bonne chère, un ami de la table et des plaisirs — raffiné du reste, c'était le ton du moment, Régnard est d'une gaîté communicative. Quelle différence pourtant, pour l'effet produit, entre les plaisanteries de l'auteur joyeux du *Légataire* et celles du mélancolique Molière ! La plaisanterie de Régnard est toute à la surface, elle fait rire et on l'oublie ; celle de Molière fait rire et fait penser.

Quand il s'agit de bouffonneries, comment oublier Paul Scarron qui passa la moitié de son existence à en débiter ? Celui-là aurait été un viveur s'il

l'avait pu, il avait même commencé par là, lorsqu'un accident, lorsque les suites d'une polissonnerie de jeunesse, l'arrêtèrent au début de sa joyeuse carrière, et le clouèrent sur un fauteuil de douleur; il s'imposa pour mission de faire rire les autres; mais quelle plaisanterie que la sienne! une plaisanterie toute superficielle, aussi vide que celle de Folengo, une vraie plaisanterie de viveur.

Parmi nos chansonniers, il en est un qui a joui d'une immense réputation, c'est Désaugiers; lisez les journaux de son temps, c'était la gaîté incarnée, le premier des rieurs. C'était un viveur, un buveur qui s'enivrait, tandis que Béranger restait sobre en chantant le vin. Eh bien, essayez de lire aujourd'hui les chansons du buveur jovial; à part un petit nombre de couplets, comme tout cela est vieilli, fripé, fadasse!

Quelle est entre ces deux genres de gaîté celle de Rabelais? Est-ce la gaîté boursoufflée de Désaugiers? la gaîté grimacière de Scarron, la gaîté mousseuse de Régnard? Non, la plaisanterie de Rabelais est aussi gaie que celle de Régnard, mais elle est aussi profonde, plus profonde même que celle de Molière; elle est aussi malicieuse que celle de Paul-Louis, aussi pénétrante et dissolvante que celle de Voltaire et de Béranger, mais avec un accent de bonhomie malicieuse que n'a jamais le patriarche de Ferney et que l'auteur du Dieu des bonnes gens ne montre qu'exceptionnellement.

Ces rapprochements suffiraient *a priori* pour nous porter à rejeter la légende vulgaire qui s'est faite autour du nom de Rabelais, lors même que les témoignages contemporains ne nous montreraient pas

en lui un personnage à la fois sérieux et gai, un contemplateur indulgent, plus encore qu'un acteur dans le drame de la folie humaine. Et c'est bien ainsi que les documents authentiques vont le faire apparaître devant nous.

XII.

Pour bien comprendre l'homme que nous allons étudier et le livre que nous allons analyser, il n'est pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide, bien rapide — pour ne pas répéter ce que tout le monde sait, — sur le siècle où vécut et écrivit Rabelais.

Son premier livre date de l'époque où François Ier, revenu de sa captivité en Espagne, fonda à Paris, malgré la Sorbonne, l'enseignement de l'hébreu et du grec, — à l'époque où, dans la lutte engagée entre les humanistes et les obscurantistes, les humanistes prennent décidément le dessus.

Le moyen âge a fini son évolution, la société féodale est morte; les seigneurs ont reconnu la suprématie royale; les communes qui s'étaient créées en face du pouvoir ont aussi abdiqué au profit de la royauté, — en attendant qu'elles se posent en face d'elle, en assemblée unitaire des Etats-Généraux, en assemblée nationale. L'horizon de la patrie s'élargit; au lieu de se confiner dans un canton, dans une province, la patrie devient la France. Il en est de même dans le domaine intellectuel : la science, l'art, tout va se faire national et même cosmopolite.

La littérature féodale avait aussi achevé son évolution. La stérilité littéraire du XVe siècle avait fait

reporter les yeux au-delà ; on s'était repris d'un bel amour pour les romans chevaleresques, que l'on traduisait en prose. Mais la société que peignaient ces poèmes n'en était pas moins morte, aussi complètement que la Grèce reproduite dans les poèmes homériques était morte au temps de Périclès. La France s'amusait du tableau de son passé, comme s'il se fût agi d'une terre et d'une civilisation lointaines.

Le moyen âge religieux avait aussi dit son dernier mot. La philosophie scolastique régnait encore, mais elle agonisait, vigoureusement attaquée au sein même de l'Université. Une science nouvelle allait apparaître, fondée non plus sur des raisonnements subtils, mais sur des faits et sur l'expérience. Les cloîtres avaient cessé aussi d'être un lieu d'asile pour les âmes contemplatives et amies de la science. Quand la guerre renaissait sans cesse entre petits seigneurs, quand il n'y avait de sécurité nulle part, ceux qui ne se sentaient pas de goût pour la bataille ou l'activité physique, les hommes affamés d'études intellectuelles avaient été heureux de trouver un refuge dans les monastères. Le dégoût des agitations stériles de la vie s'était formulé dans un livre, testament de l'âge expirant, c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. «Le monde n'a rien à nous donner, disait le petit livre, ignorons le monde, plongeons-nous dans la contemplation, entretenons-nous avec le Sauveur; il nous rendra la force et l'espérance que nous avons vainement cherchées ailleurs.»

C'était du désespoir, l'appel à une mort volontaire et anticipée; mais ce cri n'était plus entendu que de quelques-uns, la masse de la nation avait soif de

vivre; une réaction, sourde encore, mais violente, mais irrésistible, se produisait contre l'ascétisme et la vie, désormais improductive, du cloître.

Comment en eût-il été autrement? Deux, trois mondes nouveaux venaient de surgir aux regards, et appelaient tous les esprits à l'activité.

Le monde physique d'abord; le tour de l'Afrique fait par Vasco de Gama avait montré la route des Indes, l'Amérique découverte par Christophe Colomb, le voyage de Magellan autour du monde avaient doublé, triplé l'étendue physique du domaine où l'homme peut exercer sa puissance.

A côté du monde physique agrandi, avait apparu un monde tout intellectuel: le monde antique, le monde gréco-romain, que le christianisme avait voué au mépris et fait oublier. Les livres grecs et latins que l'on tirait de toutes parts de la poussière où ils étaient demeurés enfouis, faisaient revivre deux grandes civilisations, embellies par l'art, par la poésie, par l'éloignement. C'était une véritable révélation; il semblait, en lisant ces livres antiques, — qu'on n'avait plus besoin d'aller chercher, qui, grâce à l'invention de l'imprimerie, venaient vous trouver et causer familièrement avec vous, — il semblait aux yeux ravis qu'un épais rideau de brouillard se dissipait tout à coup et laissait surgir devant les yeux de l'intelligence tout un monde merveilleux à peine entrevu jusque-là, un monde qui n'était plus une fantaisie comme la féerie, mais une vivante et enchanteresse réalité.

Ce n'était pas seulement une civilisation qui apparaissait, c'était un art nouveau. L'architecture du moyen âge avait sa beauté; les cathédrales gothi-

ques avec leurs tours élancées, leurs dentelles de pierre, leurs statues amaigries où tout était sacrifié à l'expression ascétique, tout cela avait sa majesté mystérieuse; les châteaux, avec leur luxe de tours et de tourelles, s'harmoniaient bien avec l'âpreté des rochers sur lesquels on les avait construits, et dessinaient fièrement leur profil dans le ciel ; mais c'était l'art d'une société éteinte, morte après la guerre de cent ans ; l'art ogival, c'était l'*Imitation* traduite en pierres, le renoncement à la vie terrestre et l'élan vers le ciel; l'art antique montrait un idéal opposé ; l'art gothique sacrifiait le corps visible à l'âme invisible; dans l'art grec, c'est le corps qui est la préoccupation principale, mais le corps idéalisé; aux formes longues et aiguës de l'art gothique, il opposait les formes arrondies et vigoureuses, et remplaçait la pyramide par la sphère. Les artistes italiens furent les premiers initiés; ils s'inspirèrent de l'art antique sans le copier, et, du premier bond, ils arrivèrent à marier à l'expression que cherchait le moyen âge, la beauté des formes que la Grèce avait presque uniquement adorée.

Les guerres d'Italie, si folles, si malheureuses, si stériles, au point de vue politique, eurent pour la France une compensation; elles lui révélèrent à la fois l'art antique et l'art italien. François Ier rapporta de l'Italie des tableaux et emmena des artistes en même temps qu'il emmenait des hellénistes. Aux uns, on donna le Collége de France pour y enseigner le grec et l'hébreu; aux autres les châteaux de Chambord et de Fontainebleau à construire et à décorer.

Les esprits émerveillés voyaient donc le monde

s'élargir à la fois dans tous les sens, dans l'espace par les découvertes de la géographie, — dans le temps par la découverte de l'antiquité — dans le domaine de la science par les découvertes astronomiques de Galilée et de Copernic, par les découvertes physiologiques que permettait la dissection humaine désormais autorisée; — dans le domaine de l'esthétique par un art nouveau réalisé sous la main des artistes de l'Italie; — dans le domaine de la pensée, par la philosophie nouvelle qui poignait à l'horizon.

Il y eut à ce premier moment dans les intelligences une joie exubérante, une sorte d'éblouissement et d'ivresse, qui resplendit dans les œuvres de la première heure et leur donne cette puissance, cette plénitude de vie qui nous étonne et nous ravit.

XIII.

Si cette joie fut passagère, si cette ivresse ne dura qu'un moment, la faute en est aux querelles religieuses, la faute en est surtout à l'église et à la papauté. Si à ce moment, l'église avait eu la force de faire sa réforme elle-même; si, tout en conservant ses dogmes, elle eût élagué de la discipline ce qui était devenu caduc, ce qui avait dégénéré de l'institution primitive, — que de larmes, que de sang, que de luttes stériles eussent été épargnés au monde! Mais les chefs de l'église fermèrent les yeux pour ne pas voir; éblouis par les splendeurs de la Renaissance, à demi-païens ou incrédules eux-mêmes, ils prirent les demandes de réforme pour l'effet d'une effervescence qui se calmerait bientôt; ils ne voulurent pas comprendre la justesse de réclamations, modérées dans le

principe ; la résistance obstinée augmenta les exigences; l'Europe occidentale se partagea alors en deux sectes rivales ; l'Europe germanique se posa en face de l'Europe celto-latine; on se battit d'abord, puis il y eut rupture violente. Le sentiment d'épanouissement et de joie qui caractérisait la Renaissance fit place à quelque chose de sombre, d'inquiet, de farouche, à une intolérance fanatique, égale des deux parts. A Paris on dressait un bûcher pour Dolet, on en dressait un pour Servet à Genève — et cette lutte qui ensanglanta la fin du XVIe siècle, dure encore dans les esprits, si elle se traduit moins violemment dans les actes.

Sous cette influence, l'art, la littérature vont se taire au nord et au sud.

En Italie, l'architecture qui a élevé St-Pierre de Rome, les églises et les palais de la Renaissance, va tomber en décadence; la peinture, si noble avec Raphaël, si gracieuse avec Corrége, si puissante par son coloris avec Titien, va s'affadir et se perdre dans l'imitation. Les grands peintres de Rome, de Florence, de Venise, seront remplacés par les doctes artistes de l'école de Bologne, et ceux-ci n'auront pas de successeurs. De l'Arioste, la grâce incarnée et ravissante, nous passons au Tasse, l'imitation noble encore, mais craintive, pour descendre à la préciosité de Marini.

En Espagne, même décadence, un peu plus lente, mais aussi plus complète. L'Espagne est un moment à la tête des nations, non seulement par ses possessions immenses, mais par ses peintres et par ses poètes. Cervantès a des prédécesseurs, mais après Lope de Véga et Caldéron, une littérature qui s'é-

nerve et s'affaiblit; puis plus rien, le silence absolu. Velasquez et Murillo brillent au premier rang parmi les peintres, mais après eux, la nuit et la mort. Camoens a aussi des prédécesseurs en Portugal, il n'a pas de successeurs. La réaction qui suit la Réforme tue le génie chez les peuples purement catholiques.

Le même effet se produit chez les protestants purs, chez les promoteurs de la Réforme. Pendant deux siècles, de 1550 à 1750, la littérature de l'Allemagne s'arrête et son art se tait. Il ne reste de vie que chez les peuples qui ne sont ni complètement latins ni complètement germaniques : l'Angleterre, les Pays-Bas, la France. La production littéraire et artistique continue à briller dans ces trois pays, mais, en général, elle est moins vive, moins joyeuse; elle n'a plus cette gaîté de l'enfant malicieux et naïf, qui s'épanouit chez Erasme, chez Spenser, chez Rabelais. Quand on rit, on a l'air de regarder si l'agent de police n'est pas là derrière vous, prêt à vous prendre au collet.

XIV.

Rabelais appartient à la première époque par son éducation, mais il a écrit au commencement de la seconde. Il a de la Renaissance la gaîté exubérante, la joie de se sentir vivre. Le siècle a rompu les chaînes de l'ascétisme; il est libre, il est ivre de sa liberté, il gambade, il babille, il s'élance à travers le monde de la morale, de la politique, de la science; il rit, il raille, il fait des coq-à-l'âne, des calembours, il s'en donne à cœur joie, et bat en brèche de son rire moqueur les austérités du moyen âge, la passion militaire, la paresse, l'ignorance, le faux-

savoir, la mauvaise éducation qui fausse les intelligences, la justice qui n'est pas juste et se vend aux puissants; les épigrammes pleuvent, mais elles ont un but unique, un même vent les pousse; elles ont l'air de tomber au hasard, aucune ne s'égare en chemin.

Seulement la réaction a commencé. On brûle ceux qui sont suspects d'hérésie, et il faut mettre une sourdine à l'instrument. A mesure qu'il avance, Rabelais est plus audacieux pour le fond, mais il a quelque peu perdu de sa gaîté. Il rit toujours, mais il gambade moins. A mesure que le but s'accuse davantage, sa verve est moins folle et moins exubérante. Mais si la folie y perd quelque peu, la philosophie y gagne: il y a plus que compensation.

XV.

On a remarqué depuis longtemps que les diverses régions de la France ont leur spécialité pour les caractères humains comme pour les produits du sol. La vallée du Rhône, par exemple, produit des orateurs: Fléchier, Massillon, Maury, Mirabeau, Guizot, Thiers, etc. La Bretagne a des philosophes, des hommes préoccupés des questions religieuses, Abélard, Descartes, Châteaubriand, Lamennais, Renan, pour ne nommer que les plus éminents; les provinces de l'Est produisent surtout des militaires; mais la Normandie, Paris, la Touraine ont la spécialité des railleurs: Molière Régnard, Voltaire, Béranger sont de Paris ou des environs. Rabelais était du pays de Scarron, de Paul-Louis Courier et d'Honoré de Balzac, gais railleurs comme lui; il se rattachait à cette classe d'esprits qu'on a coutume d'appeler de race gauloise.

XVI.

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse à propos de ce mot «gaulois» que nous venons d'employer; si les digressions sont permises, c'est dans un livre consacré à Rabelais. On rattache généralement ce mot à la race des Gaulois qui forme encore le noyau de la population de la France, bien que nombre d'autres peuples soient venus se superposer à elle, — et l'on est porté à voir dans cette disposition d'esprit un signe de race. Il y a ici une confusion évidente. Nous ne savons que très vaguement ce qu'étaient les Gaulois d'autrefois, mais nous savons très bien ce que sont les Gaulois d'aujourd'hui. Il est un coin de la terre française où la race des Gaulois s'est conservée à peu près pure, et où l'on parle encore leur langue, morte depuis dix-huit cents ans dans le reste de la France, c'est la Bretagne bretonnante. Or les Bretons n'ont rien de cette tendance grivoise si marquée chez leurs voisins les Normands; ils sont généralement graves et mystiques; leurs poésies, leurs légendes, leurs préoccupations ont d'ordinaire quelque chose de triste et de mystérieux; les écrivains qui viennent de là sont presque tous antipathiques aux plaisanteries que l'on qualifie de gauloises, ils ne les comprennent pas. Le mot «gaulois» dans le sens de grivois, de malicieux, ne saurait venir de là. Gaulois dans ce sens se disait encore gallois au XVIe siècle; Panurge donnait «à repaistre à bons compagnons et bonnes et jeunes galloises», dit Rabelais lui-même, — et ce mot a évidemment pour racine la syllabe *gal* que nous retrouvons dans *gala*, *régal*, *galette*, *galant*, *galan-*

terie, se *rigoler*, etc. Littré, dans son Dictionnaire, ne fait aucune mention de cette différence d'acception. Diez rattache cette racine *gal* au vieux haut-allemand *geil*, dont le sens est analogue. Ch. Nodier (*Vaux de Vire* d'Olivier Basselin, éd. de 1858) cherche à rapprocher cette famille de vocables du mot *gallus*, qui signifie coq. Ce rapprochement nous semble très forcé ; on peut trouver au coq les allures d'un fat et d'un fanfaron, mais il n'y a en lui rien de jovial [1]. Ce qui ne saurait être douteux, c'est que le mot *gaulois* a deux racines, de même que le verbe *louer*, qui signifie : faire l'éloge, quand il vient de *laudare*, et donner ou prendre en location, quand il vient de *locare*. Comme il y a dans le langage confusion constante entre les deux sens de notre adjectif, on nous excusera sans doute d'avoir jeté cette remarque en passant. Revenons à Rabelais.

[1] On peut aussi consulter sur cette question *Olivier Basselin et les compagnons du Vau de Vire*, par Armand Gasté. Caen, 1866.

CHAPITRE II.

BIOGRAPHIE ET ŒUVRES DIVERSES.

SOMMAIRE. — 1. En quelle année naquit Rabelais. — 2. Ses parents, sa maison, vers de Jacques de Thou, sa mère. — 3. Il reçoit les ordres dans un couvent de Franciscains. — 4. Sa passion pour l'étude. — 5. La république des lettres. Préventions contre le grec. — 6. Haine des ignorants contre les savants. — 7. Perquisition chez Rabelais et ses amis. — 8. Il quitte le couvent de Fontenay. Légendes à ce sujet. — 9. Il demeure chez l'évêque de Maillezais. Echange de vers entre lui et Jean Bouchet. — 10. Rabelais étudie la botanique. Les frères du Bellay. —11. Séjour de Rabelais dans leurs domaines. — 12. Vers que lui adresse Clément Marot. — 13. Rabelais curé et médecin malgré lui. — 14. Rabelais à la Faculté de Montpellier. — 15. Il professe la médecine. *La femme muette.*—16. Son voyage aux îles d'Hyères?— 17. Le *garum*. Rabelais chez le chancelier Duprat ? — 18. La robe de Rabelais. Ses premières publications. — 19. Rabelais à Lyon, éditeur et médecin. — 20. Lettre de Rabelais à un inconnu. Il publie deux pièces apocryphes, qu'il croit authentiques. — 21. Les ouvrages à la mode au XVIe siècle. — 22. Rabelais parodie les romans chevaleresques. — 23. Les almanachs de Rabelais. — 24. La *Pantagrueline prognostification.* — 25. Le divorce de Henri VIII. Rabelais accompagne à Rome le cardinal J. du Bellay. — 26. Légende sur ce premier séjour à Rome. — 27. Rabelais devient père.

I.

François Rabelais naquit à Chinon, ville située sur les bords de la Vienne, non loin de l'endroit où elle se jette dans la Loire, en pleine Touraine ; mais à quelle époque ? C'est ici que commencent les incertitudes. On indique 1483, l'an de la mort de Louis XI ; c'est la date consacrée, mais il est difficile de la

concilier avec certains actes de la vie de Rabelais qui ont l'air d'être en retard d'une dizaine d'années. MM. Paul Lacroix et Rathery d'accord sur ce point — par exception — sont d'avis que les faits s'expliqueraient mieux si l'on supposait Rabelais né cinq ou six ans seulement avant le XVI[e] siècle, en 1495 par exemple. Leur principale raison est que c'est à 28 ans seulement que Rabelais aurait été ordonné prêtre, qu'il aurait eu 47 ans lorsqu'il se présenta à la Faculté de médecine de Montpellier pour subir son examen, 49 ou 50 ans lorsqu'il composa la *Chronique gargantuine*, si cet ouvrage est de lui, et le premier livre de *Pantagruel*, — environ 70 ans lorsqu'il écrivit son dernier livre, et qu'enfin il y a dans la vie de Rabelais un long espace de temps dont on ne s'explique pas l'emploi.

Ces raisons ont une certaine valeur ; cependant ce ne sont que des conjectures et, en attendant quelque indication plus précise, nous ne voyons aucune impossibilité à la date vulgaire. Rabelais était fort érudit, il connaissait la plus grande partie de ce qu'on avait écrit, et il avait beaucoup observé par lui-même, surtout dans les sciences naturelles. Or, à cette époque, l'instruction ne s'acquérait pas sans beaucoup de peine. Les procédés d'enseignement étaient très-compliqués ; on ne possédait que très peu de bonnes traductions, nombre de livres importants n'étaient pas encore imprimés, il fallait les lire sur des manuscrits souvent incorrects et qu'on ne se procurait qu'avec difficulté, il fallait enfin travailler prodigieusement pour arriver à des connaissances aujourd'hui facilement accessibles. Rabelais n'avait pu acquérir le savoir dont ses livres nous offrent la preuve sans

un temps considérable, d'autant plus que le travail encyclopédique auquel il se livrait avait été entrepris sans plan arrêté, sans but, et par amour désintéressé de la science. Ces études ont très bien pu remplir les longues années passées par Rabelais dans le cloître et sur lesquelles nous avons si peu de renseignements. S'il a commencé tard à étudier régulièrement la médecine, s'il a commencé tard à écrire, c'est que la vocation médicale, c'est que l'idée de se faire auteur furent chez lui le produit des circonstances et non l'exécution d'un plan préconçu. Quant à la verve qu'il aurait conservée en vieillissant, elle n'a rien qui puisse nous étonner. J.-J. Rousseau, Bernardin de St-Pierre ont écrit tard et n'en ont pas été moins entraînants et moins colorés dans leur style. Guizot, à 87 ans, avait-il rien perdu de l'autorité magistrale de sa parole ? La verve, la vivacité, l'ardeur juvénile de Michelet n'a-t-elle pas été en augmentant jusqu'au jour de sa mort ? La date de 1495 serait très-acceptable sans doute si nous en étions réduits aux conjectures, mais celle de 1483 n'est nullement incompatible avec les faits, et elle a l'avantage de nous avoir été conservée par la tradition. Dans ce cas, Luther, né en 1484, aurait été d'un an plus jeune que l'auteur de *Gargantua*.

II.

Le père de Rabelais était-il apothicaire? était-il cabaretier? Cumulait-il les deux professions? Tenait-il lui-même ce cabaret de la Lamproie qui reparaît si souvent dans *Pantagruel?* Rien de tout cela n'est bien établi. Ce qui est certain, c'est que Thomas Rabelais était père de cinq enfants, dont le plus

jeune était François et qu'il possédait, non loin de Chinon une maison, la Devinière, et, tout auprès, un clos de vigne où l'on récoltait un vin pineau fort vanté par son fils. Un de ses commentateurs, Le Duchat, a accompagné son édition du dessin de la Devinière et de la maison de Rabelais, telles qu'elles existaient encore vers 1711. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que la maison de Thomas Rabelais devint une auberge vers la fin du XVIe siècle ; le fait est attesté par Jacques de Thou, qui au livre VI des *Commentaires* de sa vie raconte qu'en allant visiter la demeure studieuse de l'écrivain ainsi transformée, il improvisa des vers latins dans lesquels il nous montre l'auteur de *Gargantua* s'applaudissant dans l'autre monde de cette nouvelle destination de son domaine. C'est Rabelais qui parle :

... Per risum atque jocos homini data vita fruenda...
Inter amarescit seria felle magis.
Et nunc, ne placidos lædant quoque seria manes,
Cavit Echionii provida cura Dei;
Nam quæ a patre domus fuerat Chinone relicta,
Qua vitreo Lemovix amne Vigenna fluit,
Postquam abii, communis in usum versa tabernæ,
Lætifico strepitu nocte dieque sonat.
Ridet in hac hospes pernox, ridetur in horto
Cum populus fesso cessat in urbe die,
Tibiaque inflato saltantes incitat utre,
Tibia Pictonicos docta ciere modos, etc.

Le traducteur des *Mémoires* de Thou a imité gracieusement ces vers en français :

Ainsi Bacchus, dieu de la joie
Qui régla toujours mon destin,
Jusqu'en l'autre monde m'envoie
De quoi dissiper mon chagrin.

Car, de ma maison paternelle,
Il vient de faire un cabaret,
Où le plaisir se renouvelle
Entre le blanc et le clairet.

Les jours de fête on s'y régale,
On y rit du soir au matin;
Dans le jardin et dans la salle
Tout Chinon se trouve en festin.

Là, chacun dit sa chansonnette,
Là, le plus sage est le plus fou,
Et danse au son de la musette
Les plus gais branles du Poitou, etc.

François Rabelais n'eut pas de sœur. Connut-il sa mère? il n'en parle jamais, il ne parle nulle part de l'amitié maternelle. Comme il parle souvent de son père et de l'amour paternel, il faut conclure ou qu'il ne connut pas sa mère, ou qu'elle ressemblait à ces femmes dont il est question dans son cinquième Livre :

Je m'esbahis si les mères de par delà portent [leurs enfants] neuf mois en leurs flancs, veu qu'en leurs maisons elles ne peuvent les porter ni pastir neuf ans, non pas sept le plus souvent, et leur mettant une chemise [une aube] seulement sus la robe, sur le sommet de la teste leur coupant je ne sçay quants cheveux et avec certaines paroles... les font devenir oiseaux [moines].

Rabelais parle ordinairement des femmes avec la même amertume. Il résulte cependant des recherches de M. Rathery que l'auteur de *Gargantua* n'aurait pas toujours gardé dans ses actes le dédain qu'il affiche généralement pour le sexe féminin. Il a existé, à ce qu'il paraît, un petit Théodule Rabelais, choyé par des cardinaux et mort à Lyon à l'âge de deux ans, mais on ne nous dit pas un mot de la mère.

Dans toute l'œuvre de Rabelais, il n'est question qu'une seule fois de femmes sympathiques, aimées et méritant de l'être, et encore est-ce en passant, à propos de l'abbaye de Thélème. Il faut nécessairement conclure, ou qu'il ne s'est pas trouvé de femme de ce genre sur le chemin de Rabelais, ou que, s'il s'en est rencontré, il ne s'est établi aucun attachement sérieux d'amour ou d'amitié entre ces femmes et lui. Cette absence de femmes honnêtes, bonnes, et dévouées, dans la vie de l'auteur nous explique en grande partie les écarts de ses écrits en ce qui concerne la plus belle et la meilleure moitié du genre humain.

III.

Il y avait aux environs de la Devinière, au village de Seuilly une abbaye où Rabelais fut placé comme écolier. Il y apprit peu de chose, à ce qu'il semble, mais c'est là, assure-t-on, qu'il trouva le modèle d'un des héros de son roman : «Jean des Entommeures ou des Entamures.» Il s'appelait Buinart et fut plus tard prieur du couvent de Sermaise. Nous avons à ce sujet le témoignage d'un contemporain, Antoine Couillart, qui dans une épître placée en tête de ses *Contredits de Nostradamus*, dit à Dom Buinart :

Quand Rabelais t'appelait moine,
C'estoit sans queue et sans doreure,
Tu n'estois prieur ni chanoine,
Mais frère Jean de l'Entameure.

Au sortir de là, Rabelais fut envoyé, suivant les uns, à l'université d'Angers, — mais les archives de l'université sont muettes à cet égard — et suivant les autres, au couvent de la Basmette ou de la Baumette. Ce couvent avait été fondé par René d'Anjou,

qui se consolait par la culture des lettres de la perte du trône de Naples. Construit à l'entrée d'une grotte qui rappelait au fondateur la grotte de la Ste-Baume où la tradition veut que Madeleine soit venue pleurer ses péchés après la mort de Jésus, il avait été baptisé d'un nom qui indiquait cette ressemblance ; c'était la petite Baume. René qui était un poète distingué — M. de Quatrebarbes a publié ses Œuvres en quatre volumes in-8° — organisa dans ce couvent un système d'enseignement fort supérieur à celui des établissements voisins. Rabelais, qui avait perdu le temps à Seuilly, paraît l'avoir utilement employé à la Basmette pour son instruction.

Il l'utilisa aussi par les connaissances qu'il y fit. C'est là qu'il rencontra Geoffroy d'Estissac, qui devenu plus tard évêque de Maillezais en Poitou, resta toujours son ami, son protecteur, son correspondant et qui tint toujours une grande place dans sa vie. C'est là aussi qu'il se lia avec les frères du Bellay, qui jouèrent un rôle important à l'époque, comme militaires et comme diplomates, et sur lesquels nous aurons à revenir.

Rabelais devenait homme, il lui fallait choisir un état. Instruit et épris de la science comme il l'était, il ne pouvait prendre qu'une profession libérale, devenir médecin, avocat ou professeur par exemple ; mais pour conquérir ces professions — de revenu incertain — il aurait fallu faire des études spéciales, que son père n'était pas en état ou en disposition de payer. Obligé de se décider, il embrassa, faute de mieux, une profession qui, sans exiger de nouveaux sacrifices pécuniaires, lui assurerait des loisirs pour continuer ses études en l'affranchissant des préoc-

cupations matérielles de l'existence, il devint moine. Il est inutile de faire intervenir ici l'autorité paternelle, il suffit, pour expliquer sa résolution, que son père lui ait refusé les moyens de continuer ses études. Quant au choix de l'ordre il est probable que quelque circonstance toute locale le détermina. L'assurance de trouver une bibliothèque dans le couvent fut évidemment un motif tout à fait suffisant.

Il choisit le couvent de Fontenay-le-Comte en Poitou, occupé par des moines mendiants de l'ordre de St François ; il y continua ses études théologiques, passa par les divers ordres, et fut ordonné prêtre en 1511, suivant ceux qui le font naître en 1483. en 1520, suivant ceux qui placent sa naissance en 1495. Il aurait eu 28 ans dans le premier cas, et 25 seulement dans le second et aurait dû, par conséquent, obtenir une faible dispense d'âge.

IV.

Nous avons peu de renseignements sur les années que Rabelais passa dans le couvent. C'est évidemment à cette époque qu'il se livra à ces fortes études dont son livre offre le témoignage à toutes les pages. Cette passion de s'instruire, qu'il a si bien dépeinte, paraît l'avoir longtemps captivé tout entier. Ecoutons plutôt un de ses personnages, le médecin Rondibilis, expliquant la puissance absorbante de l'étude :

Contemplez la forme d'un homme attentif à quelque estude. Vous verrez suspendues toutes facultés naturelles, cesser tous sens extérieurs, brief vous le jugerez n'être en soi vivant, être hors soi abstraict par extase; et direz que Socrates n'abusoit du terme quand il disoit : Philosophie n'estre autre chose que méditation de mort. [C'est pour cela sans doute] que Dé-

mocritus se aveugla, estimant moins la perte de la veue que diminution de ses contemplations, qu'il sentoit interrompues par l'esgarement des yeux. Ainsi est vierge dite Pallas, déesse de sapience, tutrice des gens studieux. Ainsi sont les Muses vierges; ainsi demeurent les [Grâces] en pudicité éternelle. Et me souvient avoir leu que Cupido, une fois interrogé par sa mère Vénus pourquoi il n'assailloit les Muses, respondit qu'il les trouvoit tant belles, tant pures, tant honnestes et pudicques et continuellement occupées, l'une à contemplation des astres, l'autre à supputation des nombres, l'autre à dimension des corps géométriques, l'autre à invention rhétorique, l'autre à composition poétique, l'autre à disposition de musique, que, approchant d'elles, il desbandoit son arc, fermoit sa trousse et esteignoyt son flambeau, par honte et craincte de leur nuire. Puis ostoit le bandeau de ses yeulx pour plus apertement les veoir en face et ouyr leurs plaisans chants et odes poétiques. La prenoit le plus grand plaisir du monde. Tellement que souvent, il se sentoit tout ravy en leurs beautez et bonnes grâces, et s'endormoit a l'harmonie. Tant s'en fault qu'il les voulsist assaillir, ou de leurs études distraire. (*Pantagruel*, livre III, chapitre XXXI)[1].

Au reste en étudiant avec cette ardeur, Rabelais était dans le ton des nobles intelligences de son temps. Si l'étude était difficile, le zèle qu'on y apportait était proportionné à la difficulté. Montaigne parlait latin à six ans et, à huit, il se délectait à lire les *Métamorphoses* d'Ovide ; il est vrai qu'il avait appris celle langue par la pratique. Agrippa d'Aubigné commençait à quatre ans l'étude des langues grecque et latine et, à huit ans, si nous l'en croyons, il traduisait un des Dialogues les plus difficiles de Platon, le *Criton*.

Nous étions debout à quatre heures, dit Henri de Mesmes dans ses *Mémoires*, et, ayant prié Dieu, allions à cinq heures

[1] Sainte-Beuve cite ce passage comme un exemple du meilleur style de Rabelais.

aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main.

Et ce n'était pas des études frivoles que l'on faisait dès le jeune âge et à ces heures matinales. On discutait les opinions des philosophes, on tâchait d'éclaircir les questions épineuses du droit; la lecture des poètes, Virgile, Plaute, Aristophane, servait de récréation. Aujourd'hui l'on se spécialise, mais alors on voulait tout apprendre à la fois et tout savoir ; le champ de l'étude était beaucoup moins vaste qu'aujourd'hui, mais on tenait à en explorer tous les recoins ; on étudiait l'encyclopédie, ἡ 'έγκυκλος παιδεία, comme disait Guillaume Budé en parlant des travaux de Rabelais et de ses amis au couvent de Fontenay.

V.

Les savants de tous les pays formaient une sorte d'association à la manière des premiers chrétiens, la *République des lettres :* le mot date de cette époque. On s'allait visiter les uns les autres pour se livrer à de doctes entretiens, et, quand on ne pouvait se voir, on s'écrivait ; la quantité des lettres savantes échangées alors entre les érudits est prodigieuse; un grand nombre ont été livrées à l'impression ; on en conserve un nombre beaucoup plus grand d'inédites, sans compter celles qui se sont perdues. Erasme nous apprend qu'il recevait le plus souvent une vingtaine de lettres par jour et qu'il en avait quarante à écrire. Henri Estienne disait aussi dans une épître latine :

> Litteris obruor
> Italicis ab oris, gallicis et anglicis
> Germanicisque...

[Je suis accablé de lettres; il en vient des rives italiennes, françaises, anglaises et germaniques.]

Ces lettres étaient ordinairement en latin ou en grec, et le plus souvent dans les deux langues.

Avec son ardeur de tout savoir, Rabelais ne pouvait manquer d'entrer dans cette république. Budé, qui intronisa en France l'étude du grec par ses doctes commentaires et par le conseil qu'il donna à François I[er] de fonder le collége de France, Budé, dans ses lettres, parle souvent de Rabelais avec une grande considération; il a peine cependant à se déterminer à lui écrire, et le futur auteur de *Gargantua* s'en plaint plus d'une fois. Il s'était formé à Fontenay un petit cercle d'amis passionnés pour l'étude: c'était Pierre Ami ou Lamy, très savant dans les lettres hébraïques, grecques et latines; c'était Tiraqueau, juge, puis lieutenant au tribunal du baillage, «le bon, le docte, le sage, le tant humain, le «tant débonnaire et équitable Tiraqueau», comme dit Rabelais, qui revient à plusieurs reprises sur son compte (livre II, chap. V; livre IV, Prologue); c'était Bouchard, le jurisconsulte; c'était enfin un ancien compagnon d'études de la Basmette, Georges d'Estissac, alors évêque, et dont le siége épiscopal n'était qu'à trois lieues du couvent. Tiraqueau avait composé un livre de jurisprudence sur les lois du mariage: *De legibus connubiorum*. Bouchard trouva que le beau sexe n'était pas assez bien traité dans cet ouvrage; il y répondit par un écrit en latin, orné d'un titre grec. Il en résulta, entre les deux amis, une polémique longue, courtoise, mais passablement licencieuse par les arguments allégués de part et d'autre. Rabelais s'est évidemment inspiré de cette polémique

dans les chapitres de son troisième livre, où Panurge délibère et consulte pour savoir s'il doit ou non se marier.

Ces doctes préoccupations des deux moines, Amy et Rabelais, leur correspondance avec des hellénistes, déplaisaient fort aux moines de Fontenay-le-Comte. En faisant vœu de pauvreté et de chasteté, ils n'avaient pas fait vœu d'ignorance, mais c'était des trois vœux celui qu'ils observaient le mieux. «Dans notre abbaye, dit frère Jean, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons.»

Il y avait deux études surtout qui sentaient l'hérésie, le grec et l'hébreu. Ces langues avaient besoin de passeports pour se faire tolérer. J'ai sous les yeux six traités élémentaires pour l'étude de l'hébreu, imprimés de 1523 à 1556 à Wittemberg et à Bâle. Chacun d'eux, même le plus court, contient plusieurs pages de témoignages sur le Messie, tirés de la Bible et des rabbins, et ces passages sont soigneusement indiqués sur le titre. C'était un certificat d'orthodoxie que se donnaient les éditeurs.

Les préventions contre le grec étaient encore plus violentes. Il n'était pas commun de voir des savants passer du christianisme au judaïsme, mais l'enseignement de la langue grecque avait été organisé officiellement en France au moment où apparaissait la Réforme; les protestants donnaient au texte grec du Nouveau Testament la préférence sur le texte latin de la Vulgate, que l'Eglise catholique avait déclaré seul authentique. A ceux qui étudiaient le grec, on supposait l'arrière-pensée de chercher dans le texte original des arguments pour contester le texte officiel. Au siècle suivant, Varillas prétendait encore, en

parlant de Jacques Amyot, qu'il était suspect d'hérésie parce qu'il avait étudié le grec. «C'était une véritable contagion, dit-il, pour ceux qui s'adonnaient à cette étude.» Il y avait donc, chez les ignorants, une haine instinctive contre ce qu'on appelait l'hellénisme; les Franciscains, auxquels appartenait le couvent de Fontenay-le-Comte, se faisaient remarquer entre tous par leur fanatisme contre cette étude; ils avaient l'horreur du grec.

VI.

Or Rabelais et Amy étaient des hellénistes et des hébraïsants passionnés. De plus, ils faisaient bande à part et leurs préoccupations studieuses semblaient une condamnation de l'ignorance et de la paresse de la grande majorité des moines. On ne sait pas généralement jusqu'où peut aller cette haine, cette fureur des ignorants contre ceux qui s'instruisent : j'en ai vu un exemple moi-même.

J'ai connu autrefois le fils d'un petit propriétaire campagnard qui s'était épris d'un ardent amour pour la science ; il étudiait avec acharnement et passait à lire les livres qu'il pouvait se procurer, tout le temps dont il disposait; ne dédaignant personne, du reste, bienveillant pour tous, jouant volontiers avec les autres enfants de son âge, leur aidant à apprendre leurs leçons et leur serinant le catéchisme obligatoire; dans la conversation, sa gaîté naturelle lui faisait toujours trouver le mot pour rire, il avait constamment quelque bonne historiette à raconter; malgré cela, on le détestait, on se cachait derrière les buissons pour lui jeter des pierres, des enfants inconnus s'élançaient tout à coup sur lui

et cherchaient à le terrasser. Comme il était très fort, c'était ordinairement lui qui terrassait les autres ; quelques-uns de ceux qu'il avait vaincus devenaient ses amis, mais la masse restait hostile, et il eut à braver cette hostilité jusqu'au jour où son éducation lui valut une place digne de lui. Pourquoi lui en voulait-on? Parce qu'il étudiait, parce qu'on le rencontrait lisant dans un sentier ou à l'ombre d'un bois, parce qu'il était apprenti savant, tandis que ses camarades, ses égaux étaient apprentis cordonniers ou menuisiers, — par fanatisme d'égalité.

L'animosité des moines de Fontenay contre Amy et Rabelais se manifestait par toutes sortes de tracasseries. Un jour on fit une descente dans leurs cellules, on confisqua tous leurs livres grecs, et ils crurent prudent de prendre la fuite. Des personnages influents s'interposèrent, les livres furent rendus, les deux amis rentrèrent au couvent; Budé, qui avait appris cette persécution, leur écrivit pour les féliciter d'y avoir échappé, mais la rancune tenait toujours.

Il paraît, d'après un document publié par M. Rathery, que la curiosité des deux amis ne se bornait pas au grec et à l'hébreu, et qu'ils étaient également curieux de connaître ce qui s'imprimait en pays protestant. C'est la quittance d'un des voyageurs en librairie de Henri Estienne (30 juin 1519), constatant qu'il a reçu de Pierre Lamy, au nom de l'évêque de Maillezais, sept écus au soleil pour la *Chronique* (de Nurenberg), *Aristoteles*, *Querela pacis* (d'Erasme), *Homerus*, *Cicero*, *Carrara*, la *Voye céleste* et le *Triomphe de Mantuene.*

La fuite de Pierre Amy — et évidemment de Ra-

belais — est rappelée dans *Pantagruel*. Dans le *tiers Livre,* on nous montre Pierre Amy explorant les « sorts virgilianes.» Il a ouvert son livre au hasard et le premier vers qui frappe ses yeux est celui-ci : (*Æn. lib.* III, v. 44).

> Heu, fuge crudeles terras, fuge littus avarum !
>
> [Fuis cette terre impie et ce rivage avare!]

Il suivit le conseil, ajoute Rabelais, et il échappa en effet à ses ennemis.

VII.

Ceci se passait en 1523. La lettre de Budé prouve qu'à cette époque on rendit aux deux amis leurs livres et leurs papiers. L'année suivante, 1524, nous voyons Rabelais quitter définitivement le couvent de Fontenay et se réfugier à Ligugé chez l'évêque de Maillezais. Rabelais cédait-il simplement aux prières de ses amis, qui lui conseillaient depuis longtemps de quitter le couvent, ou s'était-il passé une scène violente à la suite de laquelle Rabelais se serait retiré ou aurait été retiré des mains des moines ?

Les documents historiques nous manquent, mais la légende y a suppléé.

Suivant François Desrues, auteur d'une *Description de France* publiée en 1605, Rabelais «jeta le froc aux orties pour exercer plus librement sa vie lubrique, vivant comme un épicurien, ne laissant pas passer un jour sans s'enivrer, etc.»

L'amitié des personnages qui correspondaient avec Rabelais et qui se sont montrés ses amis, avant comme après cette époque, répond suffisamment à cette accusation. Comment supposer que Budé eût été en relations épistolaires avec un ivrogne : comment sup-

poser, qu'à l'époque de la Réforme, l'évêque de Maillezais, eût, comme nous l'allons voir, accordé une hospitalité empressée et son amitié à un débauché, scandaleux ?

L'abbé Pérau, qui a publié en 1752 une édition des *Œuvres choisies* de Rabelais, a placé en tête une notice où l'on trouve l'anecdote suivante :

Dans une foire considérable qui se tenait un jour à Fontenay-le-Comte, Rabelais eut la curiosité d'aller sur la place voir les paysans qui y dansaient au son des violons. Sa gaieté naturelle l'emporta jusqu'à se mêler avec eux : on ne dit pas qu'il y dansa, mais il les engagea à boire et les y excita si bien, et peut-être par son exemple, qu'il en enivra la plus grande partie et surtout les joueurs d'instruments. Rabelais charmé de cette prouesse, imagina d'enlever tous les instruments de musique, et il en fit une espèce de trophée qu'il alla suspendre au maître-autel de son couvent. Cette équipée mit tout le monastère en rumeur.

Le fait se borne ici à une espiéglerie un peu forte, surtout si on le réduit à sa plus simple expression, comme on en a le droit. Mais d'autres biographes vont plus loin. Ils nous racontent, par exemple, qu'un jour il aurait administré aux moines des drogues qui les auraient excités à la débauche. Une autre fois, à la fête de St François, Rabelais se serait mis à la place de la statue du saint, et là il aurait fait des grimaces pour effrayer les dévotes et enfin aurait poussé l'irrévérence jusqu'à arroser les fidèles d'une eau qui n'aurait été rien moins que lustrale.

Notez que l'homme à qui l'on attribue ces fredaines avait quarante ans, selon les uns, près de trente ans, selon les autres ; c'était un prêtre respecté de tous, qui célébrait l'office divin, et qui allait même prêcher dans les églises, puisque, suivant un de ses biogra-

phes, Pierre Leroy, un des griefs des moines contre lui, c'est qu'au lieu de mettre dans la caisse commune l'argent qu'il recevait de ses prédications, il s'en servait pour acheter des livres.

Ces récits sont tellement absurdes qu'on éprouve quelque répugnance à les rappeler. Ils sont trop répandus cependant pour être omis. Ajoutons que l'un des biographes les mieux informés de Rabelais, M. Paul Lacroix n'est pas très éloigné d'y croire.

A la suite de ce fait, Rabelais aurait été condamné à l'*in pace*, c'est-à-dire a être enfermé pour le reste de sa vie dans une cellule, réduit au pain et à l'eau. Il aurait réussi à faire connaître sa situation à Tiraqueau, qui serait venu le délivrer et aurait même été obligé d'employer la force armée.

M. Rathery voit dans ce dernier fait une invention pure; il est possible qu'il n'y ait qu'une exagération. Il y avait eu tracasseries, dénonciation, perquisition, confiscation de livres. Les deux amis s'étaient enfuis; les moines furent forcés de les rappeler, de leur rendre leurs livres, mais pardonnèrent-ils de bon cœur? Il est permis de croire que non; il est permis de croire qu'ils auront saisi avec empressement le premier prétexte qui se sera présenté pour infliger à Rabelais une punition.

Or ce prétexte, il n'a pas dû leur être très difficile de le provoquer. Rabelais trouvait très pénible l'obligation de se rendre exactement au chœur à des heures marquées, pour chanter des psaumes qu'il connaissait trop. A défaut d'autres témoignages, nous trouverions une preuve de cette répugnance dans la haine qu'il a vouée aux cloches; il n'en parle jamais sans colère et il saisit toutes les oc-

casions. Il est évident qu'il leur en veut de l'avoir trop souvent dérangé dans ses travaux et arraché à ses études favorites. De là à leur désobéir, il n'y a pas loin. Dans une supplique qu'il adressa plus tard au pape, il convient que, depuis qu'il est libre, il a souvent négligé de prier aux heures canoniales. Il a dû quelquefois en être de même au couvent ; de là des réprimandes, que Rabelais n'aura pas souffertes docilement ; et peut-être une seconde descente dans la bibliothèque, cause de cette négligence à prier. Rabelais se sera révolté, on aura voulu le soumettre à une rude pénitence, il aura invoqué ses amis, Tiraqueau, par exemple, qui l'aura fait sortir par ordre. Il n'y a rien là que de très possible, de très probable même. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en s'éloignant du couvent, où il ne devait plus rentrer, Rabelais emporta contre les moines ignorants, paresseux et débauchés, une antipathie, une haine, un mépris, qu'il n'a négligé aucune occasion de faire partager aux autres.

VIII.

L'évêque de Maillezais, chez lequel Rabelais s'était réfugié, s'interposa en sa faveur auprès du pape, et il obtint, la même année, un indult qui autorisait son ami à passer dans l'ordre des Bénédictins de Maillezais, le relevait de son vœu de pauvreté et l'autorisait à posséder tous les bénéfices qu'on voudrait bien lui conférer.

Rabelais ne se hâta pas d'entrer dans le couvent de Maillezais. C'était un couvent d'ordre savant à la vérité, mais il n'avait pris ce caractère

que depuis peu de temps et les doctes occupations n'y étaient sans doute que très imparfaitement organisées. Rabelais d'ailleurs devait être avide de liberté ; il devait avoir besoin de travailler à ses heures, et non plus aux heures de la communauté, d'échapper à la tyrannie de la cloche, d'étudier quand il lui plairait, et ce qu'il lui plairait, en dehors d'une inquisition devenue insupportable. Il rencontra chez G. d'Estissac, nombre de savants et d'érudits, et il s'y trouva si bien qu'il y resta assez longtemps.

Nous avons sur la vie qu'il menait chez l'évêque, deux épîtres, l'une de Rabelais lui-même, l'autre de son ami Jean Bouchet, le jurisconsulte, poète infatigable et médiocre, mais excellent ami.

Quoique les contemporains se soient montrés prodigues d'éloges pour les vers de Rabelais, nous n'en citerons qu'un petit nombre, et pour cause ; ses vers nous semblent aussi faibles et prosaïques que sa prose est pittoresque et vigoureuse.

Voici une partie de l'épître de Rabelais ; pour l'intelligence de cette pièce et de la suivante, il faut savoir que Jean Bouchet était avocat et qu'il avait quitté Ligugé pour s'occuper d'un procès.

Mais quant pourras bonnement délaisser
Ta tant aimée et cultivée estude,
Et différer ceste sollicitude
De litiger et de patrociner,
Sans plus tarder et sans plus cachiner,
Apreste toy promptement, et procure
Les talloniers de ton patron Mercure,
Et sus les vents te metz alegre et gent.
Car Eolus ne sera négligent
De t'envoyer le bon et doux Zéphyre,
Pour te porter où plus on te desire.

Qui est céans, je ne m'en puis bien vanter.
Jà (ce croy) n'est besoin t'assavanter
De la faveur et parfaicte amitié
Que trouveras : car presque la moitié
Tu en cogneuz quant vins dernierement.
Dont peuz le reste assez entierement
Conjecturer comme subsecutoire.
Un cas y a, dont te p'aira me croire,
Que quant viendras, tu verras les seigneurs
Mettre en oubly leurs estatz et honneurs
Pour te cherir, et bien entretenir.

Rabelais termine ainsi son épître :

A Ligugé, ce matin de septembre
Sixieme jour, en ma petite chambre,
Que de mon lict je me renouvellais
Ton serviteur et amy Rabellays.

Ces vers sont les meilleurs qu'ait faits Rabelais ; il faut croire que l'amitié l'a inspiré.

Jean Bouchet répond sur le même ton et le même rhythme ; il regrette fort que les affaires le retiennent. Si je pouvais, dit-il,

De trois jours l'un j'irais à Ligugé,

tant il trouve le lieu délectable ;

Car d'une part les Nayades y sont
Dessus le Clan, doulce riviere, où font
Chères tresgrans avecques les Hymnides,
Se guaillardans es prez verds et humides.
Après y sont, par les arbres et bois,
Aultres qui font resonner hault leur voix :
C'est assavoir les silvestres Dryades,
Portant le verd, et les Amadryades,
Et d'advantaige Oréades aux mons,
Dont bien souvent on oyt les doulx sermons ;
A puys après les gentilles Nappées,
Qui rage font, par chansons decouppées,
De bien chanter aux castallins ruysseaux
Par les jardins nourissans arbrisseaux,

Et lors qu'Aurore est en son appareil,
Pour denoncer le lever du soleil,
En cheminant soubz les verdoyans umbres.
Pour oublier les ennuyeux encombres,
Tu puis ouyr des nymphes les doulx chants,
Dont sont remplis bois, boucages, et champs
Et qui vouldra prier Dieu (ce que prise),
On trouvera la tresplaisante église
Où sainct Martin fit habitation
Par certain temps, en contemplation,
Et ou deux morts, par fureur et tempeste,
Resuscitez feurent à sa requeste.
Apres y sont les bons fruicts et bons vins,
Que bien aymons entre nous Poictevins.

Puis vient l'éloge de l'évêque. Rien ne me retient continue Bouchet,

De retourner voir le tien hermitage,
Fors seulement le petit tripotage
De plaidz, procès et causes que conduis
De plusieurs gens, où peu je me desduis.
Mais conctrainct suis le faire pour le vivre
De moy, ma femme et enfans. Car le livre
D'un orateur, ou son plaisant deviz
Mieulx aimerois, ainsi te soit advis.

Ces épîtres, écrites par Rabelais à Ligugé, au milieu de loisirs studieux, rappellent celles que J.-J. Rousseau rimait aux Charmettes et dans lesquelles il résumait ses études. La poésie est médiocre dans les deux cas, mais les deux admirables prosateurs ne perdirent pas leur temps en soumettant ainsi leur pensée aux règles des vers. On n'écrit bien en prose qu'après avoir assoupli son langage par la versification.

IX.

Est-ce en se promenant sur les bords du Clain, comme le conjecture M. Rathery, que Rabelais prit

goût à la botanique ? Ce serait un nouveau rapport entre les occupations de Rabelais à Ligugé et celles de J.-J. Rousseau aux Charmettes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette étude les captiva tous deux. Rabelais en parle à plusieurs reprises dans son roman. Là il aime à nous représenter Gargantua herborisant avec son professeur Ponocrate et son valet Rhizotome [coupe-racines]. «Passans par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes et en emportoient les mains pleines au logis» (livre Ier, chap. XXIII). Plus loin il nous entretient de la culture des plantes et de leurs ennemis naturels:

Le lin a pour ennemis les teignes (insectes) et les cuscutes, plantes parasites à longs filaments rouges qu'on appelle en quelques pays les cheveux de St-Jean, parce qu'elles apparaissent vers l'époque de la St-Jean.

Le froment a pour ennemi l'ivraie, autre céréale, l'orge a pour ennemi l'*ægilops*, ou œil de chèvre, graminée qui lui ressemble. Les lentilles ont pour ennemie la *securidaca* ou coronille; les pois sont souvent rongés par l'orobanche, qui croît sur les racines et sort de terre sous forme d'une tige roussâtre et feuillée. Dans les prairies il faut éviter les prêles ou queues de cheval. On ne doit pas planter les choux au pied des vignes ; ces deux végétaux se nuisent mutuellement.

Le nénuphar et le nymphea, qui ornent les étangs de leurs belles fleurs jaunes ou blanches, ont des vertus réfrigérentes; l'aconit empoisonne les léopards et les loups, de là le nom vulgaire de tue-chien, donné à cette plante élégante et pittoresque ; l'ombre des ifs est funeste à ceux qui dorment dessous.

Dans un autre chapitre (liv. III, chap. L. Rabelais discute en forme sur l'origine des noms des plantes. Le botaniste de Candolle a fait remarquer que Rabelais est le premier qui ait traité ce sujet, comme il est le premier qui ait fourni le modèle de la description exacte et minutieuse d'un végétal, dans les chapitres sur le «pantagruélion», qui n'est autre que le chanvre.

Cette connaissance des plantes lui fut très avantageuse lorsqu'il se présenta à la Faculté de médecine de Montpellier, ainsi que nous le verrons plus loin.

Combien de temps Rabelais resta-t-il à Ligugé? Pourquoi s'en éloigna-t-il? Nous n'avons à cet égard que de simples conjectures. Le bénéfice promis par d'Estissac ne venant pas, alla-t-il en demander un aux frères du Bellay? Le fait est qu'il paraît avoir passé quelque temps au château de Glatigny, dans le Perche, en qualité de chapelain et de secrétaire rédacteur, ou tout au moins correcteur, de leurs ouvrages.

En effet, les frères du Bellay ne se contentaient pas d'être des militaires et des diplomates distingués, ils aspiraient aussi à la réputation d'écrivains. L'aîné, Guillaume du Bellay, sieur de Langey, le troisième, Martin du Bellay, ont laissé sur l'histoire de leur temps des Mémoires estimés. Ces Mémoires sont exclusivement militaires. On disait de Guillaume: «Il ne sait quand le roi se lève ou se couche, mais il sait bien où sont les ennemis.» Peu soucieux de l'étiquette, quand il avait chaud, il ôtait sa fraise et se mettait en veste devant François I[er]. Cela ne l'empêchait pas d'être adroit dans sa conduite et dans ses

écrits, et Montaigne lui reproche, avec une certaine amertume, d'avoir gardé le silence sur les intrigues de la cour, qu'il connaissait bien, et d'avoir trop ménagé les souverains avec lesquels il s'est trouvé en contact ; il faut convenir que le reproche est mérité. Rabelais écrivit en latin, mais beaucoup plus tard, les *Stratagèmes ou Ruses de guerre du sieur de Langey*. L'ouvrage fut traduit en français et publié en 1542, un an avant la mort du héros ; cette traduction, quoique indiquée d'une manière précise par un bibliographe, est devenue introuvable. L'original latin n'a jamais été imprimé.

Quant à Jean du Bellay, le diplomate, le cardinal, l'évêque de Paris, sur lequel nous aurons plus d'une fois à revenir, on a de lui des *Poésies* en latin et des *Discours* dans la même langue. Rabelais paraît avoir revu minutieusement tous ces ouvrages et l'on prétend même avoir retrouvé plusieurs de ces poésies corrigées et recopiées de sa main.

X.

Guillaume de Langey donna au futur auteur de *Gargantua* une petite maison dans le village qui se trouvait en face de son château et portait aussi le nom de Langey. Nous citons M. Paul Lacroix:

Rabelais fit reconstruire et décorer cette maison sur ses propres dessins. Cette maison, qui n'a pas entièrement changé de physionomie, rappelait sans doute à son propriétaire la métairie de la Devinière où il avait passé son enfance et qu'il regrettait au milieu des agitations de sa vie errante et tourmentée. Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée divisé en deux chambres, dont l'une était l'*étude*, l'autre la *salle*, une *vis* en bois conduisait au grenier où devait être l'observatoire astronomique de Rabelais. Des fenêtres inégales éclairaient le

rez-de-chaussée, où l'on trouve encore une vaste cheminée en pierre, tout à fait semblable à celle qui est figurée dans les vieilles estampes représentant la chambre de Rabelais à la Devinière. L'observatoire avait une espèce de balcon, formé par une grande mansarde, qui s'élève jusqu'au sommet de la toiture, et qui est couronnée par des sculptures grossières en bois ou en plomb. Le faîte de cette mansarde est orné de deux lamproies qui se dressent en baldaquin et se réunissent par l'extrémité de leurs queues. Rabelais avait adopté pour armes parlantes la lamproie, comme s'il était fier de montrer à tous les yeux l'enseigne du cabaret de son père. Enfin, au fronton de la mansarde, un médaillon en pierre, fruste et dégradé par le temps, offre l'image d'un homme barbu, qui reproduit assez naïvement les principaux traits du masque rabelaisien.

M. Paul Lacroix cite ensuite ce passage d'un manuscrit de l'abbé Bordas, rédigé en 1780 et qui se trouve à la bibliothèque publique de Chateaudun :

François Rabelais n'est pas encore dans l'oubli à Langey. On montre, dans ce bourg, une maison, la dernière à gauche en allant à Boisgosson, que l'on dit avoir été bâtie par le cardinal ; elle porte encore son nom (*le Rabelais*) ; on y donne pour sa figure un buste en pierre tendre, un peu mutilé, qui est au-dessus d'une fenêtre de cette maison et dans son couronnement.

XI.

Est-ce pendant qu'il vivait dans cette retraite, est-ce plus tard que Marot lui adressa ces jolis vers, imités de Martial ? Ils ne furent publiés par Marot qu'en 1532, mais ils sont d'une date plus ancienne et probablement antérieurs au séjour de Rabelais à Montpellier, en 1530 et années suivantes :

A F. RABELAIS.

S'on nous laissoit nos jours en paix user,
Du temps présent à plaisir disposer,
Et librement vivre comme il faut vivre

Palais et Cours ne nous faudroit plus suivre,
Plaids, ne procès, ne les riches maisons
Avec leur gloire et enfumez blasons:
Mais sous belle ombre en chambre et galeries
Nous pourmenans, livres, et railleries
Dames, et bains, feroient les passetemps,
Lieux et labeurs de nos esprits contens.
Las, maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps périr pour nous sçavons
Et s'envoler, sans remèdes quelconques;
Puisqu'on le sçait, que ne vit-on bien donques.

XII.

Il y avait dans le domaine des frères du Bellay dans le Perche, un petit village, Sonday, dont les du Bellay avaient le droit de désigner le curé. Rabelais paraît avoir été investi de cette fonction. Une tradition, transmise de curé en curé, veut que l'auteur de *Gargantua* ait autrefois desservi cette église. On prétend même retrouver son portrait sur l'un des vitraux, mais cela est peu probable. Rabelais n'était pas alors un assez grand personnage pour qu'on lui ait accordé cet honneur.

On croit que c'est à l'époque où il était à Sonday qu'il commença à exercer la médecine, non de propos délibéré, mais par la force des circonstances. Cette conjecture est très plausible. Aujourd'hui encore, quoique le nombre des médecins se soit singulièrement accru, les paysans s'adressent souvent à leur curé dans leurs maladies; le fait était nécessairement bien plus fréquent au XVIe siècle. Il a dû se passer alors en France ce qui se passe encore aujourd'hui en Russie. Là, pour peu que vous ayez étudié, on vous juge expert en médecine, et si vous refusez vos secours à un malade, on attribuera votre

refus non à votre incompétence, mais à un manque d'obligeance de votre part. Ces braves gens mettent tant d'insistance dans leur prière, ils ont une telle confiance en vous, qu'il vous est impossible de les éconduire, pour peu que vous connaissiez quelques règles d'hygiène, quelques remèdes d'usage journalier. Les médicaments que vous êtes amené à leur prescrire agissent avec d'autant plus d'énergie que ceux qui les prennent y sont moins habitués; un premier succès amène une série de prières nouvelles, que vous ne pouvez refuser d'entendre; si bien que vous vous voyez insensiblement transformé en guérisseur, sans avoir jamais songé à étudier la médecine. Rabelais a dû se trouver dans ce cas; il avait déjà étudié ou il étudiait dans les anciens les vertus des plantes médicinales les plus usuelles, il se sera hasardé à utiliser ses connaissances, mais tout en réussissant quelquefois, il aura senti son insuffisance, et se sera rendu à Montpellier, où nous le voyons arriver en 1530, pour étudier sérieusement la médecine.

Cette partie obscure de la vie de Rabelais nous paraît s'enchaîner d'une manière rigoureuse, et les six années qui s'écoulent entre sa sortie du couvent et son arrivée à Montpellier nous semblent complètement remplies ; faut-il placer en outre pendant ces six années, ainsi que M. Rathery le suppose, cette sorte de tour de France, d'université en université, que Rabelais fait faire à son Pantagruel? Nous y voyons deux empêchements : le manque de temps et le manque d'argent. Les voyages se faisaient alors avec une lenteur assez grande et coûtaient fort cher. Où Rabelais, au milieu des occupations que nous lui voyons, aurait-il trouvé le temps nécessaire à un

tel voyage? Où aurait-il surtout trouvé la somme nécessaire, lui qui n'avait au couvent que le prix de ses prédications, qu'il employait à acheter des livres? Il ne s'était probablement éloigné de Ligugé que parce que l'évêque n'avait pas d'emploi à lui offrir, et la cure de Souday n'avait pu lui donner de bien brillantes recettes. Il est probable donc qu'au lieu de faire la promenade coûteuse et pécuniairement inutile qu'on lui prête, Rabelais, médecin malgré lui, et voulant se rendre capable d'exercer les fonctions que le hasard des circonstances lui avait imposées, se rendit plus ou moins directement de sa petite cure à la ville dont la Faculté de médecine passait alors pour la première du monde.

XIII.

Son apparition à la Faculté est très théâtrale chez ses derniers biographes. Nous citons encore M. Paul Lacroix :

On raconte que, le jour même de son arrivée à Montpellier il suivit la foule qui se portait à la Faculté de médecine pour entendre une thèse publique : là, s'étant mêlé aux auditeurs dans la grande salle, il ne s'occupa d'abord qu'à regarder les tableaux qui la décoraient; mais comme la discussion s'engageait sur la vertu des plantes et des herbes, il prêta l'oreille et manifesta bientôt son mécontentement par une pantomime étrange qui attira l'attention de toute l'assemblée : il branlait la tête, haussait les epaules, roulait des yeux ardents, grinçait des dents, rongeait ses ongles, se frappait la poitrine. Le doyen lui envoya un appariteur, qui le pria d'entrer dans l'enceinte réservée aux docteurs et de prendre part à la discussion. Rabelais, dont l'air majestueux et la belle physionomie avaient commandé le respect aux membres de la Faculté, s'excusa d'émettre son avis en présence de tant d'illustres professeurs, lui qui n'était pas même bachelier en médecine. Après cet exorde plein de convenance et de modestie, il entra de plain-

pied dans la discussion, et abordant une à une toutes les questions de botanique médicales qui avaient été posées, il les traita si éloquemment, si profondément, si ingénieusement, que la surprise et l'admiration des assistants éclatèrent avec transport et accompagnèrent Rabelais à la suite de cette thèse improvisée, qui remplaça pour lui celle du baccalauréat.

Le premier biographe qui a raconté cette scène est Antoine Leroy; son récit est beaucoup plus simple, et bien que son admiration pour son héros ait pu lui faire grossir les faits, Rabelais n'a pas dans les *Elogia Rabelæsiana* ces allures de bouffon théâtral que M. Paul Lacroix lui attribue.

Le fait, dépouillé de ses exagérations et de sa mise en scène, est assez simple. Les épreuves des candidats étaient et sont encore publiques. Rabelais, qui songeait à se présenter, fut naturellement curieux d'assister à un examen; c'était le jour où le candidat soutenait sa thèse, c'est-à-dire le jour où les assistants, avec l'autorisation du président, avaient le droit de lui adresser des questions et de lui faire des objections. Il s'agissait de botanique. Rabelais, qui se sentait sur son terrain, aura présenté des objections et fait des observations qui prouvaient chez lui une connaissance sérieuse de la matière; les examinateurs, charmés, lui auront fait des compliments; ils l'auront engagé à passer son examen lui-même et peut-être exempté de quelques formalités.

Réduit à ces proportions, le fait est très acceptable et il n'y a nulle raison de le rejeter. Ajoutons que les formalités furent remplies; les registres de la Faculté de Montpellier portent l'inscription de Rabelais, comme candidat, sous la date du 17 septembre 1530 et, comme bachelier, sous celle du 1er novembre de la même année.

XIV.

Les bacheliers étaient tenus de faire un certain nombre de leçons publiques. Rabelais se conforma à l'usage et fit, en 1531, à Montpellier, une suite de leçons sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien. On ajoute qu'il faisait ces leçons d'après un manuscrit qu'il possédait, et qui lui servait à compléter et à corriger la version latine imprimée. Une lettre de Tiraqueau nous apprend que ce n'est pas le premier auteur grec sur lequel Rabelais eût fait le même travail ; il avait corrigé de la même façon une traduction d'Hérodote. Cette version est restée inédite, mais une partie du travail sur Hippocrate a été publiée, comme nous le verrons tout à l'heure.

Ces savantes leçons sur la médecine et l'anatomie n'empêchaient pas Rabelais de s'amuser avec les amis qu'il s'était faits à Montpellier. Nous avons sur les coutumes des membres de l'Université à cette époque de curieux renseignements dans un manuscrit conservé à l'académie de cette ville sous le titre *Liber procuratoris studiosorum*[1]. Ce procurateur était élu par les étudiants, il servait d'intermédiaire entre eux et leurs professeurs, il tenait le compte des dépenses. Au premier rang de ces dépenses figuraient celles de banquets assez fréquents, auxquels les professeurs étaient invités. Le banquet des Rois était précédé d'une promenade carnavalesque à travers la ville, et de la représentation d'une *sottie* ou *moralité* dans un carrefour. Est-ce dans une de ces

[1] Il a été présenté une analyse de ce manuscrit à l'académie des Inscriptions et Belles Lettres dans les séances des 24 septembre et 1er octobre 1875.

cérémonies que fut représentée une moralité dont Rabelais nous a conservé le souvenir et où il joua lui-même un rôle ? Tout porte à le supposer. La plupart des acteurs associés à Rabelais sont inscrits, il est vrai, comme professeurs sur les registres de l'Université de Montpellier, mais on peut admettre, ou qu'ils étaient étudiants encore à cette époque, ou qu'étant professeurs, ils n'ont pas dédaigné de se mêler aux étudiants. La prédilection avec laquelle Rabelais analyse ce «patelinage», fait penser qu'il en était probablement l'auteur.

Il s'agit, dit Carpalim (*Pantagruel*, liv. III, chap. XXXIV), d'un mari qui avait épousé une femme muette. Le mari voulut qu'elle parlât. Elle parla par l'art du médecin et du chirurgien, qui lui coupèrent un encyliglotte [vulgairement «le filet»] qu'elle avait sous la langue. La parole recouvrée, elle parla tant et tant que son mari retourna au médecin demander un remède pour la faire taire. Le médecin n'en connaissait qu'un, c'était de rendre le mari sourd. Le remède est appliqué et réussit. La femme voyant que son mari ne l'entend pas et qu'elle parle en vain devient enragée. Le médecin demande alors son salaire, le mari répond qu'il est sourd et n'entend pas sa demande. [Il y a ici une réminiscence de la farce de Pathelin.] Le médecin lui jette au dos, je ne sais quelle poudre, en vertu de laquelle il devient fou. Alors le mari fou et la femme enragée se réunissent contre le médecin et le chirurgien, qu'ils laissent à demi-morts. Molière s'est souvenu de cette scène dans le *Médecin malgré lui* (acte III, scène 6).

«Je n'ai jamais tant ri qu'à cette représentation,»

ajoute Carpalim. On ne connaît la pièce que par cette analyse.

XV.

Dans quelques-uns de ses ouvrages, Rabelais s'intitule «caloïer des îles d'Hyères, de ses chères îles d'Hyères», comme il dit ailleurs Rien dans sa biographie ne donne l'explication de la dignité qu'il s'attribue. Il est probable que c'est à quelques excursions agréables dans ces îles qu'il faut rapporter l'origine de ce surnom fantastique. Voici à cet égard la conjecture très-plausible de M. Eugène Noel :

Il aimait à se promener en mer. Dans ces petits voyages, il faisait, lui aussi, ses découvertes. Mais un jour, avec quelques amis, le voilà qui veut s'embarquer à la découverte des îles, comme il le disait en riant ; ils s'en vont intrépidement jusqu'aux îles d'Hyères.

Pour des élèves de Montpellier, ce voyage était un complément d'études : ces îles sont, et étaient encore plus alors, renommées pour leurs plantes médicinales. Je ne sais quelles plantes, ni quelles observations scientifiques Rabelais rapporta de cette navigation, mais le climat enchanteur de ces îles, la beauté de leurs sites, lui plurent tellement qu'il fit à ses compagnons la déclaration joyeuse qu'ils pouvaient à leur gré poursuivre le voyage et chercher, comme tant d'autres, quelque île dont ils se feraient rois ou empereurs ; que, pour lui, il s'en tenait à ces belles *Stœchades ;* qu'à partir de cette heure et de son *proprio motu*, il s'en proclamait non le pape, ni l'empereur, ni le roi, mais bien le *caloïer*. Ses lettres à ses amis, désormais il les signera : *F. Rabelais, calloïer des îles d'Hyères*. Il conserva même ce titre en tête du *Gargantua*.

Aucun de ses biographes n'a dit un mot de cette promenade, mais (outre ce titre qu'il se donne) j'en trouve partout la trace dans sa *Chronique*. Il ne parle de ces îles qu'avec éloge, et toujours en disant : *mes îles d'Hyères, mes Stœchades*. En parlerait-il avec cette émotion s'il ne les avait connues, s'il ne les avait aimées ? Ce voyage ne fait pour moi aucun

doute, et même je penserais volontiers qu'il visita d'autres fois encore ses chères îles. (P. 69, 70.)

Le titre de caloïer se donne aux religieux grecs de St. Basile; il équivaut à *bon père*, *bon vieillard*, (καλὸς γέρων).

XVI.

C'est évidemment aussi à cette époque du séjour de Rabelais au bord de la mer que se rapporte une découverte érudite et gastronomique qui fut célébrée en vers latins et français par les poètes du temps. Un ami de Rabelais, Rondelet — peut-être le Rondibilis de *Pantagruel* — préparait en ce moment le grand travail sur les poissons qu'il publia plus tard, en 1554. En étudiant avec lui, Rabelais crut reconnaître, dans un petit poisson qu'il avait sous les yeux, une espèce d'anchois, le *garum* des Latins, le γάρον ou γάρος des Grecs, qui servait à préparer une saumure fortement aromatisée pour saler les petits poissons. Après quelques essais, il parvint à retrouver la recette de cette saumure ; il en adressa un flacon à son ami Dolet à Lyon avec une épigramme latine. Dolet lui répondit par une autre épigramme, également en latin, dans laquelle Marot était engagé à célébrer ledit condiment :

Tuo ingenio, Rabelæse, garum salsamentum,
Ætate ab antiqua reductum est. Jam nostris,
Marote, versibus celebretur animose,
Quando palatum utrique nostrum tam belle
Irritat et stomachum recreat tam odorato
Sapore . . .

On ne sait si Marot, qui se trouvait à Lyon à cette époque et qui était aussi charmé que Dolet

(utrique) de la découverte, se rendit à l'invitation qui lui était faite, on ne trouve dans ses œuvres aucune épigramme sur le *garum*. Ce produit, par parenthèse, ne doit pas être confondu avec l'élixir de Garus qui se compose d'aloès, de myrrhe, de safran, de cannelle, de girofles et de muscades et porte le nom de son inventeur.

C'est à ce moment de la vie de Rabelais que la légende rabelaisienne place une scène bouffonne tout aussi invraisemblable que la plupart des autres.

A en croire les *Particularitez de la vie de M. Rabelais*, placées en tête de quelques éditions, le chancelier Duprat aurait voulu restreindre les priviléges de la Faculté de Montpellier : il se serait en outre opposé à la réouverture d'un collége dépendant de la Faculté, qui avait été fermé lors de la guerre entre Charles VIII et Louis XII d'un côté et les rois d'Aragon de l'autre : le collége de Girone. Rabelais aurait été chargé de porter au chancelier Duprat les réclamations de la Faculté.

Ecoutons d'abord les *Particularitez :*

(Rabelais) étant à Paris, et ne pouvant avoir accez pres dudit sieur chancelier, il fit le fol, se revêtit d'une robe verte et d'une grande barbe grise, se promena long temps devant sa porte, qui estoit lors sur le quay des Augustins, et quantité de monde, mesme des domestiques dudit sieur chancelier, le pressant de dire quel il estoit, il leur dit qu'il estoit l'escorcheur de veaux, et que ceux qui voudroient estre les premiers escorchez se hastassent.

Le chancelier ayant entendu ce discours, commanda à ses gens de le faire entrer sur l'heure de son disner. Et estant entré, Rabelais luy fit une harangue si docte et si pleine d'authorité, qu'il le fit mettre à sa table, et disner avec luy, avec promesse de faire confirmer les priviléges de Montpellier, ce qui fut depuis exécuté.

Ce récit passablement invraisemblable, a été encore enjolivé depuis... à l'aide du *Pantagruel*. Voici comment M. Paul Lacroix raconte cette partie de la légende :

Cette réponse (je suis l'écorcheur de veaux) piqua la curiosité. Duprat voulut connaître ce qu'il venait faire à Paris ; mais quand un page vint annoncer à Rabelais le désir du chancelier, Rabelais lui parla en latin ; le page alla chercher un gentilhomme qui comprenait le latin, Rabelais s'exprima en grec ; un autre parut sachant le grec, Rabelais l'apostropha en espagnol ; puis en italien, puis en allemand, puis en anglais, puis en hébreu, [changeant de langue] à chaque nouvel interprète qui se présentait. Enfin Duprat donna ordre de l'introduire, et Rabelais, laissant de côté ces langues étrangères, qui avaient si fort embarrassé les truchements, commença en français une harangue, adroitement préparée, dans laquelle il exposait les motifs de sa mission.

Dans le roman de Rabelais (liv. II, chap. IX) Panurge en se présentant à Pantagruel, lui parle treize langues avant de se décider à employer l'idiome français, «qui est son langage maternel». M. Paul Lacroix voit dans ce récit du roman un souvenir de ce que Rabelais a fait lui-même. C'est évidemment le contraire qui est vrai ; on a transporté dans la vie de Rabelais une des scènes de son roman, et cela postérieurement à la publication des *Particularitez*, qui n'en disent rien.

Par malheur, les historiens de la Faculté de Montpellier ont prouvé que les priviléges de la susdite Faculté ne furent jamais menacés et que, par conséquent, toute cette histoire n'est qu'un conte emprunté primitivement à l'histoire de quelque bouffon.

XVII.

Pour appuyer la réalité du voyage de Rabelais à Paris, on a invoqué une coutume qui a été longtemps observée à la Faculté de Montpellier. On avait conservé la robe dont Rabelais était revêtu le jour de son examen, et par honneur, on la faisait endosser à chaque candidat ; on ajoute même que les lettres F. R. C. *(Franciscus Rabelæsus Chinonensis)* étaient brodées sur le collet. Ce détail est douteux, mais le fait de la robe conservée et revêtue par chaque candidat n'est pas contesté. Cet usage existait encore au XVIIIe siècle.

Seulement il avait fallu s'ingénier pour conserver cette robe, dont chaque candidat tâchait de s'attribuer un morceau. Il y a au château de la Wartbourg près d'Eisenach, un appartement où Luther se cacha quelque temps, après avoir été mis au ban de l'empire. Ce fût là qu'il traduisit la Bible en allemand; mais le diable venait quelquefois le tenter. Un jour, dans son impatience le réformateur lui jeta son encrier à la tête; il en résulta une grande tache noire sur le mur. Cette tache, on n'a eu garde de la faire disparaître, et jusqu'à présent on la montre curieusement aux voyageurs. Le temps, a défaut des hommes, aurait dû l'effacer, il n'en est rien, elle est toujours aussi fraîche et aussi noire. J'en fis un jour l'observation à ceux qui me la montraient. — Oh, monsieur, me dit-on, nous la renouvelons de temps en temps. Il en était de même de la robe de Rabelais. On prétend même (voir *les Rabelais de Huet*) que les lettres F. R. C. signifiaient François Rauchin, chancelier de l'académie de Montpellier, qui les y

aurait fait broder en 1612. Quoi qu'il en soit, la robe a existé, et l'on en emportait des morceaux en souvenir de Rabelais. Mais cela ne prouve nullement que Rabelais eût été chargé d'une mission au nom de la Faculté, ni même qu'il lui eût rendu un service spécial. La célébrité acquise par lui plus tard, suffit bien à expliquer le culte des candidats pour cette relique d'un grand homme, sans qu'on soit obligé de faire intervenir une autre cause.

Dans les leçons qu'il faisait à la Faculté de Montpellier, Rabelais, avons-nous dit, expliquait les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, en y ajoutant des observations ; il songea à faire profiter le public de ce travail et se rendit à Lyon, en 1532, pour le faire imprimer. L'ouvrage parut sous ce titre : *Hippocratis et Galeni libri aliquot*, etc. C'est un manuel à l'usage des étudiants, contenant les traités les plus importants des deux célèbres médecins avec des notes et des éclaircissements. On en fit une seconde édition une dizaine d'années plus tard. Ce livre cependant ne paraît pas avoir obtenu un grand succès. Rabelais le fit précéder d'une dédicace latine à son premier protecteur Godefroy d'Estissac, évêque de Maillezais, et d'une épigraphe latine, où l'on reconnaît la tournure demi-emphatique demi-plaisante qui règnera dans ses prologues :

Hic medicæ fons exundantissimus artis
Hinc, mage ni sapiat pigra lacuna, bibe.

Venez boire ! de l'art qui conserve la vie,
Voici la source pure; arrière l'eau croupie !

XVIII.

Rabelais à Lyon ne cessa pas de s'occuper de médecine. De novembre 1532 à la fin de février 1534, nous le voyons médecin du grand hôpital de Lyon ; il fut remplacé à cette dernière date parce qu'il s'était absenté deux fois sans permission. Mais il s'occupa surtout de livres et de publications. Lyon était à cette époque un grand centre de production littéraire. Il sortait chaque année de la maison des Gryphes et de quelques autres un nombre considérable de livres d'érudition et de science, sans préjudice des écrits de circonstance et des romans. Rabelais donna ses soins à quelques publications érudites, éditées par les Gryphes. Il signa entre autres le second volume des *Lettres* latines du médecin Mainardi, qu'il dédia à son ami Tiraqueau — et deux pièces, un contrat de vente et un testament, qu'il intitula : *Ex reliquiis venerandæ antiquitatis*, etc., et dédia à son ami Bouchard, par une lettre moitié grecque et moitié latine. Par malheur, ces deux pièces n'étaient pas des restes de la «vénérable antiquité» ; elles avaient été fabriquées par Pontanus et Pomponius Lætus. L'erreur fut bientôt découverte et Rabelais, de dépit, renonça pour jamais aux publications érudites. Les exemplaires de cette publication étant devenus extrêmement rares, tout fait supposer que Rabelais retira de la vente les exemplaires qui restaient encore chez le libraire.

XIX.

Les *Epîtres* dédicatoires latines qui précèdent ces trois productions nous apprennent peu de chose sur

Rabelais; il n'en est pas de même d'une fort belle lettre latine, publiée au commencement du XVIII[e] siècle dans un recueil intitulé *Clarorum virorum Epistolæ centum ineditæ*, et adressée à un certain Bernard de Salignac, sur lequel nous n'avons que des conjectures, mais auquel Rabelais attribue une influence prépondérante sur ses études. Rabelais avait été chargé par Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, de lui faire passer un Josèphe par un messager digne de confiance, à cause des anciens liens d'amitié qui existaient entre eux (*pro veteri nostra amicitia*).

J'ai saisi avec bonheur, continue Rabelais, cette occasion de vous témoigner, ô mon père en humanités, mon respect et ma piété filiale pour ce petit service. Mon père, ai-je dit, j'aurais pu dire «ma mère», si votre indulgence m'y autorisait, car ce que nous voyons arriver aux mères, qui nourrissent le fruit de leurs entrailles avant de l'avoir vu, avant de savoir même ce qu'il sera, qui le protégent, l'abritent contre l'inclémence de l'air, vous l'avez fait pour moi, moi dont le visage même vous était inconnu et dont le nom obscur ne pouvait me recommander à vous. Vous m'avez élevé, vous m'avez prêté les chastes mamelles de votre divin savoir; tout ce que je suis, tout ce que je vaux, je le dois à vous seul : si je ne le proclamais hautement, je serais le plus ingrat des hommes. Salut encore une fois, père chéri, honneur de la patrie, appui des lettres, champion indomptable de la vérité!

Rabelais parle ensuite d'un livre calomniateur publié par Aléandre sous le nom de l'érudit Scaliger. Cette circonstance a fait penser que ce Salignac pourrait bien être Erasme. Scaliger publia en effet en 1531 contre Erasme un Discours (*Oratio*) qui était attribué à Aléandre. Ce qui vient à l'appui de cette supposition, c'est qu'une copie de la lettre de Rabelais, qui se trouve, dit-on, à la bibliothèque de Zu-

rich, porte le nom d'Erasme. Au moment où cette lettre fut écrite, Erasme se trouvait à Fribourg ou à Bâle, et Lyon est sur la route de Bâle à Rodez. Resterait à expliquer la profonde reconnaissance de Rabelais envers le destinataire ; mais rien n'empêche de supposer qu'Erasme et Rabelais s'étaient rencontrés précédemment ; que le Voltaire du XVI[e] siècle avait donné à l'auteur de *Gargantua* des conseils et des encouragements et que, par suite, une rare correspondance s'était engagée entre eux, correspondance qui se serait perdue, comme tant d'autres. On objecte aussi l'absence du nom de Rabelais dans les écrits d'Erasme; mais ce silence s'explique facilement : lorsqu'Erasme mourut en 1536, la gloire de Rabelais était à peine à son aurore, et les talents reconnus s'empressent rarement de saluer ceux qui doivent les remplacer. Ajoutons cependant que M. Rathery, à qui nous devons une partie de ces renseignements, refuse d'identifier Salignac avec Erasme, bien qu'il ne puisse dire au juste ce que c'était que ce Salignac.

Il est un autre point sur lequel nous ne saurions être de l'avis de M. Rathery. Il s'agit du motif qui engagea Rabelais à renoncer aux publications érudites, où il ne brillait pas, pour les publications bouffonnes, où il devait se faire la première place. Antoine Leroy attribue ce changement de front à l'insuccès de ses premières œuvres. Le libraire se serait plaint que ses livres se vendaient peu. — Consolez-vous, aurait dit Rabelais, je vous ferai un livre dans le goût du jour, dont la vente vous dédommagera, — et il aurait tenu parole. Ce récit, quoi qu'en dise le savant éditeur, nous semble réunir

tous les caractères de la probabilité. Rabelais s'était mépris au début sur sa vocation : cela est arrivé à tant d'autres, à Molière, par exemple, qui s'essaya plusieurs fois et avec obstination dans le genre tragique, et ne se rejeta que, faute de mieux, vers le domaine comique, dont il est devenu le roi. Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi de Rabelais ?

XX.

Il avait promis, nous dit-on, d'écrire un livre dans le goût du jour. Mais quel était le goût du jour, en dehors des œuvres d'érudition ?

Pour répondre à cette question, il n'est pas absolument nécessaire de fouiller les catalogues des libraires du XVI[e] siècle. Si vous avez eu occasion d'assister à une de ces fêtes qui réunissent les habitants des campagnes, foire, assemblée, pardon, kermesse, etc. — à côté des vendeurs de merceries et menues marchandises, à côté des étaux de comestibles, entre les broches où l'on rôtit les moutons en plein vent et les tentes où l'on se met à l'abri de la pluie ou du soleil pour festiner à son aise, vous avez aperçu quelques modestes étaux où s'épanouissent des séries de petits livres imprimés sur papier demi-gris et illustrés de naïves gravures sur bois. Ils sont rognés, piqués et non cousus par feuilles, et de deux formats peu usités aujourd'hui, petit in-quarto à deux colonnes et petit in-seize Il y a aussi des in trente-deux carrés, mais ce sont des almanachs.

Ces formats sont ceux que préférait le XVI[e] siècle pour la littérature légère ; les ouvrages sont aussi ceux que le XVI[e] siècle préférait. Ils ont été rajeunis, il est vrai, pour le style, abrégés le plus souvent,

mais le fonds est resté le même depuis trois cents ans. Il ne faudrait pas trop juger de ces opuscules par l'ouvrage en deux volumes que M. Charles Nisard a consacrés aux *Livres populaires ;* il y a dans ce livre, à la fois des longueurs et de graves oublis. Il est surtout insuffisant au point de vue chronologique, l'auteur ne s'étant que rarement préoccupé de l'origine des pièces qu'il analyse. On peut cependant y trouver quelques renseignements utiles.

On en trouvera davantage et de plus précis dans deux recueils publiés au dix-huitième siècle: l'un, d'allures quelques peu frivoles, la *Bibliothèque universelle des romans,* 112 vol. in 12 ; l'autre, dont le ton est plus sérieux : *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, 68 vol. in 8°; l'un et l'autre contenant l'analyse et des extraits de la plupart des ouvrages manuscrits ou imprimés alors connus, antérieurs au XVII[e] siècle. En complétant ces sources l'une par l'autre, nous pourrons nous former un tableau assez exact de la littérature des fictions à l'époque où Rabelais songea à publier un livre de ce genre.

Au premier rang, nous trouvons l'Histoire des quatre fils Aymon et de Maugis leur cousin, qui guerroyèrent contre Charlemagne et le mirent quelquefois dans des situations embarrassantes ou comiques ; les prouesses de «Gallien Restauré» ou «Rhétoré», fusion de deux poèmes célèbres, le «Voyage de Charlemagne à Jérusalem» et la «Bataille de Roncevaux» où l'élite de la chevalerie française périt avec Roland.

L'histoire de la belle Hélène de Constantinople, fille d'empereur, qui devint mère dé St. Martin de Tours.

L'histoire de Huon de Bordeaux et de son cor enchanté, dont Wieland a tiré son poème d'*Oberon*, inférieur à l'original, et Weber un de ses meilleurs opéras.

L'histoire de Gérard de Nevers et de la belle Euriante, qui est rentrée dans la littérature bourgeoise, grâce à l'extrait enjolivé de Tressan, et sur laquelle Weber a exercé aussi sa verve musicale.

L'histoire de «Baudouin de Flandres» qui épousa le diable — celle de «Robert le diable» dont on a tiré un opéra célèbre, et de «Richard sans peur» son fils, histoires qui figurent également dans la «Chronique de Normandie».

L'histoire des deux chevaliers et amis dévoués Valentin et Orson.

L'histoire du prophète Merlin, enchanté sous une aubépine par la fée Viviane, où le poète lauréat anglais Tennyson a pris le sujet d'une de ses meilleures Idylles.

Les exploits de Fierabras, le défenseur des opprimés, les aventures de Jean de Paris qui berne si gaiement le roi d'Angleterre, celle de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, qu'on prétend avoir été remise en nouveau langage par Rabelais lui-même.

Les livres de ce genre ne sont pas les seuls qui forment la bibliothèque populaire depuis le XVI[e] siècle ; il y a les livres semi-religieux : l'histoire du Juif errant, celle de Judas Iscariote, celle de Ste Anne, mère de la Ste Vierge, de la Glorieuse Vierge Marie, des trois Maries de l'Evangile ; puis des légendes où les croyances primitives de la race âryenne se marient aux croyances chrétiennes, comme la cu-

rieuse histoire du bonhomme Misère, dont Mérimée a recueilli, à Naples, une variante, insérée dans ses *Dernières Nouvelles*, sous le nom de Fédérigo.

La collection de ces livres populaires ou plutôt rustiques, porte le nom de «Bibliothèque bleue» à cause du papier bleu-gris de la plupart des couvertures. On les a imprimés tour à tour à Troyes, à Epinal, à Montbéliard, à Rouen, à Caen même. J'ai sous les yeux 80 plaquettes de ce genre imprimées à Caen.

A côté de ces livres, descendus dans les classes inférieures, le XVIe siècle avait sa littérature aristocratique, qui ne parvenait pas jusqu'au peuple. C'étaient au premier rang, de longs récits chevaleresques, les mêmes à peu près qui se trouvaient dans la bibliothèque de Don Quichotte : *Perceforêt* et *les chevaliers du St Graal*, *Palmerin d'Olive*, *Palmerin d'Angleterre*, *Primaléon de Grèce* et autres chevaliers aux grands coups d'épée, qui, partis simples seigneurs de leur pays natal, finissaient, après avoir vaincu des légions de géants, après avoir sauvé maintes princesses et délivré des quantités d'opprimés, par devenir tout au moins empereurs et rois. Et puis l'interminable série des *Amadis : Amadis de Gaule*, *Amadis de Grèce*, etc. Les Amadis avaient été rapportés d'Espagne par François Ier et traduits de l'spagnol en français, comme ils avaient été traduits du portugais en espagnol — car la plus ancienne rédaction que nous possédions est portugaise — mais tout porte à croire, quoi qu'en dise M. Baret[1], que l'ouvrage avait été importé de France en Portugal par la famille royale,

[1] De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVIe et au XVIIe siècles, par E. Baret 1853, in 8°.

francaise d'origine. Pourquoi, par exemple, aurait-on donné au chef de la lignée le nom d'Amadis de Gaule, s'il n'était pas venu de ce pays ?

Rabelais lui-même cite parmi les livres qui étaient le plus à la mode de son temps, *Fessepinte*, *Orlando furioso*, le poème de l'Arioste, dont une version venait d'être publiée, *Robert le diable*, *Fierabras*, *Guillaume sans peur*, *Huon de Bordeaux*, *Monteville* et *Matabrune*.

Le premier et les deux derniers ouvrages sont maintenant oubliés, mais les autres ont conservé toute leur popularité, sinon dans les classes instruites, au moins dans les populations agricoles de la France, et il continue à s'en expédier chaque année de Montbéliard d'énormes ballots qui vont se disperser dans toutes les régions.

XXI.

La littérature française de cette époque était riche en récits plaisants, très spirituels, le roman du *Renard*, le roman de la *Rose*, mis récemment en prose, la vaste collection des fabliaux, les *Cent Nouvelles nouvelles* qui n'en sont souvent que la traduction ; la légende de *Maistre Pierre Faifeu*, de Bourdigné, le *Petit Jehan de Saintré*, les farces, celles de *Pathelin* entre autres ; mais ces livres trop fins, ne pénétraient que par exception dans la grande masse des lecteurs. Aucun d'eux n'est descendu jusqu'à la littérature rustique ; la partie comique de la littérature des paysans ne remonte guère au-delà du XVIIe siècle.

Le goût dominant était donc celui de la littérature chevaleresque. On voulait des prodiges, de grands

coups d'épée, des événements extraordinaires, on ne demandait pas mieux que de rire un peu, mais on voulait surtout s'étonner, admirer. Le même goût dominait en Espagne lorsque Cervantès commença son *Don Quichotte*. Rabelais voulant improviser un livre qui s'adressât à la masse des lecteurs et dont la vente fût certaine avait donc sa voie toute tracée ; il se mit à l'œuvre et, sans se donner beaucoup de peine, car « il n'y employa oncques plus ni autre temps que celui qui estoit estably à prendre sa réfection corporelle, sçavoir est en beuvant et mangeant », il fabriqua un livre « dont il se vendit plus d'exemplaires en deux mois qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans ».

Mais quel était ce livre si lestement composé et si lestement vendu ?

Etait-ce le *Gargantua* qui figure sous le titre de Premier Livre dans les œuvres de Rabelais ?

Etait-ce le *Pantagruel* qui figure dans cette collection sous le titre de Second Livre ?

Ne serait-ce pas plutôt une des deux ou même les deux *Chroniques de Gargantua*, qui ne figurent pas dans les œuvres de Rabelais, mais qui font partie de la Bibliothèque bleue ?

Nous discuterons ces questions plus loin. Contentons-nous de dire ici que le livre ou les livres de Rabelais commencent, comme le roman de Cervantès, par une parodie des romans de chevalerie, pour en venir à une satire très profonde et très mordante des idées, plus encore que des mœurs du temps. Cervantès l'emporte au point de vue de l'art, mais Rabelais l'emporte par la quantité d'idées qu'il remue, par une satire plus mordante et par un but plus

élevé. Rabelais est en pleine réaction contre le moyen âge dont il bat en brèche, avec l'exagération que provoque la lutte, toutes les théories favorites, l'amour de la guerre et des conquêtes, les restes encore subsistants de l'organisation féodale, la vie contemplative, la mortification des sens, la scolastique et les mots ronflants sous lesquels se cache la nullité de l'idée.

XXII.

L'année même où il publiait *Gargantua* et *Pantagruel*, Rabelais s'en prit à une superstition qui était aussi très puissante à cette époque, la croyance à l'astrologie judiciaire et aux prédictions — en publiant la *Pantagrueline prognostification,* et un *Almanach pour 1532, calculé sur le méridien de la noble cité de Lyon et sur le climat du royaume de France.* Sur le titre de cet almanach, Rabelais s'intitule «docteur en médecine», bien qu'il n'eût pas encore reçu le grade de docteur et — «professeur d'astrologie», bien qu'il ne crût pas à cette science. Son éditeur lui conseilla peut-être de prendre ce dernier titre, qu'il conserva par plaisanterie.

Cet almanach fut suivi d'une série d'autres, de 1533 à 1550. Ces ouvrages sont devenus introuvables. Nous savons seulement que, dans le premier, l'auteur protestait contre la prétention de connaître l'avenir, — en entassant des citations de la Bible qui n'avaient qu'un rapport très indirect à son sujet.» Il se peut, disait-il qu'il y ait cette année notable mutation tant de royaumes que de religion, mais ce sont secrets du Roi éternel, qui modère à son franc arbitre et plaisir tout ce qui est et se fait.» Nous

avons aussi quelques fragments de son *Almanach* de 1535. Dans la préface, il commence par constater que les hommes ont toujours eu soif de connaître l'avenir, et il en conclut que l'âme doit être immortelle puisque Dieu lui ayant donné ce désir n'a pu vouloir la tromper—et, que par conséquent, il lui réserve pour une autre vie ce qu'il ne lui donne pas en celle-ci. « Prédire l'avenir, continue-t-il, serait légéreté à moi, et à vous simplesse d'ajouter foi à mes paroles.» Il se contente donc d'exposer ce qu'il a trouvé dans les docteurs en l'art, grecs, arabes et latins, mais tout cela «est moins que néant. Si bon temps sera, ce sera en dehors de la promesse des astres; si, paix; ce sera non par défaut d'inclination des princes à faire la guerre, mais par faute d'occasion. Je dis, quant à moi, que si les rois, princes et républiques chrétiennes observent la parole de Dieu et gouvernent eux-mêmes et leurs sujets d'après cette parole, nous n'avons jamais vu encore une année plus salubre pour les corps, plus paisible pour les âmes, plus fertile en bien que le sera celle qui va commencer, et nous verrons la face du ciel, la vêture de la terre et le maintien du peuple joyeux, gai, plaisant et bénin plus qu'il ne l'a été depuis cinquante ans.»

De l'*Almanach* de 1541, on ne possède que le titre, acquis à un prix très élevé, par la Bibliothèque nationale de Paris.

XXIII.

La *Prognostification* est plus étendue. Elle fut d'abord publiée spécialement pour l'an 1533, mais, dans les éditions subséquentes, la date fut remplacée par

ces mots: «Pour l'an perpétuel.» En voici le titre complet:

Pantagrueline prognostification, certaine, véritable et infalible, pour l'an perpétuel; nouvellement composée au profit et advisement des estourdis et musars de nature, par maistre Alcofribas, architriclin dudit Pantagruel.

L'idée de cette plaisanterie n'appartient pas à Rabelais. Au commencement du XVI[e] siècle, nous apprend Le Duchat, un anonyme fit paraître une prophétie de ce genre en allemand. Cette prophétie fut augmentée et traduite en latin par un certain Henrichmann et on la trouve dans les *Facétiæ* de Henri Bebel, publiées en 1515. Ainsi Rabelais en a eu probablement connaissance. Nous devons ajouter que si l'idée est la même, les détails sont généralement différents.

L'opuscule est divisé en dix chapitres.

Les Français veulent des nouvelles, dit Rabelais, comme les Gaulois leurs ancêtres. La première chose qu'on demande à celui qui arrive de loin c'est: Qu'y a-t-il de nouveau ? quel bruit court par le monde ? Mais plus ils sont prompts à demander nouvelles, plus ils sont faciles à croire ce qui leur est annoncé», et ne devrait-on pas mettre gens dignes de foi à l'entrée du royaume pour examiner les nouvelles qu'on y apporte ? C'est ce qu'a fait mon bon maître Pantagruel. Croyez donc tout ce que je vous dirai. «Or mouchez vos nez, petits enfants, et vous autres, vieux resveurs, affustez vos bezicles et pezez ces mots au poys du sanctuaire», c'est-à-dire avec une religieuse attention.

«Quoi que puissent vous en dire les astrologues de Louvain de Nurenberg, de Tubingue et de Lyon» — villes où se publiaient alors les almanachs — «ne croyez pas qu'il y ait cette année d'autre gouverneur du monde que Dieu qui régit et modère tout par sa parole. Saturne, Mars, Jupiter, ni Vénus, ni le soleil, ni les autres planètes, ni les anges, ni les saints, ni

les hommes, ni les diables, n'auront d'autre influence et puissance que celle que Dieu leur donnera. Avicenne a raison sur ce point, quoique sur beaucoup d'autres il ait resvé outre mesure.»

Cette année il y aura tant d'éclipses du soleil et de la lune,

c'est-à-dire de l'or et de l'argent,

que j'ai peur que nos bourses n'en pâtissent inanition et nos sens perturbation.

Cette année les écrevisses iront de côté, les cordiers à reculons. Les escabeaux monteront sur les bancs, les broches sur les landiers et les bonnets sur les chapeaux. Les puces seront noires pour la plupart, le lard fuira les pois en carême.

Le lard aux pois était un des mets les plus estimés au XVIe siècle.

Les bêtes parleront en divers lieux. Il se fera cette année plus de sept verbes irréguliers, si Priscien ne les tient de court.

Priscien désigne ici la grammaire. Les verbes sont souvent conjugués d'une façon irrégulière dans les écrivains de cette époque parce que chacun obéissait en cela à l'usage de sa province. Cette irrégularité se faisait surtout au passé défini et à l'imparfait du subjonctif, que, dans la plus grande partie de la France, on terminait en *is* et en *isse*. Les Parisiens tenaient alors pour les terminaisons *ai*, *asse*, qu'ils ont fait prévaloir. Leurs descendants n'ont pas hérité de cet amour pour ces terminaisons sonores; les Parisiens d'aujourd'hui les ont même tellement prises en dégoût que beaucoup d'entre eux aiment mieux faire une faute de syntaxe que de les prononcer.

Cette année, poursuit Rabelais, que nous continuons à abréger, les aveugles ne verront que bien peu, les sourds ouiront assez mal, les muets ne parleront guère les riches se

porteront un peu mieux que les pauvres et les sains mieux que les malades. Plusieurs moutons, bœufs, pourceaulx, oyzons, pouletz et canars mourront; et ne sera si cruelle mortalité entre les singes et dromadaires. Vieillesse sera incurable ceste année, à cause des années passées. Ceux qui seront pleuretiques auront grand mal on cousté. Les catarrhes descendront ceste année du cerveau ès membres inférieurs: le mal des yeulx sera fort contraire à la veue; les oreilles seront courtes et rares en Guascongne, plus que de coutume. Et regnera quasi universellement une maladie bien horrible, et redoutable, maligne, perverse, espouvantable et mal plaisante, laquelle rendra le monde bien estonné, et dont plusieurs ne sçauront de quel bois faire flesche, et bien souvent composeront en resvasserie, syllogisans en la pierre philosophale, et es oreilles de Midas. Je tremble de peur, quand je y pense: car je vous dis que elle sera épidemiale, et l'appelle Averroys: *Colliget, faulte d'argent*, Et attendu la comète de l'an passé, et la rétrogradation de Saturne, mourra à l'hospital un grand marrault tout catarrhé, à la mort duquel sera sédition horrible entre les chatz et les ratz, entre les chiens et les lièvres, entre les faulcons et les canars, entre les moines et les œufz »

Cette partie de la Prognostification est presque traduite d'un livre latin: *De ratione studii*, qui parut vers 1513 à Lyon:

Proximo anno, cæci parum aut nihil videbunt, surdi male audient, muti non loquentur, etc. Bellum erit inter canes et lepores, inter feles et mures, inter lupos et oves, inter monachos et ova, etc.

L'année sera fertile en biens pour ceux qui sont déjà riches. Le houblon de Picardie craindra un peu le froid, l'avoine fera grand bien aux chevaulx, il n'y aura guère plus de lard que de pourceaulx, à cause de la constellation des Poissons qui sera en ascendance. Il y aura abondance de hannetons. Mercure menace quelque peu le persil, qui sera cependant à un prix raisonnable. Mais il y aura plus que de coutume de soucis [plante] et de poires d'angoisse.

Le chapitre V s'ouvre par une protestation contre l'astrologie et en faveur de l'égalité des hommes devant les astres.

La plus grande folie du monde est de penser qu'il y ait des astres pour les rois, papes et gros seigneurs, plutôt que pour les pauvres et souffreteux, comme si de nouvelles étoiles avaient été créés depuis le temps du déluge ou de Romulus ou de Pharamond, à la nouvelle création des rois.

Il ne faut pas oublier, en lisant ces lignes, qu'à l'époque où Rabelais écrivait, les rois avaient encore des astrologues officiels bien payés, Ruggieri, Nostradamus, etc. etc., et que, dans notre siècle, de hauts personnages, Napoléon Ier, Napoléon III, ont cru avoir une étoile.

Tenant donc pour certain, poursuit Rabelais, que les astres se soucient aussi peu des rois que des gueux, et des riches que des marauds, je laisserai aux fous pronostiqueurs à parler des rois et des riches, et parlerai des gens de bas état.

Puis vient une de ces énumérations dans lesquelles l'auteur se complaît :

Les gens soumis à Saturne, comme gens dépourvus d'argent, jaloux, resveurs, preneurs de taupes, usuriers, etc., etc. n'auront pas cette année tout ce qu'il voudraient bien ; ils s'étudieront à l'invention de sainte croix.

M. Rathery croit que ces mots indiquent qu'ils se livreront à des recherches inutiles, «comme celle de la sainte croix qui n'est plus à trouver.» Il nous semble que c'est chercher une explication bien loin. Il y avait alors des croix sur la plupart des monnaies : chercher la sainte croix, c'est tout simplement chercher de l'argent.

A Jupiter sont soumis les gens d'église, les sculpteurs, copistes, bullistes, hypocrites, chattemites, clercs de greffe, pattepelues, barbouilleurs de papier, notaires, etc. Il mourra tant de gens d'église cette année qu'on ne pourra trouver à qui conférer les bénéfices, en sorte que plusieurs en tiendront deux, trois, quatre et davantage.

C'est une épigramme contre les cumulards, qui se faisaient adjuger une quantité de bénéfices tandis que les moins intrigants n'obtenaient rien. «Les chevaux courent les bénéfices, dit le proverbe, mais les ânes les attrapent.»

Les gens soumis à Mars, bourreaux, meurtriers, sergents, arracheurs de dents, faux monnayeurs, charlatans, etc., etc., seront fort sujets à recevoir des coups de bâton d'emblée. Un des susdits sera fait cette année évêque des champs donnant la bénédiction avec les pieds ;

autrement dit : sera pendu.

Rabelais continue à énumérer les gens soumis au soleil, travailleurs pour la plupart, qui seront sains, alègres et n'auront la goutte aux dents quand ils seront de noces ; — les gens soumis à Vénus, déesse des amours ; — à Mercure, dieu du commerce et des voleurs ; — à la Lune, patronne des lunatiques et des fous. Les sujets de Mercure feront plus souvent semblant d'être joyeux qu'ils ne le seront en effet. Mais moins de lifrelofres, c'est-à-dire d'Allemands, feront le pélerinage de St-Jacques de Compostelle qu'en 1524 — année pour laquelle on avait prédit la fin du monde.

L'auteur parcourt ensuite les divers pays. Voici ce qu'il dit de la France :

Le noble royaume de France prospérera et triomphera ceste année en tous plaisirs et délices, tellement que les nations estranges voluntiers s'y retireront. Petits banquets, petits esbatemens, mille joyeusetés s'y feront où un chascun prendra plaisir : on n'y vit oncques tant de vins, ni plus friands ; force rabes [raves] en Limousin, force chastagnes en Périgort et Dauphiné, force olives en Languedoc, force sables en Olone, force poissons en la mer, force estoiles au ciel, force sel en Brouage [dans la Charente-Inférieure], planté [abondance] de bledz, légumaiges, fruitaiges, jardinaiges, beurres, laictages. Nulle part

peste, nulle guerre, nul ennuy, bren de pauvreté, bren de soulcy, bren de melancolie. Et ces vieulx doubles ducatz, nobles à la rose, angelotz, aigrefins, royaulx et moutons à la grand laine [monnaies diverses] retourneront en usance avec planté de serapz et escuz au soleil. Toutefois sus le milieu de l'esté sera à redoubter quelque venue de puces noires et cousins de la Devinière : *adeo nihil est ex omni parte beatum!* Mais il les fauldra bruler à force de collations vespertines [du soir].

Rabelais passe en revue les quatre saisons. «Et premièrement du printemps»:

« En toute ceste année ne sera qu'une lune, encores ne sera-elle point nouvelle : vous en estes bien marriz, vous autres qui ne croyez mie en Dieu, qui persecutez sa sainte et divine parole, ensemble ceux qui la maintiennent. Mais allez vous pendre; ja ne sera autre lune que celle laquelle Dieu créa au commencement du monde, et laquelle, par l'effect de sadite sacre parole, a esté establie au firmament pour luyre, et guider les humains de nuit.

« A propos vous verrez ceste saison à moitié plus de fleurs qu'en toutes les trois autres. Et ne sera réputé fol cil qui en ce temps fera sa provision d'argent.

«En esté, je ne sçay quel temps ny quel vent courra : mais je sçay bien qu'il doit faire chauld et régner vent marin. Toutefois, si autrement arrive, pourtant ne fauldra renier Dieu. Car il est plus sage que nous et sait trop mieulx ce que nous est necessaire que nous-mesmes.»

En automne on vendangera. Ceux et celles qui ont fait vœu de jeûner quand les estoiles ne seront plus au ciel, peuvent bien se repaître à l'heure présente, car elles y resteront encore attachées seize mille et je ne sais combien de jours. Et n'espérez plus prendre les alouettes à la chute du ciel, car il ne tombera pas en notre siècle, sur mon honneur.

En hiver les sages ne vendront pas leurs pelisses pour acheter du bois; s'il pleut, ne vous attristez pas, il y aura moins de poussière par le chemin. Tenez-vous chaudement, évitez les catarrhes, et buvez du meilleur.

Rabelais ne se risquait pas beaucoup en faisant de telles prédictions. Les conseils étaient sages, du

reste ; les événements le furent moins. Les Anabaptistes, assiégés dans Leyde, se rendirent et furent condamnés à de cruels supplices ; l'auteur de l'*Utopie*, Thomas More, fut supplicié en Angleterre comme catholique, tandis que nombre de gens furent suppliciés en France comme luthériens. C'est cette année-là aussi que la guerre recommença au sujet du duché de Milan, que Genève s'érigea en république, et que Calvin publia la première rédaction de son *Institution chrétienne.*

Il y a d'assez bonnes plaisanteries dans la Prognostification pantagruéline, mais des plaisanteries de pure joyeuseté. On n'y trouve qu'un petit nombre de ces railleries à la façon de Molière, à la fois gaies et profondes, qui font rire et réfléchir. La Prognostification fut souvent réimprimée au XVIe siècle, et elle figure dans la plupart des éditions des Œuvres de l'auteur.

XXIV.

Au moment où Rabelais était occupé de ces publications, Jean du Bellay, le plus jeune des trois frères, passa à Lyon, se rendant à Rome. Jean du Bellay fut plus tard cardinal, évêque de Paris, archevêque de Bordeaux, etc. Il était ambassadeur du gouvernement français près Henri VIII, lorsque celui-ci manifesta l'intention de se séparer de l'Eglise romaine. Henri voulait épouser Anne de Boleyn et faire casser son mariage avec Catherine d'Aragon, nièce de Charles-Quint, qu'il avait épousée une vingtaine d'années auparavant, mais qui avait été mariée précédemment à son frère. La demande était vivement appuyée par François Ier, qui avait obtenu

un avis favorable d'un certain nombre de théologiens français en faveur de ce divorce. Le cardinal du Bellay était du nombre de ceux qui avaient pris cette cause à cœur. Le pape Clément VII désirait aussi être agréable à Henri VIII, mais, outre ses scrupules religieux, il craignait de se brouiller avec l'empereur. Les négociations traînèrent en longueur. On attendait de part et d'autre un événement politique qui permît de prendre une résolution décisive, car le pape, comme souverain temporel, se trouvait placé entre deux partis également redoutables pour lui.

Les pourparlers, les intrigues duraient depuis cinq ans lorsque Jean du Bellay qui se rendait à Rome comme ambassadeur de France, rencontra Rabelais à Lyon et lui proposa de l'emmener avec lui.

Rabelais avait toujours rêvé le voyage de Rome; il accepta avec empressement et se mit à faire des projets, qui ne devaient pas plus se réaliser que ceux du cardinal.

Jean du Bellay avait cru un moment au succès, il avait même envoyé en France une liste des cardinaux qu'il croyait acquis à la cause de Henri VIII. On l'avait mal informé. Dans un consistoire réuni le 23 mars 1534, les cardinaux, à la presque unanimité — 19 contre 3 — s'étaient prononcés contre le divorce, et le pape, malgré sa partialité pour Henri VIII, n'avait pu s'empêcher de rendre une sentence qui déclarait Catherine épouse légitime de Henri et lui ordonnait de la reprendre. D'un autre côté, un parti puissant intriguait en Angleterre dans le sens d'une rupture avec l'église de Rome, et le 30 du même mois, avant qu'on eût avis de ce qui s'était passé

à Rome, le parlement avait sanctionné un bill — révocable en partie cependant sous certaines conditions — qui attribuait au roi les droits exercés jusque là par le pape sur le clergé d'Angleterre. Jean du Bellay n'arriva donc que pour se heurter à une impossibilité. La rupture était irrévocablement consommée.

Les espérances de Rabelais ne se réalisèrent pas davantage, mais elles étaient d'un caractère plus modeste.

Lorsqu'on lui avait proposé ce voyage, il s'était déjà vu visitant les hommes de toutes les villes d'Italie par où il aurait à passer, s'entretenant avec eux et les consultant sur ses doutes. Il s'était promis — ce qui rentrait dans son art — d'observer les plantes, les animaux, les poisons, rares en France, et qu'on disait abonder en Italie. Enfin il voulait décrire l'aspect de Rome par la plume aussi nettement qu'on peut le faire par le pinceau, afin de pouvoir à son retour la faire connaître à ses compatriotes. Dans ce but, il avait extrait des auteurs latins et grecs tout un farrago de notes qu'il avait emportées. Il ne fit rien de ce qu'il avait projété. Il ne put s'arrêter dans les villes comme il l'espérait, il ne trouva en Italie que des végétaux déjà étudiés par lui et n'aperçut qu'un seul platane, près de Rome, en village d'Aricie.

Il est vrai qu'il lui fut permis d'étudier la grande ville. Le cardinal lui laissa tout le temps de la parcourir à son aise; il acheta même une vigne qu'il donna à Rabelais pour y faire des fouilles, en lui adjoignant, comme aides deux jeunes gens, curieux comme lui d'antiquités, Nicolas Leroy et Claude

Chapuis ; mais au moment où Rabelais allait prendre la plume, il apprit qu'un Milanais, Marliani, qui avait longtemps résidé dans la ville éternelle, faisait imprimer sur ce sujet un livre plus complet que le sien ne le pourrait être. «C'était Lucine qui venait le délivrer» ; il garda ses notes pour lui, et de retour à Lyon, il fit réimprimer l'ouvrage de Marliani avec additions et corrections, et le dédia au cardinal du Bellay, dans une lettre latine, d'où nous avons extrait ce qui précède.

Ainsi Rabelais ne fit cette année-là qu'un court séjour à Rome ; il s'occupa surtout d'antiquités, mais non exclusivement. Il assista à la reception solennelle du cardinal ; celui-ci prononça un discours en latin et causa dans cette langue avec tant d'élégance qu'on l'appela «la fleur choisie des Gaules» (*Galliarum florem delibatum*). On prétend même que pendant son séjour à Rome, Rabelais eut le temps d'apprendre l'arabe, que lui enseigna un évêque de Céramith; mais ce fait, s'il est exact, se rapporte probablement à un autre voyage.

XXV.

En sa qualité de secrétaire de l'ambassadeur chargé de négocier les affaires du roi d'Angleterre, l'auteur de *Gargantua* dut nécessairement se trouver en rapport avec le pape, mais la plupart des propos qu'on lui prête dans ses entrevues avec le souverain pontife sont dénués de toute vraisemblance. Qu'en voyant le cardinal du Bellay baiser la pantoufle du pape, Rabelais ait dit à l'oreille de son voisin : «Et moi, que lui baiserai-je donc ? » on peut l'admettre à la rigueur ; il n'en

est pas de même d'une conversation qu'on lui fait avoir avec Clément VII.

Un jour qu'il se trouvait avec lui seul, le pape lui aurait demandé bienveillamment ce qu'il pourrait faire pour lui. — Je prie Votre Sainteté de m'excommunier, lui aurait dit Rabelais. Et comme le pape lui témoignait son étonnement d'une pareille demande :

> Saint Père, lui aurait répondu Rabelais, je suis Français et d'une petite ville nommée Chinon, qu'on tient estre fort sujette au fagot ; on y a desjà bruslé quantité de gens de bien et de mes parens : or si Votre Sainteté m'avoit excommunié, je ne bruslerois jamais.
>
> Et ma raison est que, venant ces jours avec M. le cardinal du Bellay en cette ville, nous passames par les Tarantaises, où les froidures estoient fort grandes. Et ayant atteint une petite case où une povre femme habitoit, nous la priasmes de faire du feu, à quelque prix que ce fust; pour allumer un fagot, elle brusla toute la paille de son lit, et ne pouvant avoir de feu, elle se mit à faire des imprécations et dire : Sans doute ce fagot est excommunié de la propre gueule du Pape, puisqu'il ne peut brusler, et fusmes contraints de passer outre, sans nous chauffer. Ainsi donc, s'il plaisoit à Votre Sainteté de m'excommunier, je m'en irois sain et libre en ma patrie (*Particularitez de la vie de M. François Rabelais*).

Cette bouffonnerie rentre tout à fait dans le genre de subtilités que le moyen âge aimait à prêter à ses bouffons. On trouve de semblables traits dans la *Vie d'Ésope* par Planude, dont une traduction, antérieure à celle de La Fontaine, figure dans la *Bibliothèque bleue*; le *Bartoldo* des Italiens, le *Til l'espiègle* des Allemands sont pleins de semblables réponses. Clement VII ne haïssait pas le mot pour rire, mais une plaisanterie de ce genre eût supposé une familiarité qui ne pouvait

pas exister entre lui et Rabelais. Il est à croire d'ailleurs que, si le pape se fût mis ainsi bénévolement à sa disposition, Rabelais lui aurait demandé de régler sa position, passablement irrégulière du côté de l'église. Il avait obtenu l'autorisation de quitter le couvent de Fontenay-le-Comte sous la condition expresse de se rendre au couvent de Maillezais; il s'était passé dix années depuis lors, et, non seulement Rabelais n'avait pas fait une seule démarche pour se rendre au couvent indiqué, mais il avait mené une existence tout à fait opposée à celle qu'on devait attendre d'un moine cloîtré et consacré exclusivement au service de Dieu.

XXVI.

Rabelais reparaît à Lyon en 1534. C'est à cette époque de sa vie que la plupart des biographes placent l'anecdote qui a donné lieu au proverbe: *le quart d'heure de Rabelais;* mais si cette anecdote a quelque fondement, elle doit se placer non pas à ce moment, où rien n'annonce que Rabelais se soit rendu à Paris, mais après le second voyage de l'auteur à Rome, époque où il séjourna quelque temps dans la capitale, pour un motif qui nous est inconnu. Nous y reviendrons.

En 1534, c'est la publication de l'édition annotée de Marliani qui l'occupera d'abord. Dans sa dédicace au cardinal, il représente Lyon comme le siége de ses étude. Nous voyons, en effet, qu'il y travailla beaucoup, mais il paraît, d'après une révélation inattendue, qu'un autre attrait le retenait dans cette ville.

Un professeur de l'Université de Toulouse, Jean de Boyssonné, dont Rabelais parle à plus d'une reprise et qu'il recommanda au cardinal du Bellay, a laissé un recueil de poésies latines, conservé manuscrit à la bibliothèque de Toulouse. Dans ces poésies, il est parlé, à plusieurs reprises, d'un petit Rabelais, mort à deux ans, et qui d'après le contexte ne peut être que le fils de l'auteur de *Gargantua.*

Ces pièces ont été signalées pour la première foi par M. Rathery et c'est à sa notice que nous renvoyons pour les détails que nous ne lui empruntons pas.

L'enfant s'appelait Théodule Rabelais. On trouve d'abord, dans le recueil, une pièce de vers où l'auteur — comme font en pareil cas les femmes du peuple russes — demande au défunt pourquoi il quitte si brusquement ce monde et ce qu'on lui a fait :

Cur nos tam subito, Rabelæse, relinquis ?

L'enfant répond que ce n'est nullement par haine de la vie qu'il abandonne ceux qui l'aiment, mais pour vivre avec le Christ.

Vient ensuite un distique où la patrie et le père de l'enfant sont nettement déterminés :

Lugdunum patria, at pater est Rabelæsus; utrumque
Qui nescit, nescit maxima in orbe duo.

[Lyon est sa patrie, Rabelais est son père ; qui les ignore ne connaît pas deux grandes choses en ce monde.]

Une autre pièce développe la même idée :

Quæris quis jaceat sub hoc sepulchro
Tam parvo ? Theodulus ipse parvus, etc,

[Vous demandez qui repose dans ce sépulcre si petit ? C'est le petit Théodule, petit de corps, d'âge et de traits, mais grand par son père, ce personnage savant et versé dans tous les arts qui conviennent à un homme bon, pieux et honnête. Le jeune Théodule, s'il lui avait été donné de vivre, se serait approprié cette science, et, de petit qu'il était, serait devenu grand à son tour.]

Si les poésies de Jean de Boyssonné ne brillent pas par l'originalité des pensées, elles sont très précises sur le point qui nous occupe.

La date n'est pas indiquée, mais elle est évidemment comprise entre 1532 et 1537, époque où Rabelais quitte Lyon pour Montpellier. Dans une pièce de vers où on le fait parler, l'enfant se représente comme ayant reçu les soins et les caresses des cardinaux romains.

Quem cernis tumulo exiguo requiescere, vivens
Romanos habui pontifices famulos.

L'enfant aurait donc vécu aux époques où Jean du Bellay passa à Lyon, en 1533, 1534 ou 1536.

Quant à la mère de l'enfant, silence absolu sur son compte, tant dans les vers de Boyssonné que dans les autres documents, et nous ne savons jusqu'à quel point elle était digne de partager l'affection que Rabelais éprouva certainement pour son enfant.

CHAPITRE III.

BIOGRAPHIE ET ŒUVRES DIVERSES. *(Suite.)*

SOMMAIRE. — 1. Second séjour de Rabelais à Rome. Il se met en règle avec l'Église. — 2. Sa correspondance avec l'évêque de Maillezais. — 3. Le quart d'heure de Rabelais. — 4. Court séjour à Paris. — 5. Rabelais professeur et médecin. — 6. Nouvelle bulle du pape. — 7. Rabelais chanoine. — 8. Il publie son *tiers livre*. — 9. Il obtient un privilége de François I. — 10. Son prologue. — 11. Sa fuite en Lorraine. — 12. Son troisième voyage à Rome. La *Sciomachie*. — 13. Il est curé de Meudon et publie son *quart livre* avec un privilége de Henri II. — 14. Rabelais à Meudon. — 15. Sa mort. — 16. Rabelais, J. du Bellay et Ronsard. — 17. Epitaphes satiriques de Rabelais. — 18. Epitaphes élogieuses. — 19. Les *Songes drolatiques de Pantagruel*. — 20. Biographies de Rabelais au XVIIe et au XVIIIe siècles. — 21. Ordre de composition des premiers livres de Rabelais. — 22. Les *Chroniques gargantuines*. — 23. Gargantua, personnage mythique. — 24. Rabelais est-il l'auteur des *Chroniques?* — 25. Témoignages à ce sujet. — 26. Analyse des *Grandes Chroniques*. — 27. Seconde Chronique. — 28. Le *Disciple de Pantagruel*. Un chapitre de ce roman.

I.

Après avoir fait imprimer de nouvelles éditions de *Gargantua* et du 1er livre de *Pantagruel* (1535), Rabelais partit, en 1536, pour Rome, où l'appelait de nouveau le cardinal du Bellay. Il n'avait pas cessé, du reste, d'entretenir des relations avec la capitale du monde catholique; nous en avons la preuve dans une lettre que le cardinal de Tournon écrivait au chancelier Dubourg. Après avoir parlé d'un « paillard de luthérien ou zwinglien » qui se trouvait à Lyon,

il dénonce avec indignation une lettre (évidemment interceptée) que Rabelais adressait « à un des plus mauvais paillards » (ou hérétiques) qui fût à Rome; il envoie cette lettre au chancelier et dit qu'un peu de plus, il eût fait mettre l'auteur en prison, pour donner une leçon à ces écriveurs de nouvelles.

Nous avons plus de détails sur ce second séjour de Rabelais à Rome que sur le premier. Ces détails sont consignés dans plusieurs pièces officielles et surtout dans une série de lettres adressées à l'évêque de Maillezais et publiées à la fin du XVIe siècle sous le titre d'*Epîtres de Maître François Rabelais.*

Il s'occupa d'abord de faire régler sa position avec l'église. Il y avait douze ans qu'il avait quitté Fontenay; ses livres, qui faisaient beaucoup de bruit, avaient attiré l'attention sur sa personne. Il n'avait rien à craindre pour le moment parce qu'il était attaché au cardinal du Bellay, parce qu'il faisait partie de sa maison (*domus*), parce qu'il était ce qu'on nommait alors son «domestique», mais c'était une sécurité instable. Il présenta au pape une *supplicatio pro apostasia.*

Clément VII était mort, la chaire pontificale était alors occupée par Paul III (Alexandre Farnèse). Rabelais lui rappela que Clément VII avait bien voulu l'autoriser à changer de couvent, mais non à quitter la profession religieuse. Il avait cependant quitté l'habit régulier de son ordre pour celui de prêtre séculier ; il disait qu'il s'était ensuite livré à l'étude de la médecine et qu'après avoir reçu ses grades, il avait exercé cet art pendant un certain nombre d'années, voyageant çà et là, célébrant la messe seu-

lement de temps à autre, disant ses heures canoniales d'une façon très irrégulière et les omettant quelquefois. Il ajoutait qu'il se repentait maintenant de l'irrégularité de sa conduite, et qu'il désirait reprendre la vie monastique avec pleine tranquillité d'âme. Il suppliait donc le pape de vouloir bien l'absoudre pour le passé et l'autoriser, pour l'avenir, à rentrer dans le couvent de son ordre qui voudrait bien le recevoir, à posséder les bénéfices ecclésiastiques que l'on voudrait lui conférer, et à pratiquer la médecine à condition de ne pas recevoir de salaire et de n'employer ni le fer ni le feu dans les opérations chirurgicales.

Ces dernières conditions n'avaient rien que de très ordinaire. En général, l'Eglise ne permettait pas à ceux qui étaient engagés dans les ordres de verser le sang, à quelque titre que ce fût, et de plus en assurant aux prêtres un bénéfice, aux moines l'existence dans un couvent, elle leur refusait le droit de recevoir une rémunération pour d'autres services.

La supplique était humble. Rabelais exagérait même quelque peu ses péchés, mais c'était le moyen d'en obtenir plus facilement la rémission. Il ne fit pas présenter sa supplique par le cardinal du Bellay; deux cardinaux italiens lui rendirent cet office. Il obtint ce qu'il demandait et dans la forme la plus favorable, celle qui devait avoir force de loi en France; de plus, on lui fit remise d'une partie des frais de chancellerie.

II.

C'est Rabelais lui-même qui nous apprend ces détails dans sa correspondance avec l'évêque de Mail-

lezais. Celui-ci avait chargé Rabelais de solliciter pour lui, d'Estissac, le chapeau de cardinal; Rabelais faisait de son mieux, mais Jean du Bellay l'appuyait avec mollesse et cherchait toujours des faux-fuyants, si bien que d'Estissac mourut sans avoir obtenu ce qu'il ambitionnait.

Paul III, du reste, était très préoccupé en ce moment. L'empereur Charles-Quint lui avait annoncé sa visite; le pape eût bien voulu l'esquiver, il fallait, au contraire, montrer de l'empressement, beaucoup d'empressement; cela allait lui coûter cher d'ailleurs, et l'argent lui manquait.

Les cardinaux envoyés vers l'empereur obtinrent d'abord, par adresse, que la visite serait retardée de cinq ou six semaines.

Si j'avais autant d'escus, écrit Rabelais, que le pape voudrait donner de jours de pardon [d'indulgence], *de proprio motu*, *de plenitude potestatis* et autres telles circonstances favorables, à quiconque le remettrait jusques à cinq ou six ans d'ici, je serais plus riche que Jacques Cœur ne fut oncques.

Rabelais nons apprend ensuite qu'on avait fait un chemin tout exprès pour recevoir l'empereur, abattant force maisons, dont les propriétaires ne furent pas du tout ou du moins ne furent que très-faiblement indemnisés. Pour subvenir aux frais, on mit des impôts sur tout et sur tous, même sur les porteurs d'eau. On voulait que Charles-Quint pût passer sous les arcs de Constantin, de Vespasien, de Titus, de Numérien et autres. Plus de deux cents maisons et trois ou quatre églises furent sacrifiées.

Rabelais ne se borne pas à donner à son correspondant des nouvelles de Rome, il le tient au cou-

rant de tout ce qui se passe en Europe et en Asie ; il lui raconte la guerre de l'empereur turc avec la Perse, discute les conséquences que cela peut avoir, il donne le détail des événements qui se passent sur les côtes barbaresques, mais spécialement sur ce qui se fait en Italie. A propos d'une question que lui adresse l'évêque, il entre dans des détails assez longs et quelque peu scabreux sur les bâtards d'Alexandre VI et sur ceux de Paul III.

Il envoie aussi à d'Estissac avec une certaine complaisance les pasquils, ou satires, affichés à Rome sur les statues de Pasquin et Marforio. On sait que pendant longtemps deux statues antiques mutilées, situées près de la place Novone, affublées des noms de deux artisans facétieux du voisinage, ont servi à afficher de courtes satires contre les personnages puissants et spécialement contre la cour de Rome. Ces satires se composaient ordinairement d'une phrase épigrammatique proposée par Pasquin et à laquelle Marforio répondait. De là le nom de *pasquil* donné à des satires vives et brèves. A l'époque où Rabelais se trouvait à Rome, ces épigrammes étaient très nombreuses et très mordantes. On en a recueilli deux volumes, réunis en un, «à Eleutheropolis», la ville de la liberté, en l'an 1544, sous ce titre : *Pasquillorum tomi duo* ; il y en a en vers, en prose, en latin, en italien, en grec et même en allemand. Les pasquils en prose se composent généralement de dialogues très mordants, mais beaucoup trop longs pour avoir jamais été affichés. Ce livre est devenu fort rare.

Les plaisanteries que Rabelais transmet à l'évêque de Maillezais exigeraient, pour être compri-

ses, de longs commentaires, dont elles ne valent pas la peine.

L'écrivain jouissait de la pleine confiance du cardinal, qui l'admettait même à ses conversations diplomatiques. Rabelais nous en raconte une assez curieuse entre le cardinal de Trente, envoyé de Charles Quint et le cardinal du Bellay. Il s'agissait de la convocation du concile de Trente, dont personne du clergé ne voulait entendre parler. Le pape surtout y était opposé, et ne cherchait qu'à gagner du temps, afin d'éviter la rupture définitive entre les deux fractions de l'église chrétienne, rupture qui lui semblait inévitable si le concile se réunissait.

Le botaniste, le savant, le collectionneur apparaissent aussi dans cette correspondance de Rabelais avec d'Estissac. Il s'enquiert des légumes curieux; il envoie à M[me] d'Estissac, mère de l'évêque, des graines et des plantes pour son potager. On attribue à Rabelais l'introduction en France de la laitue romaine, du melon, des artichauts, des œillets d'Alexandrie. Il parle aussi des violes matronales (peut-être la giroflée ou violier, ou la julienne, *hesperis matronalis).* Il donne des détails sur la manière de cultiver les plantes qu'il expédie: on sème les salades deux fois l'an, en carême et en novembre; les cardes se sèment en août et septembre, mais c'est en mai qu'on met en terre les graines de melons, de citrouilles et autres fruits de ce genre; il faut les entourer d'un fumier léger et les protéger contre le gelée.

On apporte à Rome de Chypre, de Candie, de Constantinople, mille petites *mirolifiques*, ou curio-

sités, qui sont à bon marché et que Rabelais voudrait bien envoyer à M[me] d'Estissac ; mais l'argent lui manque — pour toutes ces petites dépenses : achat d'objets, envois de courriers, etc., — non pour lui, qui mange chez le cardinal et qui n'a rien à peu près à dépenser pour sa personne ; il prie donc l'évêque de lui expédier quelque lettre de change pour faire face à ces déboursés ; il l'engage aussi très fort à envoyer quelque argent à un personnage de Lyon, qui leur sert d'intermédiaire. De Rome à Lyon, le port ne lui coûte rien, sauf quelques légères gratifications, probablement parce qu'il expédie ces envois sous le couvert de l'ambassadeur.

La dernière lettre de Rabelais à l'évêque est du 15 février 1536 ; Charles Quint n'arriva à Rome que le 5 avril suivant. N'oublions pas que l'année, commençait alors à Pâques et que, par conséquent, le mois de février attribué à l'année 1536, appartient à l'année 1537, selon notre manière actuelle de compter.

III.

Pourquoi Rabelais quitta-t-il Rome ? Pourquoi se rendit-il à Paris où nous allons le retrouver ? Etait-il chargé d'une mission par le cardinal ? Avait-il l'espoir d'obtenir quelque position dans la capitale ou dans les environs, maintenant que sa paix était faite avec l'Eglise et que le cardinal du Bellay était évêque de Paris ? On ne sait. Le but du voyage est incertain, mais le voyage n'est pas douteux.

C'est à cette époque, par conséquent, qu'il fau-

drait placer le « quart d'heure de Rabelais », si cette historiette avait quelques fondement. C'est le seul moment de sa vie où l'on puisse l'intercaler.

Rabelais, nous dit-on, arriva de Rome à Lyon en fort mauvais équipage, sans argent et obligé cependant de se rendre à Paris. Il s'arrangea pour voyager gratis. Il y a deux versions sur le moyen auquel il eut recours. Voici d'abord le récit des *Particularitez de la vie de M. Rabelais :*

« Ayant gagné la ville de Lyon, il s'avisa d'un plaisant stratagesme, et qui eust esté fort dangereux à un homme moins cognu. A la porte de la ville par où il entra, il prit de meschans haillons de diverses couleurs, les mit dans une petite valise qu'il portait, et ayant abordé une hostellerie, il demanda à loger une bonne chambre, disant à l'hostesse, qu'encore qu'elle le veist en mauvais estat, et à pied, il estoit homme pour luy payer le meilleur escot qui fust jamais fait chez elle; il demande une chambre escartée, et quelque petit garçon qui sceust lire et escrire, avec du pain et du vin. Cela estant fait, en l'absence du petit garçon, il fait plusieurs petits sachets de la cendre qu'il trouva dans la cheminée ; et le petit garçon estant arrivé avec du papier et de l'encre, il luy fit faire plusieurs billets, en l'un desquels il y avait, *Poison pour faire mourir le Roy;* en l'autre, *Poison pour faire mourir la Reine;* au troisième, *Poison pour faire mourir M. le Duc d'Orléans,* et ainsi des autres enfans de France ; appliqua les billets sur chacun des petits sachets, et dit au petit garçon : Mon enfant, gardez-vous bien de parler de cela à vostre mère ny à personne, car il y va de vostre vie et de la mienne ; puis remit tout en sa valise, et demanda à dîner, qu'on luy apporta.

Pendant son disner, l'enfant conta tout à sa mère, et elle transie de peur, crut estre obligée d'en avertir le prévost de la ville, veu la mauvaise mine du pélerin.

C'estoit en ce temps là que M. le Dauphin avoit esté empoisonné, et que toute la France avoit esté affligée au dernier point. Le prévost est adverty de tout, fait quelques légères informations, entre dans la chambre de Rabelais, se saisit de luy

et de sa valise. Sa mauvaise mine, le travail qu'il avoit souffert par le chemin, et les mauvaises réponses qu'il rendoit, le firent grandement soupçonner, car il ne leur dit rien, sinon : Prenez bien garde à ce qui est dans ma valise, et me menez au Roy; j'ay des choses estranges à luy dire.

Il est empaqueté, mis sur un bon cheval, et fait partir sur l'heure ; on luy fit bonne chère sur le chemin sans qu'il luy coustast rien ; et en peu de jours arrivé à Paris, est présenté au Roy, qui le cognoissoit fort bien, et luy demanda où il avoit laissé M. le Cardinal du Bellay, et qui l'avoit mis en cet estat ? Le Prévost fait son rapport, montre la valise, les paquets et les informations qu'il avait faites ; Rabelais raconte son histoire, prend devant le Roy, de toutes les poudres qui estoient de pures cendres : le tout se termina à rire, et la Cour à s'en moquer.

Voici maintenant la version, un peu arrangée de M. Paul Lacroix, d'après les *Elogia Rabelæsiana*, de Leroy.

On raconte qu'en arrivant à Lyon, il fut forcé de s'arrêter dans une hotellerie, faute d'argent pour continuer sa route, et comme il ne voulait pas se faire connaître, de peur de compromettre le secret de sa mission, il imagina un singulier stratagème, pour sortir de cet embarras, qui a passé en proverbe sous le nom de «quart d'heure de Rabelais». Il s'était déguisé de manière à n'être reconnu de personne et il fit avertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de distinction, au retour de longs voyages, souhaitait leur faire part de ses observations : la curiosité lui amena un nombreux auditoire, devant lequel il se présenta vêtu singulièrement, et parla longtemps en contrefaisant sa voix, sur les questions les plus ardues de la médecine. On l'écoutait avec stupéfaction. Tout à coup il se recueille, prend un air mystérieux, ferme lui-même toutes les portes, et annonce aux assistants qu'il va leur révéler son secret. L'attention redouble : «Voici, leur dit-il, un poison très-subtil (*boucon*) que je suis allé chercher en Italie, pour vous délivrer du roi et de ses enfants. Oui, je le destine à ce tyran, qui boit le sang du peuple et qui dévore la France » A ces mots on se regarde en silence, on se lève, on se retire. Rabelais est abandonné

de tous. Puis, peu d'instants après, les magistrats de la ville font cerner l'hôtellerie : on se saisit du prétendu empoisonneur, on l'enferme dans une litière, et on l'emmène sous bonne escorte. Pendant le chemin il est hébergé aux frais de la ville ; on le traite même *magnifiquement*, comme un prisonnier de distinction ; il arrive enfin à sa destination, frais et dispos. François Ier est prévenu de l'arrestation d'un grand criminel : il veut le voir : on conduit devant lui Rabelais, qui a repris son visage et sa voix ordinaire. François Ier sourit, en l'apercevant : «C'est bien fait à vous, dit-il, en se tournant vers les notables de Lyon, qui avaient suivi leur capture, ce m'est une preuve que vous n'avez pas peu de sollicitude pour la conservation de notre vie, mais je n'avais jamais soupçonné d'une méchante entreprise le bonhomme Rabelais.» Là-dessus, il congédie très gracieusement les Lyonnais confondus, et retient à souper Rabelais, qui but largement à la santé du roi et à la bonne ville de Lyon.

La seconde version n'est pas plus acceptable que la première. M. Paul Lacroix suppose que le cardinal avait donné à Rabelais une mission pour Paris ; s'il en était ainsi, comment admettre qu'il ne lui eût pas donné en même temps une somme suffisante pour payer le voyage. M. Paul Lacroix est de ceux qui voient surtout le bouffon dans Rabelais, et il est assez porté à lui attribuer les goûts de ses héros ; mais au pis aller, suivant lui,

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive.

Nous le voyons partout économe et sage dispensateur du peu qu'il a. Comment admettre que de Rome à Lyon il eût déjà dépensé tout l'argent de son voyage ?

Et puis Rabelais avait vécu longtemps à Lyon, il avait été médecin de l'hôpital, il était connu

de tout le public intelligent de la ville. Comment admettre, d'un côté, que, dans un cas de besoin, il n'eût trouvé personne disposé à lui prêter la somme nécessaire ? Comment admettre d'un autre côté, qu'il ait pu se déguiser au point que personne ne l'ait reconnu et n'ait fait manquer ce beau projet, digne tout au plus d'un Scapin de comédie ?

Antoine Leroy place le fait en 1536; mais à ce moment, le procédé eût été non seulement étrange et incompatible avec le caractère de Rabelais tel que nous le montrent les récits authentiques, mais il eût été éminemment dangereux.

Ecoutons Voltaire:

On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi et toute la France pleuraient le dauphin François qu'on avait cru empoisonné, et lorsqu'on venait d'écarteler Montecuculi, soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion, que sur un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire et extraordinaire ; et que, dans des circonstances aussi funestes, et dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification.[1]

La vie de Rabelais, ajoute Voltaire (il s'agit ici des *Particularitez*) imprimée au devant de Gargantua est aussi fausse et aussi absurde que l'histoire de Gargantua lui-même.

Cette observation de Voltaire est tellement évidente que les biographes postérieurs placent ce fait en 1534, époque où nous ne voyons pas que l'auteur ait eu le temps ou une raison quelconque de se rendre à Paris. Il faut voir évidemment ici une

[1] *Lettre sur Rabelais et sur d'autres auteurs*, etc., 1767, réimprimée dans les *Mélanges littéraires*.

histoire inventée à plaisir, une aventure digne de faire suite aux «Repues franches de Villon». Il est probable qu'en cherchant bien on la trouverait dans quelque roman, dans quelque pièce de théâtre antérieure, à moins toutefois que Rabelais ne l'ait inventée lui-même et ne se soit amusé à la conter dans un moment de gaîté, ce qui expliquerait comment le candide Antoine Leroy aurait été amené à nous la transmettre.

IV.

Quoi qu'il en soit des motifs et des circonstances du voyage, la présence de Rabelais à Paris en 1537 est un fait indiscutable. Une pièce de vers latins adressée par Etienne Dolet à ce même cardinal de Tournon que nous avons vu si mal disposé pour Rabelais — nous représente l'auteur de *Pantagruel* assistant, avec d'autres amis, à un banquet donné pour le féliciter, lui Dolet, de l'heureuse issue d'une affaire où il avait été impliqué; il s'agissait d'un meurtre commis à Lyon et dont on l'accusait d'être complice. Dolet s'était adressé au roi, qui l'avait déchargé de toute peine.

Rien ne manque au récit, dit M. Rathery, à qui nous empruntons ces détails, ni le lieu, ni la date, ni les noms des convives, ni la conversation qui s'engagea pendant le repas.

«Là prennent place ces hommes qu'on a nommés avec raison les lumières de la France: Budé, le premier de tous par la science; Bérauld, à l'esprit supérieur, à la parole facile; Danès, illustre par les connaissances les plus variées; Toussain, surnommé la bibliothèque vivante; Macrin pour qui l'art des vers n'a point de secrets; Bourbon, riche également des trésors de la poésie; Voulté, qui donne aux savants de si belles espérances; Marot, ce Virgile gaulois, qui a le souffle divin de l'inspiration poétique, enfin François Rabelais l'hon-

neur de la médecine, qui peut rappeler les morts des portes du tombeau et les rendre à la lumière. [1]

«Maints propos s'engagent entre eux : on passe en revue ce que les pays étrangers possèdent d'habiles écrivains : Erasme, Mélanchthon, Bembo, Sadolet, Vida, Jacques Sannazar, on salue tour à tour chacun de ces noms par des acclamations bruyantes.

Ce qui ferait supposer que Rabelais avait en effet une mission ou plutôt une commission à Paris, c'est qu'il n'y resta que très peu de temps et se rendit en toute hâte à Montpellier. Quoiqu'il eût pris sur ses livres et au grand hôpital de Lyon le titre de docteur en médecine, il n'avait pas encore reçu formellement ce grade. Il lui fut conféré le 22 mai 1537 et il s'inscrivit à ce titre sur les registres de la Faculté. Il avait passé auparavant son examen de licence, mais à une époque inconnue et probablement à l'église, comme cela se faisait d'ordinaire, de sorte qu'il n'en reste aucune trace sur les registres de la Faculté de médecine.

V.

Rabelais reprit pendant deux ans, comme docteur, les cours qu'il avait faits autrefois comme bachelier à la Faculté de médecine. Il exposa et commenta les *Pronostics d'Hippocrate*, et fit une série de leçons d'anatomie. Dolet a consacré dans une pièce de vers latins celles où le professeur disséqua le corps d'un supplicié. Il faut dire que, quelque temps auparavant,

[1] Franciscus Rabelæsus, honos et gloria certa
Artis Pæoniæ, qui vel de limine Ditis
Extinctos revocare potest et reddere luci.
Hos inter multos sermo tum nascitur, oræ
Externæ quid docti habeant scriptoris : Erasmus,
Melanchthon, Bembus, Sadoletus, Vida, Jacobus
Sannazarus, plena laudantur voce vicissim,

Dolet avait lancé une épigramme à un professeur qui en faisant la dissection d'un cadavre semblait— tant ses explications étaient obscures — aussi muet que le cadavre lui-même. Ici, au contraire, le mort se vante de l'heureuse chance qu'il a obtenue :

Spectaculo lato expositus
Secor ; medicus doctissimus plenum facit
Quam pulchre, etc.

Exposé en grand appareil, on me dissèque. Un savant médecin rend claire à tous la beauté, la convenance, la merveilleuse harmonie que le père des choses a réalisée dans le corps de l'homme. Je suis à la fin comblé d'honneurs et de gloire ; destiné à servir de spectacle effrayant, à devenir la pâture des corbeaux rapides et le jouet des vents, le sort s'est joué de ceux qui m'ont puni, je nage dans les honneurs (*honoribus circumfluo*).

D'autres poètes du temps, Macrin, Sussanneau, ont aussi célébré en vers latins les leçons et la pratique médicale de Rabelais. Sussanneau, médecin lui-même et auteur d'un *Dictionnarium ciceronianum* apprécié des érudits, s'était brouillé avec Rabelais pour dissentiments religieux, mais se trouvant malade, il l'appela auprès de lui, et, dans des vers qu'il lui adressa, il affirme que sa seule présence a fait disparaître la maladie de langueur dont il était atteint. Macrin, secrétaire du cardinal du Bellay, dans une pièce de vers fort étendue, s'applaudit d'être presque le compatriote de Rabelais. Il vante en lui « la fine plaisanterie, le sel attique, la connaissance des langues, l'art de guérir acquis par un rude travail » ; il vante aussi ses connaissances en astrologie :

Tu sais, dit-il, ce dont la lune et les étoiles nous menacent et ce que signifient les planètes rapides, tu sais — ce qui est plus utile — ce que chaque racine, chaque herbe peut produire sur le corps humain, tu as retiré une foule de malades des gorges étroi-

tes de la mort pour les rendre à la vie... Paris, Narbonne, les rivages de l'Aude, Lyon, la riche cité, ont été témoins de tes succès [1].

Rabelais, quoiqu'en disent ces vers, ne semble pas avoir séjourné longtemps à Narbonne; il est probable qu'il y accompagna quelquefois le cardinal du Bellay, qui fut évêque de Narbonne, avant d'être nommé, en 1532, à l'évêché de Paris.

Le portrait de Rabelais fut placé parmi ceux des professeurs de la Faculté de Montpellier. Ce portrait, qui existe encore, ne ressemble guère à la caricature ricaneuse qui figure au frontispice de quelques éditions des Œuvres, entre autres de l'édition de 1837, grand in-8°. Rabelais, d'après M. Kühnholtz, a sur ce portrait un port noble et majestueux, un visage régulier, le teint frais et fleuri, une belle barbe d'un blond doré, une physionomie spirituelle, des yeux pleins de feu et de douceur à la fois et un air gracieux, quoique grave et réfléchi.[2]

VI.

Après avoir professé à Montpellier pendant deux ans, Rabelais retourna à Lyon; puis, en 1540, il se rendit définitivement à Paris pour entrer au couvent de St-Maur des Fossés, où le cardinal du Bellay lui avait assigné une place. Une difficulté se présenta. La bulle de Paul III l'autorisait à entrer

[1] Voici la dernière strophe de cette ode:

Testes tuarum Parisii artium,
Testisque Narbo Martius atque Atax,
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi placidæque sedes.

[2] Künholtz, *Notice hist. bibliogr. et critique sur Rabelais.* Montpellier 1827, in 12.

dans un couvent de Bénédictins, mais l'abbaye de St-Maur n'était plus un couvent, c'était une collégiale ; on n'y recevait plus des moines, mais des chanoines ; de nouvelles démarches durent être faites. Rabelais, pour se mettre en règle, tant avec sa conscience qu'envers les autres (*tam in foro conscientiæ, quam in foro contradictorio*), adressa une nouvelle supplique à Paul III pour le prier de renouveler l'absolution qu'il avait bien voulu lui donner — de l'autoriser à entrer comme chanoine dans le chapitre de St-Maur, de reconnaître les grades qu'il avait reçus à Montpellier, et enfin de lui donner le droit d'exercer partout la médecine, et d'obtenir et de posséder régulièrement les bénéfices ecclésiastiques qui avaient pu ou qui pourraient lui être conférés.

Rabelais, comme on voit, demandait cette fois l'autorisation d'exercer l'art de guérir au même titre que les autres médecins. Nous n'avons pas le texte de la bulle qui lui fut accordée, mais tout porte à croire que cette fois l'autorisation fut donnée sans conditions restrictives d'aucune sorte.

VII.

Rabelais, complètement en règle avec l'église, alla s'installer à St-Maur où, suivant le *Dictionnaire géographique* de Thomas Corneille, on montrait plus d'un siècle après, la chambre qu'il avait habitée. Dans l'épître qu'il adresse au cardinal Odet de Châtillon en lui dédiant son IVe livre de *Pantagruel*, il appelle la collégiale de St-Maur « un lieu, ou pour mieux dire, un paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices de

tous honnêtes plaisirs, d'agriculture et vie rustique ».

Le cardinal du Bellay aimait aussi cette retraite, favorable à la fois à la santé et aux tranquilles travaux de l'esprit; mais trouvant l'ancien logement abbatial trop modeste, il le fit abattre et remplacer par un beau palais en style italien, dont la construction fut confiée à Philibert Delorme, l'architecte des Tuileries, orné de sculptures et entouré de jardins; mais la construction du palais dura plus longtemps que sa faveur, et l'édifice fut cédé, encore imparfait, à Catherine de Médicis, qui le fit achever.

Quant à Rabelais, quelques charmes qu'eût pour lui le couvent et le château de St-Maur, il n'y demeura pas très longtemps. Forcé dans sa jeunesse de mener une vie sédentaire, il y avait eu réaction chez lui, et maintenant qu'il possédait un canonicat dont il pouvait toucher les revenus sans que son abbé, le cardinal, l'obligeât à résider, maintenant qu'il avait l'autorisation pontificale d'exercer la médecine partout où il le jugerait à propos, nous le voyons presque constamment en voyage. Ainsi, en 1543, il assistait à St-Symphorien, près de Lyon, à la mort de Guillaume de Langey, comme il le rappelle avec émotion dans *Pantagruel* (liv. IV, chap. XXXVII); les années suivantes, nous le voyons successivement dans son pays, à Chinon, où il a conservé une propropriété; dans le Poitou, à Ligugé, où il paraît avoir joué un jour la comédie; à Angers, où il avait été appelé par la Faculté de médecine pour faire des leçons; peut-être en Normandie, près du mont St-Michel, qu'il avait fait figurer dans les *Chroniques de Gargantua*, et aux îles de Cerq et de Herm,

que Panurge (livre IV, ch. LXVI) prétend avoir visitées [1].

VIII.

C'est à cette époque que Rabelais composa son troisième livre. Les éditions des deux premiers s'étaient singulièrement multipliées. On s'était récrié contre la licence des expressions et contre les impiétés qu'on avait cru découvrir sous ce masque de bouffonnerie. Rabelais s'était contenté de répondre que ses livres n'avaient pas été imprimés tels qu'il les avait écrits, et que les éditeurs y avaient intercalé des passages de leur invention. Le fait n'était pas tout à fait faux: Dolet, entre autres, avait intercalé dans son édition des écrits de Rabelais, nombre de petits détails sentant l'hérésie calviniste. On avait feint de croire Rabelais et passé outre, mais au moment de publier son troisième livre, il se crut assez fort pour se mettre en règle avec l'autorité. François Ier agissait avec beaucoup de caprice dans ses poursuites contre les réformés, laissant tout dire aujourd'hui et demain condamnant à l'estrapade et au bûcher ceux qui étaient convaincus ou quelquefois simplement soupçonnés, soit de faire des prosélytes aux nouvelles doctrines, soit d'émettre des opinions contraires à l'Eglise catholique ou au gouvernement, — selon qu'il consultait sa sœur Marguerite de Navarre ou les théologiens de la Sorbonne. Le

[1] Ces îles ne sont pas en Angleterre, comme M. Rathery a l'air de le croire; elles sont à quelques kilomètres seulement des côtes françaises, et, bien qu'elles appartiennent à l'Angleterre depuis l'époque de Guillaume le Conquérant, elles sont restées françaises ou plutôt normandes par le langage et les mœurs.

temps était mauvais à ce moment pour les libres-penseurs. Dolet, arrêté pour des paroles inconsidérées, venait de mourir sur le bûcher pour hérésie ou athéisme. Son ami Bonaventure Despériers, valet de chambre de Marguerite, s'était tué en 1544, craignant qu'on ne trouvât dans son *Cymbalum mundi* le délit d'impiété, qu'il y avait caché avec tant d'art qu'il faut être averti pour l'y trouver; Clément Marot venait de mourir à Turin, après avoir longtemps erré en divers pays, coupable uniquement d'avoir fourni aux protestants une traduction des psaumes, qui pouvait bien être hérétique en poésie, mais qui ne l'était pas en religion; Rabelais sentit qu'un appui, une protection spéciale lui était indispensable. La reine de Navarre, bien que n'étant pas toujours écoutée, avait sauvé plus d'une fois les écrivains qui s'étaient mis sous sa protection; seulement Marguerite, à cette époque, se retirait de plus en plus du monde et vivait dans un mysticisme exalté. Rabelais s'adressa à elle cependant, et dans un dizain placé en tête de son livre, il invite «l'esprit de la reine» à vouloir bien descendre des régions célestes d'où il a tiré son origine et où il se plaît à habiter, et à revenir un moment sur la terre pour lire son nouvel ouvrage :

Voudrois-tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel,
Et çà-bas voir une tierce partie
Des faits joyeux du bon Pantagruel ?

Toute sainte et pieuse qu'elle était, Marguerite n'était pas prude. Elle le prouvait bien par l'admiration qu'elle professait pour Boccace, et par les propos et les contes, quelque peu risqués, qui figu-

rent dans l'*Heptaméron*. Les crudités de Rabelais n'avaient donc rien d'effrayant pour elle. Il est évident qu'elle avait lu les livres précédents et qu'elle se délecta de même à la lecture du troisième, trouvant dans la sagesse de Pantagruel une compensation suffisante aux folles extravagances de Panurge.

IX.

Quant à François Ier, il est probable qu'il se décida à protéger le livre par un motif tout opposé. La première partie lui avait été signalée comme immorale et impie, et, lorsque Rabelais s'adressa à lui pour obtenir le droit de réimprimer les deux premiers livres «qui avaient été corrompus» et de publier le troisième, le roi se fit lire le tout. Les prouesses de frère Jean et les extravagances de Panurge le charmèrent; il ferma les yeux sur ce qu'il y avait de critique audacieuse au milieu de ces folies, et il accorda le privilége demandé, en l'accompagnant d'éloges pour celui qui l'avait fait rire de si bon cœur.

De la partie de notre aimé et féal maître François Rabelais, docteur en médecine de notre Université de Montpellier, nous a été exposé qu'ayant auparavant baillé à imprimer plusieurs livres, mêmement deux volumes des Faits et Dicts héroïques de Pantagruel, non moins utiles que délectables, les imprimeurs auraient iceulx livres corrompus et pervertis en plusieurs endroits, au grand desplaisir et détriment dudit suppliant, et préjudice des lecteurs desdits Faits et Dicts héroïques. Estant toutefois importuné journellement par les gens sçavants et studieux de notre royaulme et requis de mettre en l'utilité comme en impression ladite séquence, Nous auroit supplié de luy octroyer privilege à ce que personne n'eust a les imprimer ou mettre en vente fors

ceulx qu'il feroit imprimer par libraires expres, et auxquelz il bailleroit ses propres et vrayes copies. Et ce pour l'espace de dix ans consécutifz, commencans au jour et date de l'impression de ses dictz livres. Pour quoy Nous, ces choses considérées, desirans les bonnes lettres estre promeues par nostre royaulme à l'utilité et érudition de noz subjectz, avons audict suppliant donné privilege, congé, licence, et permission de faire imprimer et mettre en vente, par telz libraires experimentez qu'il advisera, sesdictz livres et œuvres consequens des faictz heroïcques de Pantagruel, commenceans au troisieme volume, avec pouvoir et puissance de corriger et revoir les deux premiers par cydevant par luy composez, et les mettre ou faire mettre en nouvelle impression et vente.

Ce privilége est du 19 septembre 1545. Le troisième livre parut l'année suivante.

X.

Cette fois l'auteur renonce à son pseudonyme d'Alcofribas Nasier et signe, sans anagramme, François Rabelais, docteur en médecine, mais il garde son titre fantastique de caloïer des îles d'Hyères, et dans un avis séparé, il engage «les lecteurs bénévoles à soi réserver à rire au 78e livre.»

Celui-ci s'ouvre par un prologue plein de verve et d'entrain. Lorsque les Corinthiens apprirent que Philippe de Macédoine allait assiéger leur ville, ils se mirent fièvreusement à l'œuvre pour lui tenir tête. Diogène, qui se désintéressait de cette besogne, se prit à remuer son tonneau et à le rouler dans toutes sortes de directions. Rabelais se trouve dans le cas de Diogène, le monde s'agite, la guerre va recommencer; comme on ne l'a chargé d'aucune fonction, il s'est repris aussi à rouler son tonneau, et c'est ainsi que, tout en buvant à la façon d'Ennius, d'Eschyle, d'Homère et de Caton, qui n'écrivaient

jamais sans boire, il a composé ce troisième livre, qu'il offre à ses lecteurs, en attendant le quatrième. Il n'écrit du reste que pour les gens de bien, les lecteurs bienveillants. Quant aux cafards, aux cagots, ce n'est pas pour eux que son tonneau est percé, il s'armera au besoin du bâton de Diogène pour les mettre en fuite.

Ce troisième livre parut avec le privilége que Rabelais avait obtenu du roi. Ce privilége lui accordait le droit de faire réimprimer les autres livres en les purgeant des fautes qu'on y avait glissées sans la participation de l'auteur. Il se garda bien — et pour cause — de profiter de la permission et il laissa se multiplier les éditions prétendues fautives.

XI.

Rabelais se trouvait alors à l'apogée de sa gloire et de sa fortune. S'il avait des ennemis qui l'attaquaient avec fureur, il était couvert par la protection de Jean du Bellay, évêque de Paris, ambassadeur de France, par celle de Marguerite de Valois, de nombre de hauts personnages avec lesquels il se trouvait en rapport et surtout par le privilége du roi;

Mais la fortune et les flots sont changeants:

François Ier mourut en 1547, Marguerite s'enfonça de plus en plus dans sa douleur et sa contemplation, sans achever même son *Heptaméron* si joyeusement commencé, et il se fit une réaction violente contre les libertés de l'esprit au commencement du règne de Henri II. Le cardinal du Bellay fut supplanté dans la faveur royale par le cardinal

de Lorraine, son ennemi. Dans une diatribe violente, on dépeignit Rabelais sous les plus noires couleurs ; ses livres furent dénoncés comme étant de ceux qu'on ne peut lire sans danger pour la foi et la piété.[1] On venait d'imprimer une ébauche de son quatrième livre, qu'on lui avait probablement dérobée, mais dont on se faisait une arme contre lui. Rabelais s'effraya ; il était brave «jusqu'au bûcher exclusivement», il a soin de nous en avertir à plusieurs reprises ; il craignit le sort de Dolet et de tant d'autres, et s'enfuit en Lorraine. Il partit même avec tant de précipitation qu'à Metz, il se trouva dépourvu de tout. Cela résulte de deux lettres, qui ont été publiées pour la première fois en 1841, l'une de Rabelais lui-même, l'autre d'un de ses amis, en ce moment à Saverne, et qui constate sa fuite, sa présence à Metz et son dénuement.

La lettre de Rabelais est un appel pressant au cardinal du Bellay. Il se trouve dans la plus cruelle nécessité. Il a vu en Lorraine un certain M. d'Ay, arrivant de Paris, à qui le cardinal a dit qu'il était dans l'intention de lui envoyer de l'argent, à lui Rabelais, mais M. d'Ay n'a pu voir le cardinal au moment de son départ et n'a rien apporté.

Si vous n'avez pitié de moi, ajoute Rabelais, je ne sache que je doive faire, sinon en dernier désespoir, me asservir à quelqu'un de par deçà, avec dommage et perte évidente de mes estudes. Il n'est possible de vivre plus frugalement que je fais, et ne me sçauriez si peu donner de tant de biens que

[1] *Theotimus sive de tollendis et expurgandis malis libris, iis præcipue quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant,* (par Gabriel de Puits-Herbault, moine de Fontevrault), Parisiis, 1549, in 8°.

Dieu vous a mis en main, que je ne eschappe en vivotant et me entretenant honnestement comme je ay fait jusques à present, pour l'honneur de la maison dont j'estois issu à ma departie de France.

Monseigneur, je me recommande tres humblement à vostre bonne grâce et prie Nostre Seigneur vous donner en parfaite santé, tres bonne et longue vie.

La lettre parvint à son adresse, puisqu'on l'a découverte dans un recueil manuscrit de lettres adressées au cardinal. Celui-ci envoya probablement de l'argent, mais Rabelais ne fut pas moins obligé de «s'asservir à quelqu'un de par deçà.» Il devint médecin de la ville de Metz et l'on a retrouvé la mention des sommes qu'il reçut pendant les quinze mois qu'il fut chargé de donner ses soins au malades de la cité. Il cessa de recevoir des appointements et probablement quitta Metz à la Saint-Jean de 1548.

Rabelais en s'adressant au cardinal du Bellay, s'est servi du mot «aumône»; il faut évidemment ne voir dans ce mot que ce que, en termes de rhétorique, on appelle une *litote*, une expression adoucie. Rabelais, médecin du cardinal, touchait évidemment un traitement annuel à ce titre, et ce traitement ne pouvait être suspendu par l'absence forcée et encore très courte de Rabelais. C'était donc une somme due, ou tout au plus une avance, qu'il réclamait et non pas une aumône, dans le sens exact que ce mot offrirait aujourd'hui.

XII.

Pendant le séjour de Rabelais à Metz, le cardinal s'était retiré à Rome, où il passa ses dernières années. Rabelais alla l'y rejoindre, probablement sur sa

demande. Tous deux s'y trouvaient en 1549, lors de la naissance du premier fils de Henri II. Rabelais fit l'horoscope du jeune dauphin et lui présagea les plus belles destinées ; malheureusement l'enfant mourut au berceau. Le seigneur d'Urfé, ambassadeur de France à Rome, le cardinal du Bellay et les autres cardinaux français donnèrent, pour célébrer cette naissance, une grande fête, dont Rabelais adressa le récit au cardinal de Lorraine dans une série de lettres. Ces lettres, réunies sous le nom de *Sciomachie*, ont été insérées dans la plupart des éditions des Œuvres de l'auteur.

Il paraît que Rabelais, qui ne figure dans ce récit que comme narrateur, ne se borna pas à ce rôle et que sa science du dessin, ses connaissances dans la mécanique, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la chimie et qui n'avait pas de nom alors, furent largement utilisées lors des préparatifs de cette fête. Antoine Leroy cite, entre autres, comme son œuvre, un feu d'artifice au milieu duquel on vit se dessiner une espèce de panorama de la ville de Rome et, au haut du Vatican, la figure du pape tenant d'une main la foudre et de l'autre l'olivier, des fantasmagories, combats de spectres, surprises, etc. qui, en France, n'auraient pas manqué de faire accuser l'auteur de sorcellerie. L'inventeur de ces merveilles fut demandé à grands cris par les assistants, et le cardinal le leur présenta comme un bon Français de vieille souche, son serviteur qu'il revendiquait pour l'honneur de la France et de sa maison.

Il devait y avoir un combat sur l'eau (naumachie) et un combat simulé sur terre, une *sciomachie*,—de

σκιά, ombre μάχη, combat, combat contre une ombre. On voulait faire attaquer un grand et monstrueux galion par cinquante menus vaisseaux, qui, après une joûte prolongée, devaient le prendre et l'incendier, ce qui eût produit un immense feu de joie, vu les pièces d'artifices qu'on y avait mises. Tout était prêt, une « horrible creue » du Tibre fit renoncer à cette partie de la fête.

Mais le combat par terre eut lieu, sur la place Sant'-Apostolo, où était le palais du cardinal. Non seulement tous les habitants de la ville se trouvaient là, mais on était venu de cinquante lieues à la ronde pour voir le spectacle; les fenêtres, les lucarnes, les toits regorgaient de monde.

Il y eut d'abord un combat de taureaux, puis diverses passes d'armes, comiques et sérieuses.

Tout à coup, on vit arriver une compagnie de jeunes et belles dames, magnifiquement vêtues en nymphes de Diane. Diane s'avançait elle-même au milieu d'elles, les dominant de la tête et couronnée d'un croissant d'argent; toutes avaient des arcs à la main, quelques-unes menaient des lévriers, etc. L'une d'elles s'arrête pour renouer sa bottine, des soudards s'élancent d'un grand château de bois, construit à l'angle de la place et l'enlèvent malgré les cris et la résistance de ses compagnes. Diane va se plaindre au cardinal; il envoie sommer de rendre la nymphe. Refus des gens du château, qui font monter leur captive au sommet de l'édifice et déclarent qu'ils ne la rendront qu'à la force. On fait venir des troupes et le combat s'engage à grand bruit de fifres, tambours, arquebusades et canonnades.

Les défenseurs du château sonnent de la trompette et demandent à se battre en combats singuliers. La proposition est acceptée, les gens du château sont vaincus, le château ne se rend pas. Un assaut est donné, il reste inutile ; les deux armées s'alignent alors l'une devant l'autre. On s'agenouilla d'abord de deux parts « le temps de dire l'Oraison dominicale », puis on se livra une bataille en règle; il y eut quelques chevaux blessés ; deux hommes furent aussi laissés morts sur la place. Un prêtre alla pour les confesser et quelques pillards pour les fouiller et s'emparer de leur dépouilles, mais c'étaient deux hommes de foin.

Le château fut alors attaqué et défendu par l'artillerie ; cette artillerie se composait en grande partie de pièces d'artifice, si bien qu'à chaque instant, c'étaient de nouvelles surprises et de nouveaux applaudissements des spectateurs. A la fin le château fut pris et l'on vit apparaître au sommet les armes de France, celles du duc d'Orléans et celles de l'ambassadeur. La jeune captive fut rendue à Diane, qui reparut alors avec ses nymphes, comme si elle fût revenue de la chasse. Mille cris se firent entendre : Vive France ! vive Orléans ! vive Horace Farnèse ! et aussi : Vive Paris, vive Bellay, vive la Coste de Langey !

Ce spectacle fut suivi d'un festin rabelaisien.

Je ne parlerai point du nombre et rares especes des poissons icy servis, il est par trop excessif. Bien vous diray qu'à ce banquet furent servies plus de mille cinq cents pieces de four, j'entends pastés, tartes et dariolles. Si les viandes furent copieuses, aussi furent les beuvettes numereuses. Car trente poinsons de vin et cent cinquante douzaines de pains de bouche ne durèrent guères, sans l'autre pain mollet et com-

mun. Aussi fut la maison de mondit seigneur reverendissime ouverte à tous venans, quelz qu'ilz fussent, tout iceluy jour....

Le repas fini, on apporta deux fontaines artificielles garnies de fleurs, surmontées de cassolettes allumées, etc. pour se laver les mains; puis il y eut des danses grotesques dansées par des bouffons, et enfin un grand bal, où les invités prirent part et qui dura jusqu'au jour.

En ces tournois et festins Rabelais nota deux choses insignes: l'une qu'il n'y eut ni noise ni débat, dissension ni tumulte aucun; l'autre que de tant de vaisselle d'argent en laquelle tant de gens de divers états furent servis, il n'y eut rien de perdu ni d'égaré.

Les deux soirs subséquents il y eut encore de grands feux d'artifice.

XIII.

C'est par le conseil et par l'intermédiaire du cardinal du Bellay que Rabelais adressa le récit de cette fête au cardinal de Lorraine (Guise), alors tout puissant à la cour de Henri II. Jean du Bellay, qui ne pouvait plus rien directement pour Rabelais, espérait par ce moyen lui assurer un protecteur à la cour. Rabelais s'en chercha un autre dans le camp opposé, le cardinal Odet de Châtillon, auquel il dédia plus tard son quatrième livre. Les Châtillons et les Guises étaient des ennemis acharnés; les premiers appartenaient généralement au parti protestant, et le cardinal de Châtillon se convertit lui-même au protestantisme peu de temps après l'impression du livre qui lui était dédié. C'était le frère aîné du célèbre amiral de Coligny, première

victime du massacre de la St-Barthélemy. Un voyage que le cardinal du Bellay fit quelque temps après à Paris, pour tâcher de reconquérir sa faveur, resta sans fruit pour lui, mais non pour Rabelais; le cardinal donna à son protégé la cure de Meudon, qui dépendait de l'évêché de Paris, mais qui dépendait aussi des Guises, acquéreurs du château de Meudon. Le quatrième livre était achevé, mais les critiques que l'ouvrage avait soulevées allaient en augmentant. On criait à la fois dans le camp protestant et dans le camp catholique. Le protestant Robert Estienne disait qu'on aurait dû brûler Rabelais, Calvin prêchait et écrivait contre lui. La Sorbonne catholique criait plus haut encore et ses critiques étaient plus dangereuses. Rabelais lança d'abord une partie de l'ouvrage. Des seigneurs de la cour, qui ne se nommaient pas, lui avaient envoyé un flacon d'argent, il leur répondit par un prologue, qu'il mit en tête du livre; mais l'impression s'arrêta après le onzième chapitre et ne fut reprise qu'en 1552, quatre ans après, et, dans cette édition même, le récit est brusquement interrompu et le livre n'a pas l'air d'être fini. Il y eut évidemment, au moment de l'impression, des obstacles et des tracasseries.

Rabelais avait cependant obtenu de Henri II, le 6 avril 1550, un privilége plus explicite encore que les précédents:

De la partie de nostre cher et bien aymé M. François Rabelais, docteur en medecine, nous a été exposé que, iceluy suppliant ayant par cy-devant baillé a imprimer plusieurs livres en grec, latin, françois, et thuscan, mesmement certains volumes des Faictz et Dictz heroïcques de Pantagruel, non moins utiles que delectables: les imprimeurs auroyent iceulx

livres corrompuz, depravez, et pervertiz en plusieurs endroictz. Auroient dadvantaige imprimé plusieurs aultres livres scandaleux ou nom dudict suppliant, à son grand desplaisir, préjudice et ignominie, par lui totalement desadvouez comme faulx et supposez: lesquelz il desireroit souz nostre bon plaisir et volonté supprimer. Ensemble les aultres siens advouez mais depravez et desguisez, comme dict est, revoir et corriger, et de nouveau reimprimer. Pareillement mettre en lumière et vente la suite des Faictz et Dictz héroïcques de Pantagruel, Nous humblement requérant sur ce luy octroyer nos lettres à ce nécessaires et convenables. Pource est-il que Nous, enclinans libéralement a la supplication et requeste dudict M. François Rabelais exposant, et desirans le bien et favorablement traicter en cest endroict: a iceluy pour ces causes et aultres bonnes considérations à ce Nous mouvans, avons permis, accordé et octroyé, et de nostre certaine science, pleine puissance et auctorité royale, permettons, accordons, octroyons par ces presentes, qu'il puisse et luy soit loisible par telz imprimeurs qu'il advisera, faire imprimer et de nouveau mettre et exposer en vente tous et chascun lesdictz livres et suite de Pantagruel par luy composez et entreprins, tant ceulx qui ont ja esté imprimez, qui seront pour cest effet par luy reveuz et corrigez, que aussy ceulx qu'il delibere de nouvel mettre en lumière. Pareillement supprimer ceulx qui faulsement luy sont attribuez....

XIV.

Incomplètement rassuré par cette protection royale, Rabelais en invoqua encore une autre ; il dédia son livre au cardinal de Châtillon, comme nous l'avons dit. Ce double paratonnerre fut impuissant. A peine le « quart livre » était-il en vente que la Faculté théologique porta plainte, et, malgré le privilége du roi, le parlement manda l'éditeur à sa barre et lui défendit provisoirement de vendre l'ouvrage, qu'il déféra au conseil d'état, en sollicitant un nouvel examen.

La vente finit par être autorisée cependant, mais

entre la défense provisoire et l'autorisation de vente, il se passa un fait notable, que M. Rathery a signalé le premier.

Rabelais était titulaire de deux cures, l'une au Jambet, diocèse du Mans, où il se faisait remplacer, et l'autre à Meudon, diocèse de Paris, où il officiait lui-même. Il résigna ces deux cures le 9 février 1552, quinze jours avant la permission accordée par le parlement de mettre le livre en vente. Les deux actes de résignation sont identiques et passés devant les mêmes témoins. M. Rathery suppose — et avec toute raison, ce semble — qu'avant de permettre la vente du livre, on exigea de Rabelais la renonciation à ces deux cures.

Ainsi, quand le IVe livre de *Pantagruel* fut mis en vente, Rabelais n'était plus curé à Meudon. Il avait été pourvu de cette cure en 1550, il ne l'avait donc occupée que deux années.

Mais en remplit-il en effet les fonctions? L'évêque de Paris s'étant rendu un jour en visite pastorale à Meudon, n'y trouva pas Rabelais; cela prouve que le curé s'absentait quelquefois — mais non pas qu'il ne demeurât pas habituellement à Meudon. Les contemporains, au contraire sont unanimes à nous montrer le zèle avec lequel l'auteur de *Pantagruel* s'acquittait de tous les détails de sa charge. Antoine Leroy, qui n'était séparé de lui que par une génération et qui a recueilli minutieusement et religieusement le témoignage des gens du peuple qui avaient connu Rabelais, nous fournit sur ce point des détails circonstanciés. Il prêchait le dimanche, faisait le catéchisme et apprenait lui-même à lire aux petits enfants; il enseignait aussi le plain-chant

à ses clercs. Aucune femme n'était admise chez lui, mais il se plaisait à réunir des amis, de doctes amis; il aimait aussi à faire accueil aux visiteurs, témoin ce dicton, qui se répétait encore un siècle après, au dire d'un biographe :

« Allons à Meudon ; nous y verrons le château, la terrasse, les grottes et M. le curé, l'homme du monde le plus revenant en figure, de la plus belle humeur, qui reçoit le mieux ses amis et tous les honnêtes gens, et du meilleur entretien.

On vit quelque temps sur la porte du presbytère de Meudon un buste assez grossier de Rabelais avec cette inscription : (c'est l'écrivain qui parle).

Cordiger et medicus, dein Rector, et intus obivi
Si nomen quæris, te mea scripta docent.

XV.

Cette inscription suppose que Rabelais mourut à Meudon, mais il y a lieu de croire que l'auteur de l'inscription s'est trompé. D'abord la tradition locale est muette sur le fait ; puis en 1553, date probable de sa mort, Rabelais avait résigné ses fonctions depuis plus d'un an. Avait-il été nommé curé de St-Paul, comme le croit l'abbé de Marsy [1] sur le témoignage d'un chanoine de St-Maur, qui donnait le fait comme une tradition constante dans son chapitre ? Etait-il un simple prêtre habitué de l'église ? on ne sait. Ce qui paraît certain, c'est qu'il mourut à Paris, rue des Jardins, paroisse St-Paul, et qu'il fut enterré dans le cimetière de cette paroisse, au pied d'un grand arbre qui a longtemps conservé son nom, et qui fut détruit entre 1647 et 1662. Antoine Leroy prétend que Rabelais vécut jusqu'en 1559 ;

[1] *Le Rabelais moderne*, I, p. lxiij.

mais plusieurs indices, que M. Rathery a pris le soin de recueillir, nous prouvent que cette date est inacceptable.

La légende, qui s'est attachée à quelques parties de la vie de Rabelais, s'est aussi attachée à sa mort. Ainsi l'on a dit qu'il avait voulu mourir dans un froc ou domino de bénédictin, à cause de cette parole du psalmiste : *Beati qui moriuntur in Domino.* Il aurait dit au prêtre qui lui présentait l'hostie : « Je crois voir mon Dieu tel qu'il entra à Jérusalem triomphant et porté sur un âne». Il aurait fait ce testament burlesque : « Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. » Il aurait répondu à un page du cardinal du Bellay ou du cardinal de Lorraine, qui venait s'informer de sa santé : « Je vais quérir un grand peut-être. Monseigneur est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne ; pour toi, tu ne seras jamais qu'un fou. » Puis il aurait expiré en disant : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

Rien, dans les contemporains, n'autorise ces récits. Plusieurs même nous disent que Rabelais se repentit et fit une fin édifiante [1]. Le testament burlesque se trouve déjà dans Erasme, mort longtemps auparavant. Les derniers mots attribués à Rabelais sont empruntés au récit de la mort d'Auguste, etc. Tout cela fait partie de la légende rabelaisienne.

Cette légende commence peu de temps après la mort de l'auteur. Ceux qui ont le plus contribué à faire verser la tradition de ce côté sont les poètes de la Pléiade, et surtout Ronsard et Joachim du Bellay.

[1] Antoine Duverdier, *Prosographie*, in-4°, 1573.

XVI.

Rabelais et Joachim du Bellay, étaient à Rome en même temps; ils devaient se voir tous les jours puisque tous deux demeuraient chez le cardinal, mais leurs préoccupations ne se ressemblaient guère. Rabelais étudie les antiquités, la botanique, les langues ; il observe les hommes et les institutions; il imagine des fêtes, construit des machines, fait des bons mots, rit et s'amuse.

Joachim, au contraire, jette sur le monde un regard mélancolique : il pense aux ruines, comme Chateaubriand ; il a, comme lui, le mal du pays ; il s'attendrit sur ce qui est loin dans l'espace et dans le temps ; l'un agit, l'autre rêve,

Rabelais nous a dit ce qu'il a fait à Rome. J. du Bellay, de son côté, nous dépeint ses impressions dans une série de sonnets. Nous en reproduisons un, qui donnera la note :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un long voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquist la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand revoiray-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :

Plus mon Loyre gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Ces vers sont charmants, et Rabelais eût été in-

capable d'en faire de tels, mais ils relèvent d'une inspiration opposée à la sienne, et qui devait lui être antipathique.

Rabelais et Joachim du Bellay s'étaient rencontrés à Rome et s'étaient déplu ; ils se rencontrèrent de nouveau à Meudon et se déplurent davantage. Ronsard, le chef de l'école poétique où J. du Bellay n'occupait que le second rang, était voisin de Rabelais. On lui avait donné pour logement une tour isolée qui dépend du château de Meudon et qu'on appelait encore naguère Tour de Ronsard. L'auteur de *Pantagruel* et celui de la *Franciade* se voyaient souvent, et l'opposition était encore plus vive entre eux qu'entre Rabelais et J. du Bellay. Ronsard conseillait l'emploi de mots empruntés au latin et Rabelais s'en moquait. Ronsard mettait toute sa gloire à bien tourner une période poétique, et Rabelais voyait là un véritable enfilage de mots. L'un cherchait avant tout l'élégance et la distinction, l'autre ne reculait pas devant la vulgarité piquante.

L'opposition entre les personnages n'était pas moindre que l'opposition entre les idées. Ronsard était maigre et grave, Rabelais était gros et rieur; Ronsard était souvent négligé dans sa toilette et Rabelais le raillait de cette négligence. Rabelais était revêtu d'un emploi honorable. Ronsard était traité en subalterne ; l'auteur de *Pantagruel* était fêté, choyé, recherché, et l'on abandonnait volontier Ronsard à ses travaux poétiques; or le poète a beau dire: *Odi profanum vulgus et arceo*, et se renfermer dans la tour d'ivoire, comme ce pauvre Vigny de mélancolique mémoire, le fait est que le poète a besoin de la foule, et quand, elle

lui fait défaut, il en meurt, comme Vigny en est mort.

XVII.

Ronsard était donc jaloux de Rabelais, et J. du Bellay aussi ; vivant, ils ne se jouèrent pas à l'attaquer ; mais, à peine mort, ils se jetèrent sur son cadavre, et lui firent à l'envi des épitaphes injurieuses, en latin et en français.

J. du Bellay s'adjugea le latin, et fit deux épitaphes, une dans laquelle il appelle Rabelais, le docteur Pamphage ou Avale-tout, l'autre où il le désigne sous le nom d'Œnophile ou ami du vin.

La première commence ainsi :

> Hoc tumulo tumulus tegitur. Miraris ? at ipse
> Plus etiam audito nomine credideris, etc.

En voici la traduction :

Dans ce tombeau gît un tombeau. Cela t'étonne ? Tu comprendras quand tu auras appris mon nom.

Je suis Pamphagus, accablé ici sous la masse écrasante d'un ventre démesuré (*sesquipedalis venter*).

Le Sommeil, la Gloutonnerie, Bacchus, Vénus et le Jeu ont été mes seules divinités tant que j'ai vécu.

Qui ignore le reste ? J'exerçais l'art de guérir ; mais l'art de faire rire était mon seul souci.

Ainsi, ne répands pas de larmes, voyageur, ris si tu veux être agréable à mes mânes.

La seconde épitaphe n'est pas beaucoup plus méchante. C'est un récit :

> Consulit Œnophilus vatem et sua fata requirit ;
> Est ab acquis, dixit, mors metuenda tibi, etc.

Boivin va consulter un devin sur le sort qui lui est réservé. Tu mourras par l'eau, lui répondit le devin.

Depuis lors Boivin fuit les fleuves et les étangs, les fontaines et les lacs ; il a peur même de leur ombre.

Mais en vain nuit et jour il boit le Falerne pur, et regarde l'eau comme un cruel poison,

Le devin n'avait que trop raison : ce n'est pas un torrent rapide, mais c'est l'hydropisie qui a emporté Boivin.

Il y a une certaine élégance dans les vers de J. du Bellay. Il n'y a que de la grossièreté dans ceux de Ronsard. Il avait été piqué plus au vif. Ses vers ont pour titre : *Épitaphe d'un biberon*. En voici quelques bribes :

Si d'un mort qui pourry repose
Nature engendre quelque chose, ...
Une vigue prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon biberon qui beuvoit
Toujours cependant qu'il vivoit . . .

Jamais le soleil ne l'a veu
Tant fust il matin qu'il n'eust beu,
Et jamais au soir la nuit noire
Tant feust tard ne l'a veu sans boire . . . .
Le galant buvoit nuit et jour . . . .

Mais quand l'ardente canicule
Ramenoit la saison qui brusle,
Demi-nus se troussoit les bras,
Et se couchait tout plat à bas
Sur la jonchée entre les tasses,
Et parmi des escuelles grasses
Sans nulle honte se touillant [1]
Alloit dans le vin barbouillant
Comme une grenouille en la fange.

Pour qu'on ne se trompe pas sur son intention,

[1] En citant ce passage plusieurs auteurs, notamment M. Lenient (*La satire en France au XVIe siècle*) écrivent «se roulant». C'est une faute : se touiller, signifie «se salir». Ce mot est d'usage ordinaire dans le patois bas-normand. «Qui de rien ne manie, de rien ne se touille» (qui ne touche à rien, ne se salit pas), dit un proverbe de ce pays, fréquemment cité.

Ronsard rappelle les ouvrages de Rabelais, y compris la *Chronique Gargantuine*.

Il chantoit la grande massue
Et la jument de Gargantue,
Le grand Panurge et le pays
Des Papimanes ébahis,
Leurs lois, leurs façons, leurs demeures,
Et frère Jean des Entommeures
Et d'Epistémon les combats.....

O toy, quiconque sois, qui passes,
Sur sa fosse répands des tasses,
Repands du bril et des flacons,
Des cervelas et des jambons . . . .
Il les aime mieux que les lys,
Tant soient-ils fraischement cueillis.

Ronsard a voulu faire des vers méchants ; il n'a fait que de méchants vers.

Les autres poètes furent plus bienveillants. Cependant aucune des épitaphes qu'on fit alors à Rabelais n'est digne de lui. Voici la moins mauvaise, elle est de Baïf, l'élégant traducteur d'Anacréon.

O Pluton, Rabelais reçoy
Afin que toi qui es le roy
De ceux qui ne rient jamais,
Tu aies un rieur désormais.

Celle que lui a composée Jacques Tahureau fait allusion à l'insouciance qu'on lui prête à ses dernières moments :

Ce docte né, Rabelais, qui piquoit
Les plus piquans, dort sous la lame (tombe) ici ;
Et de ceux mesme en mourant se moquoit,
Qui de sa mort prenoient quelque soucy.

Tahureau ne survécut que deux ans à Rabelais.

Ainsi la tradition qui montre Rabelais attendant la mort avec une grande insouciance remonte à l'époque même de l'événement.

XVIII.

Une très belle, mais très longue épitaphe latine de Rabelais est signalée par M. Rathery; elle se trouve à la fin d'un livre assez rare: *Hippocratis Aphorismorum Paraphrasis poetica*, Paris, 1587, par Pierre Boulenger, médecin poitevin, qui avait connu personnellement l'auteur de *Pantagruel*. Nous copions la traduction abrégée qu'en donne M. Rathery:

Sous cette pierre est couché le premier des diseurs de bagatelles. Il sera une énigme pour la postérité, car quiconque a vécu de son temps savait à quoi s'en tenir sur ce railleur connu de tous et aimé de tous. Peut-être voudra-t-on voir en lui un bouffon, un farceur qui débitait des bons mots pour attraper de bons repas. Non, non, ce ne fut point un bouffon, ni un charlatan de place publique, mais un homme qui, grâce à la pénétration de son esprit d'élite, saisissait le côté ridicule des choses humaines . . un autre Démocrite qui se riait des vaines terreurs, des espérances, non moins vaines, du vulgaire et des grands de la terre, ainsi que des labeurs anxieux qui remplissent cette courte vie.

Et pourtant on n'aurait su trouver un homme plus savant que lui, alors que, laissant la raillerie, il lui plaisait d'aborder les choses sérieuses, Sans affecter l'air rébarbatif d'un docteur, il en avait au besoin la solidité. S'agissait-il de résoudre les questions les plus difficiles, vous eussiez dit que la nature avait ouvert pour lui seul son sein mystérieux. Tout ce qu'ont produit la Grèce et l'Italie lui était familier, et ses discours éloquents frappaient d'admiration tous ceux qui n'avaient pas deviné le savant sous ses mordantes railleries et ses ironies magistrales, etc , etc.

Achevons l'histoire du roman de Rabelais.

Le quatrième livre eut plus de succès encore que les précédents, mais le cinquième, promis dans la préface, ne fut pas achevé par l'auteur et ne parut qu'assez longtemps après sa mort, partiellement en 1562, et tel que nous l'avons, en 1564.

XIX.

Quelques années après la mort de Rabelais, en 1565, on publia sous le titre de *Songes drolatiques de Pantagruel*, une collection de 120 figures sans explication. Le titre porte que les dessins sont « de l'invention de M. François Rabelais » et l'Avis au lecteur indique ces dessins comme étant la dernière de ses œuvres. Rabelais a-t-il dessiné lui-même ces figures ? Les a-t-il fait dessiner sur ses indications ? Est-il étranger à leur composition? C'est ce qu'il est impossible de décider en l'absence, soit d'un document précis, soit d'un point de comparaison. On nous dit bien que Rabelais dessinait, mais nous n'avons de lui aucun dessin authentique, qui nous permette de reconnaître son coup de crayon. Les 120 figures sont isolées et non en action, le dessin en est lourd et ne rappelle en rien le style à la fois leste et savamment guilloché de Rabelais; mais si dans l'exécution, elles ont de la lourdeur, la pensée en est ingénieuse, raffinée, les emblèmes y sont combinés de manière à rappeler beaucoup d'idées en quelques traits. Comme art, elles manquent d'élégance et de charme, mais il en est qui forment des caricatures très plaisantes; seulement il faut prendre la peine de les étudier, car le premier coup d'œil ne leur est pas toujours favorable.

Ces figures sont allégoriques et chargées d'attri-

buts compliqués. Le costume des gens d'église, la mitre de l'évêque, le chapeau du cardinal, la robe du moine y reparaissent fréquemment. On y voit des cardinaux débauchés, des papes armés en guerre, des chevaliers de Malte gourmands et fanfarons, des prédicateurs prêchant à des oies, des ambitieux, des avares, des gloutons, des niais de toute sorte, de vieilles femmes ridicules qui pourraient bien représenter l'Abstinence, l'Inquisition, la Pragmatique-Sanction, ou cette « chevêche » compagne du pape, mentionnée au Ve livre. On y retrouve aussi avec un peu de bonne volonté, frère Jean encapuchonné, Panurge l'indévot superstitieux et débauché, maître Jobelin Bridé, précepteur de Gargantua, et une foule d'autres types empruntés, soit à la société, soit au roman.

Ces dessins, dans leur ensemble, offrent une certaine analogie de ton avec le Ve livre de Rabelais et pourraient bien être, en partie du moins, l'œuvre de ceux qui ont présidé à cette publication.

En les rééditant dans leur IXe volume, les commentateurs de l'édition *variorum* ont entrepris d'expliquer un à un tous ces dessins. Leurs explications sont souvent ingénieuses, tant qu'ils ne veulent y voir que les personnages du roman, ou des types généraux empruntés aux mœurs du XVIe siècle, mais ils s'égarent évidemment lorsqu'ils tentent d'y rattacher des noms historiques. Il n'y a pas dans tout le recueil, plus de cinq ou six de leur conjectures qui soient acceptables.

Trois éditions nouvelles des *Songes drolatiques* ont été publiées en 1868 et 1869, une à Genève, une à Lyon et la troisième à Paris. Les deux pre-

mières ne contiennent que les figures ; ce sont des éditions d'amateurs, et d'un prix fort élevé. Celle de Paris (1869), qui est une publication populaire, est accompagnée d'un texte, où l'on s'est contenté de reproduire, en d'autres termes, les explications de l'édition *variorum*.

Pour en finir avec les ouvrages attribués à Rabelais, mentionnons encore, outre l'édition modernisée de *Pierre de Provence*, que lui attribue une brochure citée par M. Rathery, — le roman *Du vray et parfait Amour* (Paris 1599), prétendue traduction d'un manuscrit grec, dans lequel on trouve mariées les doctrines de la philosophie alexandrine, les mystères des sanctuaires égyptiens expliqués par le néoplatonisme, les rêveries de l'alchimie, et les préoccupations architecturales du XVI[e] siècle. On soupçonne Rabelais d'avoir travaillé à cet ouvrage avec l'architecte Guillaume Philandrier, son ami, et quelques autres. Huet, dans son traité *De l'origine des romans*, s'arrête avec une prédilection visible sur cette production, qu'il voudrait et ne peut cependant reconnaître pour authentique. La *Bibliothèque des romans* (août 1775) en donne une analyse assez étendue.

XX.

La plus ancienne vie de Rabelais n'a été composée que près de cent ans après sa mort. Antoine Leroy, qui occupait à cette époque la cure de Meudon, s'éprit d'une vive admiration pour son prédécesseur et il entreprit de recueillir toutes les traditions, de rassembler tous les souvenirs qu'on avait conservés de lui. La légende avait déjà fait son œuvre à cette

époque; cependant les renseignements qu'il donne sur les dernières années de l'écrivain, sur son séjour à Meudon paraissent authentiques et conservent à Rabelais le caractère que nous lui voyons dans les documents contemporains.

Antoine Leroy consigna ces renseignements dans un gros volume latin, en six livres, intitulé *Elogia Rabelæsiana*, qui est resté manuscrit, et se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris. La plupart des biographes de Rabelais y ont puisé largement; Antoine Leroy en a fait lui-même un extrait, imprimé en tête d'un volume in-4°, qui parut en 1649 sous le titre *Floretum philosophicum, seu Ludus meudonianus in terminos totius philosophiæ.* C'est un recueil de définitions philosophiques, qui n'ont rien à faire avec le curé de Meudon; mais le titre ajoute: *præmissis diversis Meudonii elogiis et amplissima Francisci Rabelæsii commendatione.* Cette *commendatio* est en effet très ample puisqu'elle forme près d'un quart de l'ouvrage. Il y a dans ce livre des exagérations, des puérilités, mais aussi beaucoup de renseignements utiles.

Bernier (1697) a donné, en tête de son *Rabelais réformé*, une assez longue analyse du manuscrit latin de Leroy, en y ajoutant diverses anecdotes recueillies par lui et qui sont loin d'être toutes authentiques.

Pendant que Leroy faisait ses recherches à Meudon, l'un des poètes que Richelieu employait à rimer ses œuvres, Guillaume Colletet cherchait aussi des renseignements sur Rabelais ; il les a consignés dans ses *Vies des poètes français* restées aussi manuscrites à la Bibliothèque nationale. Antoine Leroy

était un digne prêtre, qui remplissait gravement ses fonctions ecclésiastiques; Colletet fréquentait moins l'église que le cabaret de la Croix-de-fer; l'un et l'autre ont un peu tiré Rabelais dans leur sens. Colletet cependant est du nombre des biographes qui ont vu dans Rabelais le savant et l'homme sérieux.

La plus judicieuse et la meilleure biographie de Rabelais avant les publications modernes, est celle qui se trouve dans le tome XXXII des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages (1727-45) par le P. Niceron. L'auteur proteste énergiquement contre ceux qui veulent faire de Rabelais un bouffon et un débauché. « Si Rabelais, dit-il très sagement, avait eu le penchant au plaisir et à la débauche qu'on lui prête, il n'aurait pas eu besoin pour s'y livrer de quitter son monastère ». Son livre est bouffon, à la vérité, mais ses lettres sont constamment sérieuses. Il a fait parler ses personnages comme on parlait communément. Les prédicateurs eux-mêmes ne se gênaient pas sur ce point et usaient constamment des termes les plus crus sans que l'on en fût autrement scandalisé.

L'abbé de Marsy a reproduit cette biographie en tête de son *Rabelais moderne*.

XXI.

Quand on procède à l'examen du roman ou, si l'on veut, du poème de Rabelais, la première question qui s'impose est celle-ci :

Dans quel ordre ont été publiées les premières parties de l'ouvrage ?

Les éditions primitives étant sans date, les preuves

matérielles nous manquent; mais nous pouvons y suppléer.

Rabelais arrive à Lyon en 1532; il publie d'abord les traités d'Hippocrate et de Gallien, les *Mainardi Epistolæ*, et puis deux pièces latines qui sont reconnues apocryphes, et c'est après l'insuccès de cette dernière publication qu'il renonce aux éditions savantes.

Il a dû préparer son édition d'Hippocrate et Gallien à Montpellier; l'édition des Lettres de Mainardi a pu se faire assez vite; mais où s'est-il procuré le *Testament de Cuspidius* et le *Contrat de vente?*

M. Paul Lacroix pense qu'il est allé chercher ces pièces à Paris pendant une de ces absences que l'administration de l'hôpital de Lyon lui reprocha plus tard, et que ces pièces, il les a trouvées à la Bibliothèque de St-Victor. Cette conjecture, qui explique l'acharnement de Rabelais contre cette bibliothèque, nous semble tout à fait probable. Mais alors il faut retrancher le temps de ce voyage à Paris — et les voyages étaient longs alors, — des loisirs dont Rabelais a pu disposer pour écrire en 1532.

Ajoutons encore à l'actif de cette année-là, un *Almanach pour 1533*. Ce ne fut pas un grand travail sans doute, mais encore doit-il être compté.

La *Prognostification pantagruéline* fut aussi composée pour l'an 1533, et par conséquent publiée à la fin de 1532, ou, tout au plus tard, au commencement de 1533.

Voilà des dates acquises.

Mais le titre seul de Prognostification *pantagruéline* indique que *Pantagruel* était déjà connu et bien connu. Il serait donc impossible, à défaut même

d'autres preuves, de placer la publication de *Pantagruel* plus tard que 1532.

Or *Pantagruel* est la suite d'un autre ouvrage, Rabelais nous raconte dans son prologue, avec ce petit ton légèrement hâbleur qui lui est familier, qu'il a été vendu plus d'exemplaires du précédent livre en deux mois, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans.

Il s'agit de savoir quel est ce livre que les acheteurs se sont arraché.

Est-ce le *Gargantua* qui figure maintenant en tête des *Œuvres* de Rabelais ?

Remarquons que le *Gargantua* est très long et très soigné dans la forme, qu'à côté de gigantesques folies, il contient un grand nombre de pensées profondes, de charmantes scènes de comédie, et qu'il est écrit d'un style magistral, qu'on y sent à toutes les pages un souffle plus vigoureux, une plus grande sûreté de main que dans le *Pantagruel* lui-même (livre II de l'ouvrage complet).

Nous demandons maintenant comment, en une seule année, Rabelais aurait pu exercer les fonctions de médecin de l'hôpital de Lyon, faire probablement un voyage à Paris, éditer trois ouvrages en grec et en latin, composer le 1er livre de *Pantagruel*, l'*Almanach*, la *Prognostification* — toutes publications dont les dates ne sont pas douteuses — et avoir encore le temps de composer et de faire imprimer le *Gargantua*, qui forme son premier livre ?

Il y a dans cette supposition une impossibilité matérielle.

Cette impossibilité paraît plus évidente encore quand nous voyons avec quelle lenteur se sont suc-

cédé les autres parties de l'ouvrage. On peut admettre pour la première année une activité exceptionnelle; mais cette activité a dû avoir ses limites.

D'un autre côté, si nous examinons les deux ouvrages, nous reconnaîtrons facilement que la publication du second livre a dû précéder celle du premier. Dans le *Gargantua*, par exemple, après avoir annoncé dans un titre la généalogie de Gargantua, pourquoi nous renverrait-il à *Pantagruel?* Si *Pantagruel* n'avait pas existé, Rabelais n'aurait eu aucune raison, absolument aucune, de faire ce renvoi. Il nous raconte au premier chapitre de *Gargantua* comment il s'est procuré cette généalogie, c'était le cas de l'insérer si elle n'avait déjà été connue; elle eût même été beaucoup mieux placée en cet endroit que les *fanfreluches antidotées*, sorte d'énigme intercalée au second chapitre du livre sans rapport avec les événements qui vont être racontés. Il est à remarquer, en outre, que dans *Gargantua*, on nous renvoie à *Pantagruel;* mais dans *Pantagruel*, on ne nous renvoie jamais à *Gargantua.*

Nous n'insisterons pas sur ce point, la plupart des commentateurs admettent l'antériorité du second livre sur le premier. M. Rathery fait presque seul exception.

XXII.

Mais *Pantagruel* (second livre) suppose un *Gargantua* déjà connu. Nous croyons avoir établi que ce ne peut être le Livre premier du roman, il faut donc chercher ailleurs.

Nous ne chercherons pas longtemps. La Bibliothèque bleue a aussi son Gargantua qui, depuis des siècles,

se transmet de génération en génération, elle en a même deux, — nous les analysons plus loin — et ces deux rédactions ne sont que la reproduction un peu mutilée et rajeunie pour le style, de deux publications du XVIe siècle, que la librairie des Bibliophiles a réimprimées en 1868 et 1872. Ces deux opuscules diffèrent complètement des Livres premier et second de Rabelais, mais on trouve, dans le plus ancien, plusieurs aventures qui reparaissent dans le *Gargantua*, et, dans le second, trois chapitres presque textuels de *Pantagruel*.

L'un a pour titre : *Les Grandes et inestimables Chroniques du grant et énorme géant Gargantua*; l'autre s'appelle : *Les Chroniques admirables du roi Gargantua*, ou simplement la *Vie de Gargantua*.

Les *Chroniques admirables* existaient en 1534, puisque l'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de Paris porte ces mots d'une écriture du temps : « ageté (acheté) à Paris en 1534 » ; les *Grandes Chroniques*, qui sont reproduites dans les *Chroniques admirables*, étaient nécessairement antérieures.

La rédaction de ces secondes *Chroniques* s'explique facilement ; c'est une compilation de trois ouvrages différents, assez maladroitement réunis, comme nous le montrerons plus loin. Nous n'avons à nous occuper ici que des *Grandes Chroniques*.

De deux choses l'une, ou les *Grandes Chroniques* existaient avant Rabelais, et c'est sur ce petit ouvrage qu'il a greffé son roman, ou il est lui-même l'auteur des *Grandes Chroniques*.

Cette greffe d'un arbre à végétation splendide sur un sauvageon, d'un chef-d'œuvre sur une œu-

vre imparfaite n'est pas sans exemple dans la littérature. L'*Orlando furioso* de l'Arioste, n'est-il pas la continuation de l'*Orlando innamorato* de Bojardo, rude et rugueux poème, que les Italiens ont refait pour qu'il n'ait pas trop à perdre du voisinage? Les *Caractères* de la Bruyère n'ont-il pas été publiés comme un annexe des *Caractères* de Théophraste?

XXIII.

On objecte que le nom de Gargantua,—dont Rabelais donne une étymologie si burlesque — n'est pas de son invention. Nombre de monuments gigantesques et bizarres qui sont semés en diverses parties de la France sont attribués à Gargantua. Il y a des rochers qui s'appellent «les lunettes de Gargantua, les bottes de Gargantua, le fauteuil de Gargantua». Chez les Grisons, c'est un géant qui, debout sur deux rochers, se penche au-dessus d'un précipice où coule une rivière, qu'il veut avaler pour se désaltérer.

En Bretagne, on raconte diverses histoires sur son compte. C'était un bon géant qui portait ses serviteurs dans sa poche; quand il voulait s'arrêter, il leur donnait la liberté; ils allaient quérir des provisions et ils lui préparaient ses repas. Cette tradition se retrouve, avec quelques variantes dans le nom, dans tous les pays où les Celtes ont habité. M. Gaidoz[1] voit dans ce personnage, qui ne se rattache ni à la tradition romaine ni aux légendes du moyen âge, une divinité celtique, une

[1] *Gargantua, essai de mythologie celtique*, in 8°, 1868, tirage à part d'un article de la *Revue archéologique*.

transformation de l'Hercule gaulois et, par suite, un dieu solaire : le soleil toujours altéré, buvant les fleuves et asséchant les fontaines.

A l'appui de cette opinion, on a décomposé le nom de Gargantua, et on l'a rattaché à une racine sanscrite qui signifie «avaler». Aujourd'hui encore *gargatta*, en italien, *garganta* en espagnol, *gargante* en languedocien, désignent le gosier. M. Baudry [1] conclut de la présence de ce mot dans les langues romanes du midi que la tradition de Gargantua est languedocienne et que Rabelais a recueilli ce mot à Montpellier. Rabelais aurait tout aussi bien pu le recueillir en Basse-Normandie où le gosier s'appelle encore aujourd'hui *gargant* ou plutôt, par suite de la prononciation locale, *guergant* (on prononce aussi «Guergantua»). La légende serait donc française, ou celtique si l'on veut, plutôt que languedocienne. Restait une objection, ce nom de Gargantua se rencontrait-il dans un monument authentique antérieur à Rabelais ? car après le succès de l'ouvrage, on aurait bien pu donner au géant légendaire le nom du géant littéraire. On connait l'épigramme faite à propos d'un administrateur concussionaire de la Suisse :

Le pauvre Suisse qu'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

Les aventures qui figurent dans le roman de Rabelais sont en effet devenues très-populaires, et je me rappelle avoir, dans mon enfance, entendu raconter à des paysans normands des historiettes

[1] *Revue de l'instruction publique*, 17 mai 1859.

que j'ai retrouvées plus tard dans le *Gargantua* ou le *Pantagruel*. que ces braves gens n'avaient certainement pas lus. Rien d'impossible donc à ce que, dans la légende, le nom du héros de Rabelais fût venu s'appliquer à des monuments attribués à un géant sans nom.

Mais on a retrouvé un texte. Charles Bourdigné, dit M. Gaidoz, en publiant en 1526 (c'est-à-dire huit ans avant la première «Chronique gargantuine» connue) sa *Légende de Maistre Pierre Faifeu*, s'écriait dans une «Ballade aux lysans» :

De Pathelin n'oyez plus les canticques,
De Jehan de Meun la grant jolyveté,
Ne de Villon les subtilles traficques,
Car pour tout vray ils n'ont que nacquetté [1].
Robert le Dyable a la teste abolie,
Bacchus s'endort et ronfle sur la lye,
Laissez ester [2] Caillette le folastre,
Les quatre fils Aymon vestuz de bleu,
Gargantua qui a chepveulx de plastre :
Oyez les faits Maistre Pierre Faifeu.

Ce nom de Gargantua associé au roman de la Rose, à ceux de Robert le Diable et des Quatre fils Aymon, nous prouve évidemment qu'il existait une chronique dont Gargantua était le héros avant la première édition connue des Grandes Chroniques.

Faut-il admettre que ce *Gargantua* est celui qui nous est parvenu sous le nom de Grandes Chroniques ? Cela ne nous semble guère probable. Dans les vers qui précèdent il n'y a pas d'épithète oiseuse. La comédie où Pathelin figure peut, à toute force, s'appeler un cantique, parce qu'on y parle en

[1] En bas-normand, «niqueter», prendre de petites choses, prendre peu, parce qu'on est difficile sur le choix.— [2] Reposer.

vers; le mot jolyveté, grâce mignarde, convient très bien à la première partie du roman de la Rose; les subtilités et repues franches de Villon sont fort connues et nous y revenons plus loin; Caillette était un fou, bouffon de Louis XII et de François I[er], auquel l'épithète de «folâtre» peut justement s'appliquer. Les quatre fils Aymon étaient souvent vêtus de bleu dans les manuscrits ornés de vignettes. L'attribut de «cheveux de plâtre» donné à Gargantua doit donc se rapporter à quelque aventure racontée dans le livre, peut-être à la métamorphose du géant en une de ces roches qui portent son nom.

Mais aucune aventure de ce genre ne figure dans les Grandes Chroniques et l'on ne saurait où la placer. Le livre mentionné par Bourdigné est donc perdu. On peut supposer que les Grandes Chroniques, que nous voyons apparaître quelque temps après, l'auront fait oublier.

Mais ces Grandes Chroniques que nous possédons, ces Grandes Chroniques différentes de la légende signalée par Bourdigné, contiennent nombre d'aventures que nous allons retrouver dans le *Gargantua* de Rabelais. Si ce petit livre n'est pas de Rabelais, il faut admettre que Rabelais a audacieusement abusé de la permission que se donnait plus tard Molière de prendre son bien dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, pour le transporter dans les *Fourberies de Scapin.* Nous aurons bien, en effet, à signaler quelques emprunts faits par Rabelais à ses devanciers sans qu'il en avertisse jamais; mais ici ce ne serait pas une simple imitation embellie, ce serait un plagiat.

XXIV.

On est donc amené à voir dans cet opuscule l'œuvre de Rabelais lui-même, la première ébauche de son roman. Une tradition, une légende courait sur un géant, il s'en sera emparé à tout hasard et sans dessein bien arrêté. Son éditeur est mécontent, il est contrarié d'avoir à supprimer son édition du *Testament de Cuspidius*, Rabelais lui bâcle en toute hâte un livre extravagant, mais amusant, dans lequel il entasse sans beaucoup de choix toutes les folies qui lui viennent à l'esprit. Il se garde d'y mettre son nom ; le livre paraît sans date, sans nom d'imprimeur et on le lance dans le public sans y attacher d'importance ; le livret a un immense succès. Rabelais alors se dit que ce qu'il a fait vaut mieux que ce qu'il a cru faire, il écrit une suite ; mais il soigne davantage son œuvre ; à côté des extravagances que les lecteurs ont approuvées, il place des idées sérieuses, des dissertations, des scènes de comédies, une critique spirituelle et hardie à la fois des idées, des hommes et des choses, et il résulte de cet amalgame le premier livre de *Pantagruel*, le second livre de l'ouvrage.

Il s'aperçoit alors que le premier livre n'est pas digne du second, que le portail est beaucoup trop mesquin pour l'édifice, et il écrit *Gargantua*, le premier livre du roman, et peut-être le meilleur de l'œuvre, sinon le plus philosophique.

Dans cette supposition, les impossibilités de travail disparaissent. Rabelais n'aurait pas eu en 1532 le temps d'écrire le *Gargantua* que nous avons,

mais il aura eu tout le temps de rédiger les *Grandes Chroniques*, qui ont dû être écrites de verve et où l'on sent à chaque page l'improvisation et une exécution hâtée.

XXV.

On insiste sur le peu de mérite littéraire des *Grandes Chroniques*. Il est impossible, dit-on, que ces extravagances aient obtenu tout le succès que Rabelais leur attribue. Ici il y a une réponse péremptoire. Cette Chronique se réimprime depuis trois siècles, et un public nombreux ne se lasse pas de l'acheter et de s'en repaître. Ce ne sont pas les lettrés, d'accord ; mais croit-on qu'au XVIe siècle la masse des lecteurs — je ne parle pas des savants, ni même des gens de cour — fût bien supérieure, intellectuellement, à nos classes populaires et agricoles qui se délectent aujourd'hui aux exploits extravagants et aux plaisanteries hasardées du premier *Gargantua*? [1]

Nous n'en sommes plus même là-dessus aux conjectures. Une *nouvelle édition* des *Grandes Chroniques* publiée en 1533, petit in 8° gothique, format allongé, qui offre quelques modifications dans le texte, se termine par les phrases suivantes :

> Gargantua vesquit cinq cens et ung an et eut de grosses guerres, desquelles je me tays pour le présent. Et eut ung filz de Badebec, son espouse, lequel a faict autant de vaillances que Gargantua. Et le porrez veoir par la vraye Chronique.

[1] Nodier. qui attribue aussi les Grandes Chroniques à Rabelais, fait remarquer que, si le style de l'ouvrage est généralement mauvais, le début, où l'auteur récuse le témoignage des historiens pour s'en tenir à celui des romans de chevalerie, est spirituel et digne de Rabelais.

laquelle est une partie imprimée. Et quelque jour que Messieurs de Saint-Victor voudront, on prendra la coppie de la reste des faictz de Gargantua et de son filz Pantagruel.

Il est évident que Rabelais seul a pu écrire ces lignes, dans lesquelles il renvoie à son *Pantagruel*, sous presse à ce moment ou peut-être récemment publié — sans oublier de donner en passant un petit coup de griffe à la bibliothèque de St-Victor, à laquelle il gardait rancune.[1]

Au reste les contemporains de Rabelais lui attribuaient les Grandes Chroniques. Ronsard dit dans l'Epitaphe d'un biberon, dont nous avons parlé :

Il chantait la grande massue
Et la jument de Gargantue.

Cette massue de Gargantua tient une grande place dans la *Chronique*, il n'en est pas question dans le Gargantua définitif; quant à la «jument», elle figure dans les deux ouvrages, mais son rôle est beaucoup plus important dans le premier que dans le second. Dans celui-ci on pourrait parfaitement s'en passer.

Voici donc, selon nous, l'ordre des publications;

Après l'insuccès du Testament de Cuspidius:

1. Les Grandes Chroniques,
2. Pantagruel, 2e livre du roman définitif,
3. Gargantua, 1er livre.

Les *Chroniques admirables* ont dû être publiées entre le second et le troisième ouvrage et ne sont pas de Rabelais.

Ces écrits n'ayant été analysés jusqu'ici que très

[1] Voir les *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, par Jacq.-Ch. Brunet, in 8°, Paris, Potier, 1852.

imparfaitement, nous croyons qu'on sera bien aise d'en trouver ici un extrait fidèle.

XXVI.

Les *Grandes Chroniques* se rattachent à la vaste série des romans celto-bretons. Le protagoniste est le célèbre Merlin l'enchanteur dont les *Prophéties*, recueillies par Geoffroy de Monmouth, ont été si souvent reproduites au moyen âge et jouissaient d'une pleine autorité au temps de Rabelais. C'est là qu'au siècle précédent on avait cherché une preuve de la mission de Jeanne d'Arc: «Une femme (Isabeau de Bavière) a perdu la France, une femme la sauvera.» Dans les romans du XIIIe siècle, Merlin, après maints services rendus au roi Artus, se laisse charmer par la beauté de Viviane, qui pour le garder à jamais auprès d'elle, l'enchante sous un buisson d'aubépine, où il rend encore des oracles, mais d'où il ne peut plus sortir. Le savant, selon l'interprétation moderne, s'est laissé charmer par la contemplation de la nature et ne peut plus s'en arracher. Il y avait chez Rabelais un côté mystique, que nous verrons percer dans ses derniers écrits, mais il était encore loin de là à l'époque où parurent les Chroniques, et il a négligé le Merlin enchanté et contemplateur pour le Merlin enchanteur et agissant.

Le célèbre magicien avait déjà fabriqué pour le roi Artus un navire merveilleux, qui voguait avec autant de facilité sur terre que sur mer; mais cette invention lui était inutile pour la guerre qui le menaçait. Les Gots et les Magots allaient fondre sur lui et il fallait, pour leur résister, un moyen ex-

traordinaire. Le moyen auquel Merlin eut recours n'était pas le plus expéditif, il faut le reconnaître, et les Gots et Magots eurent tout le temps de ruiner le pays avant qu'il pût être mis en œuvre.

Le savant se rend sur une montagne avec une fiole du sang de Lancelot du Lac, recueilli a la suite d'un tournoi où le chevalier avait été blessé, et quelques rognures des ongles de la reine Genièvre, femme du roi Artus et intime amie du susdit Lancelot. Puis, par la force de son art, il fabrique une enclume d'acier de la hauteur d'une tour, garnie de trois marteaux, battant avec un bruit de tonnerre. Il se fait apporter alors deux os enlevés à deux baleines de différent sexe; il arrose le premier du sang de la fiole et le place sous les marteaux, qui le réduisent en poudre; il en fait autant du second, auquel il ajoute les rognures des ongles de la reine Genièvre. De la première de ces poudres, il se forme peu à peu un géant de forme humaine, de la grosseur d'une baleine, mais bien proportionné; la seconde se transforme de même, par degrés, en une femme de taille analogue.

Cette formation ne fut complète qu'au bout de neuf jours. Le géant fut terminé le premier, mais le magicien le fit dormir jusqu'à ce que la femme fût au même point, et il employa ce temps à fabriquer une jument propre à servir de monture au couple géant. Cette fois il se contenta des ossements d'un cheval gisant dans la campagne; il les mit sur son enclume, les marteaux battirent et un moment après, on vit les os remplacés par une jument digne de ses futurs cavaliers; il l'envoya paître dans les champs et rompit l'enchantement

Le géant et sa compagne s'éveillèrent et s'entre-regardèrent. — Que fais-tu là, Gallemelle? dit l'homme à la femme. — Je t'attends, Grandgousier. — Merlin ne put s'empêcher de rire des noms qu'ils s'étaient donnés et leur ordonna de les garder; il les envoya ensuite chercher la jument; ils s'attardèrent en chemin, et à leur retour, Merlin leur dit qu'ils auraient un fils qu'ils devraient conduire en Angleterre quand il aurait sept ans. — Mais nous ne saurons pas le chemin. — Montez sur la jument que je vous ai donnée, tournez-lui la tête vers l'occident, elle vous conduira. — Et comment trouverons-nous des vivres? Il y a des gens qui achètent tous les blés aux cultivateurs; ils les enferment dans leurs greniers, puis s'entendent avec les boulangers qui forment une corporation, de manière que les pauvres gens ne peuvent se procurer de vivres ou les paient excessivement cher. S'ils réclament, on ne les écoute pas, parce que, ceux auxquels ils adressent leurs réclamations sont eux-mêmes les fournisseurs des marchands et intéressés à l'élévation du prix.

[On voit que le fameux pacte de famine qui fit tant de bruit au XVIII[e] siècle et dans lequel Louis XV était lui-même intéressé, existait déjà au XVI[e].]

Merlin trouva l'observation fondée, il provoqua une réforme dans le commerce des grains, et fit pendre quelques-uns des accapareurs; puis il quitta ses protégés après leur avoir laissé ses instructions. Ils pleurèrent tellement que, de leurs larmes, il se forma une fontaine où l'on peut faire cuire des œufs depuis la veille de Noël jusqu'au jour des Rois. Cette fontaine a encore une autre vertu:

neuf jours devant la St-Jean, il en sort un coq et une poule qui pondent des œufs gros comme des boisseaux; ces œufs rejetés dans ses eaux, deviennent des poulatrices, oiseaux merveilleux qui courent comme des autruches ou volent comme des canards, en portant des cavaliers sur leur dos.

Gargantua et Gallemelle s'ennuyaient très fort en l'absence de Merlin. Pour se distraire, Grangousier s'en alla un jour à la chasse. Quand il revint chargé de gibier, sa femme lui avait donné un beau géant, que son père salua du nom de Gargantua, «d'un verbe grec qui vaut autant à dire : Tu as un beau fils.» L'auteur se plaît à ces étymologies fantastiques, qui rappellent celles qu'on trouve çà et là dans les traductions de la Bible.

Quand il fut âgé de sept ans, on songea à le conduire en Angleterre, et l'on se mit en marche sur la jument. Gargantua armé d'une houssine, ouvre la marche. On se rend à Rome et de là on passe en Allemagne, puis en Suisse, en Lorraine et dans la grande Champagne, où la jument fait un exploit qui se trouve dans le *Gargantua* presque mot pour mot. Le lieu de la scène seul est changé.

En courant après la jument, Gargantua se blessa à l'œil et au pied; il se trouva fatigué et s'assoupit. Il dormit deux mois. La terre s'affaissa de soixante coudées sous son corps; des brebis passèrent un jour sur lui; dans son sommeil, il les prit pour des insectes parasites et en écrasa un certain nombre du doigt. Le berger crut qu'il y avait là un loup et courut pour sauver le reste de son troupeau, le géant dormait la bouche ouverte, le berger en courant tomba dans ce précipice bé-

ant et se crut perdu, mais il trouva un asile entre les dents du géant et plus tard sortit sain et sauf de cet abîme. Cette aventure reparaîtra amplifiée dans *Pantagruel*.

Arrivés sur les limites de la Normandie et de la Petite-Bretagne, au bord de la mer, les voyageurs demandèrent le chemin pour aller en Grande-Bretagne, on leur dit qu'il fallait traverser la Manche, ils s'arrêtèrent alors pour délibérer. Gargantua et Gallemelle avaient, pour montrer leur force, détaché des Alpes deux énormes rochers, qu'ils manœuvraient sans peine. Ils les déposèrent un moment, et déchargèrent aussi la jument d'une partie des vivres qu'elle portait. Les Bretons du voisinage se glissèrent derrière les rochers, et trouvant les provisions de bonne prise, ils dévalisèrent sans bruit nos géants. Grandgousier s'en aperçut, il entra dans une furieuse colère et menaça de manger toutes les vaches du pays et de tarir ainsi la source du beurre de Bretagne. Les habitants effrayés demandèrent pardon et offrirent deux mille de leurs vaches en dédommagement. Le pardon fut accordé, mais pour ôter aux Bretons les moyens de se glisser inaperçus dans le camp, Grandgousier et Gallemelle jetèrent leurs rochers dans la mer. Ils y sont encore. L'un est le mont St-Michel-en-mer où l'on va à pied pendant les grandes marées. On a bâti dessus un château fort, une église, un monastère longtemps florissant, qui a été remplacé depuis le commencement de ce siècle par un pénitencier. Il y a un hameau de pêcheurs au pied du rocher. Le bloc porté par Gallemelle était plus petit, elle le jeta à quelque distance du mont St-Michel, c'est

aujourd'hui le mont Tombelaine, qui a été aussi une forteresse pendant le moyen âge. Cette explication des curiosités naturelles par les aventures de personnages fantastiques reparaît souvent dans *Gargantua* et dans le premier livre de *Pantagruel.* Virgile, du reste, en fournit de nombreux exemples dans l'*Enéide*.

La soumission des Bretons ne suffit pas à Grandgousier, il lui prit fantaisie d'aller à Rennes, et de prendre la grosse horloge de la ville pour la suspendre à l'oreille de son fils Gargantua, qu'il craignait de perdre dans les marais qui sont entre St-Michel et Dol. Ce joujou amusa beaucoup Gargantua, mais les Bretons désolés d'être privés de leur trésor, vinrent le réclamer avec tant d'instance que Grandgousier le leur rendit. Ce fut un des derniers actes de sa vie. Les deux époux eurent si chaud que la fièvre les prit et ils moururent faute de rafraîchissements intérieurs.

Gargantua est au désespoir ; il se console pourtant peu à peu, il va à Paris, et c'est alors qu'il lui arrive cette aventure des cloches que nous retrouverons détaillée dans *Gargantua*. En retirant de sa poche les cloches qu'il y avait serrées, il en fit tomber un pauvre diable d'Auvergnat — les *Chroniques admirables* disent un Haut-Normand — que le géant avait ramassé un jour, dans la pensée de le manger plus tard. Ce personnage devint tailleur dans le premier roman, imprimeur dans le second. Ce détail reparaîtra perfectionné dans *Gargantua*, sous la forme de pélerins mangés pêle-mêle avec des feuilles de laitue.

Gargantua retourne au bord de la mer, et là il ren-

contre un inconnu qui lui apprend que Grandgousier a été enterré sous le mont St-Michel, et Gallemelle sous le mont Tombelaine. — Est-ce vous qui avez nom Merlin? demande le géant. Dans ce cas, je suis tout à vous; prenez pitié du pauvre orphelin. Merlin lui dit qu'il faut aller en Angleterre, mais la jument s'effraie à la vue des vagues de la marée montante et s'enfuit en renaclant. «Laisse-la courir, tu la retrouveras en Flandre, lui-dit Merlin. C'est d'elle que naîtront les belles juments de Flandre.» — Et les bons chevaux bretons, ajoutent les Chroniques admirables. Ce dernier livre fait ensuite voyager Gargantua à Angers, où il combat contre un géant qu'il transforme en rocher à écho; les Grandes Chroniques le font partir immédiatement pour l'Angleterre sur une nuée, que fait paraître Merlin.

Il était temps pour eux d'arriver. Le roi Artus venait de perdre deux grandes batailles contre les Gots et les Magots et il se trouvait dans le plus grand embarras, car ces Magots étaient de terribles gens. Il en avait fait un prisonnier et il tremblait rien qu'à le voir. Averti par Merlin, Artus vient au devant de Gargantua, qui se met à son service. Il lui parle de son fameux Magot. — Gargantua se le fait amener. — Voulez-vous qu'il ne vous fasse plus trembler? dit-il au roi. — Faites ce que vous voudrez, répond Artus. Le géant saisit le prisonnier par le collet et le jeta en l'air si haut, si haut qu'on le perdit de vue. Quand il retomba, il était aussi froissé que si la grosse Tour du Louvre fût tombée sur lui.

Merlin fabriqua à Gargantua une massue — celle

dont parle Ronsard — si grosse qu'il fallut l'apporter sur une charrette, dit une des Chroniques, sur un navire, dit l'autre. Gargantua jura alors de ne boire ni manger qu'il n'eût exterminé tout ce qu'il y avait de Gots et de Magots. Il tint parole, il se jeta au milieu de l'armée, jouant de la massue à droite et à gauche, si bien que l'armée d'Artus venue pour l'appuyer, n'eut à faire que le pillage.

Il y eut à la suite de cette victoire de grandes réjouissances à Londres et des feux de joie par tout le royaume. Le roi offrit alors à son sauveur un repas du genre de ceux qui figurent plus d'une fois dans *Gargantua*. On servit pour entrées les jambons de cinq cents pourceaux salés, sans les andouilles et boudins ; il y avait «dans le potage» la chair de trois cents lièvres ; on servit quatre cents pains pesant, chacun, cinquante livres et deux onces, et la chair de deux cents bœufs gras ; il y avait aussi quatre «puissants hommes» qui à chaque morceau que mangeait Gargantua, lui jetaient, chacun, une grande «pellée de moutarde en la gorge.» On lui servit pour dessert une tonne de pommes cuites, et il but six pipes de cidre et sept à huit tonneaux de godaille (*good ale*).

Le roi fait faire à Gargantua un habillement complet, chemise comprise — ces détails se retrouveront dans le roman définitif : — pour la chemise 802 aunes $^1/_3$ de toile ; pour le pourpoint, 105 aunes $^1/_4$ de satin carmoisi et jaune ; plus 32 aunes et un demi quart pour la bordure, 200 aunes et $^3/_4$ d'écarlate pour les chausses, etc., etc. Ces mesures sont encore amplifiées dans les Chroniques Admirables ; ainsi pour le pourpoint, il y a 700 aunes de

satin jaune et bleu, 437 aunes 1/4 de satin moitié vert, moitié bleu, etc., etc.

Gargantua fut fier comme un paon qui fait la roue quand il se vit dans ce costume; il mit ses deux mains dans ses poches, et se dressant sur ses jambes : «Il fait bon, dit-il, suivre le conseil d'un prudent et sage homme, tel que Merlin», et Merlin ayant paru sur ces entrefaites, il s'avance vers lui et lui dit qu'il est au comble de la joie et que jamais homme au monde n'a été aussi heureux que lui.

Cependant il n'avait pas de gibecière et il en voulait une. Il imagina de la demander en peau de loup, il fallut bien le satisfaire. On se mit à faire la chasse aux loups et tout alla si bien qu'en trois jours et trois nuits, on recueillit assez de peaux de loups pour doubler la gibecière; mais depuis lors on n'a plus revu de loups dans le pays, excepté aux jambes des habitants, sous forme d'ulcères.

Le roi Artus eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir contre les Hollandais et les Irlandais, qui refusaient d'acquitter le tribut auquel ils avaient été soumis. Il fallait traverser la mer. Merlin fait entrer Gargantua et l'armée dans une nuée; une heure après, tout le monde est en Irlande Gargantua s'approche de la ville de Rebrotsin ou Reborsin — vous la chercheriez en vain sur la carte — et fait prévenir le roi qu'il l'attend avec son armée. Le roi sort avec cinq cents hommes; le géant remplit ses poches de prisonniers, et pendant que l'armée se sauve, il va retrouver ses gens avec son butin. Les prisonniers s'élevaient à huit cent neuf, plus un qui s'était trouvé étouffé. Une

trève fut conclue, la ville paya sa rançon en harengs frais et en sardines salées. Gargantua déjeuna d'une partie, puis s'endormit.

On résolut de le tuer pendant son sommeil, mais les Irlandais, au nombre de 217, qu'on avait envoyés pour le surprendre, tombèrent dans sa bouche, qui était ouverte. A son réveil il eut soif et alla boire à la rivière voisine, qu'il mit à sec, et de plus il avala sans s'en apercevoir un bateau chargé de poudre. Il se sentit quelque peu indisposé; les médecins que l'on appela, jugèrent qu'il fallait explorer l'intérieur du corps et l'on y descendit avec une torche — nous retrouverons ce détail au chapitre XXXIII de *Pantagruel* — on y remarqua force planches, dont on jugea impossible de débarrasser le malade autrement qu'en y mettant le feu. On lui jeta alors dans la bouche une charretée d'allumettes enflammées et on l'engagea à fermer la bouche. On l'avait placé de manière à ce qu'il tournât le dos à la ville, une explosion eut lieu; une notable partie de la ville fut endommagée, mais Gargantua se trouva parfaitement guéri. Dans une dernière bataille, Gargantua tua pour sa part 100,210 hommes, sans compter les vingt qui faisaient les morts sous les autres. Le roi et les barons furent faits prisonniers; les barons furent logés dans une dent que Gargantua s'était creusée jadis en rongeant des pierres. Quant au roi, il fut mis dans un des compartiments de la gibecière, et c'est ainsi lesté, que le géant alla trouver le roi Artus.

Tout n'était pas fini cependant. On vit apparaître dans le pays un géant qui se porta défenseur des Gots et des Magots. Gargantua le rencontra

à cinq lieues de Londres au moment où il venait de détruire une bourgade. Il s'élança sur Gargantua. Celui-ci l'évita, heureusement pour lui, malheureusement pour un chêne, qui en fut renversé. Gargantua sauta sur le géant et lui plia les reins «en la forme et manière que l'on plierait une douzaine d'aiguillettes», le mit en sa gibecière, et le porta à la cour du roi Artus. Le bon Gargantua demeura à cette cour deux cents ans trois mois et quatre jours, puis il fut ravi au pays des «faées».

XXVII.

C'est ainsi que se terminait la première édition. Nous avons déjà dit que dans une édition postérieure qui se faisait au moment où *Pantagruel* était sous presse, l'auteur renvoie à cet ouvrage pour la suite des aventures arrivées à Gargantua.

Cet opuscule est une ébauche, écrite au courant de la plume, sans aucune sorte de prétention; mais on y reconnaît partout le genre d'imagination, les exagérations et les plaisanteries particulières à Rabelais. Le géant Gargantua que nous voyons agir ici, est bien le même grand enfant que nous allons retrouver dans l'ouvrage, quand il agit en qualité du géant, — avec cette différence pourtant qu'ici c'est toujours le grand enfant qui est en scène, tandis que dans l'ouvrage définitif, il n'a ce caractère que par moments et précisément dans des circonstances empruntées aux Chroniques, ou qui ne sont que le développement de celles qu'on y rencontre. Ces chapitres sont généralement les moins bons de l'œuvre définitive, mais ils avaient plu au public et l'auteur ne voulut pas y renoncer.

Cette première Chronique est restée populaire, comme nous l'avons dit; on n'a pas cessé de la réimprimer, avec des gravures sur bois, plus que naïves; nous en avons sous les yeux une édition «corrigée et mise en plus beau français que les précédentes», imprimée à Montbelliard, chez Henri Barbier, sans date, mais qui doit être de 1872. Les événements sont les mêmes, à cela près qu'on a élagué de l'édition populaire une foule d'incongruités qui figurent dans le texte du XVI[e] siècle. Elle n'a que 29 pages d'impression in 12.

Les *Chroniques admirables* figurent aussi sur les étaux populaires à côté des *Grandes Chroniques*, sous le nom de *Vie de Gargantua*, que leur donne déjà une édition du XVI[e] siècle; cependant on les rencontre moins fréquemment que les premières.

Les événements sont les mêmes et le plus souvent le récit est textuel. Certaines parties cependant paraissent avoir été récrites et le nouveau rédacteur, s'il n'est ni Normand ni Parisien est tout au moins fort expert sur la topographie du «pays de sapience» et des environs de Paris. Les mesures, déjà fort exagérées, de l'original reparaissent ici doublées et même triplées. Nous en avons cité quelques exemples. Plusieurs aventures ont reçu des développements, d'autres ont été ajoutées. Il y a trois chapitres copiés à peu près textuellement de *Pantagruel*, puis toute une série de faits d'armes où nous voyons figurer un nouveau géant, Galimassue, avec lequel Gargantua se mesure.

Les trois chapitres extraits de *Pantagruel* sont assez mal amenés entre l'arrivée de Gargantua en

Angleterre et sa grande guerre contre les Hollandais et Irlandais. Le récit de cette guerre est suivi de quelques aventures où l'auteur cherche à être plaisant sans réussir. Il y a entre autres l'extraction d'une dent de Gargantua, pour laquelle il faut employer un cable de quatre ou cinq cents toises de long, gros à l'avenant, et attelé de quatre ou cinq cents chevaux légers. Tout cela est exposé en fort mauvais style. La diction devient brusquement meilleure quand l'auteur nous raconte l'histoire du géant Gallimassue, suscité par le nain Oberon pour combattre Gargantua, mais ce style n'a rien de commun avec celui de Rabelais; il rappelle celui des romans de chevalerie du XVe siècle pour le ton général de la narration, bien que la phrase soit du XVIe. Ce petit livre est évidemment une compilation des *Grandes Chroniques*, de *Pantagruel* auquel l'auteur fait des emprunts et des allusions, et d'une chronique chevaleresque oubliée, reliés ensemble par quelques chapitres et aventures insipides. Tout, dans cette compilation, dénonce un plagiaire qui a voulu exploiter à son profit le double succès de Rabelais.

M. Paul Lacroix, qui a publié en 1872 [1] une édition de cette seconde Chronique, soutient que l'ouvrage est de Rabelais lui-même. Mais M. Paul Lacroix n'est pas heureux dans ses trouvailles de ce genre. Il nous a donné sous les noms de Molière [2] et de La Fontaine [3] des ouvrages dont le Contemplateur ni

[1] Librairie des Bibliophiles, petit in 8°. — [2] *La Jeunesse de Molière, suivie du ballet des Incompatibles,* pièce en vers inédite de Molière. Bruxelles, 1856, petit in 8°, — [3] *Œuvres inédites de Jean de La Fontaine, 1863, in 8°.* Hachette. —

le Bonhomme ne se sont rendus coupables. Ses prétendues trouvailles d'œuvres inédites de Rabelais ne sont pas de meilleur aloi.

XXVIII.

Cette observation s'applique surtout au *Disciple de Pantagruel* [1], publié par lui en 1875. L'éditeur prétend que cet ouvrage est l'ébauche de *Pantagruel*, comme les *Grandes Chroniques* sont l'ébauche de *Gargantua*. Son argumentation est curieuse. Quelques pages du *Disciple* ont passé dans une mauvaise copie du Ve livre du roman; donc Rabelais, qui est l'auteur du Ve livre, est aussi l'auteur de ces pages et par conséquent du *Disciple*. Voilà le premier argument; voici le second: Maintenant que l'authenticité du *Disciple* est prouvée, on ne peut douter que Rabelais ne soit l'auteur du Ve livre, puisqu'il a inséré dans ce livre des morceaux qu'il avait déjà placés dans le *Disciple*. On ne peut mieux raisonner, et nous recommandons cet argument aux futurs auteurs de Logiques et de Rhétoriques comme un des plus jolis exemples qu'on puisse trouver du cercle vicieux.

Quant à l'ouvrage en lui-même, il est absolument impossible qu'il soit de Rabelais. Ce n'est ni son esprit ni son style. Tout le livre, du commencement à la fin, se compose d'une liste d'exagérations toujours les mêmes. Ces exagérations peuvent amuser à la première page, mais elles sont insipides à la seconde, insupportables à la troisième. Or il y a quatre-vingts pages sur le même ton. Si quelques pas-

[1] Librairie des Bibliophiles, petit in 8°.

sages de cette inepte production se sont glissés dans le V[e] livre de Rabelais, c'est que ceux qui ont achevé l'ouvrage après la mort de l'auteur ont pris tout ce qui leur tombait sous la main pour donner à ce livre une étendue en rapport avec les premiers.

Ajoutons que Rabelais aurait composé cette monotone et lugubre plaisanterie au moment où il avait déjà donné au public *Gargantua* et le premier livre de *Pantagruel,* deux chefs-d'œuvre. Jamais Rabelais, même pour faire un écrit populaire, n'aurait pu se déguiser à ce point.

M. Lacroix invoque, comme preuve du succès de cet opuscule, les divers titres sous lesquels il a été publié au XVI[e] siècle. Voici quelques-uns des noms sous lesquels on l'a successivement déguisé : *La Navigation du compagnon de la Bouteille; Voyage et navigation de Bringuenarilles, cousin-germain de Fesse-pinte; Voyage des îles et terres heureuses, fortunées et incognues ; le Voyage et navigation que fit Panurge, disciple de Pantagruel, aux îles incognues et estranges, de plusieurs choses merveilleuses difficiles à croire, qu'il dict avoir veues,* etc. — Il est évident que, si le livre s'était bien vendu, on ne lui aurait pas cherché tant de noms.

Dans la notice, M. Paul Lacroix persiste à identifier Rabelais et Panurge, et il l'appelle un protestant libertin. Panurge est libertin sans doute, mais il est très bon catholique : voir plutôt la scène de la tempête — et de plus c'est insulter grossièrement Rabelais que de le comparer à ce bouffon — spirituel, il est vrai, — mais sans cœur et sans vergogne. L'analyse du livre prouvera assez que cette assimilation n'a aucune raison d'être.

De l'Aulnaye, l'un des plus ingénieux éditeurs de Rabelais, appelle le Disciple «la plus misérable, la plus bête, la plus plate production» que puisse enfanter l'esprit humain. Jacques-Charles Brunet est aussi d'avis que Rabelais n'a pu se rendre, en 1537 ou 1538, coupable de cette «plate facétie.»

Voici le chapitre le plus piquant et le plus spirituel du volume :

Comme (le géant Bringuenarilles) estaît ung jour au bort de la mer, près d'un moulin à vent, auquel il y avait un gros mastin de chien, lequel ne cessait d'abbayer après le dict Bringuenarilles ; parquoy il ne pouvoit reposer nuict ni jour, dont il fut si fort despité que, par fureur et ire, il ouvrit la bouche si grande qu'il dégloutit et avalla le dict moulin tout entier, sans rompre ny casser aulcune chose, avecq le musnier et son chien tout en vie, tant avoit la bouche grande et fendue, parquoy vous pouvez tous croire qu'il eust bien avallé ung noyau de cerise tout entier.

Et pource qu'il avoit les narines proportionneez à la bouche, et que le vent donnoit dedans, ledict moulin mouloit et tournoit en son estomach, comme s'il eust esté en pleins champs. Toutefois il print bien audict meusnier de ce qu'il avoit encore force sacz pleins de blé, parquoi il laissa tousjours muldre et tourner le dict moulin. Ce nonobstant, quand il n'eut plus que mouldre, le feu se print es meules, et brusla ledict moulin dedans le ventre dudict Bringuenarilles ; parquoy il tumba en fiebvre continue, tant à cause du feu que du claquet d'icelluy moulin. Il mourut le jour mesme qu'il trespassa; toutefois ledict musnier et son chien se saulverent par les narrines, qui demourerent ouvertes, et pource que l'asne du musnier rompit son licol, il s'en courut à tous les diables après son maistre à travers champs, et vous après.

Cette plaisanterie «et vous après», qui a pour but d'associer le lecteur aux mésaventures d'un personnage, reparaît à chaque instant dans le *Disciple de Pantagruel.* On ne la trouve jamais dans les ouvrages authentiques de Rabelais.

Dans le IV[e] livre, Rabelais nous parle aussi de Bringuenarilles, grand avaleur de moulins à vent, mais il le fait mourir d'une façon moins extraordinaire.

CHAPITRE IV.

LIVRE I. – GARGANTUA.

I. L'EDUCATION.

SOMMAIRE. — 1. Généalogie de Gargantua. — 2. Les *Fanfreluches antidotées*, les Prophéties de Nostradamus et les deux Napoléon. — 3. Ch. Nodier, Mellin de St. Gelais et les fanfreluches. — 4. Naissance de Gargantua. Les propos des «beuveurs.» V. Hugo et Rabelais. — 5. Enfance de Gargantua. — 6. Enfilade de proverbes, Rabelais et Molière. — 7. Première éducation de Gargantua. — 8. Gargantua et Eudémon. — 9. Le duc de Berry au Parlement. — 10. Bossuet et Fénelon éducateurs. — 11. La jument de Gargantua et Diane de Poitiers. — 12. Gargantua à Paris. — 13. Il enlève les cloches de Notre-Dame. — 14. Maître Janotus de Bragmardo. — 15. Sa harangue. — 16. Les cloches sont rendues et le harangueur récompensé. — 17. Gargantua tour à tour géant et homme ordinaire. — 18. Gargantua et ses premiers instituteurs. — 19. Gargantua étudie sous la direction de Ponocrates. — 20. Emploi de la journée; qu'il est bon de se lever matin. — 21. Emploi de la matinée. — 22. Emploi de l'après-midi — 23. Exercices physiques pendant les jours de pluie. — 24. Réflexions sur ce plan d'études.

I.

Passons à l'ouvrage authentique de Rabelais.

Nous suivrons notre auteur pas à pas, nous ferons des digressions quand il en fait, et quelquefois même lorsqu'il n'en fait pas.

Le premier livre est un des meilleurs de l'ouvrage; il serait meilleur encore si l'auteur s'était moins souvenu de la Chronique gargantuine; cette Chronique ayant obtenu un grand succès, il a cru à propos de conserver celles des aventures qui

avaient paru les plus amusantes ; mais au moins ici les a-t-il assaisonnées d'idées qui doivent leur faire trouver grâce auprès des lecteurs sérieux :

En faveur de la raison,
Faisons grâce au badinage.

Pour la naissance et généalogie de Gargantua, Rabelais nous renvoie à *Pantagruel.* «Je vous remetz, dit-il, à la grande Chronique pantagrueline reconnaître la généalogie et antiquité de Gargantua. En icelle, vous entendrez...» Il résulte clairement de ces paroles que la Chronique pantagrueline existait déjà. Si Rabelais emploie le futur, c'est qu'il se met à la place des lecteurs, qui commenceront naturellement par le livre refait, puisque ce livre porte le numéro premier.

L'auteur se montre assez peu respectueux pour les droits de naissance et les traditions de famille :

Je pense, dit-il, que plusieurs sont aujourd'hui empereurs, rois, ducs, princes et papes, en la terre, lesquels sont descenduz de quelques porteurs de rogatons et de costrets. Comme, au retour, plusieurs sont gueux, souffreteux et misérables, lesquels sont descenduz de sang et ligne de grands rois et empereurs . . .

Quant à moi, continue-t-il, je crois que je suis descendu de quelque riche roy ou prince au temps jadis. Car onques ne vistes homme qui eust plus grande affection d'estre roy et riche que moy ; afin de faire grande chère, pas ne travailler, point ne me soucier, et bien enrichir mes amis et tous gens de bien et de savoir.

Rabelais, malgré ces plaisanteries, n'est pas un ennemi de la noblesse ni de la royauté. Ses railleries n'ont rien de malveillant et sont de la même nature que celles que l'on voit les dévots se permettre envers leurs saints. Les ouvrages fami-

liers de dévotion composés au XVIe siècle, les sermons surtout, contiennent, à l'endroit des personnages de l'Evangile et de la légende sacrée, une foule de traits aussi peu respectueux que le sont les paroles et les récits de Rabelais à l'endroit de la monarchie ou de la religion, et ne tirent pas plus à conséquence. Ce sont des familiarités, rien de plus.

La généalogie de Gargantua n'a pas été fabriquée de toutes pièces comme celle des ducs de Lorraine qui prétendaient descendre de Charlemagne, comme celle de la maison de France que les uns font descendre d'un boucher, (voyez Dante et le poème de *Hugues Capet*, édité il y a quelques années), les autres d'un certain Robert le Fort dont l'histoire ne paraît pas beaucoup plus authentique. Celle de Gargantua fut, au dire de Rabelais, découverte par hasard dans un tombeau antique, si long, si long qu'on n'a jamais pu en trouver le bout. Là, au milieu de flacons rangés comme des quilles, on aperçut un petit volume d'écorce, contenant, outre la généalogie de Gargantua, déjà publiée dans *Pantagruel*, une suite de vers amphigouriques que Rabelais appelle lui-même des *fanfreluches antidotées*, autrement dit : des balivernes antidatées, des prédictions en l'air, car «fanfreluches» est probablement une combinaison des mots italiens : *fanfaluca*, feuilles légères emportées par le vent, et de *farfalla*, papillon. Cette manière de fabriquer des mots est familière à Rabelais.

II.

Les «fanfreluches antidotées» sont en strophes de huit vers. C'est une imitation visible de la manière

et des prophéties de Nostradamus, qui ne furent réunies en volume que vingt ans après (1555), mais qui couraient déjà manuscrites.

Ce Nostradamus était médecin, comme Rabelais; il fut même médecin du roi Charles IX, qui le prit au sérieux; il dédia à deux reprises différentes ses premières *Prophéties* à Henri II (1555 et 1558). Les autres furent présentées après sa mort à Henri IV. Elles sont en mauvais vers rimés, mais rhythmés à la façon des chansons de geste, c'est-à-dire bravant la règle de l'hiatus et admettant au besoin, après le premier hémistiche, une syllabe muette qui ne compte pas dans la mesure, comme dans cette chanson populaire :

> Avait pris fem*me* le sire de Framboisy,
> La prit trop jeu*ne*, bientôt s'en repentit.

Elles sont disposées, les unes en quatrains, les autres en sixains. Comme elles n'offrent généralement aucun sens, on y trouve tout ce qu'on veut; c'est l'ordinaire des prédictions, qu'elles viennent de Nostradamus ou des spirites.

A la centurie IV, quatrain 54, on lit les vers suivants :

> De nom qui onques ne fut au roy gaulois,
> Jamais ne fut un foudre si craintif,
> Tremblant l'Itale, l'Espaigne et les Anglois,
> De femme estrange grandement attentif.

Les commentateurs ont eu l'art de découvrir là l'histoire de Napoléon Ier, après coup, bien entendu.

Les vers suivants qui figurent à la centurie VIII, quatrain 57, annoncent, si l'on en croit les commentateurs, l'avènement du même Napoléon à l'empire :

De soldat simple parviendra en empire,
De robe courte parviendra à la longue;
Vaillant aux armes, en église, ou plus pyre,
Vexer les prêtres comme l'eau fait l'éponge.

Napoléon Ier fut petit officier ; il devint empereur, prit le manteau impérial et fut vaillant en église, puisqu'il rétablit les pompes du culte catholique. Quant à vexer le clergé, comme l'eau vexe l'éponge, cela veut dire qu'il devait le remplir de sa personnalité, lui imposer si bien l'approbation et l'admiration de tous ses actes, que cela devenait pour les prêtres une vexation des plus gênantes.

Je viens d'ouvrir le livre au hasard ; à la page 182, centurie X, quatrain 30, je trouve les vers suivants, dans lesquels il est facile de voir la chûte de Napoléon III :

Neveu et sang du saint nouveau venu,
Par le surnom soustient arcs et couvert,
Seront chassez, mis à mort, chassez nu,
En rouge et noir convertiront leur vert,

Napoléon III était neveu et sang de Napoléon Ier, qui se fit mettre dans le calendrier sous le nom de St. Napoléon ; son surnom de neveu du grand homme le soutint et le couvrit ; en écrivant le mot *arcs* avec un *t*, on peut prouver aussi qu'en faisant exécuter la loi votée par le gouvernement républicain de 1848 pour l'achèvement du Louvre, il se montra le soutien des arts ; les Bonaparte ont été chassés de France, non pas nus assurément, puisque arrivés sans fortune, ils sont sortis fort riches, mais au moins ont-ils été privés du trône. Leur couleur était le vert, elle a été changée en sang rouge par les batailles perdues, et en noir, couleur de deuil.

Il est évident que ce quatrain — que j'ai pris au hasard — dira tout le contraire pour peu qu'on se donne la peine de le vouloir. Ainsi on peut y montrer aussi l'avènement de Napoléon III, en appliquant les verbes «seront chassés et mis à mort» aux républicains de 1851; quant au vert, il symbolisera le printemps de leur jeune république.

Arrivons aux «fanfreluches antidotées» de Maître François. On y trouvera le même rhythme, à cela près que nous avons affaire ici au vers moderne de dix syllabes. Le procédé est aussi le même que celui de Maître Michel, mais avec des rapprochements souvent bizarres qui nous avertissent que l'auteur se gausse de nous.

Voici le second huitain :

Aulcuns disaient que leicher sa pantoufle
Estoit meilleur que guaigner des pardons ;
Mais il survint un affecté maroufle.
Sorti du creux où l'on pêche aux gardons,
Qui dist: Seigneurs, pour Dieu, nous engardons,
L'anguille y est: et en cest estau musse.
Là trouverez (si de près reguardons)
Une grand tare au fond de son aumusse.

Les «pardons», désignent ici les indulgences; «pour Dieu, nous engardons», c'est-à-dire : gardons-nous; l'étau, c'est une stalle ou même une très petite boutique; quelques éditeurs proposent de lire: «étang», ce qui nous semblerait en effet préférable; «musser», c'est «cacher», ce mot s'emploie encore en Normandie ; une tare, c'est une défectuosité, et l'aumusse, une fourrure que portent les chanoines.

Voici l'explication que donne de cette strophe l'édition *variorum :*

Bien des gens disaient que baiser la pantoufle (du pape

Jules II) valait mieux que de pratiquer des austérités, mais il survint un rusé personnage (Calvin) échappé du lac de Genève, qui dit à tout le monde : Pour Dieu, messieurs, gardons-nous de l'évêque de Rome ; il y a ici anguille sous roche, et nous trouverons, si nous y regardons de près, qu'il a le fond du cœur rempli d'erreur et de vices.

C'est ingénieux; mais, pour peu que vous en ayez envie, vous y trouverez aussi Henri VIII et le schisme d'Angleterre :

S'humilier devant Henri, le despote, vaut mieux que rester fidèle à l'église romaine, qui distribue des pardons ; mais Thomas Morus, qui revenait de son île d'Utopie, système creux où se laissent pêcher les étourdis, s'écrie : Prenons garde, seigneurs, si Henri se sépare de l'église, c'est qu'il a ses raisons ; il y a anguille sous roche ; regardez bien et vous verrez que, si le roi se déclare chef de l'église anglicane, et prend le rôle d'un prêtre enveloppé d'une aumusse, c'est qu'il y a de grands vices au fond de son âme.

Cette explication vaut l'autre. Avec un peu de bonne volonté on en trouverait facilement une troisième ou une quatrième. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à cette bagatelle placée par Rabelais à la porte de son livre. Il est probable cependant qu'il y a bien çà et là dans ces vers quelque allusion rapide à tel fait ou à tel personnage du jour, mais il n'y a pas là évidemment de système suivi d'allusions. Rabelais a voulu tout simplement s'égayer aux dépens des faiseurs de prophéties, astrologues, chercheurs de pierre philosophale et tels autres dupes et charlatans qui enveloppaient leur ignorance de prétentieuses et inintelligibles formules. C'est, sous ce rapport, la continuation de la guerre déclarée à ces sortes de gens dans les *Almanachs* et la *Prognostication*.

III.

Ch. Nodier s'égaie fort de la peine que s'est donnée Esmangart pour expliquer les «fanfreluches antidotées» :

Sa verve hardie (de Rabelais), qui bravait jusqu'aux croyances les plus solennelles, ne se serait pas gratuitement embarrassée de tous ces mystères inextricables pour exprimer je ne sais quelles idées qu'on lui prête et qui étaient au fond très communes. Quand il prend la forme de l'énigme, c'est ordinairement pour la débrouiller lui-même, et c'est une véritable dérision que de chercher le mot introuvable de l'énigme des fanfreluches, amphigouri dont la mode commençait à s'établir de son temps — et qui n'a point de sens parce qu'il n'a pas plu à l'auteur de lui en donner un. Mettez le commentaire historique à la place (de l'énigme) et vous ôtez à la fois à Rabelais toute sa raison et son esprit.[1]

Mais les vers des Fanfreluches antidotées sont-ils bien de Rabelais ? Nous trouvons dans les Œuvres d'un de ses contemporains et amis, Mellin de St-Gelais, une pièce de vers intitulée *Enigme*, qui, pour le ton, pour le rhythme, pour le style, rappelle complètement les Fanfreluches. En voici la première strophe :

Le grand vainqueur des hauts monts de Carthaige,
Accompagné de quatre fins valets,
Vint l'autre jour demander son partaige
Tout rasibus des portes de Chalais,
Et demanda à Jean de Pont-Alais
S'il y avait des dents de Mégéra.
— Ouy, dit-il, et le coq du Palais
Vous a mandé que bientôt neigera.

Les Fanfreluches, débutent à peu près de la même manière :

[1] Ch. Nodier. *De quelques ouvrages satiriques et de leur clef.* Techener, 1834.

[Il est v]enu le grand dompteur des Cimbres,
[Pas]sant par l'air de peur de la rousée, etc.

L'imitation est évidente; mais qui a imité? Est-ce Rabelais? est-ce Mellin? Rabelais maniait difficilement le vers, nous avons déjà eu l'occasion de le voir, tandis que Mellin était passé maître en fait de versification. Or nous trouvons à la fin de *Gargantua*, une pièce qui, à l'exception des deux premiers vers, figure dans toutes les éditions des Œuvres de Mellin. Ne pourrait-on pas supposer que l'*Enigme*,—qui ne se trouve que dans l'édition princeps de St-Gelais — serait une première version des Fanfreluches, version que Rabelais aurait rejetée comme trop transparente, que Mellin aurait insérée dans sa première édition pour ne pas perdre son travail, et qu'on aurait supprimée des autres pour ne pas le compromettre? Il n'est pas difficile, en effet, d'y retrouver Clément Marot, l'inquisiteur Bouchard, Diane de Poitiers, etc. Dans ce cas, ou Rabelais aurait écrit lui-même les Fanfreluches qui figurent dans son livre, ou, ce qui est plus probable, puisqu'il est impossible de découvrir la moindre différence dans le style, les aurait fait composer par son ami Mellin.

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un prosateur se serait adressé à un poète pour lui demander une pièce de vers dont il jugeait avoir besoin, de même qu'un paysagiste demande à un autre artiste de lui peindre ses personnages. On sait que les personnages qui figurent dans les paysages de Claude Lorrain ont été généralement peints par une main étrangère, et que Balzac n'est l'auteur d'aucune des pièces de vers qui figurent dans ses romans.

Ajoutons comme éclaircissement au texte St-Gelais cité plus haut que «Carthaige» désigne ici Genève, que les dents de Mégéra sont des semences de discorde, et que Jean de Pantalais, ou du Pont-Alais, est l'auteur de quelques bouffonneries, et que son nom était devenu synonyme de farceur. L'*Enigme* se trouve dans l'édition elzévirienne de Mellin de St-Gelais, 3 v., 1873.

IV.

Le père de Gargantua s'appelle ici Grandgousier, comme dans la Chronique, mais sa mère a un peu changé de nom, elle s'appelle Gargamelle et non Gallemelle. «Grandgousier, nous dit l'auteur, était bon raillard en son temps, aimant à boire net et à manger salé, ayant toujours une bonne provision de jambons de Bayonne ou de Mayence et force langues fumées.» Gargamelle, cette fois, n'est plus une œuvre de Merlin, mais la fille du roi des Parpaillots ou papillons. Avant de nous faire assister aux faits et gestes de l'enfant du miracle, Gargantua, l'auteur nous raconte une grande fête de mangeaille. On tue 367,014 bœufs — remarquez la fraction; — on en sale une partie, puis tous les habitants du pays et lieux circonvoisins sont invités à en prendre leur part. On mange en plein air, puis on va se rigoler et danser sur l'herbe. On boit surtout; le vin délie les langues et les fait raisonner et déraisonner. Rabelais, qui se grise lui-même de ce festin à la flamande, nous raconte des «propos de beuveurs» tels qu'il avait pu en entendre à la «Cave peinte» dans son enfance.

. . . Flacons d'aller, jambons de trotter, gobelets de voler,

coupes de tinter. «Ventre St. Quenet, parlons de boire – Je ne bois qu'à mes heures, comme la mule du pape – Je ne bois qu'en mon bréviaire comme un père gardien . . . .

Il y avait des bouteilles qui avaient la forme d'un bréviaire. C'est ainsi que dans le *Ruy Blas* de V. Hugo, Don César de Bazan, ouvrant une armoire qu'il croit une bibliothèque, et y trouvant des provisions de bouche et du vin, s'écrie en saisissant une bouteille :

> Lisons d'abord ceci. C'est une œuvre admirable
> De ce fameux poète appelé le soleil.

Nous continuons de citer, en abrégeant, et en simplifiant l'orthographe :

. . . Je ne bois jamais sans soif, dit un buveur, sinon présente, au moins future. Je bois pour la soif à venir. – Si je ne bois, dit un autre, je suis à sec, me voilà mort ; mon âme s'enfuira en quelque grenouillère ; jamais l'âme n'habite en lieu sec. – Si le papier de mes cédules (ou lettres de change) buvait aussi bien que je fais, mes créanciers auraient de quoi boire. – Si je montais en l'air aussi bien que j'avale [ce mot signifiait à la fois *avaler* et *descendre*], je serais bien haut en l'air. – Petite pluie abat grand vent, longues buvettes rompent le tonnerre – Je buvais tout autrefois, maintenant je ne laisse rien – Celui qui a perdu la soif n'a pas besoin de la chercher ici. – Un remède contre la soif ? C'est le contraire du remède contre la morsure des chiens : Courez toujours après le chien, jamais il ne vous mordra ; buvez toujours avant la soif ; jamais elle ne viendra. – Page, remplis mon verre et couronne le vin : la nature a horreur du vide, etc., etc.

Victor Hugo s'est évidemment souvenu encore de ce passage en écrivant, dans les *Misérables*, les propos des étudiants en goguette. Le dessin des propos est le même et les propos se ressemblent :

Ne parlons point au hasard ni trop vite, dit Tholomyès. Trop d'improvisation vide bêtement l'esprit. Bière qui coule n'amasse

pas de mousse. Messieurs, pas de hâte; mêlons la majesté à la ripaille, mangeons avec recueillement ; *Festina lente,* festinons lentement, ne nous pressons pas. Voyez le printemps; s'il se dépêche, il est flambé, c'est-à-dire gelé. L'excès de zèle perd les pêchers et les abricotiers. L'excès de zèle tue la grâce et la joie des bons dîners. Pas de zèle, messieurs! Grimod de la Reynière est de l'avis de Talleyrand, etc., etc. (*Les Misérables* liv. III.)

Victor Hugo, par son faire large et l'ampleur de ses allures, est de tous nos écrivains celui qui a le plus de rapport avec Rabelais; — pour la forme s'entend et non pour la pensée.

V.

C'est le jour de cette fête que Gargantua sortit de l'oreille de sa mère. A peine né, il s'écria : «A boire! à boire!» Grandgousier accourut : — «Que grand tu as!» s'écria-t-il, *supple* : le gosier. De là le nom de Gargantua donné à sa progéniture; on lui assigna 17,913 vaches pour l'allaiter, mais il aimait singulièrement à boire du vin et le bruit des flacons suffisait pour le calmer, quand il était en colère. Lorsqu'il fut grand, le père le fit habiller de ses couleurs, blanc et bleu, et l'auteur s'amuse à nous raconter — détail emprunté à la Chronique — combien il fallut pour cela d'aunes de toile pour le vêtir : 900 pour sa chemise, 200 pour les goussets des aisselles, 813 aunes de satin blanc pour le pourpoint et 1509 et demi peaux de chien pour les aiguillettes. «Et c'est alors qu'on commença à attacher les chausses au pourpoint et non le pourpoint aux chausses, ce qui est contre nature, comme l'a démontré Ockam sur les *Exponibles* de M. Hautechaussade» — Ockam, le célèbre théologien scolastique anglais, n'a pas fait de

dissertation sur les chausses et les pourpoints, mais il en a fait sur des questions qui n'étaient guère plus intéressantes.

Nous croyons inutile de copier les dimensions des autres parties du vêtement. Rabelais, quand il a trouvé un thème de plaisanterie, ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait épuisé. C'est un rapport de plus entre lui et Victor Hugo.

Nous pouvons passer sans regret la dissertation sur la signification du blanc et du bleu, bien que l'auteur y fasse preuve d'une curieuse érudition — et plusieurs chapitres sur l'enfance de Gargantua, où quelques phrases piquantes sont entremêlées de détails «plus, mais non mieux sentant que roses.»

VI.

Signalons cependant une page amusante où l'auteur entasse les locutions proverbiales. Les premières ont rapport au sujet, mais l'auteur ne tarde pas à se griser de ses proverbes, il les enfile et les entasse sans se souvenir du point de départ. Nous abrégeons et simplifions considérablement :

> Gargantua passa ses premières années comme les petits enfants du pays, à boire, manger et dormir, à dormir, manger et boire ; à dormir, boire et manger.
>
> Toujours se vautroit dans la fange, se salissoit le nez, se noircissoit le visage, acculoit ses souliers, bayoit aux mouches, couroit après les papillons dont son père avoit l'empire, se mouchoit sur ses manches, buvoit dans sa pantoufle et se frottoit le ventre d'un panier.

Voilà l'enfilade de locutions proverbiales commencée ; elle va continuer longtemps ; il n'y en a pas moins de 70.

> Il aiguisoit ses dents d'un sabot, lavoit ses mains de po-

tage, se peignoit d'un gobelet, buvoit en mangeant sa soupe, mangeoit son gâteau sans pain, mordoit en riant, rioit en mordant, se cachoit en l'eau de peur de la pluie, songeoit creux, faisoit le sucré, disoit la patenôtre du singe, retournoit à ses moutons, mettoit la charrette devant les bœufs, se grattoit où il n'étoit point démangé, mangeoit son pain blanc le premier, ferroit les cigales, se chatouilloit pour se faire rire, faisoit chanter *Magnificat* à matines, comptoit sans son hôte, battoit les buissons sans prendre les oisillons, prenoit les vessies pour des lanternes, tiroit d'un sac deux montures, faisoit l'âne pour avoir du son, de cheval donné regardoit à la dent, sautoit du coq à l'âne, gardoit la lune des loups; si les nues tomboient espéroit prendre les alouettes, faisoit de nécessité vertu; tous les matins il écorchoit le renard [c'est-à-dire: vomissait]; les petits chiens de son père mangeoient en son écuelle et lui-même mangeoit avec eux, il leur mordoit les oreilles, et ils lui égratignoient le nez.

Ces dernières phrases nous ramènent au sujet, mais nous l'avons singulièrement perdu de vue en chemin. C'est ce que fait presque toujours Sancho dans *Don Quichotte*. Sganarelle, dans le *Don Juan* de Molière, se grise aussi peu à peu des proverbes qu'il entasse. Mais la tirade est plus piquante encore, parce que Sganarelle est persuadé qu'il fait un raisonnement triomphant.

Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; et comme dit fort bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles sont à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence

n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a pas de loi; qui n'a pas de loi vit en bête brute; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

Ce passage est mutilé dans la plupart des éditions de Molière.

VII.

Arrivons au moment où l'on songe à instruire Gargantua.

Il s'agissait de lui choisir un précepteur. Grandgousier, son père, — qui dans ce chapitre et les suivants est redevenu un homme de taille ordinaire — Grandgousier n'est pas tout à fait un ignorant; il a lu Plutarque et il cite la manière dont Alexandre dompta le cheval Bucéphale que personne ne pouvait monter, et cela en le faisant courir du côté du soleil et en l'empêchant de voir son ombre, dont il avait peur. — Mais Grandgousier se défiait de lui-même, et bien qu'ayant tout bas son avis personnel, il s'en rapportait ordinairement au jugement des autres. Il prit nécessairement un précepteur à la mode. Il s'appelait Thubal Holoferne.

Le système d'enseignement était alors en France, comme il l'est encore aujourd'hui, fort en arrière des besoins. On en était resté aux traditions du moyen âge, et l'art de raisonner, la logique, y occupait la place prépondérante. Ce système avait eu du bon. Il datait de l'époque où, au lieu de croire tout simplement sur la parole du maître, on s'était mis à raisonner sa croyance, où l'on avait vu la foi chercher sa raison d'être, *fides quærens intel-*

lectum, suivant le titre d'un traité de St Anselme. On avait peu de faits, et peu de moyens de les observer et de les connaître; on s'exerçait à raisonner en attendant, on faisait de la gymnastique intellectuelle. C'était fort bien pour commencer, mais on s'imagina que cette gymnastique était le but, et que toute l'éducation consistait à faire des tours de force de raisonnement, sans se préoccuper de la base des raisonnements, de l'observation des faits. On faisait entrechoquer des mots, on se perdait en distinctions subtiles sur des chimères, on argumentait sur des idées insaisissables et vagues, tandis que le siècle, qui courait impétueusement en avant, imposait la nécessité de connaître les choses et d'étudier les faits qui servaient de point de départ au raisonnement.

Rabelais va battre en brèche cette éducation, qui ne formait que des esprits chimériques, et poser les règles du vrai système d'éducation rationnelle, non par des raisonnements, mais en faisant passer les faits devant nos yeux.

Voyons ce que Thubal Holoferne va faire du jeune Gargantua.

Il lui enseigna d'abord l'alphabet et, avec une telle perfection, qu'il pouvait le dire aussi bien en commençant par *z* qu'en commençant par *a*. On employa à cette étude cinq ans et trois mois; puis il lut avec son élève la Grammaire latine abrégée, de Donat; il lui fit apprendre par cœur et écrire le *Facet* et le *Théodolet*, un recueil de vers moraux et une églogue latine, où le Mensonge, la Vérité et la Sagesse discutent en mauvais vers. On lut ensuite un petit livre dont Erasme se moque beaucoup :

De modis significandi, avec les commentaires de Heurtebois, Faquin, Tropdit, Jean le Veau, et autres auteurs de l'invention de Rabelais. L'enfant apprit ce livre par cœur, si bien qu'il pouvait le réciter en commençant par le commencement ou par la fin à volonté. Il mit dix-huit ans et onze mois à cette étude. Il employa encore seize ans et deux mois à apprendre mot pour mot les autres ouvrages en vogue alors dans les écoles.

D'autres maîtres vinrent ensuite, qui continuèrent ce beau système d'éducation. Le dernier s'appelait maître Jobelin Bridé.

L'enfant étudiait avec zèle, il apprenait bien, il répondait aux examens de manière à satisfaire pleinement ses maîtres — mais plus il étudiait plus il devenait «fou, niais, resveur et assoté.»

VIII.

Grandgousier se désolait. Il alla conter son chagrin à un de ses amis, Philippe des Marays, vice-roi de Papeligosse. Celui-ci lui prouva, clair comme le jour, que son fils n'apprendrait jamais rien avec de tels livres et de tels précepteurs, «propres tout au plus à abâtardir les bons esprits, paralyser l'ardeur de la jeunesse et l'abêtir, en réduisant tout à des exercices de mémoire.»

Le vice-roi dit à Grandgousier qu'il connaissait un jeune page qui avait étudié deux ans seulement, mais par une autre méthode et sous un autre maître, et lui proposa de le lui amener. Grandgousier y consentit.

Le jeune page fut amené. Il s'appelait Eudémon [bonne intelligence] et son maître Ponocrates [pou-

voir du travail]. Il n'avait rien de la crasse des pédants placés jusqu'alors près de Gargantua. Il était si bien peigné, si bien brossé, si convenable en son maintien que «mieux ressemblait à quelque petit angelot qu'à un homme.»

Le vice-roi l'engagea à s'adresser à Gargantua et à lui demander de s'attacher à sa personne. Eudémon ne se fit pas prier, et dans un petit discours, un peu oratoire peut-être, il félicita Gargantua des soins qu'on avait donnés à son éducation ; il dit qu'en reconnaissance de ces bons soins, il devait se montrer bien respectueux et bien dévoué pour ses parents et il le pria finalement de vouloir bien le retenir pour un de ses serviteurs. Il ne demandait pour le moment rien autre chose que de pouvoir lui complaire en quelque service agréable.

Gargantua fut si humilié de voir ce jeune page s'exprimant si bien et tellement supérieur à lui, qu'il se prit à pleurer «comme une vache»; il se cacha la tête de son bonnet, et il fut impossible d'en tirer une parole.

IX.

Ginguené rappelle, à propos de ce passage de Rabelais, ce qui arriva à l'un des fils de Louis XIV, au duc de Berry, dans la séance du parlement où il renonça à la couronne d'Espagne. Voici le récit de St-Simon:

Le premier président fit son compliment à M. le duc de Berry. Lorsqu'il eut achevé, ce fut à ce prince à répondre. Il ôta à demi son chapeau, le remit tout de suite, regarda le premier président et dit: Monsieur . . . Après un moment de pause, il répéta: Monsieur . . il regarda la compagnie, et puis dit encore: Monsieur . . Il se tourna à M. le duc d'Orléans, plus rouge tous

deux que le feu, puis au premier président, et finalement demeura court sans qu'autre chose que «Monsieur» lui pût sortir de la bouche... Enfin le premier président, voyant qu'il n'y avait plus de ressource, finit cette cruelle scène, ôtant son bonnet à M. le duc de Berry, et s'inclinant fort bas comme si la réponse était finie, et tout de suite dit aux gens du roi de parler.

En rentrant à Versailles la princesse de Montauban alla au devant de lui et sans savoir un mot de ce qui s'était passé, elle se mit à crier, dès qu'elle aperçut le duc, qu'elle était charmée de la grâce et de l'éloquence avec laquelle il avait parlé au parlement. Il rougit de dépit sans dire une parole, et à la fin n'y tenant plus, il emmena M. de St-Simon chez lui, puis se mit à pleurer, à crier, à se plaindre du roi et de son précepteur: Ils n'ont songé qu'à m'abêtir, s'écria-t-il en pleurant de rage, et à étouffer ce que je pouvais être; on ne m'a rien appris qu'à jouer et à chasser et ils ont réussi à faire de moi un sot et une bête, incapable de tout, et qui ne sera jamais propre à rien!...

X.

La famille de Louis XIV nous offre aussi, toute proportion gardée, un prince élevé à la façon de Gargantua d'après la méthode traditionnelle, et un prince élevé comme Eudémon d'après une méthode plus rationnelle. Le dauphin, élevé par Bossuet, resta d'une déplorable médiocrité, le duc de Bourgogne, élevé par Fénelon, devint un homme remarquable. Cela tenait aux dispositions des élèves sans doute, mais cela tenait encore plus au mode d'enseignement. Bossuet appliqua le système de Jobelin : beaucoup apprendre par cœur. Fénelon se rapprocha du système de Ponocrates ; il mit son élève en rapport direct avec les choses, et, pour l'élever à sa hauteur, il commença par se faire jeune et ignorant comme lui. Les deux systèmes sont écrits dans les ouvrages composés par les deux évêques pour leurs élèves. Bossuet présente la science dans toute son ari-

dité et son austérité. Voyez plutôt l'*Histoire universelle*, la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Y a-t-il là un seul mot qui suppose un auditeur jeune et ignorant ? L'illustre écrivain descend-il quelque peu de ses hauteurs pour se mettre à la portée de son élève ? Jamais. Il s'impose, il faut qu'on le croie ; il faut qu'on apprenne sans comprendre au moment, sauf à comprendre plus tard. Son élève l'a cru sur parole, il ne s'est pas donné la peine de comprendre ce qu'on ne daignait pas lui expliquer : son intelligence est restée dans les langes et ne s'est jamais développée.

Fénelon, au contraire, commence par se mettre à la taille de son élève ; il lui compose des fables pour l'amuser en l'instruisant, des fables nées pour la plupart d'une circonstance de la vie du jeune prince. Pour lui apprendre l'histoire, il ne commence pas par lui mettre entre les mains un livre aride et systématique ; il cause avec lui sur les grands hommes, et quelquefois, dans ses *Dialogues des morts*, par exemple, il le fait assister aux conversations qu'ils ont entre eux. L'esprit de l'enfant s'épanouit sous cette influence bienfaisante; dans cette atmosphère de patience et d'amour, le jeune prince grandit par l'intelligence ; il se transforme moralement, et s'il lui eût été donné de régner, il fût devenu un souverain remarquable, moins brillant peut-être, mais plus sensé que Louis XIV. Le dauphin sur le trône eût été inférieur à Louis XV.

Bossuet a mieux réussi que maître Jobelin. Fénelon n'a pas aussi bien réussi que Ponocrates, mais enfin les deux systèmes se sont trouvés en présence, ils

ont été pratiqués par des hommes également éminents et ils ont produit en petit les résultats annoncés par l'auteur de *Gargantua*. Le bouffon chez Rabelais n'exclut pas le philosophe.

En voyant l'humiliation de son fils, Grandgousier se mit tellement en colère qu'il fut sur le point de tuer le «vieux tousseux de précepteur», et l'on eut grand peine à le modérer. Il ordonna à la fin qu'on lui payât ses gages, qu'on le fît «chopiner théologalement», puis qu'on l'envoyât «à tous les diables».

Maître Jobelin congédié, il fut convenu que l'éducation de Gargantua serait confiée à Ponocrates et que les deux jeunes gens se rendraient à Paris avec leur précepteur pour connaître quelles étaient et comment se faisaient les études des jeunes Français à cette époque.

XI.

Ce voyage à Paris va devenir l'occasion de quelques-unes de ces scènes bouffonnes que Rabelais se plaît à mêler à ses pages les plus sérieuses. Celles qui suivent sont, pour la plupart, empruntées à la Chronique gargantuine, mais beaucoup plus développées.

Voici d'abord la fameuse jument. Dans la Chronique, elle est fabriquée par Merlin ; ici c'est un présent envoyé à Grandgousier par un roi de Numidie. Elle avait une queue si longue et si forte qu'elle s'en servait pour déraciner les arbres. A ceux qui seraient tentés de s'émerveiller de cette queue, Rabelais cite les moutons de Scythie, et ceux de Syrie, qui au rapport d'Hérodote, traînaient un petit chariot sur lequel leur queue était

portée. Il y a maintenant de ces moutons en Crimée et en Syrie, comme au temps d'Hérodote, et il n'est personne qui n'ait vu des gravures représentant les moutons du Cap (de Bonne Espérance) garnis de cet appendice. Cela n'empêche pas les commentateurs de l'édition *variorum*, de s'égayer fort de ce détail, qu'ils regardent comme inventé à plaisir.

La petite colonie composée de Gargantua, Ponocrates, Eudémon et leur suite, voyagea joyeusement jusqu'au dessus d'Orléans.

Auquel lieu était une ample forest de la longueur de trente et cinq lieues et de la largeur de dix et sept, ou environ. Icelle estoit horriblement fertile et copieuse en mousches bovines et freslons ; de sorte que c'estoit une vraie briganderie pour les pauvres juments, asnes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les oultrages perpétrés en icelles sur les bestes de son espèce, par un tour dont elles ne se doubtaient mie, car soudain qu'ils furent entrés en la dite forest et que les freslons lui eurent livré l'assault, elle degaisna sa queue ; et si bien s'escarmouchant, les esmoucha, qu'elle en abattit tout le bois ; à tors, à travers, de çà, de là, par ci, par là, de long, de large, dessus, dessous, abattoit bois, comme un faucheur fait d'herbes. En sorte que depuis n'y eut bois ni freslons ; mais fut tout le pays reduit en campagne.

Quoy voyant Gargantua, y prit un plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter. Et dit à ses gens, je trouve *beau ce*. Donc fut depuis appelé ce pays la Beauce.

Mais pour tout déjeuner ils durent se contenter de bâiller. La coutume s'en est conservée et à présent encore on dit que les gentilshommes de Beauce bâillent pour tout déjeuner.

Les commentateurs se sont mis en frais pour chercher un fait historique dont on pût rapprocher cette histoire de la jument, qui figure dans deux chapitres et que l'on ne reverra plus. Les uns y ont vu la du-

chesse d'Etampes, Anne de Pisseleu, maîtresse de François Ier, — d'autres, Diane de Poitiers, maîtresse de François I[er] également, et plus tard de son fils Henri II. Rabelais, nous dit que la grand jument fut donnée à Grandgousier par un roi de Numidie, nommé Fayoles. Or le grand sénéchal de Normandie, Dreux-Brezé, mari de Diane de Poitiers, était seigneur de Fayoles. On ajoute que Diane se fit adjuger des coupes de bois dans le forêt d'Orléans. Dans la Chronique, où se trouve la même aventure, la jument est forgée par Merlin et Fayoles n'y figure pas, la forêt d'Orléans, non plus, qui est remplacée par celle des Ardennes :

Quand la jument y fut, les mouches commencèrent à la piquer. La jument dont la queue était d'environ deux cents brasses de longueur, se sentant piquée, se cabra avec tant de fureur et de violence que les chênes les plus gros tomboient et se brisoient de tous côtés. La bête continua si longtemps qu'il ne resta pas un arbre dans toutes ces forêts.»

Ici évidemment nous sommes en face d'une simple exagération des fictions chevaleresques. En reprenant son récit, Rabelais y aura-t-il ajouté les allusions qu'y signalent les commentateurs ? Il n'y a rien là que de très probable. Il était — chaque page de son livre en fournit la preuve — de ces esprits larges, qui voient à la fois l'ensemble et les détails, qui jugent de haut, et cependant ne dédaignent pas les petits rapprochements, et font avec le même plaisir un calembour et une réflexion philosophique.

XII.

Nous voici à Paris en Badaudois. Gargantua est frappé ou plutôt choqué de la badauderie proverbiale

des Parisiens, pour qui tout est spectacle; «un bateleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cymbales, un vieilleux au milieu d'un carrefour assemblera plus de gens que ne ferait un prêcheur évangélique.»

Rabelais revient à plusieurs reprises sur cette badauderie des Parisiens, mais seulement au début de son livre, comme quelqu'un qui n'y est pas accoutumé. Plus tard, il est probable que cette curiosité empressée ne l'aura plus choqué, il est probable même qu'il aura pris goût à cette flânerie. Paris offre au promeneur des spectacles si variés et si inattendus, qu'il est impossible qu'on ne trouve du plaisir à s'y arrêter. Il est des villes, de grandes villes même où l'on n'est pas tenté de flâner, Berlin, par exemple, parce qu'il n'y a rien à voir. Les rues fréquentées de Paris sont un véritable théâtre où l'on n'a pas sa place à payer.

Gargantua voulant se reposer alla s'asseoir sur les tours de Notre-Dame, qui lui offraient un siége commode. On juge si les Parisiens cessèrent de l'entourer.

XIII.

Cette visite à Paris, cette halte sur les tours de Notre-Dame se trouvent dans la Chronique. Nous citons le texte de la Bibliothèque bleue, plus facile à comprendre :

Quand la tristesse de Gargantua fut calmée — [il avait perdu ses parents] — il lui prit envie d'aller à Paris, car il aimait les choses nouvelles; il se mit en chemin sur sa grand jument et lorsqu'il fut près de la ville, il l'envoya paître près de la porte du Temple; il entra dans la ville où il jeta la terreur et l'admiration et alla s'asseoir sur les grosses tours

de l'église Notre-Dame. Les jambes lui pendaient jusqu'à la rivière de Seine, vers le place Maubert. Il se mit à regarder les deux grosses cloches qui sont à la grosse tour, et qui passent pour les plus épaisses et les plus larges cloches de France. Après les avoir regardées, il lui prit envie de les sonner, il le fit avec autant de facilité qu'on sonne les plus petites cloches. Ce fut alors que l'on vit accourir en foule les Parisiens.

Le récit du *Gargantua* est beaucoup plus développé, mais les faits sont les mêmes, à une circonstance près. Rabelais ajoute qu'importuné par la curiosité des Parisiens, Gargantua fit pleuvoir sur eux une pluie naturelle qui inonda toute la basse cité, si bien que 260,418 personnes furent noyées. On prétend que ce chiffre désigne la population totale de la ville au temps de l'auteur; il est plus probable qu'il faut voir ici un chiffre en l'air, faisant allusion aux nombres de ce genre que l'on trouve fréquemment dans la Bible.

Gargantua considéra ensuite les grosses cloches qui étaient dans les tours... Il lui vint à l'esprit qu'elles feraient un très bon effet comme clochettes au cou de sa jument, qu'il songeait à renvoyer à son père toute chargée de fromages de Brie et de harengs frais. Il les emporta en son logis.

XIV.

Les Parisiens s'assemblèrent en grand émoi aux abords de la Tour de Nesle — à l'endroit où est aujourd'hui l'Hôtel des monnaies, et là, après avoir bien ergoté *pro* et *contra*, il fut conclu en *baralipton* que l'on enverrait le plus vieux et le plus respectable professeur de la Faculté vers Gargantua pour lui remontrer le malheur que coûterait à la ville de Paris la perte de ses cloches; quelques-uns prétendirent que cette mission revenait de droit à un orateur, ce-

pendant ce fut un sophiste qu'on en chargea, Maître Janotus de Bragmardo.

Nos lecteurs ignorent peut-être ce que c'est que l'argument en *baralipton*, que Molière fait aussi intervenir dans une de ses comédies. On donne ce nom à un syllogisme dont les deux premières propositions sont générales et affirmatives, et la troisième particulière et également affirmative. Tel est le raisonnement suivant:

> Les cloches sonnent l'heure, (prop. générale)
> Il est utile à tous de savoir l'heure; (id.)
> Donc l'enlèvement de nos cloches nous cause un préjudice (prop. particulière).

Si les trois propositions étaient générales et affirmatives, on aurait un argument en *barbara*. Ces classifications sont longuement exposées dans la *Logique de Port-Royal*.

Revenons à notre pédant, maître Janotus.

Maître Janotus, les cheveux coupés en empereur romain, vêtu de son liripipion ou capuchon de docteur, l'estomac antidoté de confiture et d'eau bénite de cave — [c'est-à-dire de vin] — chassant devant lui trois bedeaux à rouge trogne, et suivi de cinq ou six maîtres inerts *(in artibus)* [c'est-à-dire maîtres ès arts ou magistres], bien crottés à profit de ménage. En les apercevant, Ponocrates crut d'abord que c'était une mascarade, puis ayant appris des maîtres *inerts* qu'on venait réclamer les cloches, il alla avertir Gargantua; un conseil sommaire fut tenu, à la suite duquel il fut résolu qu'on commencerait pas renvoyer les cloches pendant qu'on ferait boire la députation, et qu'on écouterait ensuite la harangue de maître Janotus.

XV.

La harangue de maître Janotus est une parodie plaisante des harangues et discours à la mode à cette époque dans le corps enseignant. Il y avait alors une fureur de discours doctes et fleuris, de compliments solennels où, pour montrer son savoir, on entremêlait le latin au français, mais un latin corrompu où le vocabulaire romain était aussi peu respecté que la syntaxe.

Entre les phrases en mauvais latin que nous allons rencontrer, il en est une qui serait inintelligible si on ne connaissait l'historiette à laquelle il est fait allusion. On faisait un jour goûter du vin à un curé. — Comment le trouvez-vous ? — Hum ! *Bonum vinum.* — Et celui-ci, qu'en pensez-vous ? — *Bonum vino.* — Et cet autre ? — Oh, celui-ci, *bonus vinus.* — *Bonum vino*, *bonus vinus*, quel est ce latin là ? — Il est comme votre vin, mon ami. A bon vin, bon latin.[1]

Maître Janotus commence par tousser. Cela faisait partie de la rhétorique du temps. Dans les sermons qui nous ont été conservés, l'endroit où il faut tousser est souvent indiqué.

Ehen ! ehen ! ehen ! *mna dies*, monsieur.

C'est ainsi qu'il prononce *bona dies*, bon jour, —

[1] On trouve une plaisanterie analogue dans un vau de vire de Jean Le Houx (ou si l'on veut d'Olivier Basselin) :

> Certes *hoc vinum est bonus !*
> De mauvais latin ne nous chaille ! ,.....
> Escolier, j'appris que bon vin
> Aide bien au mauvais latin.

(*Les Vaux de vire de Jean Le Houx*, édition de 1875, Vau-de-vire XIV, p. 15.)

et *vobis*, à vous aussi, messieurs,

il s'adressait à la compagnie.

Ce ne serait que bon que vous nous rendissiez nos cloches, car nous en avons besoin, heu, heu, hasch! — Nous en avons refusé de bon argent autrefois, des habitants de Londres en Cahors et de Bordeaux en Brie.

Maître Janotus, comme on voit, n'est pas très ferme sur la géographie ; il eût été de force à répondre comme le poète Pradon à qui l'on reprochait d'avoir placé une ville d'Europe en Asie : Je ne sais pas la chronologie.

On voulait nous les acheter, continue Janotus, pour la substantifique qualité de la complexion élémentaire qui est intronifiquée en la terrestrité de leur nature quidditative pour extraneizer les halotz et turbines [les orages et les bourrasques] sur nos vignes, vraiment non pas nôtres, mais d'ici auprès.

Janotus qui s'est lancé dans les expressions abstraites et inintelligibles de la scolastique, retombe brusquement dans la prose vulgaire :

Car si nous perdons le piot — c'est-à-dire la boisson — nous perdons tout, sens et loi.

Il va nous confesser maintenant la véritable raison qui l'a décidé à présenter sa demande :

Si vous rendez les cloches à ma requête, ou l'on ne me tiendra pas la promesse que l'on m'a faite, ou j'y gagnerai dix pans de saucisses.

On mesurait les saucisses et le boudin à l'aune et cet usage s'est conservé dans le XVIIe siècle, témoin les trois aunes de boudin des *Trois Souhaits* (Perrault).

Et de plus une bonne paire de chausses qui feront

grand bien à mes jambes. Ho pardieu ! *Domine,* une paire de chausses est bonne — et *vir sapiens non abhorrebit eam.* Ha, ha, ha ! n'a pas qui veut une paire de chausses, je le sais par moi-même.

Janotus s'est écarté de son sujet, il y revient :

Songez, *Domine,* qu'il y a dix-huit jours que je suis à méditer cette belle harangue : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.* [Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.] *Hic jacet lepus,* [c'est là que gît le lièvre.] Par ma foy, *Domine*, si voulez souper avec moi *in camera charitatis,* [dans la chambre de charité] par le corps Dieu, *nos faciemus bonam cherubin* [nous ferons bonne chère, latin de cuisine]. *Ego occidi unum porcum et ego habet bonum vina* [au lieu de *ego habeo bonum vinum* : J'ai tué un porc et j'ai de bon vin]. Quand il s'agit de bon vin, on ne peut faire de mauvais latin. Or sus, *de parte Dei* [de par Dieu], *date nobis clochas nostras* [Donnez-nous nos cloches, latin de cuisine.]. *Vultis etiam perdonos ? Per diem vos habebitis et nihil payabitis.* [Voulez-vous des indulgences ? Vous en aurez et vous ne payerez rien, toujours en latin de cuisine.] O monsieur, *Domine, clochi donaminor nobis.*

Janotus, dans son trouble, confond et mêle les formes des verbes les unes dans les autres.

Dea ! *est bonum urbis,* [c'est le bien de la ville]. Tout le monde s'en sert. Si votre jument s'en trouve bien, ainsi fait notre Faculté, *quæ comparata est jumentis insipientibus et similis facta est eis*, [qui a été comparée aux animaux sans jugement et qui s'est rendue semblable à eux]

C'est un fragment de la Bible qu'il applique ainsi peu poliment à la Faculté dont il fait partie. Il a par malheur oublié de coter sur son papier le numéro du psaume et il le regrette, car il y avait là pour lui l'argument d'Achille, un argument sans réplique.

Hen, hen, hen, hasch. Çà je vous prouve que vous me les devez bailler. J'argumente ainsi : *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas ; ergo gluc.*

Cette locution, usitée autrefois dans l'Université, correspondait à peu près à celle que Molière a mise en vogue : «Voilà pourquoi votre fille est muette.» M. Barré l'explique ainsi : *Ergo glu* (de *glus*, *gluis*) *capiuntur aves.* [C'est ainsi qu'on prend les oiseaux à la glu.]

Ha, ha, ha, c'est parlé cela. Voilà un syllogisme dans les règles, en *Darii.*

[Composé d'une proposition générale et de deux propositions particulières.]

Par mon âme, j'ai vu le temps où je disputois comme un beau diable. Mais à présent je ne fais plus que rêvasser. A présent il ne me faut plus que bon vin, bon lit, le dos au feu, le ventre à table et une écuelle bien profonde [pour manger la soupe]. Hay, *Domine,* je vous en prie, *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen;* et Dieu vous garde de mal, ainsi que Notre-Dame de Santé...

Il y a ici une équivoque qu'il est inutile de faire remarquer. Rabelais en fait souvent de ce genre.

Qui vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.

Cette terminaison de prière ne se met qu'après le nom de Dieu ou de Jésus-Christ.

Heu, hasch, grrenhen hasch.

Ici Janotus, comme Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*, débite une série d'adverbes et de conjonctions, qui semble empruntée à une Grammaire :

Verum enim vero, quando quidem, dubio procul, Edepol, quoniam ita, certe, meus deus fidius, une ville sans cloche est comme un aveugle sans bâton, un âne sans croupière, et une vache sans clochette. Jusques à ce que vous nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous, comme un aveugle qui a perdu son bâton, de braire comme un âne sans croupière, de bramer comme une vache sans cymbales. Un quidam latinisateur, demeurant près l'Hôtel Dieu, dit une fois qu'il désirait que les cloches fussent de plume, et le battant d'une queue de renard, parce qu'elles lui engendraient la chronique aux tripes du cerveau, quand il composait ses vers. Mais nac, petetin, petetac, ticque, torche lorgne . . .

Tous ces mots indiquent qu'on frappe à droite et à gauche sans regarder.

. . il fut déclaré hérétique. Nous les faisons comme de cire . . . .

Faire «comme de *sire*», c'est ordinairement faire dans la perfection ; mais il y a peut-être ici une malice : que nous traitons comme s'ils étaient de *cire*, que nous brûlons.

. . . Et plus n'en dit le déposant. — *Valete et plaudite.*

[Portez-vous bien et applaudissez], comme à la fin des comédies.

. . . *Calepinus recensui.*

Comme à la fin des cahiers revus par un copiste.

XVI.

La harangue de Maître Janotus réjouit fort les assistants. Ponocrates et Eudémon en riaient à rendre l'âme ; si bien que Janotus ne put y tenir lui-même et se mit à rire plus fort que les autres.

On se demanda ensuite ce qu'on devait faire pour

le harangueur. On décida que d'abord on l'enverrait boire de nouveau, puis, comme il avait fort amusé l'assemblée, ce qui n'est pas l'ordinaire des harangueurs, on convint de lui donner la paire de chausses et les dix pans de saucisses que les Parisiens lui avaient promis pour sa harangue. On y ajouta trois cents de gros bois de mesure, vingt-cinq muids de vin, un lit à triple couchette de plume d'oie, et une écuelle vaste et profonde, comme il en requérait une pour sa vieillesse. Cependant, au lieu de lui donner les chausses toutes faites, on lui donna sept aunes de drap noir et trois de « blanchet » pour la doublure, afin qu'il pût faire tailler ses chausses à sa fantaisie. Le bois fut emporté par les bedeaux, les maîtres ès arts portèrent les saucisses et l'écuelle. Quant au drap, Janotus prouva syllogistiquement *in modo* et *figura*, qu'il devait s'en charger lui-même, puisque ce drap était destiné à abriter ses jambes et que le *suppositum* doit soutenir l'*appositum*, autrement dit que le dessous doit soutenir le dessus; et il emporta le drap en tapinois, comme Patelin emporta celui du marchand.

Il avait réussi dans sa mission; il crut avoir droit à la récompense promise par l'Université, et il la réclama. On refusa de la lui donner sous prétexte que Gargantua l'avait déjà payé. Il soutint que le don qui lui avait été fait par un autre, ne dégageait pas les sorbonnistes de leur promesse. Il lui fut répondu qu'on ne lui donnerait rien et qu'il devait se contenter d'une récompense raisonnable.

Raisonnable! dit-il, est-ce que la raison est de mise chez nous? La terre ne porte pas d'êtres plus méchants que vous. Je le sais bien : ne clochez pas devant les boi-

teux. J'ai exercé la méchanceté avec vous. Par la rate Dieu, j'avertirai le roy des énormes abus qui sont forgés céans par vos mains et menées, et que je devienne lépreux s'il ne vous fait tous brûler vifs, comme traistres, hérétiques et séducteurs, ennemis de Dieu et de vertu.

Rabelais en voulait à la Sorbonne qui poursuivait avec acharnement la libre pensée et avait déjà provoqué de nombreuses exécutions; il avait en outre ses griefs personnels contre cette société. Une lettre de Calvin, écrite en 1533, nous apprend que la Sorbonne avait mis de côté, pour l'examiner, le *Miroir de l'âme pécheresse* de la reine Marguerite de Valois, mais qu'elle avait tenu pour décidément condamnables certains livres, parmi lesquels *Pantagruel* figure au premier rang. Les sorbonnistes poursuit Rabelais, prirent acte des paroles de Janotus pour le poursuivre en justice; lui de son côté les fit citer. Le procès fut retenu par la cour du parlement. Les magistres firent vœu de ne pas se décrotter, maître Janotus et ses amis firent vœu de ne pas se moucher, avant qu'un arrêt définitif fût rendu. C'est pour cela que nous voyons ces messieurs de la Faculté toujours crottés et morveux, car l'arrêt n'est pas encore rendu. Il le sera, dit-on, aux prochaines calendes grecques.

«On assure que Dieu seul peut faire des choses infinies: la Nature ne fait rien d'immortel; elle met fin à tout ce qu'elle a produit: *omnia orta cadunt*, mais les gens de justice font mentir l'axiome. Les procès qu'on porte devant eux sont infinis et immortels.»

Voltaire a comme Rabelais, cette raillerie fine et piquante, qui n'appuie pas et se contente d'un

mot jeté en passant; il a ces allusions à peine indiquées, qui brillent comme des éclairs et frappent comme la foudre Mais le faire est différent. Voltaire est plus concis et craint de dire un mot de trop; Rabelais est plus large et plus abondant. Il prolonge davantage sa raillerie. Voltaire lance un trait et se dérobe. Rabelais enveloppe son trait d'une grosse bouffonnerie qui ne lui ôte rien de sa force, mais qui la dissimule, détourne l'attention et fournit une excuse aux rieurs.

XVII.

Rabelais, dans ce chapitre, a déjà oublié que Gargantua est un géant; il n'a plus que les proportions ordinaires. Il en est ainsi dans tout l'ouvrage. Quand l'auteur se souvient de la Chronique et lui emprunte des scènes, les personnages grandissent à vue d'œil. Ce sont alors des sortes d'êtres intermédiaires entre l'homme et l'animal, qui ont l'intelligence et les passions de l'enfant, réincarnations du Polyphème du neuvième chant de l'*Odyssée* ou de Théocrite, placées dans d'autres circonstances, et animées de cette bienveillance malicieuse que Rabelais prête à la plupart de ses personnages, probablement parce qu'elle était en lui. La scène où figure Janotus de Bragmardo est une transition. Il y a encore ici un reste de géant naïf chez Gargantua. Tout à l'heure nous allons retrouver l'homme.

Les cloches remises en place, les Parisiens, pour remercier Gargantua de ne pas les avoir gardées après les avoir prises, s'offrirent d'entretenir et de nourrir sa jument tant qu'il lui plairait. Gargan-

tua accepta avec reconnaissance. On envoya la bête dans la forêt de Bière ou de Bièvre — où en effet Diane de Poitiers avait un château, qui passa plus tard entre les mains des Jésuites. — Je crois qu'elle n'y est plus, ajoute Rabelais.

XVIII.

Ponocrates va maintenant entreprendre l'éducation de Gargantua, mais avant de commencer, il veut, comme Montaigne le conseillera plus tard, faire trotter le jeune esprit devant lui pour juger de son train ; il veut voir à l'œuvre cette éducation qui en tant d'années — nous allons les oublier maintenant — n'a fait de Gargantua qu'un niais et un ignorant.

Voici comme les choses se passaient du temps de maître Jobelin.

Gargantua s'éveillait ordinairement entre huit et neuf heures du matin, jour ou non. — N'oublions pas qu'à l'époque de Rabelais on se levait à quatre ou cinq heures du matin. Huit heures, c'était à peu près comme midi maintenant. Les mots : «jour ou non» dans cette locution, sont toujours ironiques. — Le précepteur lui avait laissé prendre cette habitude en s'autorisant du psaume : *Vanum est vobis ante lucem surgere.* [Il est inutile de vous lever avant le jour] ; négligeant le *nisi* qui précède. [1] Gargantua gambadait et jouait quelque temps sur le lit, puis il s'habillait selon la saison, mais portait le plus souvent une grande et large robe de grosse frise fourrée de renard; puis il se peignait «du

[1] *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. Vanum est vobis*, etc Psalm, CXXVI.

peigne des Allemands, les quatre doigts et le pouce». Les précepteurs prétendaient que le temps qu'on passait à se peigner, à se nettoyer, à se laver, était du temps perdu.

Il se rendait ensuite à la salle à manger où, pour abattre la rosée et chasser le mauvais air, il mangeait de belles carpes frites, des viandes grillées, du jambon, des volailles en capilotade, et de bonnes soupes de prime.

[Ces soupes sont des tranches de pain couvertes de fromage ou de gras de bœuf persillé, que l'on mangeait après l'office de prime. — Le mot soupe dans Rabelais et ses contemporains désigne toujours des tranches de pain, trempées ou non dans du bouillon].

Ponocrates lui dit un jour que ce n'était pas sain de manger aussitôt qu'on était descendu du lit et avant d'avoir fait quelque exercice. — Comment? disait Gargantua, j'ai sauté et gambadé six ou sept fois sur le lit avant de me lever, est-ce que ce n'est pas de l'exercice? Le pape Alexandre V faisait ainsi chaque jour par le conseil de son médecin juif: il s'en est très bien trouvé et a vécu jusqu'à sa mort, en dépit des envieux. Mes premiers maîtres prétendaient qu'un bon déjeuner ouvre la mémoire et ils me donnaient l'exemple en buvant les premiers. Je me trouve fort bien de ce régime et je n'en dîne que mieux. Maître Thubal, qui fut premier de sa licence à Paris, me disait toujours: Ce n'est pas tout de courir vite, il faut partir de bonne heure; la santé ne vient pas de boire en quantité comme des canes, mais de commencer à boire de bon matin.

Après avoir bien déjeuné, l'enfant géant se rendait à l'église accompagné d'un gros bréviaire qu'on lui portait dans un grand panier. Ce bréviaire, graisse, fermoir, parchemin et tout, pesait à peu près onze quintaux et six livres. Là, il entendait vingt et six ou trente messes ; son diseur d'Heures survenait, empaletoqué comme une huppe et très bien parfumé du sirop liquide de la vigne. Gargantua marmottait avec lui toutes les litanies et les épluchait si curieusement qu'il n'en tombait un seul grain en terre. Au sortir de l'église, on lui amenait sur une charrette à bœufs un tas de patenôtres de St-Claude, aussi grosses que le moule d'un bonnet chacune, c'est-à-dire aussi grosses que la tête — et il se promenait avec ces chapelets par les cloîtres, galeries ou jardins, et disait à lui seul plus de prières que seize ermites n'en auraient pu dire. [Saint-Claude, ville du Jura, était et est encore célèbre pour ses chapelets.]

Au retour, on se mettait à l'étude, on étudiait une méchante demi-heure; les yeux étaient fixés sur le livre, mais l'esprit était à la cuisine, comme dit Térence.

On se remettait à table, et comme Gargantua était naturellement flegmatique, il commençait son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, d'andouilles et d'autres avant-coureurs du vin.

Cependant quatre de ses gens lui jettoient en la bouche l'un après l'autre continuement de la moutarde à pleines pelletées.

Ce détail se trouve également dans la Chronique gargantuine.

En général quand une plaisanterie vient nous rappeler — souvent hors de propos — que nous sommes en présence d'un géant, c'est la Chronique qui l'a fournie.

Puis il buvait un horrifique trait de vin blanc. Après il mangeait, diverses viandes à son appétit, selon la saison, et ne cessait de manger que lorsqu'il lui était impossible d'avaler davantage. Quant à boire, il n'y avait ni fin ni règle. Il disait qu'il fallait cesser de boire quand le vin pénétrait dans le liége des pantoufles et le faisait enfler d'un demi pied.

Après le déjeuner, on marmottait un bout de prière pour remercier Dieu du repas ; Gargantua se lavait les mains de vin frais, se curait les dents avec un pied de porc et devisait joyeusement avec ses gens.

On étendait ensuite un tapis vert sur la table, on apportait des dés, des cartes, des damiers, et l'on jouait à toutes sortes de jeux. Rabelais n'en énumère pas moins de 214. Il est évident qu'il a voulu faire la liste complète de tous ceux qu'on connaissait de son temps. Le même jeu se trouve quelquefois désigné sous des noms différents.

Puis après avoir bien sassé, passé et beluté le temps, il fallait bien boire encore, puis banqueter, puis s'étendre sur un banc ou dans son lit et dormir là deux ou trois heures «sans mal penser ni mal faire.» Quand Gargantua était réveillé, on apportait du vin frais et l'on buvait de plus belle. Ponocrates lui représentait bien que c'était mal de boire ainsi, aussitôt après avoir dormi, Gargantua répondait que le sommeil était pour lui ce que la *Vie des*

Pères était pour les moines. Puisqu'après avoir entendu cette lecture, les moines avaient le droit de boire, il devait bien avoir le même droit après avoir dormi.

On se mettait ensuite à étudier un peu ; puis les patenôtres reparaissaient; pour mieux les expédier, Gargantua faisait comme les membres du parlement qui disaient leurs prières en se rendant au palais sur leurs mules ; il montait aussi sur une vieille mule qui avait servi neuf rois, et, marmottant de la bouche et dodelinant de la tête, il allait voir prendre des lapins aux filets.

Au retour il allait savoir à la cuisine ce qu'on avait mis à la broche pour le souper.

Puis il soupait consciencieusement, et pour ce repas on invitait quelques amateurs du voisinage à venir déguster les vins vieux ou nouveaux. Après souper, on ne lisait pas les Evangiles comme chez les moines; ceux qu'on apportait étaient de beaux évangiles de bois, c'est-à-dire des damiers, des échiquiers, des cartes ; on jouait quelques parties, ou bien on allait courir les aventures, faire de petits soupers en joyeuse compagnie ; on rentrait tard, on se couchait et l'on dormait sans débrider jusqu'à huit heures du matin.

Ainsi une heure, une heure et demie tout au plus par jour, était accordée à l'étude, — à une étude distraite, et le reste de la journée était consacré à des amusements ou à des actes abrutissants.

On peut résumer cette éducation d'un mot, dit Sainte-Beuve :

Le jeune Gargantua se conduit déjà comme le plus cancre et le plus glouton des moines de ce temps là.... En lisant ces

descriptions comme on sent bien le dégoût que Rabelais dut éprouver de cette ignoble vie quand il était cordelier! (*Causeries du lundi*, III.)

Au reste, ce tableau de l'éducation d'un jeune gentilhomme, d'un jeune prince, abandonné à un gouverneur paresseux ou vicieux, n'est pas une fantaisie de l'auteur ; il a été pris sur nature, et les Mémoires que nous ont laissés quelques personnages sur leur vie nous montrent que Rabelais s'est borné à forcer un peu les traits. Ces mœurs ont disparu en France depuis la grande révolution ; elles se sont maintenues beaucoup plus tard en Russie, si nous en croyons les comiques et les romanciers russes. Lisez entre autres le Недоросль de Fon-Visine, ou même quelques pages de la *Fille du Capitaine*, de Pouchkine.

XIX.

Ponocrates va prendre le contrepied de ce qu'ont fait ses prédécesseurs.

On laissait languir Gargantua dans la paresse, et il ne s'amusait guère ; on va l'occuper, et il ne s'ennuiera plus.

On le faisait peu étudier, et l'étude était pour lui une pénible corvée ; on va le faire étudier beaucoup, et l'étude sera pour lui un plaisir.

On ne développait ni son corps, ni son âme ; il serait devenu maladif et stupide. On va développer son corps par l'exercice, son âme par la réflexion, il va devenir sain et robuste, de corps comme d'intelligence. On développait chez lui les instincts de l'animal, et l'on en faisait une brute, Ponocrates va développer en lui les facultés supérieures : il en fera un homme.

Le peu qu'il étudiait, il le cherchait dans les livres, Ponocrates va lui ouvrir le livre de la nature, le mettre en rapport direct avec les choses, lui faire inventer la science au lieu de la lui donner toute faite, une science vraie, et non une science fausse et toute en paroles.

Tout le système de Ponocrates ou de Rabelais, en fait d'éducation peut se résumer en trois principes :

1. Développer à la fois le physique et le moral de l'enfant, en mêlant, à dose convenable, les exercices physiques, qui fortifient et développent le corps —, et les exercices intellectuels, qui nourrissent et développent l'esprit ;

2. Mettre l'élève en rapport avec les objets, lui montrer directement les produits de la nature et de l'art, les lui faire étudier en eux-mêmes, ne se servir du livre que pour vérifier si ce qu'il dit est exact, pour suppléer, par ses observations, à ce qu'on n'a pu observer soi-même. Le livre, dans ce cas, au lieu d'être l'agent principal de l'enseignement, n'en est que l'auxiliaire ;

3. Rendre l'étude agréable et transformer en jouissance de chaque instant ce qui, mal présenté, peut devenir un objet de répugnance et d'ennui.

Toute la pédagogie est là. Montaigne, Locke, J.-J. Rousseau, Pestalozzi, Fourier, Frœbel, Mme Carpantier-Pape, tous les pédagogues enfin dignes d'être cités, sont venus s'abreuver à ce large fleuve. La plupart se sont bornés à en dériver un petit filet d'eau, qui cependant a suffi à leur faire une popularité. Rabelais contient tous leurs systèmes, d'autres encore peut-être; ils n'ont été le plus souvent que ses vulgarisateurs. Ils n'en ont pas moins inventé

leurs méthodes : la plupart n'avaient pas même lu Rabelais, mais les idées qui leur sont venues, Rabelais les avait eues avant eux.

Seulement chez Rabelais, en éducation comme en tout, les projets prennent une forme colossale qui peut tromper au premier abord. Il nous présente des géants, nous croyons avoir affaire à des mannequins ; pas du tout, ce sont des hommes. Il nous développe des projets, nous croyons avoir affaire à d'amusantes billevesées; pas du tout, ces projets sont aussi pratiques que séduisants; la preuve c'est qu'après en avoir ri plusieurs siècles, on a fini par les appliquer, et l'on s'en trouve bien.

Ponocrates commence par faire oublier à son élève tout ce que les sophistes précédents lui ont enseigné ; on nous représente cette opération par un fait matériel : un médecin donne à Gargantua une liqueur d'oubli, qui lui enlève tout souvenir des choses apprises. Ponocrates l'arrache ensuite à sa compagnie de corrupteurs abrutissants, et il l'introduit en la compagnie de gens doctes, qui élèveront son âme et lui feront bientôt trouver toute autre compagnie insupportable.

Puis il lui enlève aussi les longues années qu'il a dû employer à l'étude des inutilités dont on a chargé sa mémoire; ces années, du reste, n'ont jamais été que symboliques et n'ont eu pour but que d'exprimer par un chiffre exagéré, l'extrême lenteur des progrès de l'élève. Pendant quelques chapitres, Gargantua va redevenir un adolescent et non un homme de 60 ans, et un individu de taille ordinaire et non plus un géant[1].

[1] Gargantua avait étudié sous la direction de Thubal Holo-

Gargantua, qui était habitué à tuer péniblement le temps et à ne faire aucun cas de cette richesse, — est «institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdait heure du jour.»

XX.

Gargantua s'éveillait à quatre heures du matin environ. Pour la plupart de nos contemporains, ce serait une heure excessivement matinale. Il n'en était pas de même au XVI[e] siècle. On avait alors l'habitude — que nos paysans ont conservée — de vivre surtout pendant les heures où le soleil brille et de dormir pendant qu'il est sous l'horizon. On se levait de bonne heure et l'on se couchait de même. Le dîner coïncidait avec le milieu de la journée solaire et se faisait à midi. Peu à peu on s'est habitué à faire durer la soirée, et par suite il a fallu retarder la matinée; le repas du milieu a été reporté successivement à une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept heures, et l'après-dînée s'est prolongée alors jusqu'à minuit. Il est certain que si l'on s'est couché après minuit, on ne peut se lever à quatre ni même à six heures, de sorte que ce qui s'appelait autrefois dormir la grasse matinée, c'est-à-dire se lever à sept ou huit heures, est considéré maintenant comme une habitude très matinale. Il est probable que si Ponocrates vivait aujourd'hui, il tenterait de réagir contre le système des longues veillées et des grasses matinées, et que tout au moins il insisterait pour que

ferne 55 ans 10 mois 2 semaines. On ne dit pas combien de temps avec maître Jobelin Bridé, mais c'est être bien modeste de supposer que cet enseignement a duré un peu plus de quatre ans.

les études sérieuses se fissent le matin et non le soir. «Les anciens philosophes, dit Bouhours, croyaient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres étaient celles du matin[1]. » Voici d'un autre côté ce que dit au sujet du travail du matin M. Perrot dans un excellent écrit sur Démosthènes[2].

Démosthènes se mettait-il à l'ouvrage après un frugal repas arrosé d'eau claire, et prolongeait-il ses études jusqu'à une heure avancée de la nuit, ou plutôt, s'endormant tout de suite après souper, ne se relevait-il pas vers les trois ou quatre heures du matin pour travailler jusqu'au moment où la ville recommençait à s'agiter et à bruire autour de lui ? Peut-être cette dernière combinaison demande-t-elle au début, tant que l'habitude n'est pas bien prise, un plus pénible effort de volonté ; mais elle est de beaucoup la meilleure, pour l'esprit et pour le corps tout à la fois. Plusieurs hommes éminents de notre temps, dont la verte et laborieuse vieillesse fait notre admiration, lui doivent peut-être le rare privilége d'avoir conservé, jusque dans leur grand âge, l'entier exercice de leurs hautes facultés. La veille du matin échauffe bien moins le sang, irrite bien moins les yeux et les nerfs que celle du soir. Le soir, on sent peser sur sa tête le poids des fatigues et des tracas du jour ; pour s'appliquer à l'étude, il faut faire en quelque sorte violence à des organes déjà las, à une intelligence distraite et préoccupée. Le matin; au contraire, l'homme tout entier sort du sommeil reposé et comme renouvelé. L'eau dont il baigne ses mains et son visage, les fraîcheurs de l'aube auxquelles il entr'ouvre bientôt sa fenêtre, tout concourt à un même effet : c'est alors que la conception est le plus vive, et le plus lucide, la vue le plus nette. Si nous en croyons Cicéron, qui reproduit là quelque renseignements empruntés à ses sources grecques, Démosthènes aurait été de cet avis. L'orateur, dit-il, s'irritait contre lui-même quand il arrivait par hasard qu'il ne fût point levé au moment où les ouvriers, avant le jour, partaient pour leur travail.

[1] *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, second Dialogue. — [2] *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1872.

XXI.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin, et, pendant qu'on le frottait, on lui lisait quelques pages de la divine Ecriture, hautement, clairement, avec prononciation convenable à la matière. Un jeune page, natif de Basché, nommé Agnostes, était chargé de cette fonction. — Cette lecture, d'après ce que nous voyons, était surtout tirée du Nouveau Testament. « Selon le propos et argument de cette leçon, dit Rabelais, Gargantua et ses maîtres se mettaient à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, dont la lecture qu'on venait de faire montrait la majesté et la sagesse. Après avoir vaqué à quelques fonctions de toilette — que Rabelais ne sous-entend jamais, observe Sainte-Beuve — le maître et l'élève allaient examiner le ciel, et regardaient s'il était tel qu'ils l'avaient noté le jour précédent. C'est là une première leçon de cosmographie, dira plus tard J.-J. Rousseau en développant cette indication; puis on reconnaissait le point du ciel qu'occupait le soleil, on notait dans quel signe du Zodiaque il se trouvait, et quel était l'état de la lune pour cette journée, c'est-à-dire les heures de son lever et de son coucher et par conséquent la phase dans laquelle elle se trouvait.

Cela fait, le jeune garçon était habillé, peigné, coiffé, arrangé, parfumé, mais ce temps n'était pas perdu pour l'étude : on lui répétait les leçons données la veille; lui-même les redisait par cœur, c'est-à-dire sans l'aide d'un livre; il en tirait des conséquences et les commentait de manière à les faire entrer dans la pratique de la vie.

Le grand tort en effet des enseignements tels qu'ils sont le plus souvent donnés et reçus, c'est qu'ils n'entrent que dans la mémoire et qu'on ne les *vit* pas; pour la plupart des enfants, l'étude est un domaine, la vie pratique en est un autre: ils se développent parallèlement, mais ils ne se pénètrent pas, l'un n'entre pas sur les terres de l'autre. Il n'en était pas ainsi pour Gargantua, puisque les conversations, commentaires, réflexions sur la leçon de la veille se prolongeaient parfois pendant deux ou trois heures; le plus souvent pourtant elles cessaient, elles avaient donné toute leur substance au moment où la toilette était tout à fait terminée. Il ne faut pas oublier, pour expliquer le temps accordé à cette toilette, que les vêtements du XVIe siècle étaient plus compliqués que les nôtres.

On se mettait ensuite à lire, avec commentaires et interrogations, pendant trois bonnes heures. C'eût été long si la lecture eût roulé sur le même sujet; mais il faut supposer, quoique Rabelais n'en dise rien, que les lectures étaient variées et que, dès que l'attention commençait à se relâcher sur un sujet, on passait à un autre.

Puis on sortait en causant de ce qui venait d'être lu et l'on allait, suivant le temps, soit dans un établissement fermé, soit dans les prés, et là on jouait à la balle, à la paume, à la pile trigone [où les joueurs, au nombre de trois, se disposent en triangle] — et l'on exerçait le corps comme on avait auparavant exercé l'intelligence.

Tous ces jeux, du reste, se faisaient avec pleine liberté, poursuit l'auteur et cessaient ordinairement dès qu'on se mettait à transpirer ou qu'on se trou-

vait las. Les joueurs étaient alors essuyés, frottés; ils changeaient de chemise et allaient en se promenant voir si le dîner était prêt; en attendant ils redisaient en bon style, pour s'habituer à bien parler, quelques parties de la leçon, quelques maximes qu'on en avait tirées ou retenues.

Cependant « Monsieur l'appétit venait, » le dîner était apporté et l'on se mettait à table. Au commencement du dîner, on lisait quelque histoire agréable des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'on eût bu le premier verre de vin. On poursuivait même quelquefois cette lecture après, mais le plus souvent on se mettait à deviser joyeusement ensemble, d'abord « de la vertu, propriété, efficace et nature » de tout ce qui était servi à table. On faisait l'histoire du pain, du vin, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines et des moyens de les préparer. Par suite de cette coutume, le disciple apprit en peu de temps tout ce qu'avaient dit sur ce sujet Pline, Athénée, Dioscoride, Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Elien et autres. A l'appui de ces propos, on faisait souvent apporter le livre sur la table pour connaître les paroles des auteurs et les comparer avec l'objet. De cette manière Gargantua retint si bien en sa mémoire les choses dites que « pour lors n'était médecin qui sût moitié autant que lui. » — Le dîner se terminait ordinairement par des confitures de coings.

Les repas étaient toujours longs autrefois, mais on voit qu'avec Ponocrates ce temps n'était pas perdu.

Après le repas, on s'écurait les dents avec des racines aromatiques de lentisque, on se lavait les mains

et les yeux de belle eau fraîche ; on rendait grâce à Dieu par quelque beau cantique à la louange de la magnificence et de la bénignité divines; puis on apportait des cartes, non pas pour jouer, mais pour faire toutes sortes de combinaisons qui se rattachent à l'arithmétique et au calcul. C'est de cette manière que Gargantua entra en affection de la science numérale, et après dîner, après souper, il passait le temps à ces combinaisons et solutions de problèmes, aussi agréablement qu'autrefois il passait le temps à jouer aux dés ou aux cartes. Il devint si fort en théorie et en pratique que l'évêque anglais Toustal, qui a écrit en latin un livre sur l'art de compter, déclarait que, comparativement à Gargantua, il n'y entendait que le haut allemand.

Ce n'est pas seulement de l'arithmétique que Gargantua s'occupait en se jouant, il étudiait aussi les autres sciences mathématiques : géométrie, astronomie et musique. La musique était comptée alors parmi les sciences, mais Gargantua étudiait aussi la musique comme art. On s'amusait à chanter musicalement à 4 ou 5 parties, ou sur un thème « à plaisir de gorge. » Quant aux instruments, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte d'allemand, de la flûte à neuf trous, de la viole, de la saqueboutte, qui était une sorte de trombone. Tout cela ne l'empêchait pas de faire parfois mille joyeux instruments et figures géométriques et de pratiquer les canons astronomiques.

Cela durait une heure à peu près, puis on se remettait à l'étude trois heures ou davantage, si l'on était d'humeur. On répétait la lecture du matin, on poursuivait l'étude du livre commencé, on s'exerçait

à écrire ; puis Gargantua sortait avec l'écuyer Gymnaste, qui lui enseignait à monter à cheval. Le jeune homme changeait de vêtements et montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genet, sur un cheval barbe, sur un cheval léger ; il donnait cent carrières à son cheval, il le faisait voltiger, il lui faisait franchir un fossé, sauter une barrière, tourner brusquement en rond, à droite, à gauche. Puis il prenait une lance et rompait — non la lance, le plus maladroit charpentier en est capable — mais avec sa lance il rompait une porte, un harnois, il renversait un arbre, enfilait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet, tout cela, étant armé de pied en cap. Nul ne savait mieux fanfarer et siffler que lui sur un cheval ; il savait sauter d'un cheval à l'autre sans prendre terre, et monter de chaque côté, la lance au poing, sans étriers, et guider le cheval à son gré, sans bride. D'autres fois il s'exerçait à manœuvrer la hache, et il en jouait si bien qu'il fut bientôt passé maître dans l'art de manier les armes de campagne.

L'auteur emploie plusieurs pages à énumérer les exercices physiques auxquels se livre Gargantua, et il y met autant d'entrain, que lorsqu'il fait passer devant nos yeux les détails d'un festin. La langue est pour lui d'une souplesse merveilleuse, et il n'y a eu depuis Rabelais que V. Hugo pour faire accomplir de tels tours de force à notre idiome quelque peu rebelle. Nous copions, en traduisant parfois, et en simplifiant :

Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, etc. Il jouait à la grosse balle et la faisait bondir en l'air autant du pied que du poing.

Il luttait, courait, sautait, non à trois pas un saut, non à cloche-pied; . . . mais d'un saut traversait un fossé, volait sur une haie, montait six pas contre une muraille et rampait en cette façon à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des pieds seuls, une main en l'air dans laquelle il tenait un livre; il traversait toute la Seine sans mouiller le livre, tirant son manteau à l'aide de ses dents comme faisait Jules César; puis d'une main s'élançait dans un bateau, de là il se jetait derechef dans l'eau, la tête la première, sondait le fond, explorait les rochers, plongeait dans les abîmes et gouffres. Puis il remontait sur le bateau, le faisait tourner, le gouvernait, le menait vite ou lentement, au fil de l'eau, contre le courant, il le retenait en pleine écluse, il le guidait d'une main, et. de l'autre, il s'escrimait avec un grand aviron, il tendait la voile, grimpait aux mats par les cordages, courait sur les vergues, ajustait la boussole, etc., etc.

En sortant de l'eau, il gravissait la montagne et la redescendait lentement, il grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abaissait les gros rameaux comme un autre Milon de Crotone; avec deux poignards acérés et deux poinçons éprouvés, il montait au haut d'une maison comme un rat, descendait ensuite du haut en bas sans jamais se faire de mal. Il jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, il tirait de l'arc, de l'arquebuse, etc., en haut, en bas, devant, de côté, en arrière, comme les Parthes.

On lui attachait un cable en quelque haute tour, pendant en terre; il y montait des deux mains et en redescendait aussi lestement que vous pourriez courir par un pré bien nivelé. On lui mettait une grosse perche appuyée entre deux arbres, il la saisissait des deux mains, et il courait si bien ainsi, sans toucher terre, que vous n'eussiez pu l'atteindre à la course.

Ces exercices ne sont intéressants que si nous avons affaire à un homme de taille ordinaire, et Rabelais, dans tout ce qui précède, a complètement

oublié que Gargantua est un géant. Il s'en souvient tout à coup et gâte l'effet qu'il veut produire. Si c'est le géant que nous connaissons, il n'y a rien d'étonnant, il n'y a même rien de curieux à lui voir faire l'exercice avec des haltères de huit mille sept cents quintaux, et à défier ceux qui voudraient tenter de lui enlever une grenade de la main.

Heureusement le géant ne fait ici qu'une brève apparition, — en musique, on appellerait cela une modulation en éclair, — et nous nous retrouvons en présence d'un adolescent vigoureux, mais fait comme nous tous en somme.

Ces exercices terminés, après s'être frotté, nettoyé, après avoir changé de vêtements, on s'en retournait tout doucement à la maison, mais en passant par les prés et les bois, et là on examinait les arbres et les plantes, sur pied, et au moyen d'échantillons qu'on emportait à pleines mains. Un page nommé Rhizotome [ou Coupe-racines] avait pour charge de porter les outils nécessaires à cette récolte et la récolte elle-même. Au retour, on consultait les auteurs qui ont parlé des plantes et l'on comparait ces échantillons avec leurs descriptions. Cette étude et des réflexions sur ce qu'on avait vu et observé dans la journée conduisaient jusqu'au souper.

Le dîner (notre déjeuner) avait été sobre, n'ayant pour but que de calmer les abois de l'estomac, mais le souper était copieux et abondant. «C'est là la vraie diète, ajoute Rabelais en sa qualité de médecin, et ceux qui en conseillent une autre sont dans leur tort.»

La leçon du dîner était continuée pendant le souper, puis on causait de choses utiles et d'érudition.

Les *grâces* dites, on allait chanter, faire de la musique, ou bien, avec des cartes, des gobelets, exécuter des tours d'adresse et de combinaison. Ces récréations utiles se prolongeaient quelquefois jusqu'à l'heure de dormir ; quelquefois aussi, on allait faire visite à des gens instruits, à des voyageurs qui avaient parcouru des pays étrangers et qui aimaient à raconter leurs voyages. Puis on se rendait dans un lieu d'où l'on voyait le ciel à découvert, et là on notait les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres, les comètes et les autres phénomènes astronomiques qui pouvaient se rencontrer. On repassait ensuite, à la manière des Pythagoriciens, ce qu'on avait vu, lu, appris, fait et entendu dans la journée.

Enfin le maître et l'élève priaient «Dieu le créateur en l'adorant et le glorifiant de sa bonté immense ; et lui rendant grâce de tout le passé, se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir.»

XXIII.

Tel était l'emploi de la journée lorsqu'il faisait beau. Les études restaient les mêmes les jours de pluie, mais les exercices physiques variaient.

S'il advenait que l'air fut pluvieux et intempéré, tout le temps jusqu'au dîner [déjeuner] était employé comme de coutume, excepté qu'on faisait allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais les exercices habituels en plein air de l'aprèsdînée étaient remplacés par d'autres analogues. On s'amusait à botteler du foin, à fendre et à scier du bois, à battre les gerbes dans la grange.

Remarquez qu'il s'agit d'un fils de roi. On s'est

beaucoup récrié au XVIIIe siècle parce que Rousseau voulait que son Emile apprît à menuiser. Rabelais va plus loin et moins loin aussi : les exercices qu'il propose sont plus vulgaires, mais ils ne demandent pas un long apprentissage. Au reste, Rabelais tient essentiellement au caractère utilitaire de tout ce qu'il propose. Parmi les exercices physiques indiqués, il n'en est pas un qui soit oiseux; jamais son élève ne fait de mouvement pour le simple plaisir d'en faire: la promenade sert à recueillir des plantes ; tous les exercices indiqués réclament l'emploi de l'intelligence aussi bien que celui des forces corporelles et présentent une utilité pratique. Rabelais sait ce que vaut le temps, il ne le gaspille jamais.

Son élève étudie aussi les beaux arts, la peinture, la sculpture ; puis il va voir comment on exerce les métiers, comment on étire les métaux, comment on fond l'artillerie ; il visite les ateliers des lapidaires, orfèvres, tailleurs de pierreries ; — des alchimistes et monnayeurs ; — des tisseurs, des veloutiers, des horlogers, des ouvriers en glaces, des teinturiers, récompensant généreusement les ouvriers qui lui fournissent des explications sur leur industrie.

Quelquefois Ponocrates et son disciple allaient écouter les leçons publiques des professeurs, les plaidoyers des avocats, les sermons des prédicateurs ; — ils entraient dans les salles d'escrime, et Gargantua faisait quelques passes en chemin ; -- ils allaient voir les boutiques des droguistes, marchands d'herbes, apothicaires, et examinaient les fruits, raisins, feuilles, gommes et semences apportés de l'étranger ; — ils ne dédaignaient pas même les bateleurs, faiseurs de tours, etc.

Ces jours-là, comme on avait dépensé moins d'activité physique, on mangeait plus sobrement au souper, et des viandes de plus facile digestion.

C'est ainsi que se passaient les journées de Gargantua. Ce régime sembla un peu difficile au commencement, nous dit l'auteur ; par la suite, il devint tant doux, léger et délectable que « mieux ressemblait un passe-temps de roy que l'estude d'un escolier. »

Toutefois Ponocrates, pour reposer son élève de cette véhémente tension d'esprit, choisissait, une fois par mois, une journée belle et sereine ; on sortait dès le matin de la ville, et l'on se rendait à Gentilly, à Boulogne, à Montrouge, à Charenton, à Vanvres ou à St-Cloud, et là on passait la journée à s'amuser, « raillans, gaudissans, beuvans d'autant, jouans, chantans, dansans, se roulans dans quelque pré, dénichans des passereaux, prenans des cailles, peschans aux grenouilles ou aux écrevisses. »

Mais encore que cette journée fût passée sans livres et lectures, elle n'était point passée sans profit. On se récitait par cœur quelques passages latins et grecs de Virgile et d'Hésiode, ou les vers plus modernes de Politien sur l'agriculture; on faisait des épigrammes latines qu'on mettait en français sous forme de rondeaux et de ballades ; on faisait de petites expériences de physique, etc., etc.

XXIV.

Le programme des études de Gargantua paraît fort chargé au premier abord, il l'est moins qu'il n'en a l'air. Remarquez qu'il n'y a par jour que huit heures d'études régulières. Il n'est pas d'établissement

ni de pays qui n'en impose davantage. Dans les lycées de France, huit heures sont consacrées aux leçons et aux préparations ; dans les gymnases allemands et russes, il y a cinq leçons consécutives, et c'est bien le moins de supposer trois heures de travail pour s'assimiler ces cinq leçons. Mais Rabelais trouve en outre le moyen de consacrer cinq heures au moins aux exercices physiques, tout en laissant quatre heures pour les repas et les récréations utiles. L'avantage de ce programme, c'est qu'il n'y a pas un moment de perdu, c'est que les dix-sept heures de vie journalière sont complètement mises à profit pour l'étude, pour les exercices physiques, pour les amusements, et qu'il n'y a pas de place pour l'oisiveté. Quand l'esprit est moins actif pour le travail intellectuel, c'est le corps qu'on exerce ; quand le corps en a assez, on revient à l'esprit ; les repas servent d'entr'actes entre les divers exercices, et, quand on est fatigué des uns et des autres, on dort. Toute cette vie est arrangée et distribuée de la façon la plus rationnelle.

Mais pour que le temps puisse être utilisé de cette façon, il faut que l'étude soit agréable. Avec le système de Ponocrates, elle ne peut pas ne pas l'être. Si dans les cas ordinaires, l'étude est pénible, c'est la faute de la méthode ou la faute du maître,—de la méthode qui ferme les yeux pour ne pas voir les aptitudes et les tendances de l'enfance, du maître qui ne sait pas y adapter son enseignement, par manque de flexibilité d'esprit, ou le plus souvent parce qu'il n'est pas assez pénétré de la science qu'il enseigne.

En réduisant l'étude à huit heures par jour, Rabelais croyait probablement faire une notable con-

cession. Tout le monde n'étudiait pas au XVIe siècle, mais ceux qui étudiaient y mettaient une ardeur qui a bien lieu de nous surprendre.

Ainsi Henri de Mesmes, dont nous avons déjà dit un mot (p. 44), ne se contentait pas de se lever à cinq heures du matin, jour ou non, pour aller étudier. Les leçons duraient de cinq heures à dix heures sans interruption. On conférait en hâte pendant une demi-heure ce qu'on avait recueilli des leçons des professeurs ; on dînait, puis on lisait «par forme de jeu», Sophocle, Aristophane, Euripide et quelquefois Démosthènes, Cicéron, Virgile, Horace. Les études recommençaient à une heure. A cinq heures on retournait à la maison. On soupait, puis on reprenait les livres grecs ou latins. Il y a donc neuf heures employées à écouter les leçons des professeurs. Les préparations, les exercices d'application étaient en sus. Ponocrates donnait à son élève beaucoup plus de liberté et mettait surtout beaucoup plus de variété dans les études.

L'éducation de Gargantua est la partie du livre de Rabelais qui a été le plus souvent citée, discutée ou commentée. La reproduction, la discussion de ces observations nous arrêterait trop longtemps ici ; nous avons consacré à cette question un chapitre spécial, qu'on trouvera plus loin.

CHAPITRE V.

LIVRE I. – GARGANTUA.

II. LA GUERRE.

SOMMAIRE. — 1. L'enlèvement des fouaces. — 2. Picrochole s'en va-t-en guerre. — 3. Frère Jean des Entommeures. — 4. Combat dans la vigne. — 5. Stupéfaction de Grandgousier. — 6. Sa lettre à son fils. — 7. Message de Grandgousier à Picrochole. — 8. Graudgousier et Idoménée. — 9. Le conseil de guerre de Picrochole. — 10. Les conquêtes futures de Picrochole. — 11. Les Proverbes de Salomon. — 12. Picrochole et Pyrrhus. — 13. Châteaux en Espagne. — 14. Gargantua à l'armée. — 15. Le souper de Gargantua. — 16. Les pélerins mangés en salade. — 17. Propos de table. — 18. Pourquoi les moines sont fuis de tout le monde. Frère Jean et Voltaire. — 19. Frère Jean, Absalon. — 20. Les exploits de frère Jean. — 21. Gargantua et les superstitions. — 22. Grandgousier et la guerre de conquêtes. — 23. Fénelon et Rabelais. — 24. Picrochole et ses conseillers. Il est vaincu. — 25. Discours de Gargantua aux vaincus.

I.

Poursuivons l'analyse du livre. Après avoir discuté à sa manière la question de l'éducation, Rabelais va discuter de même, c'est-à-dire dans un récit mêlé de bouffonneries, la grave question de la guerre et des conquêtes. Sur ce point encore, nous allons le trouver singulièrement en avant de son siècle, et même du nôtre.

Pendant que Gargantua poursuivait ses études à Paris en compagnie de Ponocrates, voici ce qui se passait dans le Chinonais.

C'était en automne, à l'époque des vendanges, les bergers de la contrée étaient à garder les vignes pour empêcher les étourneaux de manger les raisins. Des fouaciers de Lerné, bourg aux environs de Chinon, passaient par le grand quarroy [chemin charretier], se rendant à la ville avec dix ou douze charretées de fouaces [gâteaux au beurre]. Les bergers les prièrent de leur en vendre quelques-unes au prix du marché. Notez que c'est chose céleste, ajoute Rabelais, que de déjeuner de raisins et de fouace fraîche. Les fouaciers non-seulement refusèrent, mais ils répondirent par des injures, et appelèrent les bergers, brèche-dents, averlans ou avrelans, [c'est-à-dire vauriens], affronteurs, fainéants, malotrus, plus 23 autres épithètes qu'il est inutile de reproduire,—ajoutant que ce n'était pas à eux qu'il appartenait de manger de telles fouaces, qu'ils devaient se contenter de gros pain ballé [mal vanné, où il est resté des débris de *balle*], de pain grossier et rassis.

Un des bergers, Forgier, leur dit: Qui vous rend si rogues? Vous nous avez toujours donné jusqu'à présent des fouaces pour notre argent; pourquoi nous en refusez-vous aujourd'hui? Est-ce que nous vous refusons notre froment quand vous venez en acheter chez nous? et c'est avec ce beau froment que vous faites vos gâteaux et vos fouaces. Outre notre argent, nous vous aurions donné encore de nos raisins par-dessus le marché, en échange de vos fouaces, mais par la merdé [la mère de Dieu]! vous pourrez vous repentir de votre refus; quand vous aurez besoin de nous, nous vous rendrons la pareille; qu'il vous en souvienne!

Marquet, grand bâtonnier de la compagnie des

fouaciers, lui dit : Tu fais le fier aujourd'hui, on t'aura donné trop de mil hier soir. [On prétend que le mil rend les coqs plus aggressifs]. Viens ici, je t'en donnerai, de ma fouace. Forgier tire un unzain de sa poche et le tend à Marquet, mais celui-ci, au lieu de lui donner des fouaces, lui lance un grand coup de fouet dans les jambes, puis cherche à se sauver. Forgier cria : au meurtre ! et jeta à son adversaire un gros bâton qu'il avait sous le bras, le coup porta sur la tête «en telle sorte que Marquet tombit de dessus sa jument, mieux semblant homme mort que vif.»

Cependant les métayers qui étaient tout près de là, challant[1] [c'est-à-dire gaulant, abattant] des noix, accoururent avec leurs grandes gaules et frappèrent sur ces fouaciers comme sur du seigle vert [il est plus difficile à battre vert que lorsqu'il est mûr]. Les autres bergers et bergères vinrent aux cris ; ils les poursuivirent à coups de pierres, les atteignirent et leur prirent quatre ou cinq douzaines de fouaces, qu'il payèrent, du reste, au prix accoutumé. Les fouaciers, après avoir reçu l'argent, aidèrent à leur camarade à remonter sur son cheval, et, au lieu de se rendre à la ville, reprirent le chemin de Lerné, menaçant fort et ferme les bouviers, bergers et métayers qui les avaient attaqués.

Quant à ceux-ci, ils se régalèrent des fouaces qu'ils avaient conquises, puis se mirent à danser au son de la cornemuse en se moquant des fouaciers qui ne s'étaient pas signés de la bonne main

[1] *Challer*, ce n'est pas écaler des noix, comme le disent les commentateurs, c'est les abattre à coups de gaule : on ne les écale que pour les manger.

au matin et avaient eu mauvaise chance par leur faute.

II.

Les fouaciers, retournés à Lerné, se rendirent près de leur roi Picrochole III et portèrent plainte contre les bergers, montrant leurs paniers rompus, leurs bonnets froissés, leurs robes déchirées, leurs fouaces enlevées et par dessus tout, Marquet blessé grièvement, et tout cela, du fait des bergers et métayers de Grandgousier.

Picrochole avait la tête chaude ; sans prendre plus amples informations, il fait crier le ban et l'arrière-ban dans tous ses états. Chacun, sous peine de la hart, doit se trouver en armes sur la place du château, heure de midi ; il fait en même temps sonner le tambourin à l'entour de la ville, et lui-même, pendant qu'on apprête son dîner, va faire affûter son artillerie, déployer son oriflamme et charger force munitions d'armes et de provisions de bouche.

Pour ne pas perdre une minute, il distribue les commissions en dînant. C'est Trespelu, le Lebœuf du temps, qui commandera l'avant-garde; il aura sous ses ordres 16,014 arquebusiers et 35,011 aventuriers, habitués à piller amis et ennemis. L'artillerie fut confiée au grand-écuyer Touquedillon; elle se composait de 914 grosses pièces de bronze, canons, doubles canons, basilics, serpentines, couleuvrines, bombardes, faucons, passe-volants, spirales et autres pièces. L'arrière-garde fut baillée au duc Raquedenare. On envoya en avant le capitaine Engoulevent avec trois cents chevaux légers pour explorer le pays. Ils trouvèrent tous les lieux voisins en paix

et silence, sans assemblée quelconque. Personne ne songeant à la résistance, l'occasion était trop belle pour n'en pas profiter ; Picrochole lança ses troupes sur les terres de Grandgousier.

Adonc sans ordres et sans mesure ils prirent les champs, les uns parmi les autres ; gastant et dissipant tout, partout où ils passoient, sans espargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni profane ; ils emmenoient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs; ils faisoient main basse sur les basses-cours, enlevant poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gorets [jeunes cochons] ; abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, faisant tomber tous les fruits des arbres. C'étoit un désordre sans pareil.

Personne du reste ne songeait à leur résister ; tous se mettaient à leur merci, suppliant qu'on les traitât humainement en considération de ce qu'ils avaient été dans tous les temps bons et amiables voisins, qu'ils ne leur avaient jamais fait tort ni outrage; ajoutant que bien certainement Dieu les punirait. Les assaillants ne répondaient rien, sinon qu'ils voulaient leur apprendre à manger des fouaces.

III.

Nous allons voir apparaître à cette occasion un personnage qui nous accompagnera jusqu'à la fin du livre. C'est frère Jean des Entommeures, des Entamures, dirions-nous aujourd'hui. Les gens de Picrochole après avoir tout pillé et ruiné au bourg de Seuillé, se portèrent à l'abbaye du même nom, nous dit Rabelais.

Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs

saints se vouer. A toute aventure, ils feirent sonner *ad capitulum capitulantes* [appelant au chapitre ceux qui en faisaient partie]. Là feut décreté qu'ils feroient une belle procession renforcée de beaux preschants *contra hostium insidias* et beaux respons *pro pace.* En l'abbaye étoit pour lors un moine claustrier, nommé frère Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, dehait, bien adextre [adroit], hardi, aventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien avantaigé en nez, beau dépescheur d'Heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles ; pour tout dire sommairement, vrai moine si onques en feut, depuis que le monde moinant moina de moinerie ; au reste clerc jusques ès dents en matière de bréviaire.

Ce portrait de frère Jean n'est-il pas un chef-d'œuvre de style pittoresque ?

Icelui entendant le bruit que faisoient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils faisoient. Et avisant qu'ils vendangeoient leur clos, onquel estoit leur boire de tout l'an fondé, retourne au chœur de l'église où estoient tous les autres moines, tous estonnés comme fondeurs de cloches, les voyant chanter *im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, umin, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, o,rum, um.* C'est, dit-il, bien chanté, vertu dieu ! que ne chantez-vous : «Adieu, paniers, vendanges sont faites !» Je me donne au diable s'ils ne sont en notre clos, et tant bien coupent ceps et raisins qu'il n'y aura, par le corps de Dieu ! de quatre années que halleboter dedans. Ventre St. Jacques, que boirons-nous cependant, nous autres pauvres diables ? Seigneur Dieu, *da mihi potum,* [donne moi à boire].

Lors dist le prieur claustral : Que fera cest ivrogne icy ? qu'on me le meine en prison ; troubler ainsi le service divin ! — Mais dist le moyne, le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé ; car vous mesmes, monsieur le prieur, aimez boyre du meilleur ; si faict tout homme de bien. Jamais homme noble ne hayst le bon vin ; c'est ung apophthegme monachal. Mais ces respons que chantez icy ne sont, par Dieu, point de saison. Pourquoy sont nos Heures en temps de moissons et vendanges, courtes, en l'advent et tout hyver, tant longues ?

Feu de bonne mémoire frère Macé Pelosse, vray zélateur

(ou je me donne au diable) de nostre religion, me dist, il m'en soubvient, que la raison estoit affin qu'en ceste saison nous fassions bien serrer et faire le vin, et qu'en hyver nous le humions.

Escoutez, messieurs, vous autres; qui aime le vin, le corps Dieu, si me suyve. Car hardiment que sainct Antoine m'arde, si ceulx tastent du piot, qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu! les biens de l'Eglise? Ha non, non. Diable, saint Thomas l'Angloys voulut bien pour iceux mourir : si j'y mourois ne seroys-je saint de mesmes? Je n'y mourray ja pourtant : car c'est moy qui le fais es autres.

C'est-à-dire : C'est moi qui fais mourir les autres.

IV.

Boileau s'est évidemment souvenu de ce passage dans son *Lutrin*. Les chanoines sont en train de délibérer, comme ici les moines de chanter. On parle de chercher une autorité dans un livre :

Moi! dit-il, qu'à mon âge écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau?
O le plaisant conseil! Non, non, songeons à vivre,
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser.
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve,
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste, déjeunons, messieurs, et buvons frais.

(*Chant.* IV, v. 191-204.)

Mais frère Jean est un autre gaillard qu'Everard. Nous allons le voir à l'œuvre.

Ce disant mist bas son grand habit, et se saisit du baston de la croix, qui estoit de cœur de cormier, long comme une

lance, rond à plein poing, et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna brusquement sur les ennemis qui, sans ordre, ny enseigne, ny trompette, ny tabourin, parmy le clos vendangeoient. Car les porteguidons et portenseignes avoient mis leurs guidons et enseignés à l'orée des murs, les tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un cousté, pour les emplir de raisins, les trompettes estoient chargés de moussines [bouquets de sarment avec leur raisin]: chascun estoit desrayé [dévoyé]. Il choqua doncques si roidement sus eux sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tors et à travers à la vieille escrime. Ez uns escarbouilloit la cervelle, ez autres rompoit bras et jambes, ez autres deslochoit les spondiles du cou, ez autres demolloit les reins, avalloit le nez, poschoit les yeulx, fendoit les mandibules, enfonçoit les dents en la gueule, descroulloit les omoplates, sphaceloit les grèves, desgondoit les schies, debezilloit les fauciiles Si quelqu'un se vouloit cacher entre les ceps plus espès, à iceluy froissoit toute l'areste du dos, et l'esrenoit comme un chien.

Si aulcun saulver se vouloit en fuyant, a iceluy faisoit voler la teste en pièces par la commissure lambdoide. Si quelqu'un gravoit [grimpait] en un arbre, pensant y estre en seureté, iceluy empaloit de son baston.

Si quelqu'un de sa vieille congnoissance luy crioit : Ha frere Jean, mon ami, frere Jean, je me rendz. Il t'est, disoit-il bien force, mais ensemble tu rendras l'âme à tous les diables...

Les uns mouroyent sans parler, les autres parloyent sans mourir ; les uns se mouroyent en parlant, les aultres parloyent en mourant. Les autres crioyent à haulte voix: confession, *confiteor*, *miserere*, *in manus !* Tant feut grand le cry des navrez que le prieur de l'abbaye avec tous ses moynes sortirent. Lesquelz, quand apperceurent ces paoures gens ainsi ruez parmy la vigne et blessez à mort, en confesserent quelques uns. Mais ce pendant que les prestres s'amusoyent à confesser, les petits moynetons coururent au lieu où estoit frere Jean et luy demanderent en quoy il vouloit qu'ilz lui aidassent.

A quoy respondit qu'ils egorgetassent ceux qui estoient par terre... Puis à tout [avec] son baston de croix gaigna la bresche qu'avaient fait les ennemis... Mais quand ceux qui s'estoient

confessés vouleurent sortir par icelle bresche, le moine les assommoit de coups, disant : Ceux-ci sont confès et repentans : ils s'en vont en paradis aussi droit comme une faucille ou comme le chemin [serpentant] de Faye.

Ainsi, par sa prouesse, furent déconfis tous ceux de l'armée qui étaient entrés dedans le clos, jusques au nombre de treize mille six cent vingt et deux, sans les femmes et les petits enfans, cela s'entend tousjours. Jamais Maugis hermite ne se porta si vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrasins, — desquelz est écrit es gestes des quatre fils Aymon, — comme fit le moine à l'encontre des ennemis avec le baston de la croix.

Comme les poèmes des XII[e] et XIII[e] siècles n'ont qu'un petit nombre de lecteurs, on demandera peut-être ce que c'est que ce Maugis l'ermite. Maugis était un cousin des Quatre fils Aymon, et de plus un magicien. Il ne faut pas confondre le magicien avec le sorcier : le magicien sait des secrets merveilleux qui lui font accomplir des prodiges, mais il n'emploie que les forces de la nature : c'est un savant, rien de plus ; tandis que le sorcier n'opère qu'avec la complicité du diable, auquel il a vendu son âme et qui viendra la lui réclamer un beau jour. Maugis, par la force de sa magie, savait se rendre invisible ou prendre différentes formes ; il en profita un jour pour enlever la couronne et le trésor de Charlemagne au nez et barbe de l'empereur, qui ne put l'en empêcher. Devenu vieux, il se fit ermite, comme le patron des sorciers ; mais un jour que les Sarrasins avaient pénétré sur la terre de France, il reprit les armes et extermina à lui seul toute une armée de mécréants. Ces exploits et beaucoup d'autres sont consignés dans le poème de *Renaud de Montauban* et dans un volume de la Bi-

bliothèque bleue, sur la première page duquel les quatre chevaliers sont représentés montés sur quatre chevaux semblables qui lèvent tous à la fois la même jambe.

V.

Pendant que Picrochole ravageait ainsi son pays, que faisait Grandgousier? Le brave roi jouait dans sa capitale le rôle du roi d'Yvetot.

Le soir, après souper, il se chauffe à un beau, clair et grand feu, et tout en faisant griller des chastaignes, il écrit sur l'âtre avec un bâton brûlé d'un bout, dont on écharbotte [tisonne] le feu, faisant à sa femme et à sa famille des contes du temps jadis.

Le géant était devenu un bon vieux propriétaire campagnard d'Anjou ou de Normandie. Mais c'est un homme de cœur et de jugement sous ses allures bonasses; il l'a bien montré lorsqu'il a arraché son fils des mains des pédants, il va le montrer encore; il va montrer surtout, par son horreur pour la guerre, comme il aime sincèrement ses sujets.

Un des bergiers qui gardaient les vignes, nommé Pillot, natif de Gravot — Rabelais sait toujours le nom et le lieu de naissance de ses personnages les moins importants — Pillot donc se transporta vers Gargantua en icelle heure et raconta entièrement les excès et pillages que faisait Picrochole, roi de Lerné, en ses terres et domaines, et comment il avait pillé, gasté [ravagé], saccagé tout le pays, excepté le clos de Seuillé, que frère Jean des Entommeures avait sauvé à son honneur.

Grandgousier est bouleversé.

Holos holos, qu'est cecy, bonnes gens? Songé-je, ou si vray est ce qu'on me dit? Picrochole, mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient assaillir? Qui

le meut? qui le poinct? qui le conduict? qui l'a ainsi conseillé? Ho, ho, ho, ho, ho, mon Dieu, mon Sauveur, aide-moy, inspire-moy, conseille-moy à ce qu'est de faire. Je proteste, je jure devant toy, ainsi me sois-tu favorable, si jamais à luy desplaisir, ne à ses gens dommage, ne en ses terres je fis pillerie; mais, bien au contraire, je l'ay secouru de gens. d'argent, de faveur et de conseil, en tous cas qu'ay peu congnoistre son avantage. Qu'il m'ait donc en ce point oultragé, ce ne peut estre que par l'esprit malin. Bon Dieu, tu congnois mon courage, car à toy rien ne peut estre celé. Si par cas il estoit devenu furieux, et que, pour luy rehabiliter son cerveau, tu me l'eusses icy envoyé, donne-moy et pouvoir et savoir le rendre au joug de ton saint vouloir par bonne discipline.

Ho, ho, ho. Mes bonnes gens, mes amis, et mes féaux serviteurs, fauldra-il que je vous empesche [donne l'embarras] à m'y aider? Las! ma vieillesse ne requéroit dorénavant que repos, et toute ma vie n'ay rien tant procuré [recherché] que paix. Mais il fault, je le voy bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres espaules lasses et foibles, et en ma main tremblante je prenne la lance et la masse pour secourir et garantir mes pauvres subjects. La raison le veult ainsi: car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce non obstant, je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars [arts] et moyens de paix; là je me resouls [c'est à cela que je m'arrête]

Quel bon petit roi c'était là,

ce Grandgousier! Il n'invoque pas le droit divin des rois, il ne se préoccupe pas de l'offense faite à sa couronne, il ne saisit pas cette occasion d'acquérir de la gloire ni d'agrandir ses états aux dépens de Picrochole; ce qui le préoccupe, c'est le sort de ses sujets qui travaillent pour le nourrir et l'entretenir, et auxquels il doit par conséquent protection complète, sans quoi il n'aurait pas le droit d'être leur roi. Toute la doctrine du *Contrat social* est déjà là, à l'état latent.

VI.

On convient d'envoyer à Picrochole un messager prudent pour s'informer des causes de la guerre; puis d'écrire à Gargantua pour le rappeler.

Le vieux Grandgousier prend la plume ; ce n'est plus ici l'intelligence enfantine du géant qui parle, c'est un père, c'est un roi sage et prudent qui a l'horreur de l'iniquité, et l'amour profond de ses sujets. Nous empruntons à Gérusez[1] l'analyse de sa lettre :

Je regrette vivement, dit-il à son fils, d'être obligé de t'arracher à tes études et à ton philosophique repos ; mais j'ai besoin de toi; j'avais espéré couler doucement en paix mes dernières années, me confiant à nos anciens amis et confédérés. Ma fatale destinée a voulu que je sois inquiété par ceux sur lesquels je me reposois, viens donc au secours des personnes et des biens qui t'appartiennent par droit naturel. Car, de même que les armes sont débiles quand la sagesse ne les guide pas, de même l'étude est vaine et la sagesse inutile si l'on n'en fait pas l'application, si l'on ne sait pas s'en servir au besoin.

Mon but, continue-t-il, est non de provoquer, mais d'apaiser, non d'assaillir, mais de me défendre, non de faire des conquêtes, mais de garder mes fidèles sujets et terres héréditaires.

Picrochole est entré hostilement dans mes domaines sans cause ni occasion. J'ai fait ce que j'ai pu pour modérer sa colère tyrannique et lui ai offert tout ce que je pensais propre à le satisfaire. Je lui ai envoyé plusieurs fois demander en quoi, par qui, comment il avoit été outragé; il ne m'a répondu qu'en me défiant et en me disant qu'il étoit à sa convenance de s'établir en mes terres. J'ai reconnu alors que le Dieu éternel l'a abandonné à son franc arbitre et propre sens, — qui ne peut qu'être mauvais si la grâce divine ne lui vient continuel-

[1] *Essais d'histoire littéraire*, I.

lement en aide, — et qu'il me l'a envoyé à fâcheuses enseignes, et m'a chargé de le contenir en son devoir et de le lui faire connaître.

Ainsi donc, mon fils bien aimé, le plus tôt que tu pourras, après avoir vu ces lettres, reviens en diligence secourir — non pas tant moi (bien que la piété filiale t'en fasse un devoir) que tes sujets et amis que par raison tu peux sauver et garder. La guerre sera faite avec la moindre effusion de sang possible. Nous tâcherons, par cautèles et ruses de guerre, de repousser notre ennemi en sauvant les hommes et en les renvoyant joyeux à leurs domiciles.

Très cher fils, la paix du Christ, notre rédempteur, soit avec toi, etc.

Tous les critiques et commentateurs se sont accordés à louer cette lettre. Dufresny, après l'avoir rapportée dans son *Parallèle d'Homère et de Rabelais*, demande si «en l'écoutant on ne croirait pas entendre le sage Nestor dans le sublime Homère?» Eusèbe Salverte y signale «de grands traits de noblesse, de force et de raison». Ce qui y respire surtout, c'est l'amour paternel du roi pour ses sujets. Il y a dans l'histoire de France un roi qui eût pu penser et parler ainsi, c'est le plus vénéré de tous, St Louis. Cette lettre, dit M. Rathery, est digne d'être mise à côté des Exhortations que le saint roi mourant adressait à son fils.

Deux remarques encore. Les quelques lignes où il est question de la grâce font allusion aux disputes qui avaient lieu alors *de libero* et *de servo arbitrio* entre les catholiques et les protestants. La grâce divine sans laquelle on ne peut faire que du mal, le mot de Christ employé sans article, rappellent les idées et la phraséologie de Calvin, avec lequel Rabelais rompra bientôt violemment. — Enfin le

langage et le style de cette lettre aussi bien que celui de la harangue qui va suivre, sont imprégnés de latin et semblent un écho des phrases et même des expressions de Cicéron. Rabelais, quoique parfaitement à son aise dans les deux styles, est plus original et plus foncièrement français dans le plaisant que dans le sérieux.

VII

Après avoir expédié cette lettre à Gargantua par «le Basque son laquais», Grandgousier envoya à Picrochole. Ulrich Gallet, maître des requêtes. En route, Gallet demanda à un meunier où en étaient les affaires du roi ennemi. Le meunier répondit que les gens du roi lui avaient tout pris, qu'ils ne lui avaient laissé ni coq ni poule, qu'ils s'étaient enfermés à La Roche Clermaud, château fort qui se trouve à une bonne lieue de Chinon, et il lui conseilla de ne pas aller plus loin le soir même.

Le lendemain, Gallet se transporta avec un trompette à la porte du château et demanda à parler au roi. Celui-ci refusa de le laisser entrer ; mais il vint se mettre sur le rempart en face de Gallet et lui demanda ce qu'il voulait.

La harangue de Gallet est très éloquente et digne de Cicéron ; nous l'abrégerons cependant, nos lecteurs connaissant déjà les faits qui y sont allégués.

Gallet fait ressortir d'abord la douleur qu'éprouve un cœur sincère et honnête en voyant ceux qu'il croyait et devait croire ses amis, se tourner brusquement contre lui, sans même lui en indiquer le motif.

Si jamais il y eut une alliance qui semblait certaine

et inviolable, c'est celle qui existait entre les deux royaumes. Cette amitié et alliance a été si longue et si étroite que non seulement les peuples des deux nations, mais les Barbares, tels que Poitevins, Bretons, Manceaux, ceux qui habitent les Canaries et la cité d'Isabella [fondée par Colomb en Amérique] pensaient qu'il eût été plus facile de démolir le firmament et d'élever les abîmes au-dessus des mers que de rompre cette alliance, dont la pensée les a souvent arrêtés dans leurs entreprises.

Et cependant cette alliance où tous les peuples désiraient être admis, cette alliance qui préservait non seulement vos sujets de toute attaque hostile, mais tous vos confédérés, voisins ou éloignés, vous venez de la rompre brusquement, foulant aux pieds le droit et la raison, et tout cela, sans provocation, insulte ni dommage de notre part. La foi, la loi, la raison, l'humanité, la crainte de Dieu, rien ne t'a retenu ; mais Dieu, qui est souverain et juste rétributeur de nos entreprises, ne le souffrira pas. Si tu penses autrement, tu te trompes, toutes choses viendront à son jugement. Toutes choses ont leur fin et période. Quand elles sont parvenues au point le plus élevé, elle sont ruinées par la base. C'est le sort de tous ceux qui dans leurs fortunes et prospérités n'écoutent pas la voix de la raison et de la modération...

Si nous avions nui à tes sujets ou à tes domaines, si nous avions favorisé tes ennemis, si nous avions refusé de t'aider, ou si même tu t'étais imaginé que quelque chose de semblable s'était passé, pourquoi ne pas te plaindre à nous et nous faire des représentations ? Nous t'aurions donné pleine et entière satisfaction. Tu as mieux aimé nous attaquer à l'improviste et sans déclaration de guerre. Mais as-tu espéré que tu ne trouverais pas de résistance ? Crois-tu mon maître assez destitué de gens, d'argent, de conseil et d'art militaire, qu'il ne puisse résister à tes iniques attaques ?

Voici nos propositions : Pars d'ici à l'instant, tu as pour te retirer en tes terres la journée de demain ; tu payeras mille besans d'or pour le dommage que tu as fait, la moitié demain, l'autre moitié dans six mois, aux ides de mai; et tu nous laisseras en otage cinq des seigneurs qui t'entourent.

VIII.

Picrochole n'entreprit pas de lutter par l'éloquence avec « le bonhomme Gallet » ; il lui fit la réponse de Léonidas aux envoyés de Xercès : « Venez les prendre, venez les prendre (les otages). Ils vous attendent, ils vous broieront de la fouace. »

Disons en passant que les commentateurs se sont évertués à trouver dans ces mots une finesse qui n'y est pas. La fouace se fabrique avec de la pâte *broyée.* « Ils vous broieront de la fouace » signifie donc tout simplement : Ils vous en feront, des fouaces !

Le « bonhomme Gallet » de retour chez Grandgousier trouve le roi à genoux, tête nue et priant Dieu d'adoucir la colère de Picrochole et de lui faire comprendre la raison sans qu'on fût obligé de recourir à l'emploi de la force. — Quelles nouvelles m'apportez-vous ? lui demanda-t-il. — Il n'y a rien à faire. Cet homme est tout à fait hors de sens et délaissé de Dieu. — Mais pourquoi nous fait-il la guerre ? — Il m'a jeté quelques mots de fouaces. Grandgousier prit des informations ; on lui raconta tout ce qui s'était passé. Bien que les torts fussent réciproques et que son conseil déclarât qu'il avait le droit pour lui, il voulut tenter un dernier effort pour éloigner de ses sujets le fléau de la guerre. On avait pris quatre ou cinq douzaines de fouaces, il en envoya cinq charretées à Picrochole. Il y joignit sept cent mille et trois philippes [monnaies de Philippe-le-Bon, de Bourgogne] pour Marquet, comme dédommagement des coups qu'il avait reçus ; de plus il lui donna pour lui et

les siens la propriété de la métairie de la Pomardière et chargea Gallet d'escorter l'envoi.

Gallet, en chemin, fit cueillir à ses gens et attacher sur les charrettes des cannes et roseaux ; lui-même en prit un à sa main « par ce donnant à connaître qu'ils ne demandaient que la paix et qu'ils venaient pour l'acheter. »

Une scène analogue, inspirée par les mêmes idées, se trouve dans *Télémaque* (Livre IX ou XI). Idoménée s'apprête à faire la guerre à divers peuples de la grande Grèce qu'il a irrités par ses façons hautaines... Mentor s'interpose, il lui fait expliquer la cause de la guerre, qui est presque aussi futile que celle des fouaciers de Lerné, et il lui persuade de renoncer à cette guerre et de faire lui-même les premières démarches en faveur de la paix. Idoménée y consent avec peine, mais Mentor s'élance dans la campagne, un rameau d'olivier à la main, et adresse aux troupes irritées et impatientes d'en venir aux mains un discours éloquent:

Idoménée est prêt à périr ou à vaincre; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu, mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix: il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentiments, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

Mentor expose ensuite les conditions de la paix. Il ajoute comme Gallet:

Si vous refusez le paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Je prends tous les Dieux du ciel et des enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique.

Mentor étoit, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tigres qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps.

Si Gallet eût pu s'adresser aux troupes, si les troupes de Picrochole eussent pu entendre sa voix, peut-être eussent-elles crié comme les troupes alliées, dans *Télémaque :*

O sage vieillard, vous nous désarmez ! La paix ! la paix !

Mais les troupes de Picrochole n'étaient pas comme celles des Grecs admises à la délibération. Composées pour la plupart d'aventuriers avides de pillage, elles étaient peu sensibles à la raison ou à l'éloquence. Quant au chef lui-même, il l'était encore beaucoup moins. Enivré de sa facile victoire sur des gens qui ne se défendaient pas, il n'accorda pas même audience aux envoyés de Grandgousier.

Rabelais et Fénelon professent les mêmes idées à l'endroit des conquêtes, ils ont la même horreur de la guerre, et cherchent tous deux à réagir contre des rois conquérants infatués de leur gloire ; ils se ren-

contrent un moment en chemin, mais il se séparent bientôt. Fénelon veut agir par l'insinuation et la persuasion, Rabelais procède par la raillerie et le comique.

IX

Picrochole, non seulement refuse de recevoir les envoyés, il ne veut pas même aller leur parler, et leur dit de s'entendre avec le capitaine Touquedillon, qui affûtait en ce moment une pièce d'artillerie sur les murailles.

Gallet voulut aller jusqu'au bout. Il montra les provisions qu'il apportait et le contrat qui donnait à Marquet la métairie de la Pomardière. «Pour Dieu, dit-il, vivons dorénavant en paix. Quittez cette place sur laquelle vous n'avez aucun droit, retirez-vous chez vous, et soyons amis comme devant».

Touquedillon transmit le message à Picrochole, mais en lui présentant les choses à sa manière :

Ces rustres ont belle peur, lui dit-il. Grandgousier tremble dans ses chausses. Ce n'est pas son affaire d'aller en guerre, mais oui bien de vider des flacons. Pensait-il avoir affaire à une dupe, de vous repaistre de ses fouaces ? Voilà ce que c'est que d'avoir été trop bon envers eux ! Oignez villain, il vous poindra [piquera]; poignez villain, il vous oindra.

Picrochole, dont la tête n'est pas forte, ne manque pas d'abonder dans le même sens ; «Çà, çà, çà, dit-il, ils en auront.»

Touquedillon lui remontre alors qu'ils sont assez mal avitaillés. «Si nous sommes assiégés, je suis d'avis que nous nous fassions tous arracher les dents, excepté trois. Ce sera bien assez pour consommer ce que nous avons de munitions de gueule.» — Picro-

chole s'impatiente de cette observation. Sommes-nous pour manger ou pour batailler ? lui dit-il. — Pour batailler, sans doute, dit Touquedillon, mais de la panse vient la danse, et où faim règne force exule [s'en va]. — Pourquoi tant jaser ? dit Picrochole, qui se décide tout à coup. Saisissez ce qu'ils ont amené.

L'ordre fut exécuté. On prit l'argent, les fouaces, les bœufs et les charrettes, et on renvoya les messagers de Grandgousier, sans leur dire autre chose que de se tenir à distance pour des raisons qu'on leur apprendrait plus tard.

Ce n'est plus ici de la farce, voilà de charmantes scènes de comédie. Les personnages sont supérieurement dessinés, par leurs propres paroles, et en peu de mots, à la façon des maîtres. La comédie continue. Rabelais, nous fait assister à un conseil qui fut tenu en présence de Picrochole par trois chefs militaires, un duc, un comte et un capitaine.

X.

Sire, lui dirent-ils, nous vous rendrons aujourd'hui le plus heureux, le plus chevaleureux prince qui fut onques depuis la mort d'Alexandre de Macédoine. — Couvrez-vous, couvrez-vous, dit Picrochole.

A cette époque et beaucoup plus tard, on restait la tête couverte dans les appartements.

Grand merci, dirent-ils. Sire, nous sommes à notre devoir. Voici le moyen. Vous laissez ici quelque capitaine en garnison avec une petite bande de gens, pour garder la place, qui, du reste, nous semble assez forte, tant par nature que pour les remparts faits à votre invention.

On voit que les courtisans de Napoléon III, qui lui faisaient honneur d'une foule d'inventions aux-

quelles il était complètement étranger, avaient des prédécesseurs dans les conseillers de Picrochole.

Vous partagerez votre armée en deux, continue le conseiller. Une partie se jettera sur Grandgousier et ses gens. Il sera battu au premier abord. Vous trouverez chez lui de l'argent à tas, car le vilain a de l'argent comptant. Nous l'appelons vilain parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est fait de vilain.

Tous les commentateurs voient ici une allusion à François I[er], dont les prodigalités et le désordre financier sont passés en proverbe. Les courtisans taxaient au contraire Louis XII d'avarice, parce qu'il était ménager des deniers de l'état.

L'autre armée, continuent les conseillers, tirera du côté de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois et de la Gascogne, sans oublier le Périgord, le Médoc et les Landes, et prendra sans résistance les villes, châteaux et forteresses. Vous prendrez tous les navires qui sont à Bayonne, à St-Jean de Luz et à Fontarabie; vous côtoyerez la Galice et l'Espagne et pillerez tous les lieux maritimes jusqu'à Lisbonne, où vous trouverez renfort de tout ce qui est nécessaire à un conquérant. Par la corbleu, l'Espagne se rendra, il n'y a là que des malotrus. Vous passerez par le détroit de Gibraltar et là vous érigerez deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercule, à perpétuelle mémoire de votre nom. Ce détroit prendra le nom de «mer Picrocholine». La mer Picrocholine passée, voici Barberousse qui se rend votre esclave.

Picrochole qui voit déjà tous ses rêves réalisés, exprime une idée bienveillante pour le disciple de Mahomet.

Je le prendrai à mercy, dit-il. — Sans doute, dirent les conseillers pourvu qu'il se fasse baptiser. —

Vous prendrez par force les royaumes de Tunis, d'Hippone, d'Alger, de Bone, de Cyrène et hardiment toute la

Barbarie. En passant, vous retiendrez en votre main Majorque, Minorque, la Sardaigne, la Corse et les autres îles de la mer Ligurienne et Baléare. En suivant la côte à votre gauche, vous prendrez la Gaule narbonnaise, la Provence, le pays des Allobroges [Nice], puis Gênes, Florence, Lucques, et vous direz bonjour à Rome. Le pauvre monsieur du pape meurt déjà de peur.

Voilà le verbe au présent ; nos personnages sont à Rome.

Par ma foi, dit Picrochole, je ne baiserai pas sa pantoufle.

— L'Italie prise, voilà Naples, la Calabre, la Pouille et la Sicile à sac, et Malte avec. Je voudrais bien que les plaisants chevaliers Rhodiens vous résistassent!

On sait qu'après s'être appelés «chevaliers de St-Jean de Jérusalem, chevaliers hospitaliers», les chevaliers rhodiens avaient été forcés de se retirer à Malte ; ils y restèrent jusqu'à l'expédition du général Bonaparte en Egypte ; à cette époque il se réfugièrent en Russie, à St-Pétersbourg, où leur église existe encore.

— J'irais volontiers à Lorette en pélerinage, dit Picrochole. — Non ! non, dirent les conseillers, ce sera au retour.

Picrochole approuve et les conseillers continuent:

— De là nous prendrons Candie, Chypre et Rhodes, et les iles Cyclades ; puis nous tomberons sur la Morée. Nous la tenons, Saint Treignan ! Dieu garde Jérusalem ! car le soudan est hors d'état de résister à votre puissance. — Je ferai donc rebâtir le temple de Salomon ? dit Picrochole. — Non pas encore ; attendez un peu. Ne soyez pas si prompt dans vos entreprises.

Cette observation des projétistes ne vient-elle pas bien à propos ?

— Savez-vous ce que disait Octavian Auguste, reprit un des conseillers : *Festina lente*, hâte-toi lentement. Il vous faut d'abord avoir l'Asie mineure, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Cilicie, la Lydie, la Phrygie, la Mysie, la Bithynie, et autres lieux et provinces jusqu'à l'Euphrate. — Verrons-nous Babylone et le mont Sinaï ? — Il n'est pas besoin à cette heure, dirent-ils. N'est-ce pas assez tracassé d'avoir traversé la mer Hyrcanienne [Caspienne] chevauché les deux Arménies et les trois Arabies ? — Par ma foi, dit-il, nous sommes fous ! — Pourquoi, dirent-ils. — Que boirons-nous dans ces déserts ? Car Julien Auguste et toute son armée y moururent de soif, à ce que l'on dit. — Nous avons déjà donné ordre à tout, dirent-ils. Dans la mer de Syrie, vous avez neuf mille quatorze grands navires, chargés des meilleurs vins du monde ; ils aborderont à Jaffa. Là nous avons trouvé . . .

Remarquez ces verbes au passé

deux cents vingt mille chameaux et seize cents éléphants que vous avez pris à la chasse aux environs de Sigeilmes,

Quelle est cette ville ? on l'ignore.

lorsque vous entrâtes en Lybie ; vous avez aussi pris toute la caravane de la Mecque. Ne vous ont-ils pas fourni du vin à suffisance ? — Oui, dit Picrochole, mais nous ne bûmes pas frais.

Ce passé défini nous recule encore plus loin dans le passé.

— Par la vertu non pas d'un petit poisson ! dirent-ils, un preux, un conquérant, un prétendant à l'empire de l'univers ne peut pas avoir toujours ses aises. Dieu soit loué que vous soyez arrivés sains et saufs, vous et vos gens, jusqu'au fleuve du Tigre !

Picrochole sourit, mais il poursuit, l'œil allumé par tant de merveilles qui se déroulent sous ses yeux.

Mais, dit-il, que font pendant ce temps la partie de

nos soldats qui ont desconfit ce vilain buveur de Grandgousier? — Ils ne chomment[1] pas, dirent-ils, nous les rencontrerons tantôt. Ils vous ont pris la Bretagne, la Normandie, les Flandres, le Haynaut, le Brabant, l'Artois, la Hollande, la Zélande; ils ont passé le Rhin sur le ventre des Suisses et lansquenets, pendant qu'une partie d'entre eux sont allés dompter le Luxembourg, la Lorraine, la Champagne, la Savoie jusques à Lyon, où ils ont trouvé vos garnisons revenant des conquêtes navales de la mer Méditerranée.

Ces conquêtes ne se disposent pas dans un ordre parfait sur la carte, mais il ne faut pas y regarder de trop près.

Vos armées, continuent les conseillers, se sont rassemblées en Bohême après avoir mis à sac la Souabe, le Wurttemberg, la Bavière, l'Autriche, la Moravie et la Silésie. D'autres troupes se sont fièrement lancées sur Lübeck, la Norvége, la Suède, Rugen [ou Riga?], la Dacie [ou plutôt la Dauie ou Danemark], la Gothie, le Groenland, les Estrelins [ou Esthoniens?] jusqu'à la mer Glaciale. Cette expédition terminée, ils conquirent les îles Orcades, subjuguèrent l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. De là navigant par la mer sabuleuse [semée de bancs de sable] et par l'océan Sarmatique [ou Baltique], ils ont vaincu et dompté la Prusse, la Pologne, la Lithuanie, la Russie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Bulgarie, la Turquie, les voilà à Constantinople. — Allons les rejoindre au plus tôt, dit Picrochole, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens de Turcs et de Mahométans? — Cela va sans dire. Et vous donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront honorablement servi. — La raison le veut, dit-il; c'est justice. Je vous donne la Caramanie, la Syrie et toute la Palestine. — Ah, Sire, c'est bien aimable à vous, dirent-ils, grand merci! Dieu vous fasse toujours prospérer!

[1] *Chommer*, n'avoir rien à faire quand on voudrait travailler; ne pas confondre avec *chômer*, fêter.

Un vieux gentilhomme nommé Echéphron [ou l'homme de sens] écoutait tous ces beaux projets. C'était un militaire éprouvé par divers hasards, un vrai routier de guerre :

J'ai grand peur, leur dit-il, que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait d'où un cordonnier espérait tirer toute une fortune et qui, en se renversant, le laissa sans dîner [1]. Que prétendez-vous par ces belles conquêtes ? quelle sera la fin de tant de travaux et traverses ? — Ce sera, dit Picrochole, que nous retournés, reposerons à nos aises. — Et si par hasard, vous n'en revenez jamais ? Le voyage est long et périlleux. Ne serait-ce pas mieux de nous reposer dès maintenant? — Oh, dit le comte Spadassin, par Dieu, voici un bon rêveur ! allons nous cacher au coin de la cheminée, et là passons notre temps avec les dames à enfiler des perles ou à filer comme Sardanapalus ! Qui ne s'aventure n'a ni cheval ni mule, a dit Salomon. — Qui trop s'aventure, perd cheval et mule, répondit Malcon.

XI.

Les commentateurs ont cherché ce proverbe dans Salomon et ne l'ont pas trouvé ; quant à Malcon, c'est pour eux un personnage inconnu. L'un y voit un nom en l'air, forgé par Rabelais ; un autre y veut trouver le roi Malcolm d'Ecosse, qui figure dans *Macbeth*, ou St-Malc, dont La Fontaine a chanté les vertus en vers médiocres. Salomon et Malcon, Marcou, Marcoul — le nom varie avec les manuscrits — sont les interlocuteurs d'un dialogue en proverbes, très célèbre au moyen âge. Ce dialogue apporté

[1] Cette fable du Pot au lait renversé est antérieure à celle que La Fontaine a rendue célèbre. Celle-ci est prise de la XII[e] nouvelle des *Récréations et joyeux Devis*, de Bonaventure Despériers.

de l'Orient, fut mis en latin sous le nom de *Contradictio Salomonis*, et traduit en français au XII[e] siècle. Le Grand d'Aussy a cité une des versions, attribuée à un comte de Bretagne. Méon en a publié une autre dans son *Nouveau Recueil de fabliaux*[1], mais il en avait été fait plusieurs éditions au XVI[e] siècle. Salomon prononce un proverbe sérieux, Marcoul lui répond par un autre proverbe généralement plaisant en opposition avec le premier. Le comique résulte de l'opposition des idées du roi beau, riche et puissant et de celles du vilain, grossier, laid et narquois.

Qui sages hom sera
Jà trop ne parlera,
Ce dit Salomon.

Qui jà mot ne dira
Grand noise ne fera,
Marcol li répont.

Il y a de ces réponses qui sont piquantes. Nous traduisons :

Fou, qui porte avec lui tout ce qu'il a, dit Salomon. — Qui ne porte rien, est sûr de ne rien perdre, répond Marcol.

En hiver portez une pelisse, n'en mettez point en été, dit Salomon. — Si vous avez un mauvais voisin, hiver comme été, portez un bâton, répond Marcol.

Je n'aime ni le chien qui aboie, ni la femme qui pleure, dit Salomon. — Je n'aime ni les mauvais parents, ni l'eau dans mon vin, répond Marcol.

XII.

Picrochole, nous l'avons déjà vu, n'était pas fort ami de la discussion et n'y brillait pas. — Baste,

[1] 1823 in 8°. — Voir aussi *Le Livre des Proverbes*, par Leroux de Lincy. 2 vol. 1859, 2[e] édition.

dit-il, sans relever le dit de Malcon — passons outre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier. Pendant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous prenaient en queue, quel remède ? — Un très bon, dit le capitaine. Une belle petite commission que vous enverrez aux Moscovites, vous mettra en camp en un moment quatre cent cinquante mille combattants d'élite. Si vous me faisiez votre lieutenant, je tuerais un peigne pour un mercier, je veux dire un mercier pour un peigne ; je mords, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie. — Sus, sus ! dit Picrochole, qu'on prépare tout en hâte et qui m'aime me suive !

Cette belle scène de comédie a été dignement appréciée par tous ceux qui ont parlé de Rabelais.

Dans sa fable de la *Laitière et le Pot au lait*, La Fontaine rappelle Picrochole, qu'il rapproche de Pyrrhus.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.

Ste-Beuve fait remarquer que La Fontaine a imité de Rabelais l'emploi du passé défini pour parler d'un rêve qu'on voit déjà accompli : Nous ne *busmes* point frais, dit Picrochole. La Laitière dira de même en parlant de son cochon :

Il était, quand je l'*eus*, de grosseur raisonnable.

La Fontaine, continue Ste-Beuve, a emprunté à Rabelais plus d'un sujet de fable et plus d'une expression pittoresque. Rodilardus, Raminagrobis, Grippeminaud sont des personnages de Rabelais.

Voici le passage de Plutarque auquel La Fon-

taine fait allusion Nous citons la traduction d'Amyot (*Vie de Pyrrhus*, VII, éd. de 1642).

Cinéas voyant que Pyrrhus estoit fort affectionné à cette guerre d'Italie, le trouvant un jour de loisir le mit en tel propos : L'on dit, Sire, que les Romains sont fort bons hommes de guerre, et qu'ils commandent à plusieurs vaillantes et belliqueuses nations. Si doncques les dieux nous font la grâce d'en venir au dessus, à quoi nous servira cette victoire ? — Pyrrhus lui respondit : Tu me demandes une chose qui est de soi-mesme evidente : car quand nous aurons dompté les Romains, il n'y aura plus en tout le pays cité grecque ni barbare qui nous puissent résister, ains conquerrons incontinent sans difficulté tout le reste de l'Italie, la grandeur et bonté, richesse et puissance de laquelle personne ne doit mieux savoir ni connaître que toi-mesme. — Cinéas faisant un peu de pause, lui repliqua : Et quand nous aurons pris l'Italie, que ferons-nous puis après ? — Pyrrhus ne s'apercevant pas encore où il vouloit en venir, dit : La Sicile, comme tu sais, est tout joignant, qui nous tend les mains, par manière de dire, et est une île riche, puissante et abondante de peuple, laquelle nous sera tres-facile à prendre, pource que toutes les villes y sont en dissention les unes contre les autres, n'ayans point de chef qui leur commande depuis qu'Agathocles est décédé, et n'y a que des orateurs qui preschent le peuple, lesquels seront fort faciles à gaigner. — Il y a grande apparence en ce que tu dis, respondit Cinéas : mais quand nous aurons gaigné la Sicile, sera-ce la fin de notre guerre ? — Dieu nous fasse la grâce, respondit Pyrrhus, que nous puissions atteindre à ceste victoire, et venir à bout de ceste entreprise : pource que ce nous sera une entrée pour parvenir à bien plus grandes choses. Car qui se tiendroit de passer puis après en Afrique et à Carthage, qui seront consequemment de si belle prise, veu que Agathocles s'en estant secretement fui de Syracuse, et ayant traversé la mer avec bien peu de vaisseaux fut bien près de la prendre. Et quand nous aurons conquis et gaigné tout cela, il est bien certain qu'il n'y aura plus pas un des ennemis qui nous faschent et qui nous harcellent maintenant, qui ose lever la teste contre nous. — Non certes, respondit Cinéas : car il est tout manifeste, qu'avec si grosse

puissance, nous pourrons facilement recouvrer le royaume de la Macédoine, et commander sans contradiction à toute la Grèce ; mais quand nous aurons tout en notre puissance, que ferons nous à la fin ? —Pyrrhus adonc se prenant à rire. Nous nous reposerons, dit-il, à nostre aise, mon ami, et ne ferons plus autre chose que faire festius tous les jours, et nous entretenir de plaisans devis les uns avec les autres, le plus joyeusement et en la meilleure chere qui nous sera possible. Cinéas adonc l'ayant amené à ce point, lui dit : Et qui nous empesche, Sire, de nous reposer dès maintenant, et de faire bonne chere ensemble, puis que nous avons tout presentement sans plus nous travailler, ce que nous voulons aller cercher avec tant d'effusion de sang humain et tant de dangers ? Encore ne savons-nous si nous parviendrons jamais, après que nous aurons souffert, et fait souffrir à d'autres des maux et travaux infinis. Ces dernières paroles de Cinéas offenserent plustost Pyrrhus, qu'elles ne lui firent changer de volonté, car il entendoit bien quel heur et quelle felicité il abandonnoit, mais il ne pouvoit oster de son entendement l'espérance de ce qu'il desiroit.

XIII.

Le dessin de la scène est là tout entier, les détails, la conclusion sont les mêmes ; mais comme la comédie est autrement ample et amusante chez Rabelais ! Quelle vie il y a dans les personnages ! Nous verrons Rabelais imiter quelquefois, mais toujours avec le même procédé, grossissant, amplifiant, vivifiant.

Personne n'ignore que Boileau s'est à son tour emparé de ce passage, et l'a reproduit en vers bien frappés et rigides comme une barre de fer. Son faire, du reste, est l'opposé de celui de Rabelais : où l'un amplifie, l'autre abrège ; l'un drape ses personnages, l'autre ne laisse voir que leurs muscles :

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ? etc.
(*Epître* 1re, au Roi).

Boileau en écrivant ces vers songeait à Louis XIV, toujours disposé à « s'en aller en guerre. » Rabelais s'adressait à François Ier sept ans après la bataille de Pavie et lorsqu'on pouvait supposer que le roi n'était pas encore guéri de cette soif d'expéditions étrangères qui avaient été aussi stériles que glorieuses pour lui et ses prédécesseurs.

L'idée de mettre en scène un personnage qui fait de grands projets et qu'un vulgaire accident renverse vient si naturellement à l'esprit qu'elle se trouve dans toutes les langues.

La Fontaine a pris le sujet de sa jolie fable dans Bonaventure Despériers. La farce dont parle Rabelais prouve que cette raillerie des châteaux en Espagne remonte à une époque antérieure dans notre littérature. Elle fait aussi le fond de deux des plus jolies scènes de Lope de Rueda, le fondateur du théâtre espagnol, mort vers 1560. Dans une saynète intitulée *les Olives*, le mari et la femme se disputent et finissent par se battre pour savoir à quel prix il faudra vendre des olives — que le mari se propose de planter le lendemain. L'autre scène est plus plaisante. Une bohémienne vient de voler une bourse. Survient un agent de police, qui, la surprenant en flagrant délit, va la mener en prison. — « Laissez-moi partir, nous partagerons. » L'agent finit par consentir ; mais on entend du bruit.— Enterrons la bourse, dit la bohémienne, nous reviendrons la chercher plus tard afin de partager. — Mais vous la déterrerez en mon absence? — Restez auprès, et ne la perdez pas de vue. Seulement, ne me volez pas. — Pour qui me prenez-vous ? — La bourse est enterrée; mais la bohémienne a peur d'être reconnue ; l'alguazil lui prête

son manteau pour fuir plus sûrement, il lui donne même un peu d'argent, dont elle a absolument besoin.

Quand il la voit partie et hors de danger, il se met à réfléchir. Elle est bien naïve, pense-t-il, si elle croit que je l'attendrai pour déterrer la bourse. La somme en vaut la peine. Je vais être riche pour la vie. Voyons, que dois-je faire de cet argent? Et le voilà qui se met à entasser les projets. Comme sa famille est pauvre et voudrait partager avec lui, il commencera par l'éconduire; puis il achètera un palais, il aura des serviteurs, et quand quelqu'un le saluera dans la rue, il y regardera à deux fois pour savoir s'il doit lui rendre son salut. Il veut contempler sa fortune, et, après s'être bien assuré que personne ne le voit et que la bohémienne ne revient pas, il se met à fouir — Que trouve-t-il? De vieux chiffons, la bohémienne a escamoté le trésor. (*Medora* 1550).

XIV.

Revenons à Gargantua que nous avons laissé à Paris recevant la lettre par laquelle son père le rappelle; il part sur le champ et comme, jusqu'à la fin du livre, il va être question de guerre et de bataille, comme nous rentrons dans la parodie du roman chevaleresque, Gargantua va redevenir un géant et enfourcher, pour le moment, la grand jument que les Parisiens avaient envoyée paître dans la forêt de Bièvre. Il n'oublie ni ses livres ni ses instruments d'étude, mais il les fait venir, avec ses gens, à petites journées, et prend les devants avec Ponocrates, Eudémon, le premier élève

de Ponocrates, et l'écuyer Gymnaste, qui donnait à Gargantua des leçons de tous les exercices du corps, dans lesquels il était passé maître lui-même.

Chemin faisant, ils apprirent que Picrochole s'était retranché à la Roche-Clermaud et avait envoyé le capitaine Tripet avec sa grosse armée, assaillir le bois de Vède. Gargantua s'arrêta chez un gentilhomme de sa connaissance et envoya en avant Gymnaste avec un homme du pays pour explorer la route.

Tant chevauchèrent Gymnaste et son compagnon «qu'ils rencontrèrent les ennemis espars, mal en ordre, pillans et desrobans tout ce qu'ils pouvaient»; dès qu'ils aperçurent Gymnaste, ils accoururent en foule vers lui pour le détrousser. Alors il leur cria : «Messieurs, je suis un pauvre diable, ayez pitié de moi ; j'ai encore quelques écus, nous les boirons ; c'est de l'or potable ; mon cheval sera vendu pour payer ma bienvenue ; retenez-moi des vôtres. En attendant, pour mon *proficiat* [bien venue], je bois à tous bons compagnons.» Et tirant sa gourde, il se mit à boire. Les «maroufles le regardaient, ouvrant la gueule d'un grand pied et tirans la langue comme levriers», s'attendant à boire après. Le capitaine Tripet survint. Gymnaste lui offrit sa bouteille : «Buvez, dit-il, le vin est excellent, j'en ai fait l'essai. — Comment ! ce drôle se moque de nous ! s'écria Tripet. Qui es-tu ? — Un pauvre diable. — Ha, dit le capitaine, puisque tu es un pauvre diable, il est juste que tu passes outre ; mais ce n'est pas l'habitude que les pauvres diables soient si bien montés ; ainsi, M. le diable, descendez, que j'aie le cheval, et, si bien il ne me porte, vous, maître diable, me por-

terez; j'aimerais à être emporté par un diable tel que toi. »

Gymnaste feignit de descendre, mais il n'en fit rien, et s'amusa à exécuter quantité de tours d'adresse, que Rabelais se délecte à nous dépeindre; puis voyant les soldats et le capitaine éblouis de son agilité, il saute à bas de son cheval, l'épée à la main, et frappe à tort et à travers; la plupart s'enfuient. Tripet s'élança pour lui fendre la cervelle, mais par un mouvement rapide, Gymnaste se jeta de côté et de même coup ouvrit l'estomac à son adversaire, qui tomba et en tombant rendit «plus de quatre potées de soupes, et l'âme mêlée parmi les soupes.»

Cette occasion n'est pas la seule où Rabelais parle de l'âme avec irrévérence, mais on remarque que, dans tous ces cas, il s'agit de ce qu'on appelle des âmes viles (*anima vilis*) ; il ne parle qu'avec respect de l'âme des grands hommes. Voir le chapitre sur l'île des Macréons, quatrième livre.

Gymnaste crut prudent de se retirer et retourna vers Gargantua auquel il raconta ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu. Gargantua qui était redevenu le géant de la Chronique, monta sur sa grand jument, et rencontrant en chemin un arbre de St Martin — c'est-à-dire un bâton que St Martin avait autrefois enfoncé dans la terre et qui était devenu un arbre, — il l'arracha, s'en fit une lance, et s'avança jusqu'à la portée du canon des ennemis. On lâcha sur lui une volée de boulets, il prit ces boulets pour des mouches importunes et les repoussa de la main; quelques-uns des projectiles s'arrêtèrent dans ses cheveux; plus tard, il s'en dé-

barrassa avec un peigne, ni plus ni moins que si c'eût été de ces animaux qu'on rapportait du collége de Montaigu, renommé pour sa saleté, si l'on en croit Rabelais et Erasme. Gargantua frappa quelques coups de son grand arbre contre le château — comme il avait fait autrefois dans la ville anglaise — suivant la Chronique — et du coup abattit tours et forteresse; tout s'effondra sur le sol, et ceux qui se trouvaient dedans, périrent sous les débris.

XV.

Grandgousier arrive après ce bel exploit et pour célébrer les prouesses de son fils et de sa troupe, il donne un grand festin, un de ces festins auxquels Rabelais se complaît — comme à tout ce qui lui donne occasion de déployer sa verve descriptive. — On prétend, dit-il, que Gargamelle y mourut de joie, je n'en sais rien de ma part, ajoute-t-il, et bien peu m'en soucie, ni d'elle *ni d'autre femme que soit.*

Nous copions le menu du souper.

On fit rôtir seize bœufz, trois genisses, trente et deux veaux soixante et trois chevreaux moissonniers, quatre-vingt quinze moutons, trois cens gorets de laict au vin doux, unze-vingts perdrix, sept cens becasses, quatre cens chappons de Loudunois et Cornouaille, six mille poullets et autant de pigeons, six cens gelinottes, quatre cens levraux, trois cens et trois ostardes, et mille sept cens hutaudeaux: de venaison, l'on ne peut tant soudain recouvrir, fors unze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, et dix et huit bestes fauves que donna le seigneur de Grandmont; ensemble sept-vingts faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzaines de ramiers, d'oiseaux de rivière, de cercelles, buours, courles, pluviers, francolys, cravans, tyransons, vanereaux, tadournes, pochecullieres, pouacres, hegronneaux, foulques, aigrettes, cigoingnes, cannes petieres,

oranges, flammans (qui sont phœnicopteres), terrigoles, poulles de Inde, force coscossons, et renfort de potages. Sans point de faulte, y estoit de vivres abondance.

Ces mets furent apprêtés par Fripesauce, Hochepot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier.

XVI.

Gargantua, se trouvant quelque peu altéré, demanda si l'on ne pourrait pas lui procurer des laitues pour faire une salade. On lui dit qu'il y en avait dans le jardin, qui étaient grandes comme des pruniers; il voulut aller les cueillir lui-même. Or il se trouva que six pélerins, effrayés par les gens d'armes qui parcouraient le pays, s'étaient cachés de peur d'accident entre les choux et les laitues, et, lorsque le géant approcha, ils avaient tellement peur qu'ils n'osaient ni parler ni tousser. Gargantua, qui n'y regardait pas de si près, prit pêle-mêle les feuilles et les pélerins et les emporta chez lui ; il versa sur le tout huile, vinaigre et sel, puis il se mit à manger pélerins et salade ; il en avait déjà mangé cinq lorsque Grandgousier aperçut quelque chose qui se montrait sous une feuille de salade. « Je crois qu'il y a là un limaçon, dit-il à son fils, ne le mange pas. — Pourquoi ? dit Gargantua, ils sont bons ce mois-ci, et il le mit dans sa bouche avec la salade, mais ne l'avala pas, non plus que les cinq autres, et, sentant quelque chose qui le gênait, il se cura les dents et fit tomber les six personnages.

Nous voilà bien loin de l'éducation de Gargantua. On dirait qu'il y a dans Rabelais deux ouvrages différents dont les feuillets sont mêlés. Hoffmann a fait quelque chose de semblable, et dans l'un de ses

contes, il intercale, entre les feuillets où il nous raconte les Contemplations du chat Murr, ceux qui nous initient aux Tribulations du maître de chapelle Kresler; mais là chaque histoire interrompue se trouve reprise juste à point, ou à peu près, quelques pages plus loin; chez Rabelais les pages sérieuses ou purement comiques et les pages folles et bouffonnes, se suivent sans que les personnages changent de nom, bien qu'ils changent d'allures, de formes et surtout de dimensions.

Les pélerins échappèrent donc cette fois; nous les retrouverons tout à l'heure. L'un d'eux, qui s'appelait Las-d'aller, entreprit de leur prouver que tout ce qui leur était arrivé avait été prédit.

Cum exurgerent homines in nos, forse deglutissent nos [quand les hommes se levaient contre nous, ils nous eussent peut-être avalés], indique clairement ce qui nous est arrivé «quand nous fusmes mangés en salade au grain de sel.» — *Cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos* [quand leur rage s'enflammait contre nous, peut-être l'eau nous aurait engloutis], se rapporte à ce qui arriva «quand il but le grand traict.» — *Torrentem pertransivit anima nostra* [notre âme a passé le torrent], «quand nous passasmes la grande boire.»—*Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium* [notre âme, comme le passereau, a été arrachée au lacs des chasseurs], «quand nous tombasmes en la trappe [de son gosier où nous allions disparaître]. — *Laqueus contritus est* [le lacs a été brisé par Fournillier] *et nos liberati sumus* [et nous avons été délivrés].

Rabelais a voulu se moquer de la manie de trouver dans les textes de la Bible des prédictions ou des rapprochements entre des choses qui n'ont aucun rapport. De plus, comme ce sont des pélerins, il parodie dans la tournure de leurs phrases le vieux

cantique des Pélerins de St-Jacques, dont chaque couplet commence par : Quand.

Quand nous fûm's sur le pont qui tremble . . .
Quand nous fûmes au port de Blaye . . . .
Quand nous fûmes dedans les Landes . . .
Quand nous fûmes dedans l'Espagne,
Nous fûmes joyeux,
De voir sortir de ces montagnes
Si grande odeur.
De voir le romain fleurir,
Thym et lavande :
Nous rendîm's grâce à Jésus-Christ
Et lui chantâm's louange

Ce cantique est évidemment antérieur à Rabelais. Les rimes féminines ne sont pas consonnantes, mais simplement assonantes (lavande, louange); l'*r* final ne sonne pas (odeur, finir); les syllabes muettes sont ou ne sont pas comptées, suivant les besoins de la mesure, etc.

XVII.

A table, Grandgousier raconte à son fils la cause de la guerre et vient à parler du moine Jean des Entommeures, qui avait si bien défendu son abbaye : on le fait venir. Un guerrier se fût présenté avec son épée, il arriva avec son manche de croix. On l'embrasse, on lui fait mille amitiés. — Une escabelle ici ! dit Gargantua ; asseyez-vous près de moi. — Volontiers, dit Jean, puisque vous le commandez; mais il refusa d'ôter son froc. — Mon ami, dit-il à Gymnaste, qui voulait le lui enlever, laissez-le moi, je n'en bois que mieux : si je le laisse, je n'aurai nul appétit. J'avais soupé, mais je ne mangerai pas moins pour cela ; j'ai un estomac pavé, creux

comme la botte [la tonne] de St-Benoît, à Bologne, ou comme la gibecière d'un avocat. Notre prieur aime fort le blanc de chapon, et je ne le hais pas. — Vous n'êtes pas comme les renards, dit Gymnaste. — Comment cela ? reprit le moine. — Les renards ne mangent jamais le blanc de volaille, ne le saviez-vous pas ? — Je n'en savais rien. — La viande non cuite n'est-elle pas rouge ? — Sans doute. — Eh bien, les renards n'ayant pas de cuisiniers, ne mangent jamais de blanc de poulet. — Il faut croire, dit Jean, que notre dépensier n'a pas la tête suffisamment cuite, car il a les yeux rouges comme une écuelle peinte.

La conversation continue longtemps sur ce ton.

— Ah, si j'eusse été du temps de Jésus-Christ, dit le moine, je l'eusse bien gardé d'être pris par les Juifs au jardin des Olives. Le diable faille [périsse] si j'eusse failli à couper le jarret à messieurs les apôtres qui s'enfuirent tous lâchement après qu'ils eurent bien soupé et laissèrent leur bon maître dans le besoin. Je hais plus que poison un homme qui fuit quand il faut jouer des couteaux. Hon ! que ne suis-je roi de France pour quatre-vingts ou cent ans, pardieu ! je vous mettrais en chien écourté les fuyards de Pavie. La fièvre quartaine pour eux ! Pourquoi ne mouraient-ils là plutôt que de laisser leur bon prince en cette nécessité ? N'est-il pas meilleur et plus honorable de mourir vertueusement en bataillant que de vivre en fuyant vilainement ?

En principe, frère Jean a raison, mais s'il eût mieux connu les faits, il aurait su que l'imprudence et l'étourderie généreuse de François I[er] fut cause de la défaite de Pavie, comme l'imprudence et l'étourderie généreuse de Jean fut cause de la défaite de Poitiers, comme l'outrecuidance et l'impéritie de Napoléon III furent cause du désastre de Sedan. Les trois souverains furent pris, mais il faut conve-

nir qu'il avaient bien fait tout ce qu'il fallait faire pour cela.

A propos, continue frère Jean, connaissez-vous frère Claude de Saint-Denys? Quelle mouche l'a piqué? Il ne fait qu'étudier depuis que je suis grand. En notre abbaye, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons. Notre feu abbé disait que c'est chose monstrueuse de voir un frère savant. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Régnier a rendu ainsi le sens de cette phrase :

Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Mais la phrase, outre qu'elle est en mauvais latin, contient un solécisme dont un moine ignorant peut seul être capable ; le sujet de *sunt* est à l'accusatif.

Pour ma part, corps Dieu! dit le moine, je n'étudie jamais.

— On s'en aperçoit bien à son latin. —

Comment, vous jurez, frère Jean! dit Ponocrates. — Ne faites pas attention, répondit le moine, ce n'est que pour orner mon langage, c'est de la rhétorique cicéroniane.

Cicéron n'en dit pas un mot, mais Longin prétend que jurer à propos donne une certaine grandeur au discours. Frère Jean est excusable de se tromper.

XVIII.

On lui demande pourquoi les moines sont fuis de tout le monde.

Par la raison qu'un singe dans une famille est toujours moqué et harcelé. Le singe ne garde pas la maison comme le chien, il ne tire pas le charrue comme le bœuf, il ne produit ni lait ni laine, comme la brebis, il ne porte pas le faix comme le cheval... Il en est de même du moine : il ne laboure pas comme le paysan, il ne garde pas le pays comme l'homme de guerre, il ne guérit pas le malade comme le médecin, il ne prêche pas, il n'instruit pas comme le doc-

teur évangélique ou le pédagogue ; il ne porte pas les commodités et les choses nécessaires à la république comme le marchand. — Les moines prient Dieu pour nous, objecte Grandgousier, toujours bienveillant. — Pas du tout, dit Gargantua, ils se bornent à molester le voisinage à force de trinqueballer leurs cloches.

Rabelais prête à Gargantua, nous l'avons déjà vu, son antipathie contre les cloches.

— Oui, dit le moine, une messe, des matines, des vêpres bien sonnées sont à moitié dites. Ils marmottent quantité de légendes et de psaumes auxquels ils n'entendent rien. Ils enfilent les *Pater noster* et les *Ave Maria* sans y penser et sans y rien entendre. J'appelle cela se moquer de Dieu et non faire oraison. S'ils prient pour nous, Dieu me garde ! c'est qu'ils ont peur de perdre leurs miches et leurs soupes grasses.

Voltaire, dans le *Pauvre Diable*, a mis en vers le commencement de cette sortie contre les moines; il n'y a guère ajouté que la rime et la mesure :

« Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître ;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
L'âne me plaît; son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché.
Mais, pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout, et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval, un Péquet, un Pléneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf.
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.

Il est singulier qu'aucun commentateur de Rabelais n'ait signalé cette imitation.

Tous les vrais chrétiens, continue frère Jean, dans toutes les conditions, dans tous les temps, prient Dieu, et le prient en esprit et en pensée ; c'est la vraie prière et Dieu l'accueille.

— Tel est notre bon frère Jean. Et chacun souhaite de l'avoir en sa compagnie. Il n'est point bigot, il n'est point sale en ses vêtements ; il est honnête, joyeux, délibéré, bon compagnon ; il travaille, lui ; il laboure, il défend les opprimés, il console les affligés, il vient au secours de ceux qui souffrent, il garde le clos de l'abbaye.

— Je fais bien davantage, dit le moine, car, tout en expédiant les matines et les anniversaires au chœur, je fais des cordes d'arbalètes, je polis des projectiles ; je fais des rets et des piéges à lapins ; jamais je ne suis oisif. Mais à boire, je vous prie !...

— Pourquoi, dit Gargantua, frère Jean a-t-il un si beau nez ? — Parce que Dieu l'a voulu ainsi, dit le bon Grandgousier. — C'est, dit Ponocrates, parce qu'il arriva un des premiers à la foire des nez. Il prit un des plus beaux et des plus grands.

Gavarni, qui prisait fort Rabelais, s'est souvenu de ce passage :

Un personnage passe en se donnant de grands airs ; un gamin parisien le regarde :

Y a-t-i donc tant de quoi être comme ça faraud !... parce que le jour de la distribution des nez on s'aura levé à trois heures du matin !

Gavarni était un esprit de la même trempe que Rabelais, mais plus fin et saupoudré de Marivaux.

XIX.

Après avoir longtemps causé sur ce ton, Grandgousier et ses convives se dirent qu'il y avait une bataille à livrer le lendemain et qu'il fallait aller dormir. Gargantua n'avait pas sommeil et s'en désolait. — J'ai pour m'endormir, dit le moine, un

moyen qui me réussit toujours, c'est de dire mon bréviaire ou de prier Dieu. Voulez-vous que nous essayions du bréviaire ? Lisons les sept Psaumes de la pénitence. Gargantua y consentit. Au *Beati quorum*, c'est-à-dire au commencement du second psaume, ils dormaient tous les deux.

Le moine, qui avait endormi Gargantua le soir, réveilla tout le monde le lendemain matin, en chantant une chanson populaire. Puis quand on se fut rassemblé : «Messieurs, dit-il, on prétend qu'il faut commencer matines par tousser et souper par boire, faisons à rebours : commençons par boire ce matin, nous tousserons ce soir. Gargantua dit que ce n'était pas sain de boire de si bonne heure. — J'ai fait un pacte avec mon appétit, répondit Jean, il se couche avec moi et se lève de même. Faites ce que vous voudrez, pour moi, je vais à mon bréviaire, pour me mettre en haleine. » Ce bréviaire était un flacon de vin. Gargantua le plaisante sur le bréviaire. On sait que ces livres de prières diffèrent, ou du moins différaient suivant les diocèses. Il y avait les Heures à l'usage de Paris, à l'usage de Rome, etc., toujours fort longues. — A quel usage dites-vous vos Heures? lui demande Gargantua. — A l'usage de Fécamp, trois psaumes et trois leçons, ou rien du tout qui ne veut ; mais je ne m'assujétis pas aux heures; les heures sont faites pour l'homme et non l'homme pour les heures. Je fais des miennes comme des étriers, je les raccourcis ou je les allonge quand bon me semble. — Rabelais, dans sa supplique au pape Paul III, avoue avoir pratiqué ce système.—*Brevis oratio penetrat cœlos*, reprend frère Jean, *longa potatio evacuat scyphos* [courte prière monte au ciel, longue

buverie vide les coupes]. *Venite, apotemus* [allons boire], conclut le moine en parodiant le *Venite, adoremus*, de l'église.

Ces plaisanteries et d'autres de ce genre avaient cours, il n'y a pas longtemps encore, parmi les ecclésiastiques, et pour ma part je me rappelle avoir assisté dans mon enfance à des conversations tout à fait analogues. Il ne fût venu à l'esprit de personne de ne pas les considérer comme étant d'une parfaite innocence.

Frère Jean trouva quelques amateurs pour déjeuner avec lui, mais la plupart s'abstinrent. On s'occupa ensuite de lui procurer des armes parce qu'il voulait aller se battre : « J'ai mon froc et le bâton de la croix, c'est assez, » disait-il. Il se laisse toutefois armer de pied en cap; on le fait monter sur un bon cheval. Gargantua et vingt-cinq des plus aventureux se joignent à lui, et les voilà partis pour la bataille.

Chemin faisant le moine encourageait ses compagnons : «N'ayez peur ni doute, enfants, leur disait-il, je vous conduirai sûrement. Dieu et saint Benoît seront avec nous. Je ne crains que l'artillerie. Je sais bien une oraison qu'on récite à l'abbaye pour se préserver des balles, mais je n'y crois pas. Baste! le bâton de la croix fera des siennes. Si quelqu'un de vous cane, je l'enchevêtrerai de mon froc. C'est un remède contre la couardise. N'avez-vous point entendu parler du levrier de M de Meurles? Il ne valait rien pour les champs; on lui mit un froc au cou : depuis ni lièvre ni renard ne lui échappa.»

Comme il parlait ainsi avec animation, il passa sous un noyer ; son heaume s'y embarrassa, et dans les

mouvements qu'il fit, il donna involontairement de l'éperon à son cheval; l'animal prit le galop et frère Jean resta suspendu aux branches du noyer. «Au meurtre! trahison! s'écrie-t-il. On se retourne, on le voit pendu dans l'arbre. Comme il ne courait aucun danger sérieux, ses compagnons ne purent s'empêcher de s'amuser du spectacle, d'autant plus que Jean s'impatientait fort et jurait comme un damné.

— «C'est Absalon, disait l'un — Non, les moines n'ont pas de cheveux, il doit être pendu par les oreilles.

— «Dépêchez-vous donc! de par tous les diables! criait le pendu. C'est bien le temps de jaser. Vous ressemblez à ces prêcheurs décrétalistes qui vous disent que, lorsqu'on voit son prochain en danger d'être tué, il faut, avant de lui aider, l'exhorter à se confesser et à se mettre en état de grâce. Quelqu'un se noie, vous commencez par lui faire un beau sermon, sauf à aller le repêcher quand il sera noyé.»

On voit que, tout en s'impatientant, le moine ne laissait pas de faire des épigrammes. C'est de cette dernière observation, que La Fontaine a tiré une jolie fable : *Le Précepteur et l'Ecolier.*

— «Vrai Dieu! dit Gymnaste en descendant de cheval pour aller à son aide, j'ai vu plus de cinq cents pendus, mais je n'en vis aucun qui eût si bonne grâce que lui en pendillant — Avez-vous bientôt assez prêché? dit frère Jean. Aidez-moi donc, de par Dieu, puisque vous ne voulez pas de par l'autre».

On sait que « l'autre » c'était le diable. L'impatience n'empêchait par le moine de se souvenir de son Virgile :

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo. *Enéide*, VII.
[Si je ne puis fléchir les Dieux d'en haut, je toucherai les Dieux des enfers, les Dieux de l'Achéron],

seulement il renversait les termes.

Gymnaste grimpa dans le noyer, dégagea le casque, puis laissa tomber frère Jean et tomba avec lui. Le moine s'empressa de rejeter cette armure qui lui avait été fatale, et remonta sur son cheval sans autre arme que le manche de croix, qu'il brandissait comme une lance.

XX.

Cependant Picrochole qui s'était jeté dans la guerre à tête perdue et sans prendre plus de précautions que Napoléon III quand il attaqua les Prussiens en 1870, fut fort étonné lorsqu'on lui apprit que la première rencontre avait été malheureuse pour lui ; il réunit son conseil. Hastiveau et Touquedillon lui assurèrent que sa puissance était telle qu'il pouvait défaire tous les diables d'enfer s'ils venaient. Picrochole n'en était pas très persuadé et commençait à douter de sa destinée. Il envoya donc « une escarmouche, » comme on disait, pour battre le pays. Elle fut rencontrée par Gargantua et ses gens, et mise en déroute.

On demanda à Gargantua s'il fallait poursuivre les fuyards :

Gardez-vous en bien, dit-il. Il ne faut jamais mettre un ennemi au désespoir ; une telle nécessité multiplie sa force et accroît son courage. Combien de victoires ont été reprises aux vainqueurs par les vaincus, quand les vainqueurs ne se sont pas contentés de ce qui était raisonnable et ont voulu détruire totalement leurs ennemis ! Ouvrez toujours à vos adversaires toutes les portes et che-

mins et faites-leur plutôt un pont d'argent afin de les renvoyer.

Gymnaste fit remarquer que le moine avait disparu. — S'ils ont le moine, c'est tant pis pour eux, dit une voix. Il faut savoir que l'expression : « bailler le moine à quelqu'un » signifiait : lui créer des embarras. — Oui, mais ce moine est frère Jean, dit Gargantua, il faut le retrouver.

Jean, en effet, s'était laissé emporter à la poursuite des gens de Picrochole; il avait accompli des prouesses inouies avec son manche de croix ; mais, à un moment où il se trouvait isolé, on s'était emparé de sa personne et on l'avait donné en garde à deux soldats. Il serait trop long de dire comment il se débarrassa d'eux; le fait est qu'au moment où l'on s'inquiétait fort de lui, on entendit crier: «Vin frais ! vin frais ! » C'était le moine qui arrivait, amenant les cinq pélerins à qui il avait failli en coûter cher de s'être réfugiés parmi les feuilles de laitue. Il amenait aussi une autre prise plus glorieuse, le capitaine Touquedillon, en personne, qu'il avait étourdi d'un coup de son manche de croix et fait prisonnier. Ce retour fut célébré par un grand banquet.

XXI.

Quand les pélerins se furent bien repus, Grandgousier se mit à causer avec eux; il leur demanda de quel pays ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. Lasdaller — remarquez le nom — répondit pour tous:

Seigneur, je suis de St-Genou en Berry; celui-ci est de Paluau, celui-là de Onzai, les deux autres, l'un d'Argy,

l'autre de Villebrenin. Nous venons de St-Sébastien près de Nantes et nous nous en retournons à petites journées. — Bien, dit Grandgousier; mais qu'alliez-vous faire à St-Sébastien? — Nous allions lui offrir nos prières contre la peste. — Est-ce que vous croyez, pauvres gens, que la peste vienne de St Sébastien? — Sans doute, répondit Lasdaller, nos prêcheurs nous l'affirment. — Comment! dit Grandgousier, vos faux prophètes blasphèment ainsi les saints de Dieu, et les représentent comme semblables aux diables, qui ne songent qu'à faire du mal aux hommes, comme Homère nous a représenté Apollon envoyant la peste aux Grecs! J'ai entendu, en effet, un des cafards qui prêchait à Sinays que St Antoine mettait le feu aux jambes; que St Eutrope faisait les hydropiques; St Gildas, les fous; St Genou, les goutteux. Mais je le punis de telle façon, quoiqu'il m'appelât hérétique, que jamais depuis ce temps aucun de ces cafards n'a osé entrer dans mes terres, et je m'étonne que votre roi laisse prêcher de tels scandales! Ces prêcheurs-là doivent être punis plus sévèrement encore que ceux qui par art magique ou autre engin auraient mis la peste par le pays. La peste ne tue que les corps, mais ces prédications diaboliques infectionnent les âmes des bons et simples gens.

On peut remarquer ici que Rabelais, si catégorique contre certaines superstitions, admet, avec la croyance populaire, que la peste peut être introduite par malveillance dans un pays. Scientifiquement cela n'a rien d'impossible, puisqu'il suffit de quelques germes contagieux pour produire une épidémie; il suffit, par exemple, qu'un insecte invisible soit apporté d'Amérique pour détruire toutes les vignes d'une contrée. Seulement, le fait est-il arrivé? y a-t-il eu des hommes assez misérables pour déchaîner sciemment et volontairement un fléau sur tout un pays? voilà ce dont il est permis de douter. Mais il n'y a pas lieu comme le font cer-

tains commentateurs de reprocher à Rabelais sa crédulité a cet égard. La chose est possible, cela suffit pour justifier la supposition qu'il met en passant dans la bouche de Grandgousier.

On retint encore un jour les pélerins pour les bien reposer de leurs ennuis et de leurs dangers, puis Grandgousier les congédia. Ils partirent les larmes aux yeux :

Heureux est le pays, disaient-ils, qui a pour seigneur un tel homme! Nous avons été plus édifiés et plus instruits par les propos qu'il nous a tenus que par tous les sermons qui nous ont été prêchés en notre ville. — Oui, dit Gargantua, qui était présent; Platon a raison. Les états seraient heureux si les rois philosophaient ou si les philosophes régnaient.

On leur donna des vivres, du vin, un peu d'argent et un cheval à chacun d'eux pour achever leur route, et cet épisode, commencé si follement, se termine de la manière la plus sage.

XXII

Après cette protestation contre les superstitions païennes conservées sous des noms chrétiens, voici une protestation — en action également — contre les guerres de conquête.

Touquedillon fut présenté à Grandgousier et interrogé par lui sur l'entreprise de Picrochole et le but qu'il s'était proposé — Touquedillon répondit que Picrochole se proposait de conquérir tout le pays, s'il le pouvait, sous prétexte de venger l'injure faite à ses fouaciers.

C'est, dit Grandgousier, trop entrepris : qui trop embrasse peu estreint. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaumes, avec dommages de son prochain frère

christian ; ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Césars et aultres telz, est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir, et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrasins et Barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et meschancetés. Mieulx eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant, car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruict.

Allez-vous-en, au nom de Dieu : suivez bonne entreprise, resmonstrez à vostre roy les erreurs que cognoistrez et jamais ne le conseillez, ayant esgard à vostre profit particulier ; car, avec le commun, est aussi le propre perdu. Quant est de vostre rançon, je vous la donne entierement, et veulx que vous soient rendues armes et cheval : ainsi fault-il faire entre voisins et anciens amis, veu que ceste nostre différence [différend] n'est point guerre proprement.

Quelle haute sagesse dans ces pensées, dit Gérusez, quelle connaissance approfondie de l'histoire et de la morale !

XXIII.

C'est ainsi, chez Rabelais, qu'aux pages les plus folles, les plus bouffonnes, les plus saugrenues, succèdent les pensées les plus sages et les plus élevées.

A l'époque où il écrivait, l'Europe était ivre de conquêtes. François I[er] convoitait l'Italie et la Flandre, Charles Quint rêvait la monarchie universelle. La conquête semblait le plus noble et le plus légitime emploi de la puissance. Rabelais fait entendre la voix de la sagesse et de l'humanité. On ne l'écoute guère sans doute, mais ses idées

n'en font pas moins leur chemin dans les esprits. Au XVII[e] siècle, Fénelon les répète à son royal élève :

Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter pour la grandeur de sa maison, jusqu'à vouloir troubler la paix et la liberté publique de tout un peuple; de même c'est une conduite insensée, brutale, pernicieuse, que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son peuple en troublant le repos et la liberté des peuples voisins . . . Il est infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple que de la blesser de famille à famille. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain : si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Toutes les guerres sont civiles . . . Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi.[1]

Ces idées, qui offensaient si fort Louis XIV, sont devenues, au siècle suivant, un lieu commun de la philosophie, et, au XIX[e], il n'est, entre ceux qui raisonnent, personne qui ne les admette en théorie. Mais ce n'est pas un petit honneur pour Rabelais de les avoir émises à une époque où elles pouvaient sembler paradoxales.

XXIV.

Revenons à notre récit. Grandgousier appela le moine et lui demanda si c'était lui qui avait pris le capitaine Touquedillon. — «Sire, dit le moine, il est présent, qu'il parle lui-même. — C'est lui qui

[1] *Dialogues des morts*, XVII. Socrate et Alcibiade.

m'a pris en effet, dit le capitaine, et je me reconnais son prisonnier. — L'avez-vous mis à rançon? demanda le roi au moine. — Non, dit Jean, je ne m'occupe pas de cela. — Combien voulez-vous de sa prise? — Rien, rien, dit le moine. Je n'ai pas agi par intérêt Grandgousier ordonna à Touquedillon de compter au moine soixante-deux mille saluts (monnaie d'or d'environ 12 francs). Cela fait, Grandgousier demanda à Touquedillon s'il voulait rester avec lui ou retourner vers Picrochole. — «Je ferai ce que vous me conseillerez. — Retournez plutôt vers votre roi et que Dieu soit avec vous.» Il le combla de présents, lui donna une escorte et un cheval et le fit reconduire à la Roche-Clermaud. Quant à frère Jean, dès que son prisonnier fut parti, il vint apporter à Grandgousier l'argent qu'il avait reçu.«La lutte n'est pas finie; on ne sait pas ce qui peut arriver, l'argent est le nerf des batailles : gardez-le pour vous.» Grandgousier accepta, promettant au moine de le dédommager à la fin de la guerre.

Touquedillon, retourné auprès de Picrochole, lui conseille de faire la paix avec Grandgousier pour deux raisons : d'abord, il n'avait aucun motif d'en vouloir à ses voisins, qui ne lui avaient jamais fait que du bien, et qui avaient réparé au centuple le mal causé par eux à quelques-uns de ses sujets; — secondement, il ne sortirait de son entreprise qu'à son grand dommage et malheur, car sa puissance n'était pas telle que Grandgousier ne pût aisément la renverser.

Hastiveau, qui était présent, se récria. Celui qui parlait ainsi s'était laissé corrompre par l'argent de

Grandgousier, il trahissait son maître et avait passé à l'ennemi. Touquedillon, indigné, tire son épée, se précipite sur le flatteur et le tue. Picrochole, furieux, lui demande qui l'a payé pour le priver d'un fidèle général; et il ordonne qu'on lui fasse son procès. L'ordre est accompli sur l'heure. Touquedillon est condamné à mort et exécuté, et le roi ordonne de jeter son corps par-dessus les murailles, tandis qu'il fait faire d'honorables funérailles à Hastiveau.

Cette conduite soulève des murmures dans l'armée. Picrochole n'en tient compte. Cependant Gargantua arrivait avec ses troupes; la ville à assiéger était sur une hauteur et bien protégée par des fortifications. Gargantua hésitait à l'assaillir immédiatement et songeait à l'attaquer en règle; mais Gymnaste lui dit :

Seigneur, telle est la nature et complexion des Français qu'ils ne valent qu'à la première pointe. Lors ils sont pires que diables; mais s'ils séjournent, ils sont moins que femmes. Je suis d'avis qu'aussitôt que vos gens auront quelque peu respiré et mangé, vous fassiez donner l'assaut sans plus attendre.

L'assaut fut donné; le moine se distingua et entra le premier dans la ville. Picrochole se battit avec courage, mais aussi avec son outrecuidance et sa maladresse ordinaires; dans sa fuite, il tua de colère son cheval, qui avait fait un faux pas; puis, se trouvant sans monture, il voulut prendre un des ânes du moulin voisin; les meuniers s'y opposèrent, et, comme il s'obstinait, ils le rouèrent de coups, lui prirent ses vêtements, qu'ils remplacèrent par une méchante souquenille, et le laissèrent aller. Il consulta une sorcière qu'il trouva sur son che-

min — les gens de ce caractère sont toujours superstitieux et croient avoir une étoile; — elle lui répondit que son royaume lui serait rendu le jour de l'arrivée des coquesigrues. Picrochole s'est retiré à Lyon et vit de quelque misérable métier, mais il compte toujours sur son étoile — comme Napoléon I[er] à Saint-Hélène — et il s'informe soigneusement auprès des étrangers si les coquesigrues ne viendront pas bientôt.

XXV.

Quant à Gargantua victorieux, il fit défendre sévèrement que l'on offensât qui que ce fût dans la ville; il fit donner un dîner à ses frais aux hommes de Picrochole qui s'étaient rendus; puis il les convoqua sur la grande place du château, où ils reçurent six mois de solde. Quand ils furent réunis, il se rendit au milieu d'eux et leur adressa un discours assez long. Nous en extrayons les passages les plus caractéristiques, en les traduisant un peu.

Nos ancêtres, dit-il, quand ils étaient victorieux, tenaient beaucoup moins à élever des monuments de leurs victoires qu'à laisser ces monuments dans les cœurs. Vous savez ce qu'ils ont fait pour les Bretons après la bataille de St-Aubin du Cormier, ce qu'ils ont fait pour les Poitevins après la prise de Parthenay; vous avez entendu parler du bon traitement qui a été fait aux Barbares qui avaient saccagé les Sables d'Olonne. Vous savez ce qui est arrivé dernièrement au roi Canarre lorsqu'il envahit le pays d'Aunis et fit la piraterie sur les côtes Armoriques.

Pris dans la bataille, d'autres rois et empereurs, qui cependant se disent chrétiens et catholiques, l'auraient misérablement traité, durement emprisonné ou rançonné; mon père le traita courtoisement, aimablement, le logea

dans son palais et enfin lui donna un sauf-conduit et le fit reconduire dans ses états, chargé de présents, chargé de grâces, chargé de marques d'amitié.

Il y a dans tout ceci une allusion constante aux actes de Charles Quint, envahisseur de la France, et de François Ier, son prisonnier qui, bien que durement rançonné par lui, ne l'autorisa pas moins plus tard à traverser ses états.

Qu'en est-il advenu? continue Gargantua. Retourné dans ses terres, il fit assembler tous les princes et états de son royaume; il leur exposa ce que nous avions fait pour lui et les pria de prendre une résolution qui pût servir d'exemple de gracieuseté honnête, comme il avait eu en nous exemple d'honnêteté gracieuse. Ils décrétèrent à l'unanimité qu'ils nous offriraient leurs terres, domaines et royaumes pour en disposer à notre gré. A la suite de ce vote, on nous apporta d'abord de grandes richesses de toutes sortes, non-seulement de la part de l'état, mais de celle des habitants: chacun nous envoyait ce qu'il y avait de plus précieux dans le pays en bijoux et en curiosités. Il n'était fils de bonne mère qui ne voulût nous offrir ce qu'il avait de particulier.

Le roi vint en personne offrir ces présents; ils se mettait lui-même et ses états à notre merci. La donation était en règle et avait été ratifiée par tous ceux qui avaient droit d'y intervenir. Ces présents etaient trop grands pour être acceptés; mon père refusa tout, et fit jeter au feu les contrats; mais il fut profondément touché de cette bonté des Canarriens, et dit qu'il avait fait ce que tous les vainqueurs devraient faire.

Il est résulté de tout cela un notable avantage pour nous. Nous aurions sans doute pu exiger une rançon considérable, ils nous en paieront une double, triple, quadruple, puisqu'ils se sont engagés à payer un tribut annuel, qu'ils ont volontairement augmenté chaque année. Je ferai pour vous ce que mes ancêtres, ce que mon père a fait pour les peuples voisins. Je vous rends votre

liberté et je vous laisse toutes les franchises dont vous avez joui jusqu'ici.

Ceux qui étaient au service du roi Picrochole recevront, chacun, trois mois de leurs appointements : on vous reconduira en sûreté dans vos maisons et dans vos familles pour empêcher les paysans de vous insulter au passage. Je regrette de tout mon cœur que Picrochole ne soit pas ici. Je lui aurais aussi prouvé que cette guerre a été faite en dehors de ma volonté et sans aucun désir d'accroître ni mon bien ni mon nom. Mais puisqu'il a disparu et qu'on ne sait où il est, je veux que son royaume passe entier à son fils. Seulement comme il est très jeune — il n'a pas encore cinq ans — et que, dans cette circonstance, les états sont généralement pillés et ruinés par ceux qui sont chargés de les gouverner, j'ordonne, je veux que Ponocrates ait la surveillance générale de l'administration, avec l'autorité requise ; je veux qu'il veille aussi sur l'éducation de l'enfant jusqu'à ce qu'il le juge propre à régner et à gouverner par lui-même.

Cependant si Gargantua se montre plein de mansuétude pour tous, il y a certains individus auxquels il ne peut pardonner, ce sont les flatteurs qui ont poussé, loué, encouragé le roi Picrochole — et cela dans leur intérêt personnel — à faire cette expédition, qui a eu une si triste issue et qui aurait pu en avoir une plus malheureuse encore pour les peuples. Il demande donc que ces individus lui soient livrés afin qu'il en soit fait un exemple mémorable.

Nous retrouvons ici l'élève de Ponocrates.

On livre, en effet à Gargantua une partie des mauvais conseillers de Picrochole, mais pas tous. Les plus coupables avaient disparu. Spadassin avait fui d'un trait jusqu'à Laignel. Menvail jusqu'à Val de Vire, sans regarder derrière lui, ni prendre haleine, etc. Quant à ceux qui lui furent livrés, Gar-

gantua ne les punit ni de mort ni de prison; il les utilisa, il les employa à l'imprimerie qu'il avait établie, et ceux qui avaient cherché à répandre l'obscurité dans l'esprit de Picrochole, eurent mission de répandre, — indirectement, il est vrai, — la lumière dans les esprits de tous. Gargantua dédommagea ensuite les habitants qui avaient souffert de la guerre, et il fit construire au-dessus de la ville un fort, qui empêcherait toute surprise à l'avenir.

CHAPITRE VI.

L'ABBAYE DE THÉLÈME.

SOMMAIRE. — 1. Le rêve de bonheur de Rabelais.. — 2. Fondation de Thélème. — 3. Architecture de cette abbaye. — 4. Vêtements des Thélémites. — 5. Réglements des Thélémites. — 6. Leur organisation économique. — 7. Moeurs des Thélémites. — 8. L'île des Plaisirs et Thélème. — 9. Vers écrits sur la porte. — 10. Enigme trouvée dans les fondations. — 11. Caractère de cette énigme. — 12. La prophétie. — 13. Double sens de la prophétie. — 14. Conclusion du premier livre.

I.

Dans la première partie du livre Ier, après la critique du système d'enseignement pratiqué de son temps, Rabelais a tracé, dans l'éducation de Gargantua, l'idéal de l'éducation rationnelle.

Dans la seconde partie, après une critique, en action, de la guerre telle qu'on la pratiquait alors, Rabelais a tracé, dans la conduite de Grandgousier en présence d'injustes attaques, dans la conduite de Gargantua envers les vaincus, l'idéal de la guerre rationnelle.

Dans les chapitres qui nous restent à analyser, Rabelais, après une critique rapide de l'organisation monacale, critique qui d'ailleurs se trouve déjà à chaque page du livre, Rabelais va nous montrer, dans une

sorte de colonie librement recrutée et librement gouvernée par elle-même, l'idéal d'une société studieuse et occupée.

Il terminera par un cri d'espérance dans le triomphe définitif de la science et de la philosophie, après des luttes dont il ne se dissimule pas la gravité.

Pour décorer le bâtiment occupé par cette colonie, pour assurer à cette société toutes les nobles jouissances du corps et de l'esprit, il fera appel à tout ce que l'art, la science et l'industrie ont pu ou pourront réaliser de plus beau. Loin d'ici la rigidité spartiate, l'égalité dans la médiocrité ! Ce qu'il veut pour sa colonie, c'est le luxe, l'élégance, la richesse, le confort. Là doivent se réunir toutes les conquêtes de l'intelligence et de l'industrie humaine, tout ce que la nature fournit à l'homme sans effort et tout ce que l'esprit humain a pu produire en s'appliquant à transformer les matériaux que la nature lui a fournis. Thélème, dans la pensée de Rabelais, est l'activité intellectuelle de l'homme, concentrée et incarnée dans le fait. C'est un rêve encyclopédique de bonheur.

II.

Voyons d'abord dans quelles circonstances Gargantua fonda et dota cette abbaye :

Après avoir réglé le sort des vaincus, il régla celui des vainqueurs, il distribua autour de lui des récompenses. A frère Jean qui avait tant contribué au succès, il offrit une abbaye. — Comment pourrais-je gouverner des moines, dit frère Jean, puisque je ne sais pas me gouverner moi-même ? Permettez-

moi plutôt de fonder une abbaye à mon gré. Gargantua y consentit. Il fut décidé qu'on prendrait le contrepied de ce que l'on faisait ailleurs.

Ecoutons Gargantua et frère Jean établir leur plan. Nous rapportons les pensées et non les paroles mêmes.

Les autres abbayes sont enceintes de murailles, dit Gargantua, la nôtre n'en aura pas.

— Où il y a mur devant et mur derrière, dit Jean, il y a force murmur, envie et querelle ; chez nous la porte doit être ouverte. Quand une femme, même honnête, entre dans un couvent de religieux, on nettoie et purifie la place où elle a passé ; je demande qu'on nettoie de même chez nous la place où aura passé un religieux ou une religieuse. — Accepté.

— Dans les couvents — reprend Gargantua — tout est réglé par heures, tout est fixé et limité. Je ne connais pas de plus grande perte de temps que de compter ainsi les heures et de se gouverner au son d'une cloche ; — il n'y aura chez nous ni horloge, ni cadran, ni cloche.

— On ne met en religion que les femmes borgnes, bossues, laides, folles, insensées, maléficiées et tarées ; — que les hommes mal nés, niais, embarras de maison. On ne recevra chez nous que des femmes belles, bien formées et de bon naturel et que des hommes bien formés et bien doués.[1]

[1] Une femme qui n'est ni belle, ni bonne, à quoi vaut toile ? dit le moine. — On prononçait *tèle* alors, et cette prononciation s'est conservée dans certains patois. — A mettre en religion, dit Gargantua — Et à faire des chemises, dit le moine. Nous ne citons ce médiocre jeu de mots que pour constater la prononciation de l'époque.

— Les hommes n'entrent dans les couvents de femmes que clandestinement. Nous ferons tout le contraire. Nous n'admettrons pas les hommes et les femmes séparément ; là où il y aura des hommes, il y aura aussi des femmes.

— Quand on est entré dans un couvent d'hommes ou de femmes, on est astreint, après un an d'épreuve, à rester là toute la vie sans pouvoir en sortir ; chez nous les hommes et les femmes quitteront l'abbaye quand il leur plaira.

— Dans les couvents on fait trois serments : les serments de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ; chez nous on pourra se marier, être riche et indépendant. Pour bien indiquer ce caractère, notre abbaye s'appellera Thélème, l'abbaye de la volonté (en grec θέλημα).

— Les dames auront la moitié du vaste édifice que nous allons construire, l'autre sera réservée aux hommes.

III.

Supposons maintenant le rêve déjà réalisé.

Rabelais nous décrit en détail les bâtiments de cette abbaye modèle, et cela avec tant de précision qu'on a pu tracer avec la plus grande facilité le plan de tout l'édifice. Charles Lenormant, l'antiquaire, le fondateur du *Correspondant*, a publié en 1840 une brochure, avec un plan de l'abbaye de Thélème et une vue de l'édifice à vol d'oiseau.[1] M. César Daly a exposé et complété cet écrit dans une série d'articles de sa *Revue de l'architecture et des*

[1] Charles Lenormant. *Rabelais et l'architecture de la Renaissance. Restitution de l'abbaye de Thélème,* 1840, in 8°.

travaux publics.[1] Nous profiterons du travail de ces deux écrivains.

Le bâtiment était hexagone, ayant à chaque angle une grosse tour ronde de soixante pas de diamètre. Les tours rondes allaient disparaître de l'architecture féodale, fait observer Ch. Lenormant, Thélème les conserve par respect pour la tradition et parce qu'il est bien difficile de rompre brusquement avec le passé.

Tout procédait par six. Le bâtiment avait six angles et six tours, il avait également six étages, dont un, souterrain, pour les caves, et un pour le rez-de-chaussée. Les pièces du rez-de-chaussée étaient voûtées en anse de panier, courbe favorite de la Renaissance, mais les plafonds des étages supérieurs étaient ornés de clefs pendantes, comme celles qu'on plaçait depuis le quinzième siècle dans les églises gothiques. Le toit était d'ardoise fine avec des encadrements de plomb, formant des figures grotesques d'hommes et d'animaux, bien assortis et dorés.

Rabelais est plus préoccupé du confort qu'on ne l'était ordinairement de son temps. Les gouttières des églises versaient des torrents d'eau sur les passants maladroits. Rabelais place ses gouttières hors de la muraille, entre les croisées ; elles sont disposées en diagonales peintes d'or et d'azur, et se terminent par des canaux qui descendent à la rivière.

A égale distance entre les deux tours s'élevait un escalier en vis brisée, à marches de porphyre, de pierre numidique et de marbre serpentaire. Les

[1] *Revue de l'architecture,* etc. II, 1841.

marches n'avaient pas plus de trois doigts d'épaisseur, et à chaque douze marches, il y avait un repos. Ch. Lenormant fait remarquer que ces escaliers en vis étaient bien supérieurs à ces escaliers carrés, abruptes et fatigants que Pierre Lescot faisait construire à cette époque dans les châteaux et les palais.

A chaque étage, l'escalier s'ouvrait sur une grande salle d'où l'on passait dans les appartements. A chaque repos, il y avait deux beaux arceaux d'antique par où pénétrait la lumière, et qui s'ouvraient sur un cabinet à claire-voie, de la largeur de l'escalier. Ces «cabinets» étaient en saillie et probablement portés sur des consoles, de manière à former un balcon couvert.

L'édifice comprenait 9,332 appartements, composés chacun de chambre, arrière-chambre, cabinet, garderobe et chapelle, six pièces en tout. Chaque appartement avait une issue dans une grande salle commune.

Il y avait deux grandes portes d'entrée, l'une au nord, l'autre au sud, en forme de grands escaliers extérieurs à vis. Elles étaient assez larges pour que six hommes d'armes pussent monter de front, la lance au poing, jusqu'au haut du bâtiment.

Chaque tour avait son nom. Au nord, c'était la tour Arctice, ou arctique; puis venait, en se dirigeant à l'orient, la tour Calaer, ou du bel air; plus loin, venaient la tour Anatole ou de l'orient, puis la tour Mésembrine ou du midi, la tour Hespérie ou de l'ouest, et la tour Crière ou froide, au nord-ouest. Entre la tour Arctice et la tour Crière se

trouvait la bibliothèque. Les livres y étaient distribués entre les six principales langues littéraires, alors reconnues : le grec, le latin, l'hébreu, le français, l'italien et l'espagnol ; l'arabe avait perdu alors son importance ; l'anglais et surtout l'allemand n'étaient pas encore considérés comme possédant une littérature.

Du côté opposé du bâtiment, entre la tour Anatole et la tour Mésembrine, s'étendaient de belles galeries où se trouvaient peintes les antiques prouesses, les histoires et descriptions de la terre. Lenormant croit que cette dernière expression désigne des cartes géographiques et que les peintures, dans l'esprit de Rabelais, devaient être des fresques.

La bibliothèque d'un côté, les galeries de l'autre, servaient de séparation entre les habitations consacrées aux deux sexes. Les logements des dames étaient à l'orient et au midi, ceux des hommes au nord et à l'ouest.

Au milieu de la cour basse, il y avait une fontaine surmontée de statues des trois Grâces jetant de l'eau. Devant les logis des dames, des lices, l'hippodrome, le théâtre, des bassins de natation, etc.

A l'entour, une rivière, la Loire, un jardin de plaisance avec un labyrinthe, un verger plein d'arbres fruitiers ; entre les deux, un jeu de balle et de paume. Au bout, un grand parc avec des bêtes sauvages, et, en avant, des lieux où l'on s'exerçait à tirer de l'arc, de l'arquebuse, de l'arbalète ; plus loin enfin, les offices, l'écurie, la fauconnerie.

Un fait curieux, c'est que Rabelais dans cet idéal du confort comme il l'entendait, ait oublié de mé-

nager quelque plaisir pour la vue. La vallée où Thélème est située, se trouve au bord de la Loire, mais nulle autre perspective n'est indiquée.

Nous avons déjà dit qu'il n'y a pas à Thélème de cloches pour annoncer les heures et interrompre l'étude au moment où elle est le plus intéressante. Pas d'églises non plus, où l'on prie ensemble à certaines heures réglées. Chacun a chez soi sa chapelle et cela doit suffire.

Il y a un autre oubli plus notable et qui a profondément étonné ceux qui veulent voir en Rabelais un buveur et un épicurien; il ne nomme pas même la cuisine parmi les bâtiments de service qu'il relègue en dehors; nulle part il n'est question de cave, de vin, ni de bouteille; la sobriété la plus parfaite règne à Thélème; on ne voit nulle part de salle commune pour les festins, et l'on ne trouve pas dans toute cette description la plus petite allusion à une fête gastronomique. Il est impossible de ne pas voir dans ce silence une preuve de plus que Rabelais n'était grand buveur et grand mangeur que dans ses livres.

IV.

Rabelais entre ensuite dans de longs détails sur le costume des Thélémites, hommes et femmes. Au commencement les dames s'habillaient comme elles le jugeaient à propos, mais plus tard, elles adoptèrent certains uniformes, qu'elles inventèrent elles-mêmes.

L'auteur se délecte à énumérer les étoffes choisies; la serge, le velours, le satin, le damas, le taffetas, les tissus d'or et d'argent figurent au premier rang. Il en fait miroiter les couleurs; celles que

l'on adopta étaient l'orangé, le tanné, le vert, le cendré, le bleu, le jaune clair — et pour d'autres tissus, le cramoisi, le blanc et le vert. On employait aussi des fourrures : fourrures de loups-cerviers, de genettes noires, de martres de Calabre, de zibelines. Les pierres précieuses ne sont pas oubliées. L'auteur mentionne entre autres les escarboucles, les rubis balais, les diamants, les saphirs, les émeraudes, les turquoises, les grenats, les agathes, les perles grosses et petites. Les formes des vêtements ne sont pas moins variées. Nous ne croyons pas devoir les indiquer, parce que les modes ayant complètement changé depuis lors, cela nous entraînerait dans des explications aussi fastidieuses qu'inutiles.

Chaque jour les dames convenaient du costume qu'elles porteraient dans la journée :

. . Telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes que, par chascun jour, ilz estoient vestuz de semblable parure. Et, pour à ce ne faillir, estoient certains hommes ordonnez pour dire es hommes, par chascun matin, quelle livrée les dames vouloient en icelle journée porter. Car le tout estoit fait selon l'arbitre des dames. En ces vestements tant propres, et accoustremens tant riches, ne pensez que ny eux ny elles perdissent temps aucun : car les maistres des garderobes avoient toute la vesture tant preste par chascun matin, et les dames de chambre tant bien estoient apprises, qu'en un moment elles estoient prestes et habillées de pied en cap.

Rabelais n'oublie jamais les précautions nécessaires pour empêcher le gaspillage du temps.

V.

La vie des Thélémites n'est pas gouvernée par des lois, des statuts, des réglements, mais par le vouloir et franc arbitre de chacun. Ils se levaient du

lit quand bon leur semblait ; ils buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les parforçait à manger, ni à boire, ni à faire chose quelconque Ainsi l'avait établi Gargantua et la règle était tout entière dans cette inscription, écrite en grosses lettres à l'entrée :

FAIS CE QUE VOULDRAS.

A quoi bon une règle? se demande Rabelais. Les gens nobles de cœur, bien nés, bien instruits, entourés de personnes honnêtes, n'ont-ils pas un aiguillon, l'honneur, qui les éloigne du vice et les pousse à la vertu ? C'est quand on est comprimé, asservi, qu'on a envie de faire le mal, rien que pour protester et pour montrer son indépendance. «Nous avons envie de faire les choses qui nous sont défendues.» On ne sera pas tenté d'enfreindre une règle qui ne sera écrite nulle part.

Rabelais, on le voit, a, comme les philosophes du XVIII[e] siècle, une foi complète en la bonté native de l'homme. C'est encore un point qui le sépare nettement de Calvin, préoccupé surtout du dogme de la chute, du péché originel, et persuadé que l'homme par sa nature est invinciblement porté à faire le mal.

A Thélème, poursuit l'auteur de *Gargantua*, tous les hommes, toutes les femmes savaient lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq ou six langages et composer dans tous des vers et de la prose.

Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant galants, tant adroits à pied et à cheval, plus vigoureux. Ja-

mais ne furent vues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tout acte mulièbre [féminin] honnête et libère, que là estoient.

Par cette raison, quand le temps venu estoit que aucun de icelle abbaye, ou à la requeste de ses parents ou pour autres causes, voulust issir [sortir] hors, avec soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'avoit pris pour son dévot [dévoué]; et estoient ensemble mariés. Et si bien avoient vescu à Thélème en dévotion [dévouement] et amitié, encore mieulx la continuaient-ilz en mariage, et autant s'entreaimoient-ils à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces.

VI.

L'abbaye de Thélème n'a rien de commun avec l'Utopie de Thomas More. Rabelais avait lu évidemment le livre où le chancelier d'Angleterre trace le tableau de sa république, puisqu'il lui emprunte deux dénominations qui vont figurer dans *Pantagruel*: le pays d'Utopie et la ville des Amaurotes. L'ouvrage avait déjà seize ans de date quand parut *Gargantua*. Mais Rabelais ne lui a rien emprunté en décrivant son abbaye idéale. Thélème n'a rien de commun non plus — pour l'idée du moins, avec la Cité du Soleil, de Campanella, ni avec le Phalanstère, de Fourier. Dans la Cité du moine napolitain, le travail est obligatoire; quiconque ne travaille pas est banni. Dans l'Utopie, chacun doit fournir aussi une certaine quantité de travail productif. Dans le Phalanstère, tout le monde travaille, sans contrainte, il est vrai, mais parce que le travail est attrayant, parce qu'il est devenu un plaisir. Ces cités idéales se suffisent à elles-mêmes. Elles consomment, mais elles produisent. Le luxe dans le Pha-

lanstère est aussi grand, plus grand peut-être qu'à Thélème, mais les travaux productifs couvrent les dépenses. Ce que ces sociétés perdent d'un côté, elles le recouvrent de l'autre; c'est un mécanisme qui fonctionne. Tous ceux qui y sont engagés participant également aux charges et aux avantages, jouissent de droits égaux, bien que les fonctions ne soient pas toujours égales.

Thélème, au contraire, ne produit rien, et l'égalité n'existe qu'entre une partie des associés. Ceux-ci cultivent la poésie, la musique, le dessin, la peinture ; ils jouent la comédie, vont à la chasse, font de la gymnastique, de l'équitation, de la natation ; ils s'exercent à la course, au tir de l'arc, etc. ; mais aucun ne s'emploie à un travail lucratif. Il y a dans l'abbaye des orfèvres, des lapidaires, des brodeurs, des tailleurs, des tireurs d'or, des veloutiers, des tapissiers, des hautelissiers, — des parfumeurs, des «testonneurs», etc., mais ces gens-là ne font pas partie de la société, ce sont des ouvriers à gage. Ils ont le droit d'être payés, rien de plus. Les Thélémites gardent pour eux les beaux arts, et leur laissent les arts industriels.

Les Thélémites ne sont donc pas une société organisée pour la production et la consommation ; ils ne sont organisés que pour la dépense. Thélème sous ce rapport est une abbaye comme une autre; elle vit de la riche dotation que Gargantua lui a faite.

Elle doit avoir une autre ressource encore cependant. Chaque membre en entrant apporte probablement une dot, approximativement suffisante pour subvenir à ses dépenses. Rabelais nous le dit

même implicitement. On avait le droit d'être riche à Thélème, nous dit-il. Cet excédant de richesse ne pouvait provenir que des biens personnels de l'associé, des biens qu'il avait apportés en entrant ou dont il s'était réservé la jouissance. Les dépenses générales étaient faites par la communauté, les dépenses particulières restaient évidemment à la charge de chacun. La grande différence entre cette abbaye et les autres, c'est qu'on pouvait disposer librement de ses biens, de son temps, de sa pensée, qu'on n'obéissait pas à la cloche, que si l'on étudiait le grec ou l'hébreu, on n'était pas forcé de cacher ses livres, et que si l'on tombait amoureux de sa voisine, on avait le droit de l'épouser et d'être heureux avec elle.

VII.

Cependant, s'il était permis de se marier à Thélème, il ne paraît pas que l'on pût s'y établir pour toujours avec son ménage. Aucune partie du bâtiment, si minutieusement décrit par l'auteur, n'est réservée aux enfants, aucun soin n'est pris pour leur éducation première. D'un autre côté, nous voyons des couples sortir de Thélème lorsqu'ils se marient. Il faut en conclure que l'abbaye de la libre volonté n'était faite que pour la jeunesse. Les jeunes filles, nous dit-on, y entraient de dix à quinze ans, les jeunes garçons de douze à dix-huit. Il n'y a pas de limite d'âge pour la sortie. On reste tant qu'on le veut, mais la vie qu'on y mène ne convient évidemment qu'à la jeunesse. Ce qu'on y fait n'est que la continuation et le perfectionnement de ce que Ponocrates a fait faire à Gargantua adoles-

cent, avec la liberté en plus de choisir son temps, ses occupations du moment. Thélème, à beaucoup d'égards, n'est qu'un lieu où l'on perfectionne ses études physiques et intellectuelles. On s'y prépare à la vie active. C'est l'Université de l'éducation attrayante.

On a déjà remarqué qu'il n'y a à Thélème ni «beuveries» ni festins. Chacun mange chez soi avec ses intimes. Il en est de même du libre amour. Toute dame a le droit, le devoir même de se choisir un cavalier, mais quand ils s'aiment, ils s'épousent et s'en vont. Les «beuveries» interminables sont laissées aux crasseux précepteurs de Gargantua, aux ignorants comme frère Jean, aux vieillards comme Grandgousier. Ni Pantagruel ni Gargantua ne s'enivrent. Les amours immondes sont le fait d'un vaurien, poltron et cynique, comme Panurge. A Thélème, tout est libre, mais tout est décent, tout est noble, tout est beau.

VIII.

Un critique a rapproché de Thélème l'*Ile des Plaisirs*, de Fénelon. Ce rapprochement n'est pas plus fondé que celui qu'on a fait entre Thélème et le Phalanstère. Dans cette île, les amusements viennent au devant de vous sans que vous ayez même la peine d'exprimer un désir, et l'ennui naît immanquablement de la satiété.

«Fatigué de tant de festins et d'amusements, dit Fénelon, je m'éloignai de ces contrées en apparence si délicieuses et de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre et dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs (*Fables*, VIII).

Il n'y a rien de semblable à craindre à Thélème. Le plaisir ne vient pas chercher le Thélémite, c'est lui qui va le chercher; soit qu'il exerce son corps à la gymnastique, son adresse à la chasse, son esprit à l'étude, à la culture des sciences et des arts, il est toujours en action. Dans la pensée de Rabelais, il n'y a pas plus de temps perdu pour l'activité intellectuelle à Thélème qu'il n'y en avait chez Gargantua à l'époque où il était sous la direction de Ponocrates. Rabelais n'a pas pensé, n'a pas voulu prévoir que l'inactivité, la paresse pût se glisser parmi les associés, avec l'ennui, son compagnon obligé. Cela dépend des caractères cependant. Il est des êtres apathiques auxquels ce régime pourrait ne pas convenir. Mais l'auteur a eu soin de laisser les portes ouvertes. Si la paresse vous prend, si l'ennui vous vient, rien ne vous force à rester.

On a d'ailleurs prévenu d'avance les intéressés. Une longue inscription placée sur la porte interdit formellement l'entrée de l'abbaye aux fainéants, paresseux, parasites, aux malades mêmes. Tout doit y être gaîté, santé, amour de la science, activité du corps et de l'esprit. Ceux qui ne se sentent pas ces dispositions n'ont que faire de se présenter, on ne leur ouvrira pas.

IX.

L'inscription n'a pas moins de 108 vers, divisés en sept doubles strophes. Par malheur, ces vers sont plus que médiocres.

Rabelais commence par exclure de sa communauté les hypocrites, bigots, cagots, cafards, et fabricateurs de querelles religieuses.

Puis viennent les gens de justice, clercs, mangeurs du populaire, scribes, pharisiens, vieux juges. Il n'y aura pour eux ici ni procès ni débats, et par conséquent pas de pâture.

Arrière aussi les usuriers, les grippeminauds, les avares et amasseurs d'argent.

Arrière encore les jaloux, les curieux, les individus rongés par des maladies honteuses. Il n'y a de place que pour la santé, la joie et la jeunesse.

Entrez, vous qui êtes gaillards, fringants, joyeux, mignons et gentils compagnons.

Entrez, vous qui annoncez le saint Evangile comme il doit être annoncé :

> Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde;

entrez pour confondre

> Les ennemis de la sainte parole.

Les protestants ont cru voir dans ces derniers vers une invitation aux pasteurs calvinistes à venir à Thélème. L'ensemble de l'inscription et de l'ouvrage prouve qu'ils se trompent. Après avoir banni les instigateurs de querelles religieuses dans les premiers vers, Rabelais n'inviterait pas ici les pasteurs calvinistes, qui étaient aussi ardents disputeurs que les catholiques. Rabelais appelle ceux qui se contentent de prêcher la morale de l'Evangile, «la foi profonde», l'amour des hommes entre eux, la fraternité.

Cette inscription de Thélème est dans le goût des vers du XVe siècle et non de ceux du XVIe. Il y a une foule d'assonances et de rimes régulièrement placées dans le corps des vers, ce qui fait de ces strophes de véritables tours de force ; mais les

tours de force réclament une agilité, une souplesse, qui dissimule l'effort, et Rabelais est loin de posséder ces qualités lorsqu'il écrit en vers. Voici la dernière des doubles strophes de l'inscription. C'est la meilleure, ou, si l'on veut, la moins mauvaise. Les rimes *couronnées*, c'est-à-dire répétées au commencement du vers suivant sont en italiques :

Cy entrez, vous, dames de haut pa*rage*,
En franc cou*rage*[1]. Entrez-y en bon *heur*[2],
Fleurs de beauté à celeste vi*sage*,
A droit cor*sage*, à maintien preude et *sage* ;
En ce pas*sage* est le sejour d'hon*neur*.
Le haut seig*neur*[3] qui du lieu fut don*neur*
Et guerdon*neur*[4], pour vous l'a *ordonné*[5]
Et pour frayer[6] à tout, prou *or donné*[7].

Or donné par don
Ordonne pardon
A cil qui le donne ;
Et très bien guerdonne,
Tout mortel preud'hom.
Or donné par don[8].

Après avoir lu ces derniers vers, on approuve complètement Rabelais d'avoir emprunté à Mellin de St-Gelais la pièce de vers par laquelle il va terminer ce livre.

X.

C'est une «Enigme en prophétie» trouvée, nous dit-il, sur une lame de bronze en creusant les fondements de l'abbaye de Thélème. Les deux premiers et les six derniers vers sont seuls de Rabelais.

[1] Hardiment — [2] Sous de bons auspices, en bon augure — [3] Gargantua — [4] Rémunérateur, il a récompensé par là le moine de ses services — [5] Mis en ordre — [6] Subvenir à toutes les dépenses — [7] Donné beaucoup d'or — [8] L'or donné par don récompense très bien tout homme sage.

Certains commentateurs ont fort déraisonné à propos de cette pièce. Lemotteux, l'abbé de Marsy, Ermangart, font de Mellin de St-Gelais un zélé calviniste. Or Mellin ne fut jamais ni calviniste ni zélé. Fils d'un évêque poète de cour, il fut abbé, et aumônier de Henri II, alors que ce prince n'était encore que dauphin. Mellin était aussi un poète de cour et de société, un poète galant surtout, très spirituel, raffiné, imitateur de Pétrarque et des Italiens, tandis que Ronsard imitait les Grecs alexandrins, — sceptique peut-être au fond de l'âme, mêlant volontiers les chants d'église et les mystères de la religion avec la galanterie et les dieux du paganisme, tournant heureusement le madrigal, excellant à affiler un conte en épigramme, à rimer finement des riens précieux et jolis, mais paresseux et ami de ses aises. Un tel personnage a dû nécessairement tourner le dos au calvinisme, par prudence d'abord, pour ne pas compromettre sa joyeuse existence de prélat homme du monde, et aussi par antipathie contre une croyance qui prenait la vie tellement au sérieux. Que dans des strophes dont nous avons rapporté quelques vers à propos des *Fanfreluches*, il ait pris le parti de Marot contre ses persécuteurs, cela se conçoit; il défendait un confrère en poésie; il protestait en faveur de la tolérance, parce que toute mesure violente lui était antipathique. Mais que, dans la pièce que nous allons analyser, il ait entendu faire un manifeste calviniste, c'est ce qu'il est impossible d'admettre, et il faut toute la prévention de Lemotteux, toute la légèreté de l'abbé de Marsy et des commentateurs de l'édition *variorum*, pour soutenir une pareille opinion.

La pièce fit grand bruit cependant à une époque où l'on se préoccupait beaucoup de ces sortes de prédictions. Les guerres civiles religieuses ne commencèrent en France qu'en 1562, quatre ans après la mort de Mellin et vingt-neuf ans après la publication de l'«énigme» dans les premières éditions de *Gargantua*, et pourtant elle est pleine de détails qui se rapportent parfaitement aux luttes religieuses qui allaient remplir le dernier tiers du siècle.

XI.

Pour apprécier justement le caractère prophétique de cette pièce, il faut d'abord se demander s'il est bien sûr que St-Gelais en l'écrivant ait pensé aux guerres religieuses?

Les énigmes étaient fort à la mode à cette époque, non pas ces courtes énigmes qui ne sont que des définitions où l'on s'astreint à unir la précision à l'obscurité, mais des énigmes développées et offrant généralement un double sens. Les *Facétieuses Nuits de Straparole*, que l'on venait de traduire, contiennent un nombre considérable de ces pièces où l'auteur se tient en équilibre entre deux sens, généralement acceptables, l'un décent et convenable de tout point et un autre qui ne l'est guère. Ces sortes de compositions devaient tenter St-Gelais, esprit subtil, rimeur adroit et ami des tours de force réussis. Les vers en question s'appliquent parfaitement dans tous leurs détails aux diverses péripéties du jeu de paume. Au moment où il les écrivait il y avait déjà — en Allemagne et ailleurs, — un commencement de lutte armée entre les catholiques

et les luthériens. Qu'il ait voulu faire allusion à ces faits pour détourner l'attention du lecteur et l'empêcher de deviner trop vite le sens de son énigme, cela non-seulement est possible, mais cela est fort probable, d'autant plus que le tableau qu'il trace de cette guerre est assez vague et ne se précise que grâce à un commentaire minutieux; mais l'examen de l'énigme telle qu'elle se trouve dans les Œuvres de l'auteur montre clairement que sa principale préoccupation était le jeu de paume. C'est Rabelais qui, en se l'appropriant, en la commentant par ses additions, en la rattachant à l'abbaye de Thélème, en a grandi la signification, et, de ce qui n'était qu'un futile amusement, a fait une prophétie qui passe par dessus les têtes des catholiques et des protestants, et devient un cri d'espérance dans le triomphe définitif de la science libre et de la philosophie.

XII.

Sursum corda! nous dit-il en commençant dans deux vers qu'il place en tête:

Pauvres humains qui bon heur attendez
Levez vos cueurs et mes dits entendez.

Puis il cède la parole à son ami:

S'il est permis, nous dit celui-ci en substance, soit par les astres, soit par un effet de la puissance de Dieu, de connaître l'avenir, voici ce qui doit arriver:

Je fay savoir à qui le veult entendre
Que cest hiver prochain, sans plus attendre,
Voyre plus tost, en ce lieu où nous sommes,
Il sortira une manière d'hommes
Las du repos et taschés de sejour (du calme),

qui iront ouvertement

Suborner gens de toutes qualitez,

pour les exciter les uns contre les autres.

Ils feront mettre en debatz apparens
Amis entre eulx et les proches parens.
Le fils hardi ne craint pas l'impropère [blâme]
De se bander contre son propre père ;
Mesmes les grands, de noble lieu sailliz [sortis]
De leurs subjects se verront assailliz.
Et le debvoir d'honneur et reverence
Perdra pour lors tout ordre et difference,
Car ilz diront que chascun a son tour
Doibt voller hault et puis faire retour.
Et sus ce poinct aura tant de meslées,
Tant de discords, venues, et allées,
Que nulle histoire où sont les grands merveilles
Ne fait récit d'émotions pareilles.

Ces vers, qui s'appliquent clairement au jeu de paume, peuvent tout aussi bien désigner les luttes des protestants et des catholiques, mais sans qu'il y ait, quoi qu'on en ait dit, le plus petit mot d'approbation pour les premiers.

Lors se verra maint homme de valeur,
Par l'esguillon de jeunesse et chaleur,
Et croire trop ce fervent appétit,
Mourir en fleur et vivre bien petit.

Le poète ne se prononce ni pour les uns ni pour les autres et semble leur faire la partie égale :

Alors auront non moindre autorité
Hommes sans foy, que gens de vérité,
Car tous suivront la créance et estude
De l'ignorante et sotte multitude,
Dont le plus lourd sera reçu pour juge.

La lutte entre les deux partis durera jusqu'à ce qu'une force supérieure s'impose à tous deux. Elle ne cessera, dit le poète,

[Et] n'en sera délivrée la terre
Jusques à tant qu'il en sorte à grand erre [vite],
Soudaines eaux dont les plus attrempez [modérés],
En combattant seront prins et trempez

Ces eaux qui viendront inonder les combattants, c'est probablement la force matérielle, la compression des idées, par les princes catholiques ou par les chefs protestants, car l'intolérance devait être égale dans les deux partis: Rabelais pouvait bien le prévoir d'après les dispositions des esprits.

Le poète, en parlant de cette compression ajoute:

Et à bon droit,

car en livrant le combat, les adversaires se sont servis des «boyaux des innocentes brebis» non pour faire un sacrifice aux dieux, mais en faire un moyen d'action entre les mains des hommes.

Autrement dit, sous prétexte de prendre les intérêts de la religion, ils n'ont cherché dans cette guerre que leur utilité personnelle.

Or maintenant, je vous laisse à penser
Comment le tout saura se dispenser [s'arranger],
Et quel repos, en noise si profonde,
Aura le corps de la machine ronde.

Quelle sera la fin de cette première lutte? car on n'y peut voir qu'une trève au milieu de la guerre. Ceux qui auront le plus de pouvoir sur «la machine ronde»,

Les plus heureux qui plus d'elle tiendront,
Moins de la perdre et gaster s'abstiendront;
Et tâcheront en plus d'une manière
A l'asservir et rendre prisonnière.

Tant que la lutte ne les avait pas exaspérés, ils auraient pu se montrer tolérants; ils ne le seront plus

désormais, quand même ils devraient «gaster» leur position; si bien que la pauvre «machine ronde» vaincue n'aura de recours possible qu'auprès de celui qui l'a créée; les vaincus n'auront à ce moment de recours possible qu'en Dieu; la libre pensée sera comprimée partout.

Pour comble de malheur, poursuit St-Gelais, ou plutôt Rabelais,

> Le clair soleil ains qu'estre [avant d'être] en occident,
> Lairra espandre obscurité sur elle,
> Plus que d'éclipse, ou de nuict naturelle,
> Dont en un coup perdra sa liberté
> Et du hault ciel la faveur et clairté
> Ou pour le moins demourera déserte.

L'auteur semble prévoir l'éclipse qui va se faire dans la littérature allemande, dans la littérature italienne, dans les arts et la littérature de l'Espagne, et l'abaissement des esprits après le concile de Trente. Cette prévision n'a rien d'extraordinaire dans les circonstances données et c'est le cas d'appliquer le refrain :

> Faut pas êtr' grand sorcier pour ça.

Mais l'agitation qui aura précédé cette éclipse n'en portera pas moins ses fruits, si bien que, peu à peu, ceux qui s'étaient emparés de l'influence reculeront devant leurs adversaires,

> . . . mesme ceux qui tenue l'auront
> Aux survenans occuper la lairont [laisseront];

Les deux partis se réconcilieront et se retireront de la lice,

> Et toutefois devant le partement
> On pourra voir en l'air apertement
> L'aspre chaleur d'une grand flamme esprinse
> Pour mettre à fin les eaux et l'entreprinse.

Avant la séparation, on verra apparaître la lumière qui mettra un terme à la lutte, et fera disparaître les eaux du déluge de la réaction.

St-Gelais s'arrête là, mais ce n'est pas assez pour Rabelais d'avoir montré le flambeau de la philosophie brillant au dessus des combattants réconciliés. Il insiste sur le bonheur qui attend ceux qui auront lutté jusqu'au bout. Il annonce que ceux qui ont été

> Penés, lassés, travaillés, affligés,

seront comblés de bonheur et enrichis de manne céleste.

> La verra l'on par certaine science,
> Le bien et fruit qui sont de patience,
> Car cil qui plus de peine aura souffert
> Auparavant, du lot pour lors offert
> Plus recepvra. O qu'est à révèrer,
> Cil qui en fin pourra persévérer!

Bonheur et honneur à qui persévérera jusqu'à la fin!

Rabelais a corrigé plus tard ces dernières lignes. Nous préférons la première rédaction. Rabelais en corrigeant ses vers n'était pas plus heureux que Lamartine. Chez tous deux la première version est la meilleure.

XIII.

Nous convenons que cette «Enigme en prophétie» manque quelque peu de clarté; quelques-unes des explications que nous donnons peuvent être contestées, mais le sens général ne saurait être douteux. Il est indiqué par les premiers et les derniers vers: «Levez les cueurs! Bonheur à qui persévèrera!»

Il est indiqué aussi par le rapprochement que fait Rabelais de cette prophétie avec la création de l'abbaye de Thélème. La lutte sera terrible et prolongée, la force l'emportera d'abord, mais la lumière restera victorieuse à la fin, et Thélème se réalisera.

Deux des personnages de Rabelais commentent cette énigme : Gargantua et frère Jean :

Ce n'est pas de maintenant, dit Gargantua, que ceux qui croient à l'Evangile sont persécutés :

Mais bien heureux est celui, qui ne sera scandalizé et qui toujours tendra au but que Dieu par son cher fils nous a indiqué, sans en être distrait ni détourné par ses affections charnelles.

Ici il y aurait lieu de se demander quel est cet Evangile qui attire la persécution sur ceux qui y croient. Ce ne peut-être l'Evangile tel que le prêche Calvin, puisque Rabelais se sépare de lui sur le dogme principal, le péché originel.

Rabelais craint pourtant d'avoir été trop explicite frère Jean va opérer une diversion :

— Que pensez-vous donc que signifie cette énigme ? demande-t-il à Gargautua.

— Le décours et maintien de la vérité divine.

Le «décours», c'est-à-dire le développement, le progrès.

Ici Rabelais continue d'être obscur à dessein, mais il n'est pas impénétrable ; il ne veut pas dire toute sa pensée, mais il s'arrange pour qu'on la devine.

Nous n'aurons pas besoin de chercher longtemps pour savoir ce qu'est, pour lui, la vérité divine, la vérité qui vient de Dieu et à laquelle l'homme doit s'attacher.

Revenons un peu sur nos pas. Que fait-on dans

l'abbaye de Thélème? On développe son corps et son intelligence. On fait des exercices physiques, on cultive la poésie, les arts et la science.

Y a-t-il une religion officielle? Y a-t-il plusieurs religions entre lesquelles on puisse ou doive choisir?

Non, il n'y a ni une église, ni plusieurs églises pour un culte ou pour plusieurs cultes.

Il n'y a pas de culte officiel. Il n'y en a pas moins une religion, mais une religion privée. Il y a dans chaque appartement une chapelle où l'on va se recueillir et prier Dieu; le Thélémite fait sa prière comme l'élève de Ponocrates fait la sienne; mais il la fait chez lui et à son heure.

Notez que rien n'obligeait Rabelais à mentionner cette chapelle, personne n'aurait remarqué l'omission. S'il en place une dans chaque appartement, c'est qu'il croit que chaque Thélémite doit prier; sa principale préoccupation, c'est de ne pas le contraindre, par le son de la cloche, à faire sa prière à une heure précise, et quand il n'y est pas disposé.

Le Thélémite croit donc en Dieu et le prie, c'est «la foi profonde», et de plus, il s'applique à développer toutes ses facultés, physiques et intellectuelles, à cultiver l'art et surtout la science.

Lors donc, qu'après avoir tracé le tableau de Thélème, Rabelais s'écrie avec l'église catholique: «*Sursum corda,* levez les cueurs!» quand après avoir montré les amis de la vérité et de la science persécutés et opprimés, il prédit le triomphe de ceux qui auront souffert, la récompense de ceux qui auront persévéré; il est évident que ce triomphe est celui de son idéal. Thélème n'est pas possible aujourd'hui,

elle le sera plus tard. Le temps viendra où chacun pourra adorer Dieu comme il l'entendra, cultiver complètement son esprit et atteindre à la vérité divine, qui est la science.

Mais cette idée qu'il a seulement laissé entrevoir, lui parait trop hardie, il se ménage une échappatoire.

Comme l'énigme, malgré ses commentaires, peut recevoir un autre sens, celui qui préoccupait St-Gelais avant que Rabelais se fût emparé de ses vers pour les transformer, c'est ce sens que frère Jean va mettre en lumière :

— Par St-Gauderon, dit le moine, telle n'est mon exposition. Le style est de Merlin le prophète . . .

C'est une manière de désigner Mellin, en faisant penser à Merlin le prophète dont les prédictions avaient encore tout leur prestige.

. . Donnez-y, poursuit le moine, allégories et intelligences tant graves que voudrez et y resvassez, vous et tout le monde, ainsi que voudrez. De ma part, je n'y pense autre sens enclos qu'une description du jeu de paume sous obscures paroles. Les suborneurs des gens sont les faiseurs de parties qui sont ordinairement amis. Et après les deux chasses faites, sort hors le jeu celui qui y estoit et l'autre y entre. Les eaux sont les sueurs. Les cordes des raquettes sont faites de boyaux de moutons ou de chèvres. La machine ronde est la pelotte. Après le jeu, on se rafraichit devant un clair feu et change l'on de chemise. Et volontiers banquette l'on, mais plus joyeusement ceux qui ont gaigné. Et grand chère.

C'est sur ces mots que se termine le livre. C'est la conclusion prudente, le faux-fuyant que Rabelais se ménage en cas d'attaque ; mais sa pensée réelle a été énoncée par Gargantua.

L'abbaye de Thélème est l'Utopie, la Salente, le Phalanstère de Rabelais; mais cet idéal ne fait qu'une courte apparition dans le livre, c'est une oasis dans les landes arides de l'égoïsme où l'auteur va nous promener.

XIV.

Ainsi donc, en nous résumant, nous trouvons dans ce livre, au milieu des folies bouffonnes qui s'y coudoient,

Une protestation contre la fausse pédagogie et un admirable plan d'éducation rationnelle;

Une protestation contre la guerre et les conquêtes et d'excellents avis à l'adresse des conquérants;

Une protestation contre le cloître, contre la compression de l'intelligence, contre l'intolérance — et de plus la foi ardemment exprimée qu'après des luttes plus ou moins prolongées, la vérité, la sagesse, la science prendront définitivement le dessus. La conclusion est un cri d'espérance: Levez les cueurs! *Sursum corda!*

CHAPITRE VII.

LIVRE II. – PANTAGRUEL.

I. LES ANNÉES DE JEUNESSE.

SOMMAIRE. — 1. Plan du second livre. — 2. Généalogie de Gargantua. — 3. Gargantua veuf et père. — 4. Pantagruel et les monuments préhistoriques. — 5. L'écolier limousin. L'orthographe du XVIe siècle. — 6. Rabelais et Geoffroy Tory. — 7. La verbocination latiale. — 8. Fantaisies linguistiques au XVIe siècle. — 9. Les cloches d'Orléans. — 10. La bibliothèque de St-Victor. — 11. L'éducation de Pantagruel. Lettre de Gargantua à son fils. — 12. Réflexions de Guizot à ce sujet. — 13. Les dialecticiens disputeurs. — 14. La chresme philosophale. — 15. L'homme aux treize langues. — 16. Le procès interminable. — 17. Plaidoieries et jugement. — 18. Réflexions et rapprochements.

I.

Le plan du second livre est à peu près le même que celui du premier. Les détails seuls diffèrent.

C'est d'abord la généalogie de Pantagruel, son éducation, et quelques faits qui s'y rattachent ; l'apparition de Panurge, qui fait le pendant de celle de Jean; puis, après quelques épisodes de la vie de ce personnage, une guerre semée de prouesses extravagantes, et enfin une victoire, après laquelle le héros récompense ses compagnons d'armes.

Ajoutons que le second livre, quoique contenant des pages excellentes ne vaut pas le premier ; il a moins de belles parties sérieuses, moins d'excellentes scènes comiques, et beaucoup plus d'extrava-

gances; quelques unes sont plaisantes, mais, il y en aussi d'insipides, et qui se rattachent de trop près à la Chronique Gargantuine.

Ces raisons littéraires, si elles existaient seules, ne suffiraient pas pour faire décider que ce livre a été composé avant le *Gargantua*, mais ajoutées aux autres, elles les corroborent singulièrement. Il serait bien difficile de croire que Rabelais eût repris deux fois le même dessin pour faire moins bien la seconde fois que la première.

II.

Les premiers chapitres nous ramènent au Gargantua géant, qui a mangé les pélerins en salade et arrosé les Parisiens, c'est-à-dire au Gargantua de la *Chronique*, lequel n'a guère de commun que le nom avec l'élève de Ponocrates, l'auteur de la «concion» aux vaincus, le fondateur de l'abbaye de Thélème.

Ici cependant le recit se sépare de la Chronique en un point, Grandgousier n'a pas été forgé par Merlin; il a un père et des ancêtres, en noble personnage qu'il est. Ce père, c'est le héros populaire Vit-de-Grain, le mangeur de blé, cousin germain de Casse-Croûte et de Brise-Mie. Quant à sa généalogie, elle est parodiée de celle que nous offrent les Evangiles de St-Matthieu et de St-Luc — que Rabelais rappelle — mais la parodie est bienveillante et de pure gaîté; pour la juger équitablement, il faut oublier les plaisanteries de Voltaire. Rabelais s'amuse à donner à son héros une série d'ancêtres plus ou moins grotesques, et, en faisant cette énumération, il emploie des formes, des tournures de phrases connues, de manière à nous faire penser à deux choses

à la fois ; mais le comique est pour lui uniquement dans la série qu'il fait passer devant nos yeux et rien n'en rejaillit sur les passages de l'Ecriture qu'il rappelle de loin. Il n'est pas toujours aussi innocent.

Cette généalogie remonte aux premiers jours du monde. Peu de temps après la mort d'Abel, survint une année qu'on appelle l'année des grosses nêfles — Rabelais dit *mesles* ; c'est le nom vulgaire de ce fruit en Normandie, en latin *mespylus*. — Trois de ces fruits suffisaient pour remplir un boisseau. Cette année-là il y eut des calendes grecques, le mois de mars faillit en carême, la mi-août tomba en mai, et c'est en septembre ou en octobre, — il y a doute à ce sujet, — qu'arriva la fameuse semaine des trois jeudis. Ces nêfles étaient fort appétissantes et l'on s'en régala, mais il en fut comme pour Noé lorsqu'il mangea trop abondamment du fruit de la vigne, les mangeurs de nêfles eurent à se repentir de leur gourmandise : ils se mirent tous à enfler prodigieusement, mais pas tous de la même manière ; les uns enflèrent par le ventre, et c'est d'eux que procèdent St Pansard et St Mardigras ; les autres enflèrent par les épaules, d'où la race des bossus dont descendait Ésope le fabuliste ; d'autres croissaient par le nez, d'où la famille du poète Ovide, surnommé Naso ; d'autres par les oreilles, de là les oreilles proverbiales des Bourbonnais ; d'autres enfin croissaient par tout le corps, de là les géants ancêtres de Grandgousier et de Pantagruel.

Le premier fut Charibroth, puis vinrent successivement Sarabroth, Faribroth, Hurtaly, qui échappa au déluge parce qu'il resta à cheval sur l'arche ;

puis une foule de personnages de la Bible, de la mythologie, de l'histoire, des romans de chevalerie et des contes populaires : Encelade et Polyphême à côté de Porus, vaincu par Alexandre; Morgan, qui le premier inventa de jouer aux dés avec des besicles ; Happemouche qui inventa de fumer les langues de bœuf à la cheminée ; puis Maschefoin, Bruslefer, Engoulevent, Gallehault, qui inventa les flacons, Bruyer, qui fut vaincu par Ogier le Danois, pair de France, etc., etc.

III.

Pantagruel naquit par une année de sécheresse, c'est pour cela qu'il régna sur les Altérés ou Dipsodes; sa mère Badebec ne survécut pas à sa naissance. Gargantua rit et pleure tour à tour d'avoir un fils et de perdre sa femme. La scène est très comique, mais plus digne du géant forgé par Merlin, que de roi formé par Ponocrates.

Pleurerai-je ? disoit-il. Ouy : car, pourquoy ? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela qui fust au monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle; ce m'est une perte inestimable ! O mon Dieu, que t'avois-je fait pour ainsi me punir? Que ne m'envoyas-tu la mort à moy premier qu'à elle ? car vivre sans elle ne m'est que languir, Ha, Badebec, ma mignonne, m'amie, ma tendrette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verray . . .

Et ce disant, pleuroit comme une vache; mais tout soudain rioit comme un veau, quand Pantagruel luy venoit à la mémoire. Ha, mon petit fils, disoit-il, tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joly. Ho, ho, ho, ho, que je suis aise ! beuvons, ho ! laissons toute mélancolie ; apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces

chiens, souffle ce feu, allume cette chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes, envoye ces pauvres, baille-leur ce qu'ilz demandent, tiens ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieulx festoyer les commères.

Ce disant, (il) ouït la letanie et les mementos des prestres qui portoient sa femme en terre; dont laissa son bon propos et tout soudain fut ravi [emporté] ailleurs, disant: Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore? Cela me fasche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fièvre, me voyla affolé. Foy de gentilhomme! il vault mieulx pleurer moins et boire davantage. Ma femme est morte, eh bien, pardieu (*Da jurandi*), je ne la ressusciterai pas par mes pleurs; elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx n'est; elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités; autant nous en pend à l'œil. Dieu gard le demourant [celui qui reste]! il faut penser d'en trouver une autre.

Mais voicy que vous ferez, dit-il aux sages femmes; allez à l'enterrement d'elle, et ce pendant je berceray ici mon fils, car je me sens bien fort altéré et je serois en danger de tomber malade: mais beuvez quelque bon traict devant: car vous vous en trouverez bien et m'en croyez sur mon honneur. A quoy obtempérans, altèrent à l'enterrement et funérailles, et le pauvre Gargantua demeura à l'hostel.

IV.

Ce *pauvre* Gargantua que l'auteur plaint de rester à la maison pandant que l'on enterre sa femme est le digne pendant de ce *pauvre* Tartuffe dont Orgon déplore si sympathiquement le malheur. Ce chapitre et les suivants ont passé dans la seconde Chronique.

Rabelais s'amuse ensuite à nous raconter les faits et gestes du jeune géant. Il consomme à un repas le lait de quatre mille six cents vaches, et un beau

jour, il dévore, à moitié crue, une de ces bêtes, sans vouloir lâcher prise. On fut obligé de l'attacher dans son berceau avec des chaînes; quelques-unes de ces chaînes subsistent encore, dit Rabelais; l'une, par exemple, se voit à La Rochelle et se lève entre les deux grosses tours qui se trouvent à l'entrée du port; une autre fut emportée pour lier Lucifer qui se déchaînait en ce temps-là à cause d'une colique affreuse qu'il s'était donnée en mangeant l'âme d'un sergent en fricassée à son déjeuner. Un beau matin, entendant qu'on banquetait dans une pièce voisine, Pantagruel se lève avec son berceau sur le dos et apparaît dans la salle à manger pour réclamer sa part du banquet. Un autre fois il étouffa et dévora à moitié un ours qui venait lui lécher le visage.

Pantagruel est envoyé à l'école et parcourt les universités des villes les plus célèbres; chemin faisant, il sème le pays de monuments antiques; de même que le Gargantua de la Chronique a planté le mont St-Michel, Pantagruel élève un dolmen aux environs de Poitiers; en passant à Nîmes, il construit en un jour le pont du Gard, et en un autre jour l'amphithéâtre de Nîmes; c'est à lui aussi que Rabelais attribue cette perte du Rhône, sous des rochers qu'on a fait sauter ces dernières années.

La tradition qui attribue à des géants l'érection des monuments de pierre brute — appelés improprement monuments druidiques — est répandue dans tous les pays purement celtiques des Iles Britanniques et de la France, dit à ce propos M. Henri Martin (*Histoire de France*. VIII). Il faut ajouter cependant qu'une autre tradition des mêmes pays,

plus repandue encore que la première, attribue ces monuments à une race de nains mystérieux, que le christianisme a fait disparaître, mais qui continuent d'habiter des cavernes dans le voisinage des monuments.

V.

Dans le cours de ses voyages, Pantagruel fait quelquefois de plaisantes rencontres. Un jour qu'il était allé se promener aux environs d'Orléans, il voit venir, par le chemin de Paris, un écolier tout joliet. On se salue de part et d'autre, puis Pantagruel demanda à l'écolier d'où il venait.

L'écolier lui répondit : «De l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce.»

Cet écolier parle latin en français, c'est-à-dire qu'il donne la terminaison française à des mots purement latins. Le langage de la science au moyen-âge était le latin — un latin assez bizarre, que l'on comprend difficilement si l'on n'en a fait une étude spéciale — les cours de l'université se faisaient en latin et les écoliers étaient obligés de parler cette langue. D'un autre côté il y eut à la Renaissance une telle réaction contre le moyen-âge, un tel retour vers l'antiquité, qu'on eût volontiers remplacé tous les mots de la langue usuelle par les locutions latines correspondantes, comme plus élégantes et plus distinguées. C'est de cette époque que date un grand nombre des mots de notre langue française servilement copiés du latin. On sait que les mots français tirés de la langue des Romains, c'est-à-dire la presque totalité de notre vocabulaire, se divisent en deux séries : les mots tirés du latin par le peu-

ple, et les mots crées par les savants. Les uns et les autres sont parfaitement reconnaissables. Dans les mots qu'il a tirés du latin, le peuple a conservé l'accentuation latine, en supprimant toutes les syllabes qui se trouvaient après la syllabe accentuée. C'est ainsi que : *ánima* est devenu : *âme; miráculum*, miracle ; *períiculum*, péril ; *angelus*, angle (prononcez : anjle), puis ange ; quelquefois la voyelle accentuée en latin, s'est légèrement modifiée, adoucie ; *móbilis* est devenu : meuble ; *pópulus*, peuple ; *ámo*, j'aime, etc.

Les érudits du XVI[e] siècle qui ont fait entrer de ces mots dans notre langue, n'ont pas tenu compte de l'accentuation latine qui s'était perdue ; ils ont purement et simplement copié le mot latin en lui donnant l'accentuation française : *móbilis* est devenu : mobile, par le transport de l'accent sur la dernière syllabe ; *fragíle* s'est placé à côte de : «frêle», et *scandále* à côté d'«esclandre». Les mots se sont rapprochés de l'orthographe et éloignés de la prononciation latine. Les Allemands ont transformé de même beaucoup de mots latins qu'ils ont adoptés, mais par le procédé inverse : les Français ont fait porter l'accent sur la dernière syllabe : *mobíle* ; les Allemands l'ont reporté sur la première et de *Colónia*, Cologne, ils ont fait *Cöln*.

C'est du XVI[e] siècle aussi que date, en grande partie du moins, cette orthographe, qui sous prétexte d'étymologie, multiplia les lettres non prononcées ; on écrivit par exemple «hault», à cause d'*altus*, «mieulx», à cause de *melius*, «veult», à cause de *vult*, la «faulx», à cause de *falx*. sans s'apercevoir que ces *l*, que l'on ajoutait, figuraient déjà dans le

mot sous forme d'*u*; que: «haut, mieux, faux» remplacaient *halt*, *miels*, *falx*, et que. dans la formation des mots, *l* après *a* et même après *e*, se changeait ordinairement en *u* dans la syllabe accentuée : *valóir*, il *vaut*. On se laissa aussi tromper par de fausses étymologies ; on crut par exemple que « savoir » venait de *scire* et l'on écrivit « scavoir », tandis qu'il vient de *sapere*, où il n'y a pas de *c*, etc., etc.

Rabelais, malgré la protestation que l'on va lire, donna aussi largement dans le travers de cette orthographe pédantesque et dans ce langage pseudo-romain, il se laissa gagner à l'exemple ; l'orthographe de ses premières éditions est beaucoup plus simple et plus rationnelle que celle des dernières. Quant aux mots qu'il emprunte au latin, pour son usage personnel, ils sont nombreux, mais ils sont puisés aux bonnes sources latines, chez Cicéron ou Virgile, et non dans le latin du moyen âge. Ces mots d'ailleurs sont faciles à comprendre, tandis que le langage qu'il prête à son écolier limousin a presque toujours besoin d'être retraduit en latin pour devenir intelligible en français.

VI.

Le dialogue que nous allons reproduire a été l'objet d'une discussion d'un autre genre. Dans un livre publié en 1529 et intitulé : *le Champfleury*, par Geoffroy Tory, on trouve textuellement la plus longue des phrases que va débiter l'écolier limousin. Ce Tory était un amateur d'imprimerie et son livre avait pour but principal d'exhiber de nouveaux caractères qu'il avait fait fondre et de proposer quel-

ques modifications orthographiques basées sur la comparaison des alphabets latin et grec avec l'alphabet français. C'est lui, par exemple, qui employa le premier l'accent aigu et la cédille. Comment une même phrase, assez longue, du reste, et caractéristique, se trouve-t-elle dans les deux livres ?

On s'est demandé s'il n'aurait pas existé une édition de *Pantagruel* antérieure à 1529, où Tory aurait trouvé la citation. Mais d'abord Tory ne cite pas, bien qu'aucune considération d'amour propre n'ait pu l'empêcher de le faire, son livre ayant un tout autre but que la critique du français latinisé. D'un autre côté, Rabelais n'arrive à Montpellier qu'en 1530, où il étudie, exerce et professe la médecine et nous ne le voyons songer à se faire imprimer que pour fournir un texte authentique d'ouvrages de médecine, dans lesquels, dit-il, une virgule déplacée, un accent mal mis peuvent coûter la vie à de milliers de personnes ; il est donc inadmissible qu'il ait pu faire imprimer *Pantagruel* avant d'aller à Montpellier. Tout porte à croire que, trouvant cette phrase dans le *Champfleury*, il se sera dit, comme Molière à propos des scènes du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac : Je prends mon bien où je le trouve — et cela est d'autant plus supposable que, dans le livre de Tory, cette phrase n'a pas une importance capitale, qu'elle n'arrive là qu'en passant, comme exemple, sans lien avec ce qui précède et ce qui suit ; que d'ailleurs il était difficile, d'après la manière dont Rabelais l'amène, de la donner comme une citation. Peut-être aussi, car Tory ne paraît pas réclamer l'honneur de l'invention, était-ce, comme le suggère un commentateur, une plaisanterie courante

parmi les étudiants de l'Université, que Rabelais se sera plaisamment appropriée.

VII.

Revenons à notre récit.

«Je viens, avait répondu l'étudiant à la question de Pantagruel, de l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce.»

Pantagruel ouvrit de grands yeux, ne comprenant rien à ce langage. L'un de ceux qui l'accompagnaient lui expliqua que la douce, glorieuse et célèbre Lutèce n'était autre chose que Paris.

— « Et à quoi passez-vous le temps, vous autres messieurs étudiants au dit Paris ? — Nous transfrétons la Séquane au dilicule et au crépuscule, nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale, et comme verisimiles amorabonds, captons la bénévolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe feminin. »

Ce langage a grand besoin d'une traduction. La voici :

Nous passons la Seine le matin et le soir ; nous nous promenons par les places et les carrefours de la ville nous crachons du latin, et, comme véritables amoureux, nous captons la bienveillance du sexe feminin de tout joug, de toute forme, de tout genre.

L'écolier continue :

« Puis cauponisons ès tabernes méritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdeleine et de la Mulle. »

Nous nous régalons dans les tavernes, ou cabarets de, etc.

Le premier de ces cabarets, célèbre du temps de Villon, l'était encore à l'époque de Boileau.

«Nous cauponisons belles spatules vervécines, [autrement dit des épaules, des éclanches de mouton] perforaminées de pétrosil [pointillées de persil]. Et si par fortune, il y a rarité ou pénurie de pécune [argent] en nos marsupies [bourses] et soient exhaustes [épuisées] du métal ferruginé, pour l'écot nous dimittons nos codices et vestes oppignérées [nous laissons nos cahiers et vêtements en gage], prestolans les tabellaires à venir des pénates et lares patriotiques [en attendant l'arrivée de messagers venus de nos pénates et lares paternels, etc.]»

— Quel langage est-ce ci? s'écrie Pantagruel. Par Dieu, tu es quelque hérétique».

Il est à noter que dans tous les pays celui qui parle une langue inconnue est réputé mécréant ou hérétique. Pour les Russes, les païens sont les baragouineurs, les babillards (языческіе) dans une langue qu'on n'entend pas.

L'écolier prouve sérieusement qu'il n'est pas hérétique, toujours dans son baragouin latino-français. Dès le point du jour, il se rend à une église et fait dévotement ses prières. « Je revère les Olympicoles, ajoute-t-il en appliquant au Dieu des chrétiens, les appellations païennes, comme c'était la mode alors en Italie et dans l'entourage même de Léon X. «Je vénère latrialement le supernel astripotens [J'adore le Dieu qui gouverne les astres]. « Je dilige et redame mes proximes [J'aime et chéris mon prochain]. Je serve [j'observe] les prescrits décalogiques et, selon la facultatule de mes vires [et selon la petite faculté de mes forces], n'en discède le late onguicule [je ne m'en écarte pas de la valeur d'un ongle]. Il est vrai,

ajoute-t-il, que n'ayant pas beaucoup d'argent, je fais rarement l'aumône. « Bien est vériforme que, à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à supérérogér les élémosynes à ces égènes quéritant leur stipe ostiatement [de porte en porte]. »

— Qu'est-ce que veut dire ce fou ? demande Pantagruel, ce doit être quelque magicien qui prononce sur nous de paroles diaboliques. — Sans doute, dit un des assistants, ce galant veut contrefaire la langue des Parisiens, mais il se borne à écorcher le latin et croit ainsi pindariser. — Est-ce vrai ? demanda Pantagruel. — Segnor missayre, mon génie n'est point apte nate [né propre] à ce que dit ce flagitiose nébulon [méchant vaurien] pour escorier la cuticule de notre vernacule gallique [écorcher la pellicule de notre français vulgaire], mais viceversement, je gnave, opère et, par veles et rames, je me énite de le locupléter de la redondance latinicome [je mets tout mon soin, je m'efforce, voiles et rames dehors, à l'enrichir d'une abondance de mots qui lui donnent l'air du latin]. — Par Dieu, dit Pantagruel, je vous apprendrai à parler. Mais d'abord, dis-moi d'où tu es. — L'origine primève de mes aves et ataves fut indigène des régions Lémoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate St Martial [Le pays d'origine de mes aïeux et ancêtres est le Limousin, où repose le corps du grand St Martial]. — J'entends bien, dit Pantagruel, tu es Limousin pour tout potage, et tu veux ici contrefaire le Parisien. Or viens çà que je te donne un tour de peigne. » Lors le prit à la gorge lui disant : « Tu écorches le latin ; par St-Jean, je te ferai écorcher le renard, car je t'écorcherai tout vif ». [On sait qu'écor-

cher le renard, c'est vomir]. L'écolier demande grâce en patois limousin, et Pantagruel lui fait grâce, mais en conseillant à ceux qui l'entourent de ne pas imiter ce baragouineur et de parler français en France.

VIII.

Rabelais exagère ici, suivant son habitude; toutefois, il n'est pas rare de trouver dans les livres du XVI[e] siècle des mots latins — inutiles, parce que le mot correspondant existait — employés avec une ridicule profusion. Ronsard et son école donnaient pour précepte d'enlever le plus possible de mots, de tournures et d'idées au grec et au latin, et ils usaient, ils abusaient de ce conseil pour eux-mêmes. Celui des poètes de leur école qui alla le plus loin dans ce sens, ce fut Saluste du Bartas, qui a chanté la création du monde dans un poème loué par Gœthe et imité par le Tasse, intitulé la *Sepmaine*. Il professe un amour tout particulier pour les épithètes composées à la latine : *cordiger*, *laniger*, *frugifer*, etc. : le bélier porte-laine, Hercule tue-géant, le bain chasse-mal, le pin baise-nue, etc. Voici quelques vers du III[e] Jour de la *Première Sepmaine :*

Il (Dieu) eut dit et soudain le sapin jette-poix...
Le chêne porte-gland, le charme au blanc rameau,
Le liége change-écorce, et l'ombrageux ormeau,
Par champs et par coteaux leurs escadrons campèrent.
Les fleuves tortueux leurs rivages bordèrent
De l'aune fend-Thétis, du saule pâlissant....
La doux-flairante pomme et l'une et l'autre noix,
La figue jette-lait, la cerise pourprée..
Vont partout repandant un plaisant renouveau....
Je te salue, ô Terre, ô Terre porte-graine,
Porte-or, porte-santé, porte-habis, porte-humains,
Porte-fruits, porte-tours, ronde, belle, immobile..

Au reste, ce n'est pas seulement sur les terres grecques et latines que l'on allait butiner des mots à à cette époque. Les courtisans faisaient aussi de larges emprunts à l'italien, comme on peut le voir dans l'amusant traité de Henri Estienne : *Du langage français italianisé.* Voici le commencement de l'« Avis aux lecteurs » placé en tête de cet ouvrage et rédigé dans le style qui était alors de mode à la cour :

Messieurs, il n'y a pas longtemps qu'ayant quelque martel en tête (ce qui m'advient souvent pendant que je fais ma stanse [station, séjour] en la cour), et à cause de ce, estant sorti après le past [repas] pour aller un peu spacéger [me promener], je trouvai par la strade [rue] un mien ami, nommé Celtophile. Or, voyant qu'il se montre tout sbigotit [étonné] de mon langage (qui est toutefois le langage courtisanesque, dont usent aujourd'hui les gentilshommes français qui ont quelque garbe [délicatesse] et aussi désirent ne point parler sgarbatement [sans élégance], je me mis à ragionner [raisonner)] avec lui touchant iceluy, en le soutenant le mieux qu'il m'était possible, etc.

Ce fut ensuite le tour de l'espagnol à nous fournir des mots et des tournures. Mais la langue française est une gueuse fière, comme disait Voltaire plus tard ; elle est moins riche que l'espagnol et l'allemand, mais elle n'accepte que très lentement les mots qui ne sont pas frappés sur l'enclume nationale ; ce qui ne l'empêche pas d'être beaucoup plus claire et plus précise que les langues des trois nations entre lesquelles elle se trouve enfermée.

Nous avons vu que les latinolâtres ne pardonnèrent pas à Rabelais le ridicule qu'il avait jeté sur eux.

IX.

Pantagruel s'apprêtait à quitter la ville d'Orléans lorsque les habitants vinrent le prier de mettre à

sa place dans le clocher une énorme cloche que l'on ne savait comment remuer. Pantagruel y consentit, mais avant de la replacer, il eut la fantaisie de se promener par la ville en la faisant sonner. Les habitants étaient ravis, mais ils déchantèrent le lendemain : le son de la cloche avait gâté tous les vins dans les caves. Encore une de ces protestations contre les cloches que Rabelais place à tout propos et hors de propos.

Pantagruel partage les sentiments de Gargantua à l'égard des Parisiens. Il les juge sots « par nature, par bécarre et par bémol. » Cependant, après être demeuré quelque temps à Paris, il trouvait que c'était une ville bonne pour vivre, mais non pour mourir, puisque les gueux de St-Innocent se chauffaient des ossements des morts. Le cimetière des Innocents, situé au centre de Paris, servait déjà depuis une longue suite de siècles ; le sol regorgeait de cadavres, au grand détriment des habitants du voisinage. On ne l'abandonna qu'au milieu du XVIIIe siècle, quand on vit les cadavres non consumés percer les murailles et refluer dans les caves des maisons voisines.

X.

Pantagruel va ensuite visiter la librairie ou bibliothèque de St-Victor, et Rabelais profite de l'occasion pour faire une de ces longues énumérations dans lesquelles il se complaît. Les titres qu'on donnait aux livres à cette époque étaient souvent bizarres ; il y avait par exemple : le Quadriloge invectif (Alain Chartier), le Rosier des guerres (Louis XI), le Contr'un (La Boétie), le Fouet des inquisiteurs, l'Aiguillon de l'amour divin, l'Antido-

toire de l'âme, les Allumettes du feu divin, le Sucre spirituel pour adoucir les aigres malheurs de ce temps, le Glaive de Goliath, la Chute du diable, le Réveille-matin des calvinistes, la Tourterelle de viduité (Doré), etc.

Les livres de théologie et de dévotion se distinguaient, entre tous, par l'étrangeté de leurs appellations. Rabelais se délecte dans la liste qu'il dresse. Tous les livres cités par lui n'ont pas existé ; il en est beaucoup dont le titre ne pourrait être copié aujourd'hui ; il en est d'autres dont il a légèrement modifié le nom de manière à le rendre ridicule ; quelquefois c'est le sujet du livre qu'il indique par un titre comique. La plupart des allusions ont cessé d'être intelligibles parce que nous ne connaissons pas les ouvrages indiqués.

Voici les noms de quelques-uns de ces livres:

Le Palais de salut, recueil de sermons.

La Pantoufle des décrétales, ou lettres des papes, allusion à la pantoufle du pape qu'on est admis à baiser.

La Grenade des vices.

La Patenôtre du singe.

La Décrottoire des étudiants.

La Savate d'humilité. — Le Chaudron d'humanité.

L'Invention de sainte Croix, à six personnages, jouée par les clercs de finesse — autrement dit : l'art de se procurer de l'argent par ruse ou friponnerie.

La Complainte des avocats sur la réformation des dragées, c'est-à-dire la suppression des épices ou dons en nature faits aux gens de loi.

Aristote : neuf livres sur la manière de dire le bréviaire.

Rostocostojambedonesse : De la moutarde servie après le dîner.

Jabelenus : Cosmographie du Purgatoire.

Le Fagueras des Espagnols, supercoquelicanticqué par Fray Inigo (probablement de Loyola).

Gerson : De la séparation du pape et de l'église. (Le livre existe.)
Le Moutardier de pénitence, (celui qui moult tarde, qui tarde beaucoup à faire pénitence).
Couturier : contre quelqu'un qui l'avait appelé fripon, et, comme quoi les fripons ne sont pas damnés par l'église.
Merlin Coccaye : De la patrie des diables.

Nous aurons occasion de revenir sur ce dernier écrivain.

Quelques-uns de ces titres sont en français, d'autres en latin de cuisine, d'autres en latin classique. L'un de ces livres roule sur la question suivante, qui, si l'on en croit le titre, fut débattue pendant dix semaines au concile de Constance :

Utrum Chimera, in vacuo bombinans, potest comedere secundas intentiones. [Si une Chimère, en bourdonnant dans le vide, peut manger les intentions secondes.]

Nos lecteurs ignorent peut-être ce que c'est que la première et la seconde intention dans le sens philosophique. La première intention porte sur l'idée principale : *homme*, par exemple : la seconde intention porte sur les attributions, les dépendances : *ce qui appartient à l'homme.* Mais la question n'est pas plus claire après cette explication. L'auteur veut se moquer de ces questions aussi subtiles qu'inutiles qui sont souvent agitées, à perte de vue et à grande perte de temps, dans de doctes assemblées.

XI.

Pantagruel trouva donc peu de secours dans la bibliothèque de St-Victor, toute nombreuse qu'elle était, mais il n'en étudia pas moins avec ardeur ; son père, l'élève de Ponocrates, cette fois — lui

écrivit à cette époque une lettre éloquente et sage pour l'engager à persévérer dans ses études. Cette lettre a été très bien analysée et appréciée par Fr. Guizot, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette analyse, qui, après avoir figuré dans les *Annales d'éducation*, a été réimprimée dans les *Méditations et Etudes morales*, 1852, in 8°.

«L'éducation de Pantagruel n'est point abandonnée tout entière à son précepteur; son père aussi y concourt et la surveille avec une tendresse sensée et active.

Gargantua écrit à son fils :

Non sans juste et equitable cause, je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir veoir mon anticquité chenue [blanchie] refleurir en ta jeunesse; car, quand pour le plaisir de celuy qui tout regist et modere, mon ame laissera cette habitation humaine, je ne me reputeray totalement mourir, mais passer d'un lieu en autre, attendu que en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme je soulois.

«N'est ce pas là un des plus nobles motifs que l'on puisse présenter à un jeune homme pour l'engager à se distinguer, à bien vivre, et à honorer ainsi cette image de son père, qu'il est destiné à perpétuer dans le monde? et les conseils de ce père ne doivent ils pas inspirer a son fils autant de reconnaissance que d'ardeur, lorsqu'il ajoute en les lui donnant :

Je ne dy cela par méfiance que j'aye de ta vertu, laquelle m'a esté ja par cy-devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager a profiter de bien en mieulx. Et ce que présentement t'escris n'est tant qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te réjouisses et te refraichisses en couraige pareil pour l'advenir.

«Je voudrais citer dans toute leur étendue les conseils que précèdent des sentiments si affectueux et si vrais. Je choisis un passage remarquable par l'élévation des sentiments et l'étendue des idées : on y voit un père charmé

que la destinée ait fait naître son fils dans un temps plus éclairé et plus favorable au développement des facultés de l'homme que n'était celui où il naquit lui-même; il exhorte son fils à profiter de toutes les ressources qui s'offrent à lui, à prendre part aux lumières de son siècle, à honorer les sciences et les lettres dans ceux qui les cultivent, et à ne pas associer, au sot orgueil de la richesse et du rang, le stupide orgueil de l'ignorance :

Quand j'étudiois, lui dit-il, le temps n'estoit tant idoine ne commode es lettres comme est de present, et n'avois copie [abondance] de telz précepteurs, comme tu as eu. Le temps estoit encore tenebreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis a destruction toute bonne litterature. Mais par la bonté divine, la lumière et dignité a été de mon aage rendue es lettres.... Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant, hébraïque, chaldaïqe, latine; les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon aage par inspiration divine, comme à contrefil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de precepteurs tres doctes, de librairies tres-amples... et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place, ny en compagnie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve.... Parquoy, mon fils, je t'admoneste qu'employes ta jeunesse à bien profiter en estude et en vertus.... J'entends et veulx que tu apprennes les langues parfaictement; premièrement la grecque, comme le veult Quintilian, secondement la latine, puis l'hébraïque pour les sainctes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement, et que tu formes ton style, quant à la grecque, a l'imitation de Platon: quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente.... Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie,... Puis soigneusement revisite les livres des medecins grecs, arabes et latins.... somme que je te voye un abysme de science...., etc, etc. »

«Et pourquoi Gargantua veut-il que son fils fasse toutes ces études, acquière toute cette instruction? A-t-il le projet d'en faire un savant, un lettré, de le vouer à un de

ces états pour lesquels on convient que la science est indispensable ? Non ; Gargantua sait que Pantagruel est destiné par sa naissance à suivre une carrière où, selon les idées communes, on peut se passer de savoir ; mais il sait aussi que, dans toutes les carrières, le savoir et les lumières sont un honneur comme une force ; et il recommande à son fils d'employer à les acquérir les années de sa jeunesse.

Car doresenavant que tu deviens un homme et te fais grand, lui dit-il, il te faudra issir de cette tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes pour defendre ma maison et nos amis secourir en tous leurs affaires contre les assaülx des malfaisans.

«C'est donc pour consacrer à une vie active tout ce qu'il aura acquis de talents, de connaissances et de supériorité, que Pautagruel se livre avec tant d'ardeur à l'étude.

«Jamais, au milieu de ses travaux, Pantagruel n'oubliait que la vertu doit être le premier but des efforts de l'homme.

Science sans conscience n'est que ruine de l'ame, lui avait écrit son père : il te convient servir, aimer et craindre Dieu, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aye suspects les abus du monde ; ne metz ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement.... Revere tes precepteurs, fuy les compagnies des gens auxquels tu ne veulx point ressembler ... ; et quand tu congnoîtras que auras tout le sçavoir de par dela acquis, retourne vers moy affin que je te voye et donne ma bénédiction avant que de mourir. »

Pantagruel, après avoir lu cette lettre, se mit à étudier avec plus d'ardeur que jamais, «en sorte qu'en le voyant étudier et profiter, vous eussiez dit que son esprit était entre les livres comme le feu parmi les broussailles.» Rabelais n'aurait jamais trouvé ni cette comparaison, ni la lettre qui précède s'il n'eût été animé lui-même de cette fièvre d'étude qu'il prête à ses personnages.

XII.

C'est à ce moment que nous voyons apparaître Panurge, qui va jouer un rôle prépondérant dans le reste de l'ouvrage.

La manière dont Pantagruel le rencontra est célèbre, et l'on a voulu y voir, comme nous l'avons déjà dit, un trait de la vie de Rabelais lui-même.

Un jour que Pantagruel se promenait avec ses compagnons et quelques étudiants en dehors de Paris, il vit venir par le chemin du pont de Charenton un homme beau de nature et élégant, mais en fort mauvais équipage, et qui avait l'air « d'un cueilleur de pommes du pays de Perche. » Cet homme lui plut aussitôt; il l'aborda et lui demanda poliment qui il était.

Le personnage lui répondit en allemand :

Iunker, Gott geb euch Glück und Heil zuvor. Lieber Iunker, ich lass euch wissen, das da ihr mich von fragt, ist ein arm uud erbärmlich Ding, etc., etc. [Jeune gentilhomme, Dieu vous donne bonheur et santé avant tout. Cher gentilhomme. je dois vous apprendre que ce que vous me demandez est chose triste et digne de pitié, etc.]

— Mon ami, dit Pantagruel, je n'entends point ce baragouin; si vous voulez qu'on vous entende, parlez un autre langage.

L'étranger reprend :

Al barildim gotfano dech min brin alabo, etc.

A quel idiome appartiennent ces mots bizarres ? C'est de l'arabe, a dit un commentateur qui ne savait pas un mot de cette langue. Sylvestre de Sacy fait remarquer à ce propos que la fréquence du *p* et des terminaisons en *im* exclut formellement cette suppo-

sition. M. Rathery est parvenu, avec beaucoup de bonne volonté, à y reconnaître des mots anglais, mais qui n'offrent aucun sens. Il est probable qu'il faut voir ici tout simplement une de ces mystifications où Rabelais se délecte de temps à autre.

— Entendez-vous? dit Pantagruel à ses compagnons. Je crois, dit Epistémon, que c'est le langage des antipodes. — Compère, reprit Pantagruel, je ne sais si les murailles vous entendront; mais nul de nous n'y entend note.

— Signor mio, reprend le personnage, voi vedete per essempio che la cornamusa non suona mai s'ella non a il ventre pieno: cosi, etc. [Mon seigneur, vous voyez par exemple que la cornemuse ne résonne pas si elle n'a pas le ventre plein, de même....]

C'est de l'italien. Epistémon déclare n'y rien comprendre. Panurge reprend en anglais:

Lord, if you be so virtuous of intelligence, as you be naturally releaved to the body, you should have pity of me, etc. — (Milord, si la vigueur de votre intelligence répondait à vos avantages naturels, vous auriez pitié de moi, etc.)

— Je comprends encore moins, dit Pantagruel. — Panurge reprit:

Jona andie guaussa goussy etan beharda er remedio beharde versela ysser landa, etc.

Ceci est du basque, mais à la condition qu'on lira:

— Jaun handia, gauza gucietan behar da erremedio; behar da, bercela icer lan da, etc. [Ce qui veut dire, suivant un commentateur: Mon grand monsieur, à toute chose il faut un remède; il en faut un, autrement besoin est de suer, etc.]

Voyant que personne n'a compris, Panurge re-

prend, et cette fois dans un langage qui paraît une nouvelle mystification :

Prug frest fringt sorgdmand strochdt drnds pag brlelang gravot chavigny pomardière rusth devinière pres Nays, etc.

Ces derniers mots désignent des localités du Chinonois.

— Parlez-vous chrétien, mon ami, ou patelinois ? demande Epistémon. Panurge répond en hollandais :

Heere, ik en spreeke anders geen taale, dan kersten taale, etc. [Monsieur, je ne parle aucune autre langue qu'une langue chrétienne, etc.]

Mais les auditeurs se déclarent encore incompétents. Panurge reprend en espagnol :

Señor, de tanto hablar son yo cansado, porque yo suplico a vuestra reverencia que mire a los preceptos evangelicos, para que ellos movan vuestra reverencia a lo que es de conciencia, etc, [Seigneur, je suis fatigué d'avoir tant parlé, aussi je supplie votre Révérence d'avoir devant les yeux les préceptes évangéliques pour qu'ils engagent votre Révérence à faire ce que la conscience demande, etc.]

— Mon ami, lui dit Pantagruel, je ne fais aucun doute que vous ne sachiez bien parler divers langages, mais dites-nous ce que vous voudrez en une langue que nous puissions entendre.

Panurge profite de l'occasion pour s'expliquer en vieux danois :

Min Herre, endog ieg med ingen tunge talede, ligeson born, oc uskellige creature, etc. [C'est-à-dire : Monsieur, bien que la langue que je parle ne soit pas celle des petits enfants ou des créatures sans raison, etc.]

— Je crois, dit Eusthènes, que les Goths par-

laient ainsi. Nous mêmes parlerions ainsi, si Dieu le voulait.

Panurge continue :

Adoni scholom lecha, etc., ou plutôt avec les corrections modernes: Adonaï, schalôm lachêm. Im ischar hatob aal aabdecha, bimherah thithên li kikar lechêm, chachatub ; malveh Adonaï chônên dal. [Monsieur, la paix soit sur vous. Si vous voulez faire du bien à votre serviteur, donnez-moi tout de suite une miche de pain; il est écrit : Celui-là prête au Seigueur, qui a pitié du pauvre.]

Epistémon déclare que c'est là de l'hébreu, mais il ne le traduit pas.

Panurge reprend :

Despota tinyn panagathe, diati sy mi ouk artodotis? etc. [Excellent maître, pourquoi ne me donnez-vous pas du pain, etc.]

Cette fois, dit Carpalim, j'ai bien entendu ; c'est du grec. Est-ce que tu as demeuré en Grèce?

— Agonou dont oussys vou denaguez algarou, etc.

reprend Panurge, dans une langue qu'on n'est pas encore parvenu à déterminer. On a cherché inutilement à expliquer ce discours par le hongrois, le bas-breton, etc.

— J'entends, ce me semble, dit Pantagruel, car c'est ou le langage de mon pays d'Utopie ou quelque chose qui y ressemble pour le son. Panurge l'interrompt pour lui faire en latin un discours qui se termine par le proverbe : *Venter famelicus auriculis carere dicitur*. [Ventre affamé n'a point d'oreilles.]

— Eh, mon ami, dit Pantagruel, est-ce que vous ne savez pas parler français ? — Si fais très bien, sei-

gneur, répondit le compagnon ; c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ai été nourri en Touraine. Mon vrai et propre nom de baptême est Panurge ; j'arrive de Turquie où j'ai été fait prisonnier lors de la malheureuse expédition de Métélin.

Pantagruel lui offre de le prendre à son service et le prie de lui raconter ses aventures. Panurge ne demande pas mieux que de les lui apprendre, mais une autre fois. Il a besoin avant tout de se repaître et de se reposer. Pantagruel lui fait donner un bon repas et un bon lit, et voilà Panurge enrôlé à la suite de Pantagruel, qu'il ne quittera plus.

Cette scène est plaisante, mais elle est un peu longue — 13 discours —. Il faut avouer d'ailleurs qu'elle ne vient pas fort à propos. Panurge qu'on nous représente comme mourant de faim et accablé de fatigue, choisit mal son moment pour faire montre de son érudition polyglotte.

XIII.

Laissons dormir Panurge que nous retrouverons plus tard — et même un peu trop souvent — et voyons Pantagruel mettre son propre savoir à l'épreuve. Il fit annoncer un beau jour qu'il était prêt à soutenir une discussion contre tout venant.

Nous avons vu Pantagruel faire des études sérieuses et approfondies, mais il n'avait pas négligé pour cela les études plus superficielles qui constituaient alors la partie principale de l'enseignement universitaire, la Dialectique, entre autres. On discutait sur des abstractions, sur des subtilités, mais avec acharnement. Si le sujet était de peu d'impor-

tance, il ne s'en faisait pas moins une grande dépense d'esprit. Le tort des disputeurs, c'était de croire qu'ils étaient arrivés à la perfection de la science, tandis qu'ils ne s'étaient encore procuré qu'un instrument d'étude. Michelet nous peint en quelques traits ces luttes interminables aussi vides, aussi futiles par le fond, qu'ingénieuses dans les détails:

Mis en présence, dressés sur leurs ergots, ces jeunes coqs prenaient un cœur héroïque pour argumenter à mort, embrouiller les questions, stupéfier les auditeurs, et eux-mêmes s'hébéter au vertige de leur propre escrime. La gloire était de ferrailler six heures, dix heures, sans reculer et de trouver des mots encore. Tournois sublimes, mirifiques batailles que la nuit seule pouvait finir. Juges et combattants, tous se retiraient pleins d'admiration pour eux-mêmes, gonflés, vides et presque idiots.

. . . Ils agitaient des problèmes d'extrême importance, par exemple: Le porc qu'on mène au marché, est-il tenu par le porcher ou par la corde? On sait l'âne de Buridan: entre deux mobiles égaux, deux tentations égales, deux boisseaux d'avoine, que fera le pauvre Bruneau? . . . . Ces respectables étudiants ergotaient quinze ans, vingt ans, sans avoir jamais le chagrin de céder à l'évidence. Athlètes vaillants de la sottise et ses champions émérites, sûrs de n'avoir point de rival et d'être par dessus tous les hommes, doctement, logiquement sots. (*La Renaissance*, Introduction.)

On était réputé savant quand on avait passé par ces épreuves, on ne l'était pas sans cela. Pantagruel eut la fantaisie de descendre dans la carrière. Pic de la Mirandole, peu de temps auparavant, parcourait l'Italie offrant de soutenir la discussion *de omni re scibili et quibusdam aliis*. C'est par une annonce semblable que Luther avait commencé la Réforme en faisant afficher à Wittenberg 95 propositions qu'il se proposait de soutenir contre tout venant, à la manière des chevaliers du moyen

âge, qui se postaient dans un carrefour, prêts à accepter la bataille contre tous ceux qui se présenteraient. Luther s'était borné à la question des indulgences. Pantagruel, de même que Pic de la Mirandole, se déclara préparé à disputer sur les points controversés de toutes les sciences et afficha 9,764 thèses qu'il était disposé à défendre. Les disputeurs accoururent en foule. Pendant six semaines, il disputa tous les jours à la Sorbonne, de 4 heures du matin à 6 heures du soir, moins deux heures au milieu du jour, employées à dîner et à se reposer un peu. Tout le monde le connut bientôt ; les bonnes femmes même, quand il passait dans la rue, disaient: C'est lui,—et il en était flatté, comme Démosthène l'était en pareil cas. Il faut supposer qu'il avait laissé son corps de géant à Orléans le jour des fameuses cloches, sans cela, il n'aurait pas eu besoin de disputer à la Sorbonne pour être bien connu de tous.

XIV.

Rabelais, ou un de ses imitateurs, nous a donné à part la *Chresme philosophale des questions encyclopédiques qui devaient être disputées sorbonicolificabilitudinissement es escoles de Décret, près St-Denys de la Chartre, à Paris.* — Ces questions sont au nombre de onze. Voici la première et la dernière :

Utrum une idée Platonique, voltigeant dextrement sur l'orifice du chaos, pourrait chasser les esquadrons des atomes Démocritiques.

Autrement dit: Peut-on, à l'aide de la philosophie de Platon, refuter les idées de Démocrite sur la formation du monde ?

Utrum le noir Scorpion pourroit souffrir solution de continuité en sa substance, et par l'effusion de son sang, obscurcir et embrunir la voye lactée on grand interest et dommage des lifrelofres Jacobipètes.

Cette dernière question, inintelligible au premier abord, pourrait bien avoir rapport à la prédication de la Réforme en Allemagne.

Le Scorpion est une constellation qui se trouve dans la vaste couche des petites étoiles formant la voie lactée; or la voie lactée s'appelle aussi «le chemin de St Jacques.» On raconte dans la Chronique connue sous le nom de Turpin, qui paraît être l'œuvre du pape Calixte II avant d'être parvenu à la papauté, que Charlemagne, en se levant une nuit, aperçut une traînée lumineuse — la voie lactée? — brillant d'une façon toute particulière et indiquant la direction à suivre pour arriver au lieu où l'apôtre St Jacques était enseveli, c'est-à-dire, le chemin de Compostelle en Galice, où l'on révère les reliques de St Jacques. C'est à la suite de cette vision que se serait accrédité ce pélerinage fameux, où se rendaient chaque année ce grand nombre de lifrelofres ou d'Allemands, dont Rabelais nous a parlé dans la *Prognostification* (Voir p. 88) sans préjudice des pélerins de France et d'autres pays.

Ce noir Scorpion pourrait bien être, dans l'idée de l'auteur, la Réforme qui, en se répandant en Allemagne, aurait eu pour effet de réduire le nombre des pélerins de ce pays allant à Compostelle, si tant est cependant que la susdite question présente un sens quelconque.

Cette *Chresme philosophale* figure dans toutes les éditions de Rabelais.

XV.

Il y avait en ce moment un grand procès entre deux seigneurs dont il est difficile d'écrire les noms. L'affaire était extrêmement embrouillée, tant pour le cas en litige, que par les écritures qu'on avait accumulées. La cour du parlement n'y entendait que le haut allemand. Le roi fit assembler quatre des plus grands et des plus gros parlements de France ; on leur adjoignit le grand conseil, et des professeurs non-seulement de France, mais d'Angleterre et d'Italie. Ils étudièrent le cas quarante-six semaines, et ne purent y mordre ni l'entendre au net. Ils résolurent alors de consulter Pantagruel, et, à cet effet, firent porter chez lui les sacs et pièces du procès, qui faisaient presque le faix de quatre gros ânes.

On jugeait alors sur pièces, comme cela se pratiquait encore il y a peu d'années en Russie. C'était une belle occasion pour les rapporteurs de montrer leur science, et d'embrouiller une affaire en l'étouffant sous un fatras de citations, de distinctions, de subdivisions. L'intelligence des hommes de loi chargés de travailler la matière s'employait, non pas à résoudre les difficultés, mais à les compliquer, de manière à faire durer le procès jusqu'à parfaite absorption des sommes en litige. Pantagruel alla droit au fait :

«Messieurs, dit-il, les deux seigneurs qui ont procès sont-ils encore vivants ? — Oui. — A quoi servent donc tous ces fatras de papiers, où l'on cite les lois romaines et grecques dont les plaidants n'ont jamais entendu parler ? Ces lois sont fondées sans doute sur la philosophie naturelle et morale, mais ceux qui ont

rédigé toutes ces sentences connaissaient la philosophie comme ma mule et les antiquités comme ma pantoufle. Si vous voulez que je juge équitablement, commencez par me brûler tous ces papiers, et faites-moi venir les contendants. »

Les doctes personnages assemblés trouvèrent naturellement de bonnes raisons pour justifier l'emploi de toutes leurs écritures : « registres, enquêtes, répliques, reproches, salvations et autres telles diableries. » La proposition de Pantagruel fut acceptée néanmoins, les papiers furent brûlés et les deux gentilshommes personnellement convoqués.

Quand ils furent arrivés, Pantagruel donna la parole au demandeur, en lui enjoignant d'exposer son cas le plus clairement, le plus brièvement possible, en se gardant bien de farder la vérité.

Mais le demandeur a été trop bien instruit par les gens de justice, il a été trop bien soufflé par les avocats, procureurs et huissiers, pour suivre à la lettre les avis de Pantagruel; il croirait manquer à la dignité et aux convenances s'il racontait trop simplement les choses devant l'auguste assemblée qui l'écoute. Ceux qui ont lu les *Mémoires* de Beaumarchais se rappellent comment Mme Goezman s'embrouille en mêlant des termes de chicane qui lui ont été soufflés avec des mots de la vie familière et les naïvetés d'une femme de peu d'éducation.

Les plaideurs de Rabelais vont plus loin dans cette voie. — Rabelais ne s'arrête jamais à mi-chemin — Mme Goezman comprenait — quelquefois — ce qu'elle disait : les plaideurs de Rabelais ne se comprennent pas eux-mêmes, ce qui ne les empêche pas de parler fort longtemps.

XVI.

Le demandeur commence ainsi :

Monsieur, il est vrai qu'une bonne femme de ma maison portait vendre des œufs au marché. — Couvrez-vous, dit Pantagruel. — Grand merci, dit le plaideur.

Racine avait évidemment ce plaidoyer dans l'esprit lorsqu'il a écrit celui des *Plaideurs*.

PETIT JEAN.

Messieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

Oh, mes....

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je ;

PETIT JEAN.

Oh, Monsieur, je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN, se couvrant.

Messieurs, quand je regarde avec exactitude,
L'inconstance du monde et sa vicissitude,
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants, etc., etc.

Petit Jean enfile les grands mots qu'on lui a appris et ne les comprend pas. Le demandeur de Rabelais est un peu moins solennel.

.... Mais a propos passoit entre les deux tropiques, six blancs, vers le zénith, et maille. Par autant que les monts Rhiphées avoient cette année-là grande stérilité de happelourdes moyennant une sédition de balivernes mue entre les Baragouins et les Accoursiers pour la rébellion

des Suisses qui s'estoient rassemblés jusqu'au nombre de trois, six, neuf, dix pour aller à l'aguillanneuf le premier jour de l'an, quand on livre la soupe aux bœufs et la clef du charbon aux filles pour donner l'avoine aux chiens....

Quelques-uns des mots qu'emploie le demandeur ont besoin d'explication : les blancs et les mailles étaient des monnaies du temps. On disait encore il y a cinquante ans : 6 blancs pour « deux sous et demi »; on dit encore n'avoir ni sou ni maille; avoir maille à partir, c'est-à-dire «à partager» avec quelqu'un. — Les monts Rhiphées sont probablement les Carpathes. — Les happelourdes — ou happelourdaud sont ce qu'on appelle de la graine de niais. — Les Baragouins sont les Bretons, qui appellent le pain *bara* et le vin *gwin*, d'où l'on dit de ceux qui ne savent que quelques mots d'une langue, qui ne savent que demander du pain et du vin, qu'ils la baragouinent. — Les Accoursiers sont ceux qui accourent dans une boutique, les chalands. Aller à l'aguillanneuf, c'est aller recevoir ses étrennes. Il serait trop long de donner même un simple aperçu des dissertations auxquelles ce mot a donné lieu.

Mais si les mots employés par le plaideur sont clairement explicables, le sens de son discours ne l'est pas. Pantagruel ne tarde pas à voir à qui il a affaire, et il laisse parler son plaideur sans broncher. Celui-ci s'échauffe de temps à autre :

La mémoire souvent se perd quand on se chausse au rebours s'écrie-t-il, Dieu garde de mal Thibault mitaine!

Pantagruel le calme. « Parlez lentement et sans colère, lui dit-il ; j'entends le cas. Poursuivez.»

Le plaideur reprend sa plaidoierie, et parle des vieux drapeaux dont usent les peintres de Flandre

quand ils veulent bien exactement ferrer les cigales. Ici le défendeur veut l'interrompre. — «Paix ! de par le diable ! s'écrie Pantagruel. Je sue d'ahan [fatigue] pour entendre la procédure de votre différend, et tu me viens encore tarabuster! Tu parleras ton saoul quand celui-ci aura achevé. Poursuivez, dit-il au demandeur, et ne vous hâtez pas. »

Celui-ci ne se le fait pas dire deux fois, il continue pendant plusieurs pages à entasser les fanfreluches antidotées, et conclut en demandant qu'on lui fasse raison avec dépens, dommages et intérêts.

Pantagruel lui demande s'il n'a plus rien à ajouter ; le seigneur déclare qu'il a tout dit, et la parole est donnée au défendeur. Cependant, comme Pantagruel trouve que le premier a quelque peu abusé de la parole, il recommande au second d'abréger, sans pourtant rien omettre d'essentiel.

Le plaideur — suivant l'habitude du Palais — ne tient compte de la recommandation et le second plaidoyer est aussi long que le premier, mais il est plus véhément.

Doibs-je endurer, s'écrie le défendeur avec indignation, qu'à l'heure où je mange en paix ma soupe sans mal penser ni mal dire, on me vienne ratisser et tarabuster le cerveau, me sonnant l'antiquaille et disant.

Qui boit en mangeant sa soupe,
Quand il est mort, il n'y voit goutte ?

Il se plaint de la finesse, de la tricherie, des petits anicrochements qui sont cachés dans la plaidoierie de son adversaire. «Quelquefois, nous pensons l'un, dit-il, et Dieu fait l'autre ; quand le soleil est couché, toutes bêtes sont à l'ombre ;» il entasse les proverbes, cite la loi salique, et conclut, comme le de-

mandeur, en réclamant dépens, dommages et intérêts.

—Voulez-vous répliquer? dit Pantagruel au demandeur. — Non, monsieur, car je n'ai dit que la vérité; pour Dieu, donnez fin à notre différend, car il nous en coûte cher de vivre ici.»

Les juges déclarent qu'ils n'ont rien compris à l'affaire et prient instamment Pantagruel de prononcer. — «Le cas ne me semble pas aussi difficile qu'à vous, messieurs, leur dit-il, et il y a dans le droit romain au moins treize lois — et il les cite — qui sont d'application plus difficile. Puis, après avoir fait deux ou trois tours dans la salle, il prononce d'une voix solennelle un arrêt qui commence ainsi :

Vu, entendu et bien calculé le différend qui s'est élevé entre les deux seigneurs ici présents, la cour leur dit que, considérant l'horripilation de la chauve-souris déclinant bravement du solstice d'été pour mugueter les billevesées, etc., etc.

L'arrêt est rendu dans le style des plaidoieries, et les deux parties se retirent satisfaites, chose presque incroyable, ajoute Rabelais, et qui ne s'était pas vue depuis les grandes pluies et n'arrivera de treize jubilés. Les conseillers et docteurs étaient présents, ils s'évanouirent d'admiration.

XVII.

Il y a dans ce récit une critique aussi profonde que spirituelle de la manière dont la justice était rendue, de la manie des avocats et des juges de parler une langue particulière, généralement inintelligible au public et même aux intéressés. Au bout de deux siècles, la plupart des abus attaqués ici ont dis-

paru ; les formalités et les écritures ont été simplifiées; on ne juge plus sur pièces, mais sur plaidoieries, et les avocats font moins d'érudition, et ne citent pas Ovide et Sophocle à propos d'un mur mitoyen; mais ces réformes mêmes montrent combien Rabelais a vu juste, et comment tout en se jouant et en folâtrant, il est dans le chemin du progrès. Comme il ne fait rien à moitié, il lui arrive parfois de faire un bond tellement prodigieux, qu'il faut plusieurs siècles pour que l'esprit public arrive à la même hauteur.

Maintenant, outre la critique générale des lenteurs de la justice, faut-il voir ici la satire particulière d'un fait historique ? La plupart des commentateurs trouvent dans ces plaidoieries une allusion au célèbre procès que fit la reine Louise de Savoie, mère de François Ier, au connétable de Bourbon, qui n'avait pas voulu l'épouser. Le procès fut en effet inique de tout point. Mais ici l'affaire n'était pas obscure, la reine avait tort, le connétable de Bourbon était dans son droit ; tous les historiens en conviennent. On parvint cependant à embrouiller si bien les choses que la reine gagna son procès. On sait que le connétable, furieux de se voir ruiné, quitta la France, alla offrir ses services à Charles-Quint et se battit contre les armées de son pays. On sait aussi que, manquant d'argent pour payer ses troupes, il mena ses soldats, luthériens pour la plupart, assiéger Rome qu'ils prirent et pillèrent, — mais après la mort du connétable, car il fut tué au début du siége. Il est possible que le bruit qu'avait fait ce procès ait donné à Rabelais l'idée des scènes que nous venons d'abréger ; il est possible

que quelque petit incident du procès ait passé dans le roman, mais la critique de Rabelais est générale, et tous les tribunaux civils avaient le droit de s'y reconnaître.

A la suite de ce jugement, on offrit à Pantagruel la place de maître des requêtes et de président en la cour; mais il remercia gracieusement. «Il y a, dit-il, une trop grande responsabilité dans ces offices. La corruption des hommes est telle que les juges ont grand peine à faire leur salut. Je crois, ajoute-t-il, que, si les siéges vides des anges ne sont occupés que par des juges incorruptibles, le jugement général n'arrivera pas de sitôt, et que nous aurons encore plus de 37 jubilés à l'attendre, quoi qu'en dise le cardinal de Cusa, qui dans son livre *De novissimo die*, nous l'annonce pour 1734».

CHAPITRE VIII.

LIVRE II. — PANTAGRUEL.

II. LES PREMIERS EXPLOITS DE PANURGE.

SOMMAIRE. — 1. Comment Panurge échappa aux Turcs. — 2. Les romans d'aventures. — 3. Panurge, Falstaff, Sancho Pança et Til l'Espiègle. — 4. Sa jeunesse. — 5. Panurge et Guillaume Postel. — 6. Panurge et Villon. — 7. Les Repues franches. — 8. La force et la ruse. — 9. Les antécédents de Panurge. — 10. Panurge et Gavroche. — 11. Panurge et les dames. — 12. Comment Panurge s'enrichissait en achetant des indulgences. — 13. Comment Panurge dépensait son argent. — 14. Panurge et l'Anglais qui dispute par signes. — 15. Disputes par signes demeurées célèbres. — 16. Les amours de Panurge. — 17. Les amours de Pantagruel.

I.

Pantagruel n'accepta que quelques muids de vin, dont Panurge se régala. «Comme ces Turcs sont malheureux de ne pas boire du vin! s'écriait-il. Quand il n'y aurait pas d'autre mal en l'Alcoran, encore ne me ferais-je pas disciple de Mahomet. — Vous nous avez bien dit, reprit Pantagruel, que vous avez été chez les Turcs, mais vous ne nous avez pas dit comment vous leur avez échappé. — Je vais vous le dire sans mentir d'un mot», dit Panurge.

Ces mots, «sans mentir», doivent nous tenir en garde, ils reviennent toutes les fois qu'on va nous raconter quelque grosse impossibilité.

«Les Turcs m'avaient mis à la broche tout lardé, comme un lapin, car j'étais si maigre qu'autrement ma chair eût été fort mauvaise à manger,—et l'on me faisait ainsi rôtir tout vif. Je me recommandais à la grâce divine ; je me souvenais de ce bon St. Laurent qu'on avait mis à cuire sur un gril, et j'espérais toujours que Dieu me délivrerait. Cela arriva, en effet, et d'une étrange façon. Pendant que je m'écriais : «Seigneur Dieu, délivre-moi de ce tourment que j'endure pour le soutien de ta loi», le rôtisseur s'endormit par le vouloir divin. Je parviens alors à saisir avec les dents un tison par le bout où il n'était point brûlé et je le jette au giron de mon rôtisseur ; je réussis à en jeter un autre sur un lit de camp qui était près de la cheminée, et où il y avait une paillasse ; le feu prit à la paille, de là au lit, de là au solier [ou plancher], qui était de sapin ; il se communiqua de même aux vêtements du rôtisseur. En se sentant brûler, il s'élance à la fenêtre et crie : au feu ! puis vient à moi pour me jeter au feu tout à fait ; il avait déjà coupé les cordes des mains, il était en train de couper celles des pieds, lorsque le maître de la maison, qui se promenait dans la rue avec quelques pachas et muphtis, entendant les cris : «au feu!» et sentant la fumée, entra brusquement pour donner l'ordre de sauver tout ce qui pouvait être sauvé.

«Il m'aperçut à la broche et, furieux contre mon rôtisseur, il m'ôta de la broche, et de cette broche qu'il tenait, il l'embrocha par le flanc droit, lui perça le troisième lobe du foie, le diaphragme, traversa la capsule du cœur et si bien que la broche sortit par le haut des épaules entre les spondyles

et l'omoplate gauche. — Remarquez la précision de ces détails anatomiques.

«En retirant son arme de mon corps, continue Panurge, il me fit tomber par terre près des landiers [chenets qui soutenaient la broche]; je me fis un peu mal, mais très peu, car les lardons adoucirent le coup. Mon pacha voyant alors que le cas était désespéré, que sa maison était brûlée sans rémission et tout son bien perdu, se donna à tous les diables et appela neuf fois Grilgoth, Astaroth, Rappalus et Gribouillis.»

Ces noms de diables sont forgés de manière à rappeler les résultats du feu : Grilgoth, grillé, Astaroth, rôti, Rappalus, raflé, et Gribouillis, bouilli. Astaroth est un diable connu, c'est le démon de la volupté, Astarté,—chez les Grecs, Aphrodité, et chez les Latins, Vénus.

«En l'entendant, poursuit Panurge, j'eus peur de voir arriver les diables et d'être emporté par eux, mes lardons me mettaient en danger, les diables sont friands de ces sortes de mets....

Il y a ici une allusion aux poursuites exercées contre ceux qui n'observaient pas le carême, qui mangeaient du lard les jours d'abstinence et, pour cela seul, étaient réputés protestants. Marot nous raconte dans une ballade (*Contre celle qui fut s'amie*) qu'il fut emprisonné pour un fait de ce genre. Une dame, dit-il, à qui il avait écrit pour lui reprocher,

Son inconstance seulement,

le dénonça, et «six pendards» furent envoyés pour l'arrêter.

Ils vindrent à mon logement

et un «gros paillard» dit à ses hommes :

Par la morbieu, voilà Clément,
Prenez-le, il a mangé le lard.
(I. p. 234, éd. de 1700.)

«Les diables sont friands de ces morceaux, poursuit Panurge, comme l'atteste le philosophe Iamblique, et Murmault dans son Apologie *de Bossutis et contrefactis pro magistros nostros.*»

Ce titre, où le barbarisme donne la main au solécisme, contient probablement une allusion qui nous échappe.

«Moi, je fis le signe de la croix, continue Panurge, et je m'écriai [comme on fait dans l'office latin de la semaine sainte] : ἅγιος ὁ Θεός, ἅγιος αθάνατος [Dieu saint, saint et immortel] et aucun diable ne parut. Mon pacha désespéré essaya de se tuer avec ma broche, mais elle n'était pas assez pointue, il avait beau pousser, il n'arrivait à rien. Je m'approche de lui : Messire mécréant, tu perds ta peine, tu ne te tueras jamais ainsi, tu te blesseras quelque part, et tu languiras le reste de ta vie entre les mains des barbiers. Si tu veux, je te tuerai d'un coup, tu n'en sentiras rien, crois-moi ; j'en ai tué bien d'autres, qui s'en sont très bien trouvés. [Panurge se vante, il n'a jamais tué que des gens qui ne se défendaient pas.] — Je t'en prie, me dit-il, et en parlant ainsi, il me tend sa bourse en me disant que je trouverais dedans six cents seraphs et quelques diamants et rubis d'une grande perfection.

— Où sont-ils ? dit Epistémon.

— Par St Jean, ils sont bien loin s'ils vont toujours. Où sont les neiges d'antan [de l'autre année] ? comme demandait Villon, le poète parisien.

— Achève, dit Pantagruel, et dis-nous comment tu arrangeas ton pacha.

— Je n'en mens d'un mot, dit Panurge, foi d'homme de bien. Je l'entourai d'un méchant pantalon que je trouvai là à demi-brûlé et vous le liai rustrement pieds et mains de mes cordes, si bien qu'il n'eût su regimber, puis je lui passai ma broche à travers le gosier et le pendis en accrochant la broche à deux crampons qui soutenaient des hallebardes. J'attisai un beau feu dessus, je vous flambai mon milord, comme on fait des harengs saurets dans la cheminée. Puis prenant sa bourse et un petit javelot qui se trouvait sur les crampons, je m'enfuis au grand galop.

«Quand je fus dans la rue je trouvai tout le monde qui était accouru au feu avec quantité d'eau pour l'éteindre. Me voyant à demi-rôti, on eut pitié de moi, on m'arrosa abondamment, ce qui me rafraîchit et me fit grand bien. On me donna ensuite à manger, mais je ne mangeai guère, car on ne me donnait que de l'eau à boire. Personne ne me fit de mal, excepté un petit Turc, bossu par devant, qui me croquait furtivement mes lardons, mais je lui donnai une si bonne leçon sur les doigts avec mon javelot, qu'il ne fut pas tenté d'y revenir. Une jeune Corinthienne qui était venue m'apporter des myrobolans confits, regardait avec pitié comme mon vêtement avait été déchiré et brûlé jusqu'aux genoux. Cependant ce rôtissement eut un avantage, il me guérit, du côté où mon rôtisseur me laissa brûler, d'une sciatique qui me tourmentait depuis plus de sept ans.

«Pendant qu'on s'arrêtait autour de moi, le feu

continuait ses ravages, il avait pris à plus de deux mille maisons; quelqu'un s'en aperçut et s'écria: «Ventre Mahom! la ville brûle, tandis que nous nous amusons ici!» Chacun s'en va à sa chacunière, et moi je prends mon chemin vers la porte. Quand je fus sur un petit tertre, je me retournai, comme la femme de Loth, et je vis toute la ville qui brûlait. J'éprouvai un moment de folle joie, mais j'en fus bien puni. — Comment cela? dit Pantagruel. — Comme je regardais ce beau feu en grande liesse et en me disant: «Ha! pauvres puces, ha, pauvres souris, vous aurez mauvais hiver, le feu est à votre paillier!» je vis paraître plus de six cents, que dis-je, plus de treize cent onze chiens, gros et menus, qui sortaient de la ville pour fuir l'incendie. Ils s'élancèrent vers moi, attirés par l'odeur de ma chair demi-rôtie et ils m'eussent dévoré sur l'heure si mon bon ange ne m'eût donné une heureuse inspiration et enseigné un remède bien à propos contre le mal de dents.

— Comment tu avais peur du mal de dents? dit Pantagruel.

— Pâque de soles! s'écria Panurge, est-il pire mal de dents que quand les chiens vous tiennent aux jambes? Je songeai à mes lardons, je les leur jetai; l'idée réussit, ils s'élancèrent tous ensemble sur les lardons, s'entrebattant à belles dents à qui les aurait. Je les laissai se pelauder, et m'échappai gaillard et joyeux. Et vive la rôtisserie!»

La plaisanterie qui consiste, en voyant un incendie, à plaindre les puces et les souris qui vont être brûlées, est restée populaire en Normandie. Ajoutons ici, sous forme de parenthèse, que le «paillier»

dont il été question plus haut, c'est le grenier à paille, et que ce mot «paillard» qui revient souvent chez notre auteur, provient de la même racine : celui qui se roule sur la paille, la paillasse de son lit, et par suite, le paresseux, le débauché.

II.

Le récit est bizarre, absurde, les événements impossibles sans être bien piquants. C'était le cas, il semble, de chercher une explication ; les commentateurs ont essayé, mais sans succès. Les uns ont voulu y voir le récit allégorisé de quelque persécution à laquelle Rabelais aurait été exposé ; les autres ont cherché dans la rôtisserie la cure d'une maladie que Panurge aurait gagnée dans ses courses aventureuses et libertines. Tout cela semble peu satisfaisant. Il se peut qu'il n'y ait ici qu'une satire littéraire. Deux sortes de récits jouissaient à ce moment d'une grande vogue : les romans chevaleresques de la France et de l'Espagne d'une part, — et quelques chapitres de *Gargantua* et de *Pantagruel* peuvent être considérés comme la carricature de ces écrits ; — puis des recueils, des entassements de simples aventures romanesques, peu détaillées, s'engendrant les unes les autres et n'offrant souvent d'autre intérêt que leur accumulation sur une seule tête. Il y a de ces récits dans le *Décaméron* de Boccace, il y en a dans l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, dans les *Histoires tragiques* de Bandello, dont la traduction venait de paraître. Une succession rapide d'aventures du même genre forme aussi le fond du roman grec de *Théagène et Chariclée* qu'Amyot devait traduire

plus tard et dont Racine adolescent se délectait au point de l'apprendre par cœur. Enfin Cervantès attachait à une multiplication d'aventures de ce genre le principal intérêt de l'œuvre de prédilection de sa vieillesse, *Persiles y Sigismunda*.

Rabelais professait peu d'estime pour ce genre de récits. La preuve, c'est que plus tard nous verrons Pantagruel s'endormir en lisant la meilleure de ces compositions romanesques : *Théagène et Chariclée*. On peut donc supposer que Rabelais, en entassant dans quelques pages toutes les impossibilités et toutes les invraisemblances imaginables, a voulu tout simplement se moquer de ce genre d'écrits. Peut-être même avons-nous affaire à la parodie d'un roman de l'époque, oublié ou inconnu.

III.

Panurge, à partir de cette aventure, va occuper dans l'ouvrage de Rabelais la place que Jean des Entommeures occupe dans une partie du premier livre. Mais le caractère de Jean se comprend tout de suite: c'est un homme d'action, que le hasard des circonstances a jeté dans la vie contemplative, un mauvais moine et un excellent soldat.

Le personnage de Panurge est moins simple; aussi Rabelais juge-t-il à propos de nous faire connaître quelques-uns de ses antécédents.

Panurge appartient à la race de ces joyeux étourdis, viveurs aimables et spirituels, amis du plaisir et grands dissipateurs, qui apparaissent souvent dans notre histoire et notre littérature. Quand ces personnages sont riches et haut placés dans le monde, c'est le chevalier de Grammont, si bien

raconté par Hamilton ; c'est le duc de Richelieu, et, avec moins de distinction, son fils le duc de Fronsac ; c'est encore don César de Bazan, le grand seigneur bohême, qui se drape si bien dans ses loques. Quand ils appartiennent aux classes inférieures, c'est Villon dans l'histoire, c'est Casanova l'aventurier ; c'est dans la littérature, Figaro, le Neveu de Rameau, et, en descendant jusqu'à l'ignoble, Robert Macaire, qui vole et assasine en lançant des bons mots.

L'Angleterre a son Panurge dans le Falstaff de Shakespeare. Falstaff est aussi spirituel que Panurge. Comme lui, dans quelque situation qu'il soit jeté, il trouvera d'excellents prétextes pour prouver qu'il a eu raison d'agir comme il l'a fait. Sa vie entière, comme celle de Panurge, est une protestation contre l'idéal et les sentiments élevés, ses moyens de dépenser de l'argent et de s'enrichir sont les mêmes ; seulement, comme il est gentilhomme, ses procédés sont différents ; il emploie la violence là où Panurge, le plébéien, a recours à l'adresse. Tous deux sont poltrons, mais Falstaff se vante constamment de sa bravoure, tandis que Panurge passe volontiers condamnation sur ce point, hors en un seul cas. Falstaff et Panurge se font également honneur d'avoir tué des ennemis, mais Falstaff ne tue qu'un mort, tandis que Panurge trouve un véritable plaisir à tuer réellement ceux qui sont plus faibles que lui et dont il a eu peur.

Les deux personnages portent aussi dans leurs débauches le caractère de leur nationalité. Falstaff est gros et Panurge est maigre. Falstaff est souvent ivre et Panurge ne s'enivre jamais, quoiqu'il boive avec délice ; mais chez lui l'esprit l'emporte,

il éprouve plus de plaisir à parler de ses dîners qu'à les faire ; il est plus débauché en paroles qu'en actions et, au fond, il donnerait volontiers un bon dîner pour un bon mot. Falstaff est un viveur de bonne humeur, qui corrompt son maître pour être associé à ses plaisirs. Panurge se tient plus à distance, il profite des libéralités de Pantagruel, mais sans avoir la prétention d'influer sur ses actes. Il sait que ce serait peine perdue d'ailleurs. Pantagruel n'est pas de ces êtres qu'on entraîne et qu'on gouverne ; il est dans une sphère supérieure dont Panurge ne songe en aucune façon à le faire descendre. Qu'on le laisse s'amuser à sa guise et faire de l'esprit à toute heure, il est satisfait. Il a une supériorité sur l'Anglais, il est beaucoup plus instruit. Falstaff a trop banqueté pour étudier. Panurge a trop souvent jeûné pour ne s'être pas quelquefois consolé par l'étude. Falstaff est plus sympathique que Panurge, parce qu'il n'a pas de fiel et que Panurge en a. Il est aussi plus en relief et se comprend du premier coup, tandis qu'il faut écouter Panurge et le voir à l'œuvre pour le comprendre. Le personnage de Shakespeare est plus brillant, le personnage de Rabelais est plus philosophique ; le premier amuse un moment et c'est tout, le second fait réfléchir.

L'Espagne du XVIe siècle a aussi son Panurge, illettré, grossier quelquefois, mais en apparence seulement, au fond un fin matois, à la fois crédule et rusé, incarnation vivante du paysan sensé, placé en face de don Quichotte amoureux de l'idéal, comme Panurge en face de Pantagruel. Mais la ressemblance n'est que dans l'idée, dans le contraste entre

le maître et le serviteur. Panurge a un caractère bien autrement compliqué que Sancho Pança : il y a entre eux la même différence qu'entre les Précieuses et un bel esprit villageois.

Les Allemands ont également leur incarnation bouffonne au XVI[e] siècle: Til l'Espiègle, dont les *Aventures* parurent en français à Paris,[1] en 1532. Mais Til ne ressemble à Panurge que par un côté, par les espiègleries, auxquelles il a donné son nom, espiègleries qui dépassent souvent les bornes de la plaisanterie et offensent trop fréquemment l'odorat. Il n'a ni la distinction de Falstaff ni la science de Panurge, ni l'esprit pénétrant de l'un et de l'autre ; il ne rappelle même en rien la naïveté rusée de Sancho. Ses bouffonneries sont le plus souvent puériles et ressemblent à celles de l'Esope de Planude ou du Bertoldo des Italiens. Une plaisanterie qui revient à satiété chez lui, c'est celle qui consiste à prendre chaque expression à la lettre et à agir en conséquence. C'est le Jocrisse du XVI[e] siècle, et ceux qui l'ont rapproché de Panurge ont fait injure à Rabelais.

IV.

Chacun de ces personnages conserve, bien entendu, le cachet de son siècle. Grammont est singulièrement fin et spirituel au milieu de ses friponneries et de ses méchancetés. Richelieu et Fronsac gardent, au milieu de leur corruption dissipatrice, l'élégance

[1] *Les Aventures de Til Ulespiègle* ont été reproduites dernièrement dans la Collection Jannet ; la 2[e] édition est du 1868. Un Belge, M. Charles de Coster, a fait de ces aventures le sujet d'un poème, qui est à sa troisième édition.

innée, la suprême impertinence de leur éducation et de leur race.

Il ne faut rien attendre de semblable de Panurge ; Panurge est un prodige de science, mais il porte l'empreinte du milieu dans lequel il a vécu. Il procède de maître Renard, dans le poème de ce nom. Il a plus d'esprit, mais il n'a pas beaucoup plus de conscience ni de délicatesse. Il a pu avoir de bons instincts, — on les retrouve chez lui par instants, — mais la misère l'a dépravé. Il a été tant de fois battu, qu'il est devenu poltron; il a été tant de fois victime, qu'il est devenu féroce quand il est le plus fort; il est glouton parce qu'il a eu faim, affamé de femmes parce qu'il a été sevré d'amour. Tout son être, toute sa vie n'est qu'une réaction. Pantagruel l'aime, le lecteur ne partage pas ce sentiment, qui ne vient que de l'extrême bonté d'âme du héros de Rabelais ; mais ce Panurge a tant d'esprit, et de l'esprit tellement inattendu, il fait quelquefois des remarques si fines sur les personnes et sur les choses, qu'il nous amuse et que nous fermons volontiers les yeux sur ses vilains côtés.

Il est paresseux, dit-il, cela est vrai, mais il ne l'est qu'à ses heures; il a dépensé et il dépense encore une prodigieuse activité pour satisfaire ses fantaisies. Il a dû déployer une activité prodigieuse pour arriver à s'instruire comme il l'a fait, lui enfant du peuple, pauvre et abandonné. Villon a une mère, au nom de laquelle il adresse à la Sainte-Vierge une prière pleine de tendresse et d'émotion, Figaro lui-même a une sorte de famille, qu'on entrevoit dans l'ombre ; mais quelle idée peut-on se faire du père ou de la mère de Panurge?

Comment a-t-il étudié? Comme étudiaient dans ce temps-là les enfants des familles pauvres, — comme Villon a étudié, comme Amyot a étudié.

V.

La jeunesse d'Amyot est connue. On sait que, sorti de la misère, il s'est peu à peu frayé un chemin par l'étude, jusqu'à devenir précepteur des enfants d'Henri II, évêque d'Auxerre et l'un de nos grands prosateurs. Il y a un savant illustre de la même époque dont la biographie est moins connue, quoique plus curieuse encore et plus glorieuse, car la lutte a été plus longue et plus difficile, c'est celle de Guillaume Postel, un des pères de la philologie orientale, un grand visionnaire aussi, mais ce n'est pas sous ce rapport que nous voulons le considérer.

Guillaume Postel était un pauvre paysan des environs d'Avranches. Il n'avait que huit ans lorsque son père et sa mère moururent de la peste; il savait déjà lire et écrire et passait toutes ses journées à étudier; mais il fallait vivre; il se fit maître d'école dans un village, et là, à force d'économies, il parvint à se procurer la somme nécessaire pour se rendre à Paris; il allait à pied, à petites journées; il fit connaissance avec des bohémiens qui voyageaient comme lui, mais dans un autre but; ils le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, et, pour l'empêcher de les poursuivre et de les dénoncer, ils le maltraitèrent tellement qu'on le trouva à demi-mort. On le recueillit, on le fit admettre dans un hôpital; il y resta deux ans avant d'être guéri. Quand il fut bien portant, on le renvoya.

Que faire pour vivre? C'était l'époque de la moisson; il se souvient de ce qu'il a vu faire et fait dans ses premières années; il se dirige à pied vers la Beauce, décidé à louer son travail. En chemin, il voit un champ moissonné; il glane les épis tombés, il en ronge quelques-uns pour tromper sa faim, et, la journée finie, il va offrir sa récolte. Le fermier auquel il s'adresse, le garde à son service; il travaille ainsi tout l'été, et, après la moisson, il rentre à Paris avec un habit décent. Il va droit au collége Sainte-Barbe; il offre ses services comme domestique : il fera les commissions, balaiera les classes, mettra de l'encre dans les écritoires, allumera les poêles et achètera les vivres. Tout ce qu'il demande en plus de sa nourriture, c'est la permission d'assister aux cours. On lui accorda ce qu'il demandait. Les cours qu'il put suivre ainsi ne suffisaient pas encore à sa soif d'apprendre; à ses heures perdues, il étudiait le grec et l'hébreu.

Postel devint bientôt un des plus savants hommes de la France et même de l'Europe.

VI.

Villon et Panurge durent mener une vie analogue dans leur première jeunesse. Villon se trouvait placé dans de meilleures conditions : il demeurait à Paris et il avait sa mère, « femme povrette et ancienne, » qui ne « sceut rien et oncques lettre ne leut, » mais qui sut se faire aimer de son fils, tout léger qu'il était; il se mêla aux étudiants; il servit sans doute comme Postel et Amyot, et obtint à ce titre de recevoir le pain quotidien de la science; mais c'était un prodigue qui dépensait follement

son temps et son esprit. Il nous l'apprend lui-même :

> Bien scay se j'eusse estudié
> Ou temps de ma jeunesse folle,
> Et à bonnes meurs dédié,
> J'eusse maison et couche molle!
> Mais quoi! je fuyoye l'escolle
> Comme faict le mauvays enfant...
> En escrivant cette parolle,
> A peu que le cueur ne me fend...
>
> Où sont les graticux gallans
> Que je suyvoye au temps jadis,
> Si bien chantans, si bien parlans,
> Si plaisans en faictz et en dictz ?
> Les aucuns sont morts et roydiz ;
> D'eulx n'est-il plus rien maintenant
> Respit ils ayent en Paradis,
> Et Dieu saulve le remenant [le reste] !
>
> Et les aucuns sont devenuz
> Dieu merci ! grans seigneurs et maistres,
> Les autres mendient tous nudz
> Et pain ne voyent qu'aux fenêtres.

Villon était un convive spirituel, un joyeux boute-en-train; il figurait par suite à toutes les parties de plaisir que faisaient les étudiants ; mais un beau jour. ces étudiants, qui avaient été heureux de l'accueillir parce qu'il payait son écot en gaîté et en bons mots, ces jeunes gens s'en allèrent tour à tour, rappelés par leurs familles. Villon qui n'avait pas de famille, ou du moins pas de fortune, se trouva seul, isolé, abandonné, incapable d'aller plus loin, et ayant contracté le goût de la dissipation et du plaisir. C'est ainsi que, par le fait même de son éducation, il se trouva entraîné à mener cette existence misérable et déclassée que ses poésies nous révèlent, existence qui fut aussi celle de Panurge au XVIᵉ

siècle, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Pantagruel, de Figaro au XVIIIe siècle, jusqu'à sa rencontre avec le comte Almaviva, et du Neveu de Rameau jusqu'à son dernier jour. Nous mêlons ici les réalités aux fictions, c'est que tous ces personnages ne sont pas des individus, ce sont des types.

Ceux-ci cependant ne descendirent jamais aussi bas que Villon. Ils n'eurent jamais rien à démêler avec la justice criminelle, et Villon fut condamné à être pendu. Il n'échappa à la potence que par l'intervention, on le suppose du moins, d'un poète inférieur à lui pour le mérite, mais très supérieur pour la position sociale, puisqu'il était le cousin germain du roi, Charles d'Orléans.

VII.

On trouve à la suite des Œuvres de Villon une série de récits en vers intitulés: *Repues franches*. L'auteur, ou les auteurs, nous racontent comment Villon s'y prenait quand sa bourse était vide, pour bien dîner lui-même et pour régaler ses amis; car, disent-ils, avec admiration et reconnaissance:

> C'estoit la mere nourriciere
> De ceux qui n'avoient pas d'argent.

Ainsi en relatant les friponneries de Villon on a entendu faire son éloge. Voici quelques-uns de ces tours admirés:

Un jour ses amis viennent le trouver. Une fête approche, on voudrait bien la chômer joyeusement. — Bon, dit maître François, j'ai votre ou plutôt notre affaire. Invitez vos amis à Montfaucon, à tel cabaret, je m'y trouverai aussi et je vous promets

un bon souper. Il savait qu'une société de bourgeois devait se réunir là, en compagnie d'amies non reconnues par l'église. Les bourgeois allaient se mettre à table joyeusement avec les amies de contrebande, lorsqu'une troupe de diables apparaît. C'est Villon avec ses amis déguisés. «A mort! à mort! crie Villon, le grand diable, prenez à ces chaînes de fer ces débauchés et ces débauchées et amenez-les en enfer, où Lucifer les attend.» Les convives, qui n'ont pas la conscience tranquille, sont saisis de frayeur; ils s'enfuient après avoir payé, et laissent leur souper aux diables, qui ne firent faute de s'en régaler.

Une autre fois, ils vont à trois dans un cabaret, et se font servir à dîner et dînent bien ; mais quand le garçon se présente pour être payé, chacun déclare que c'est à lui de solder la dépense. Après s'être disputés quelque temps, ils conviennent que l'un d'eux se bandera les yeux, et jouera au colin-maillard; celui qu'il attrapera payera. S'il n'attrape personne, un autre prendra sa place. Il s'agit de savoir qui sera colin-maillard; comme chacun veut payer, tous refusent de se laisser mettre le bandeau sur les yeux. Le domestique impatienté leur dit : Eh bien, bandez-moi les yeux, à moi, et celui que j'attraperai payera; on trouve l'expédient excellent : on lui bande les yeux . . . et le trio disparaît. Celui qui fut attrapé, ce fut le maître du cabaret, qui survint et paya en effet le dîner, car les trois consommateurs furent introuvables.

Une autre fois encore, c'est chez lui que maître François invite ses amis, promettant de les régaler s'ils veulent bien le seconder.

Ses instructions données, il s'en va chez un rôtis-

seur, et marchande un bon morceau : la boutique du rôtisseur était ouverte et sans fenêtre, comme elles le sont encore généralement ; au moment où maître François tenait un morceau, un de ses amis passe, qui, sans rien dire, lui donne un soufflet. Villon court après lui pour se venger, mais il ne lâche pas le morceau qu'il tient. Avant qu'il ait atteint son agresseur, le rôtisseur, qui l'a suivi, le perd de vue, et... le tour est joué.

On ne dîne pas sans pain. Villon court chez un boulanger et paraît fort pressé ; il lui faut beaucoup de pain chapelé, et il le lui faut sur l'heure. On le prie d'attendre un moment et l'on se met à la besogne. Quand il juge la corbeille suffisamment pleine, il demande qu'on lui porte cela d'abord ; on préparera le reste ensuite. Accepté. On charge un garçon de porter ce qu'il a acheté. Villon l'accompagne, puis, arrivé au bas d'un escalier, il lui dit : Je monterai bien ce pain seul ; va bien vite chercher le reste et reviens te faire payer. Le porteur s'en va d'un côté, et maître François de l'autre, si bien qu'ils ne se sont jamais rencontrés.

Maître François se rend ensuite chez le marchand de vin avec deux seaux, l'un rempli d'eau et l'autre vide. Il donne son seau vide et demande qu'on le lui remplisse de vin blanc ; on le lui rapporte plein, il fait semblant de s'être trompé. C'est du vin rouge que ses amis lui ont dit de rapporter, et il rend le seau au garçon pour que l'on fasse l'échange. Mais ce n'est pas le seau de vin blanc qu'il donne, c'est le seau d'eau, et, avant qu'on s'aperçoive de la méprise, il a tout le temps de s'enfuir.

Laissons de côté le moyen peu décent qu'il em-

ploie pour se procurer des tripes, et racontons comment il se procure une provision de poisson. Cette aventure a fourni le sujet d'une farce en vers de huit syllabes, qui a pour titre : *Le nouveau Patelin*.

Villon s'en va seul à la poissonnerie, laissant delà les ponts ses amis un peu inquiets. Là il marchande hardiment un panier plein de poisson, on convient du prix ; mais il n'a pas l'argent sur lui, il le remettra au garçon qu'on chargera de porter le panier. Les voilà partis : ils passent devant Notre Dame ; il y avait alors des confessionnaux en dehors de l'église, comme on en voit encore dans quelques villes d'Allemagne, à Prague, entre autres, à l'église de Lorette, où il y a une galerie couverte autour d'une cour carrée, toute garnie de confessionnaux. Villon en passant aperçoit un prêtre occupé à confesser une vieille femme ; il s'approche de lui, et lui dit : Je vous amène mon neveu, ayez la complaisance de le dépécher, c'est-à-dire d'entendre la confession de ses péchés, il est très négligent envers Dieu, j'ai eu de la peine à vous l'amener ; il est de plus distrait, un peu maniaque et ne parle que d'argent.

— Très volontiers, dit le prêtre. Maître François se tourne alors vers le petit garçon, il lui prend son panier : «Il va vous dépêcher, lui dit-il, c'est-à-dire vous expédier tout de suite, aussitôt qu'il aura terminé avec sa pénitente.» Le prêtre approuve d'un signe de tête, Villon prend le panier des mains du petit garçon et s'en va.

La confession finie, le petit garçon demande son argent, le prêtre s'obstine à le confesser ; on finit par s'expliquer, mais Villon est loin, et le poisson déjà cuit.

Rabelais s'est certainement souvenu de Villon en nous traçant le portrait de Panurge. Il éprouvait une visible sympathie pour ce poète de la misère, et nous verrons son nom revenir plus d'une fois sous sa plume dans le cours du roman.

VIII.

L'auteur du *Grand* et du *Petit Testament* fut condamné pour vol, avons nous dit plus haut. On ne voit pas que cette condamnation ait excité chez ses contemporains le sentiment qu'elle exciterait chez nous. Tous, sans exception, sont pleins de sympathie pour lui ; ils ne prennent même presque pas la peine de l'excuser et semblent considérer sa condamnation, moins comme un deshonneur qui puisse entacher sa mémoire, que comme un malheur qui doit attirer sur lui une bienveillante compassion.

Cela tient à ce qu'à cette époque le respect de la propriété n'était pas aussi raffiné qu'il l'est maintenant. Les grands personnages se volaient des états par les armes, les petits dépouillaient leurs voisins par la force ou la ruse ; le seigneur prenait chez le paysan tout ce qui lui convenait, sa fille ou son bien, — il en résultait chez l'inférieur cette persuasion que tout ce qui pouvait être pris par violence ou par adresse, — selon qu'on avait une de ces deux forces pour soi, — appartenait légitimement à celui qui s'en emparait Le larcin habilement exécuté était regardé comme une conquête dont on avait droit de se vanter ; les récits du temps en font foi. A chaque page on nous présente comme d'aimables espiègleries une foule d'actes qui conduiraient

aujourd'hui l'auteur, non-seulement en police correctionnelle, mais en cour d'assises.

Cette morale a régné pendant tout le XVIe siècle et même pendant une partie du XVIIe. Tout ce que l'on exigeait, c'était de ne pas se laisser prendre trop ouvertement la main dans le sac — et, encore dans ce cas, quand le seigneur ne se trouvait pas trop durement lésé, la justice seigneuriale faisait grâce le plus souvent en faveur de l'esprit déployé.

On se vantait même de son habileté à tricher au jeu. On sait ce qui se passa à propos des *Mémoires du comte de Grammont*. Comme on y raconte différentes indélicatesses — nous dirions maintenant : friponneries — du noble personnage, les censeurs — Fontenelle était du nombre — voulurent arrêter la publication d'un livre, qui était de nature, disait-on, à nuire à la considération du héros. Le comte de Grammont s'interposa lui-même pour obtenir que les Mémoires fussent publiés tels qu'ils avaient été rédigés par son beau-frère.

Les censeurs étaient en avance sur les idées morales de leur temps, le comte de Grammont était en retard.

Ces observations étaient nécessaires pour expliquer, sans les excuser, certains actes de la vie de Panurge, que nous allons reproduire.

IX.

Panurge, nous dit Rabelais, était de stature moyenne, ni trop grand ni trop petit ; il avait le nez un peu aquilin, fait à manche de rasoir; quand il se présenta devant Pantagruel, il avait environ trente-cinq ans ; fin, c'est-à-dire propre, à être doré comme

peut l'être une bague de plomb, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il aimait un peu trop les femmes et qu'il était sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

[Ce vers est le refrain de deux chansons, populaires à cette époque.] Toutefois il avait soixante-trois manières de trouver de l'argent à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait; malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur, s'il en était à Paris,

Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ce dernier vers appartient à Clément Marot et termine, dans une épître adressée par lui à François Ier, le portrait du domestique qui lui a volé son cheval et sa bourse :

Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant le meilleur fils du monde.

On remarquera que le valet et Panurge avaient plusieurs traits de ressemblance. Toutes les épithètes conviennent à Panurge, à la hart près, qu'il ne se laissera pas mettre.

Il a fait tous les métiers ; nous savons qu'il a été étudiant; les détails anatomiques dans lesquels il se plaît à entrer nous prouvent qu'il a appris la médecine ; nous l'avons vu prendre part à l'expédition de Métélin, — comme médecin peut-être, car la bravoure du soldat n'est guère son fait, nous le verrons à l'occasion ; — il nous apprend de plus qu'il a été escamoteur, charlatan de foire, qu'il a vendu de la

thériaque, remède universel contre toutes les maladies, et de l'orviétan, dont la principale propriété est indiquée par l'étymologie populaire : Or viens t'en.

L'or était venu plus d'une fois probablement dans cette vie aventureuse, mais il s'en était retourné plus vite encore. La présence de l'or étant une exception, on faisait une orgie le jour où l'on en avait, et le lendemain il fallait se mettre en quête pour s'en procurer d'autre. Sa première entrevue avec Pantagruel nous le montre ce qu'il sera toujours ; il a l'air distingué, mais ses habits sont en loques, il a beaucoup d'esprit et parle quatorze langues — en comptant celles qui ne sont entendues que de lui — mais il meurt de faim.

X.

Malgré ses trente-cinq ans et l'expérience que ses aventures auraient dû lui donner, il avait conservé l'instinct du gamin. Il en voulait au guet, par exemple, et aux agents de police, non pas que le guet l'eût jamais dérangé à ce qu'il paraît, mais par pur instinct d'opposition contre la règle et par jovialité. — Quelquefois, — c'est Rabelais qui parle, — nous traduisons un peu cependant,

Il assemblait trois ou quatre bons rustres, les faisait boire comme templiers sur le soir, puis il les menait audessous de Ste-Géneviève ou du collége de Navarre [la montagne du Panthéon], — et il écoutait l'approche du guet. A cet effet il posait son épée sur le pavé et se mettait l'oreille auprès ; lorsqu'il s'apercevait que son épée bougeait, c'était le signe infaillible que le guet n'était pas loin.

Panurge et ses compagnons s'emparaient alors d'un tombereau, le mettaient en mouvement, et le lan-

çaient de toute leur force sur la pente; les gens du guet, surpris par cette avalanche inattendue, étaient renversés, écrasés parfois, à la grande joie de Panurge et de sa troupe, qui se sauvaient d'un autre côté, car en quelques jours Panurge en était arrivé à connaître son Paris comme son *Deus det*, c'est-à-dire sa prière après le repas. — Une autre fois, s'il savait que le guet devait passer quelque part, il y faisait une traînée de poudre à canon, et quand les gens de la police paraissaient, il mettait le feu à la poudre, et s'amusait à voir fuir les sergents persuadés que le feu de St-Antoine les avait pris aux jambes.

Les tours joués aux agents de la police ont été longtemps les amusements favoris des joyeux vauriens. Dans les romans, les comédies, les mémoires non-seulement du XVIe, mais dans ceux du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous voyons à chaque instant les jeunes seigneurs se réunir pour rosser le guet. C'était nommément le passe-temps préféré des gentilshommes de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Quant à lancer des charrettes dans les jambes aux représentants de l'autorité, la plaisanterie est encore de mise, si nous en croyons Victor Hugo, qui connaît si bien le côté extérieur des mœurs populaires de Paris. Dans les *Misérables*, Gavroche rencontre une charrette sur laquelle dort un Auvergnat ivre ; il enlève l'Auvergnat qu'il dépose à terre, et, après lui avoir donné un reçu de sa charrette au nom de la république, il s'empare du véhicule, qu'il veut ajouter à une barricade : c'était un jour d'émeute. — L'ordre public était représenté dans le quartier qu'il parcourait par des gardes nationaux de la banlieue de Paris, peu aguerris et faciles à effrayer. Gavroche, du reste, ne pre-

nait aucune précaution, et se délectait au bruit de la charrette, qu'il faisait voler sur le pavé.

Ce roulement forcené décida le sergent qui commandait le poste à faire une reconnaissance. Il sortit en assourdissant ses pas.

Tout à coup Gavroche, poussant sa charrette, au moment où il allait déboucher de la rue des Vieilles-Haudriettes, se trouve face à face avec un uniforme, un shako, un plumet et un fusil.

Pour la seconde fois, il s'arrêta net.

— Tiens, dit-il, c'est lui. Bonjour, l'ordre public.

Les étonnements de Gavroche étaient courts et dégelaient vite.

— Où vas-tu, voyou ? cria le sergent.

— Citoyen, dit Gavroche, je ne vous ai pas encore appelé bourgeois. Pourquoi m'insultez-vous ?

— Où vas-tu, drôle ?

— Monsieur, reprit Gavroche, vous étiez peut-être hier un homme d'esprit, mais vous avez été destitué ce matin.

— Je te demande où tu vas, gredin ?

Gavroche répondit.

— Vous parlez gentiment. Vrai, on ne vous donnerait par votre âge. Vous devriez vendre tous vos cheveux cent francs la pièce. Cela vous ferait cinq cents francs.

— Où vas-tu ? où vas-tu ? où vas-tu, bandit ? Gavroche repartit :

- Voilà de vilains mots. La première fois qu'on vous donnera à téter, il faudra qu'on vous essuie mieux la bouche.

Le sergent croisa la baïonnette.

— Me diras-tu où tu vas, à la fin, misérable !

— Mon général, dit Gavroche, je vas chercher le médecin pour mon épouse qui est en couches.

— Aux armes ! cria le sergent.

Se sauver par ce qui vous a perdu, c'est là le chef-d'œuvre des hommes forts ; Gavroche mesura d'un coup d'œil toute la situation. C'était la charrette qui l'avait compromis, c'était à la charrette de le protéger.

Au moment où le sergent allait fondre sur Gavroche, la charrette, devenue projectile et lancée à tour de bras, roulait sur lui avec furie, et le sergent atteint en plein ventre, tombait à la renverse dans le ruisseau pendant que son fusil partait en l'air.

Gavroche, comme nous le verrons, a plus d'un rapport avec Panurge; il est moins savant, mais il a autant d'esprit; il a surtout des qualités que Panurge n'a pas: il est brave, il est dévoué, il a du cœur, et, de plus, ce n'est qu'un enfant. On l'admire et on l'aime. Le héros de Rabelais n'inspire jamais ce sentiment.

Panurge n'en voulait pas seulement aux gens du guet, il en voulait aussi aux maîtres-ès-arts et théologiens. Ceux-ci, il les prenait par l'odorat et les entourait de parfums qui n'avaient rien de céleste. Les plaisanteries odorantes, qui nous dégoûtent aujourd'hui, ne choquaient personne au XVIe siècle. La reine de Navarre ne s'en abstient pas, et nous les trouvons encore en faveur pendant la première moitié du XVIIe siècle. Voyez plutôt Scarron, et même la comédie du *Mercure galant* (1679). Elles n'ont disparu qu'à la fin du règne de Louis XIV. Quant à Rabelais, il en abuse quelquefois; nous tournerons rapidement les feuillets où elles se sont glissées.

Nous avouons que les autres gamineries qu'il prête à Panurge ne nous semblent guère d'un meilleur goût.

Ainsi, par exemple, Panurge fouettait sans pitié, pour les faire avancer, les pages qui portaient du vin à leurs maîtres, et leur en faisait renverser une partie. Il avait une quantité de pochettes et d'étuis où il gardait de l'extrait de saturne ou du verjus, qu'il lançait aux yeux des passants, un petit couteau bien affilé dont il coupait les bourses, des boutons de bardane garnis de plumes d'oisons, qu'il jetait sur les robes et les bonnets des gens; ces boutons sont armés de petits crochets qui leur permettent de s'attacher

partout, surtout dans les cheveux, d'où il est quelquefois difficile de les enlever.

XI.

En vrai gamin de Paris, Panurge avait voué une haine acharnée aux grandes dames trop bien mises. Il se procurait chez les gueux réunis aux environs des Innocents des puces et autres insectes parasites, et les soufflait à l'aide d'un tuyau de plume sur les collets des demoiselles les plus sucrées. Il le faisait même à l'église, car il ne se mettait jamais avec les hommes dans la partie des nefs la plus rapprochée du chœur; il se tenait au fond avec les femmes, tant à la messe qu'aux vêpres ou au sermon.

Le gamin d'aujourd'hui n'est pas capable de ce raffinement de malice, mais s'il voit sur le boulevard une dame très parée qu'il juge appartenir au demi-monde, il est très capable de s'élancer dans une flaque d'eau de manière à l'éclabousser et à gâter sa toilette — en affectant l'air le plus innocent.

Un beau vêtement bien porté agaçait Panurge; il se mouillait les mains d'huile grasse et le salissait en feignant de l'admirer. D'autres fois il imprégnait son mouchoir de poudre d'euphorbe, puis il l'offrait à l'admiration des dames, qui se prenaient à éternuer à rendre l'âme. S'il voyait un homme et une femme assis côte à côte en public ou à l'église, il s'arrangeait de manière à les coudre ensemble. Il cousit un jour les vêtements ecclésiastiques d'un prêtre qui célébrait la messe, à ses autres vêtements, si bien que lorsque celui-ci, l'office terminé, voulut se dé-

pouiller de son costume de cérémonie, il prêta fort à rire aux fidèles scandalisés.

Panurge ne bornait pas là ses petits talents; il avait des pinces et des passe-partout pour crocheter les portes et ouvrir les coffres. S'il changeait une monnaie, il se souvenait de son ancien métier d'escamoteur, et, en donnant son teston, dont on lui rendait la valeur, il faisait évanouir ostensiblement sous les yeux du changeur cinq ou six grands blancs sans que le changeur en sentît le vent.

XII.

Il exerçait aussi ce genre d'escamotage dans les églises. Ici Rabelais entre en scène lui-même. On se rappelle peut-être qu'en tête de la Pantagruéline Prognostification, il a pris le titre d'architriclin, c'est-à-dire de maître d'hôtel, de majordome de Pantagruel. C'est à ce titre sans doute qu'il se place ici et ailleurs parmi les personnes qui composent la suite du géant. Il trouve un jour Panurge taciturne et préoccupé.

— Vous êtes malade, lui dit-il ; je vois à votre physionomie que vous avez un flux de bourse; il me reste encore un peu d'argent que ni père ni mère n'ont vu ; partageons.

— Si je n'en ai pas aujourd'hui, j'en aurai plus tard, répond Panurge. J'ai une pierre philosophale qui m'attire l'argent, comme l'aimant attire le fer. Voulez-vous que nous allions dans l'église gagner des pardons ?

Ces pardons des petits péchés, ces indulgences s'accordaient à ceux qui déposaient une petite aumône dans une sébile surveillée par un sacristain

dans les églises, le fait de se priver de son argent en faveur de Dieu ou de ses représentants étant considéré comme une pénitence suffisante.

— Je ne suis pas grand indulgencier dans ce monde, répond Rabelais, je ne sais ce que je serai dans l'autre. Allons, si vous voulez cependant; mais je vous préviens que je ne dépenserai pas plus d'un denier. — Prêtez-m'en un aussi; je vous paierai l'intérêt. — Ni intérêt, ni capital, je vous le donne de bon cœur. — *Grates vobis domino,* répond, au lieu de *Grates tibi*, *Domine*, Panurge imitant le mauvais latin des clercs.

« Nous allâmes d'abord à Saint-Gervais, continue Rabelais; c'est là que je déposai mon offrande et dis mes prières et les oraisons de sainte Brigitte.» Mais Panurge ne se contenta pas de si peu; il me mena d'église en église. Nous allâmes à Notre-Dame, à Saint-Jean, à Saint-Antoine, partout où l'on vendait des indulgences. Je m'abstenais, mais lui baisait toutes les reliques et donnait toujours. A notre retour il me mena boire au cabaret du château. — Où donc, lui dis-je en me signant, avez-vous trouvé de l'argent? Ce matin vous m'en avez emprunté. Vous en avez donné dans une foule d'églises et vous voilà plus riche que vous n'étiez d'abord. — J'ai gagné cet argent en chemin, me dit-il. Dans les bassins où l'on recevait le prix des indulgences je mettais une petite pièce et j'en retirais une plus grande. — Comment, lui dis-je, mais savez-vous que c'est un vol que vous avez fait là ? Vous vous damnez comme un serpent : vous êtes larron et sacrilége. — Je ne suis pas de votre avis, dit Panurge. Les vendeurs d'indulgences me donnent ce que je prends, car en

me présentant les reliques à baiser, on me dit : Vous recevrez au centuple : *centuplum accipies*. Or ici le futur « vous recevrez » est pris pour le présent, comme cela se fait dans la langue hébraïque. *Accipies* veut dire : *Prends*; et je prends, avec modération même, car je ne prends jamais cent fois autant. De plus le pape Sixte IV m'a assigné quinze cents livres de rente sur son domaine pour l'avoir guéri d'un mal qu'il n'osait avouer ; je me paie de mes mains sur le trésor ecclésiastique. »

Le pape Sixte IV passait en effet pour avoir été de mœurs très relachées. C'est un trait de satire que Panurge lui lance en passant. Quant à mettre dans le bassin destiné aux aumônes une petite somme pour en retirer une plus grande, il paraît n'en pas avoir eu l'invention, car on trouve un fait semblable mentionné dans le colloque d'Erasme : *Peregrinatio religionis ergo :*

Il y a des gens si dévots à la Vierge qu'en feignant de mettre à l'offrande, ils escamotent adroitement ce qu'un autre a mis.

Panurge n'est pas non plus le premier qui ait plaisanté sur cette parole : *Centuplum accipies ;* voici ce que nous raconte un fabliau :

Un paysan ayant entendu dire au sermon que lorsqu'on donne quelque chose à Dieu, Dieu nous le rend au double, imagina de donner sa vache à Dieu, c'est-à-dire au curé, son représentant sur la terre. Le curé avait déjà une vache; il attacha la nouvelle venue à l'ancienne, de peur qu'elle ne retournât à son précédent pâturage. Mais la vache donnée était la plus forte, et comme le champ de son premier possesseur lui plaisait, elle y retourna et y entraîna avec elle sa compagne de captivité. Le paysan en

allant visiter son champ, y trouva deux vaches au lieu d'une. Il vint joyeusement raconter la chose à sa femme et remercia Dieu d'avoir tenu la parole que le curé lui avait donnée. L'histoire ne dit pas si le curé fut du même avis.

XIII.

Revenons à Panurge, Rabelais s'étonne de cette manière d'acquérir de l'argent. — « Si tu savais, reprend Panurge, ce que m'a rapporté la croisade, tu serais ébahi. Elle m'a valu plus de 6,000 florins — Et où sont-ils allés, que tu n'as rien aujourd'hui ? — D'où ils étaient venus. Ils n'ont fait que changer de maître. »

Panurge raconte qu'il a employé cet argent à marier, non pas les jeunes filles, qui trouvent d'elles mêmes des épouseurs, mais les vieilles auxquelles il donnait une dot, qui leur faisait trouver des maris. « Je montrais les écus d'abord, puis quand j'avais trouvé un épouseur, je montrais la vieille. » Panurge, sans en rien dire, imite ici une coutume observée chez les Babyloniens, au rapport d'Hérodote (Liv. I, CXCVI). Chaque année, il y avait une sorte de marché aux femmes. On déposait une certaine somme pour avoir le droit d'entrer dans l'enceinte où les jeunes filles à marier étaient réunies. Celui qui avait déposé la plus forte somme, choisissait le premier, et emmenait sa conquête, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne se trouvât plus d'amateurs. La somme déposée était ensuite partagée, au prorata de leur laideur, entre les jeunes filles qui n'avaient pas été choisies, et leur servait de dot. On introduisait alors les hommes qui voulaient se marier dans ces

conditions, et qui recevaient en même temps les jeunes filles et la somme.

Panurge, à qui l'argent brûle les mains quand il en a, imagine d'intenter un procès pour faire décider que les robes des dames seraient plus ouvertes par devant. Il gagna son procès, dit-il, mais il lui en coûta cher.

Une autre fois, il demanda, toujours devant les tribunaux, que les mules des présidents et conseillers qui se rendaient au Palais, fussent pourvues de bavettes afin de ne pas salir de leur bave la cour du Palais où les pages s'agenouillaient pour jouer aux dés. Le procès fut gagné aussi, mais à quel prix!

Puis il lui prit fantaisie de faire banqueter ces mêmes pages du Palais. Pendant qu'ils dînaient il allait couper presque complètement les sangles des mules, si bien que lorsque les « gros enflés de conseillers » montaient sur leurs bêtes, la selle se cassait, et les graves personnages allaient rouler sur le pavé, au grand amusement de la foule. Cette manie qui prend Panurge de dépenser son argent, à marier les vieilles et à intenter des procès ridicules, c'est-à-dire sans profit pour lui-même et pour les autres, n'est que l'exagération d'un travers assez commun. Il n'est pas rare de voir des gens qui, ayant reçu inopinément une somme, se demandent ce qu'ils feraient bien pour s'en débarrasser au plus vite. Cette tentation arrive souvent à ceux qui n'ayant pas eu la peine de gagner de l'argent, n'en connaissent pas la valeur; mais l'extrême gêne produit aussi cet effet quelquefois. On a vu des marins, en recevant leur solde, après avoir été longtemps privés d'argent, célébrer une orgie où l'on faisait frire des pièces de cinq

francs, qui étaient jetées ensuite par la fenêtre, tandis que les familles de ces mêmes gaspilleurs étaient dans le besoin. Dans la *Vie de Bohême* — et Mürger, auteur du livre et de la pièce, avait dû être témoin de faits de ce genre, — nous voyons des jeunes gens toujours aux expédients pour vivre, trouver piquant, un jour qu'ils sont en fonds d'acheter un perroquet et un singe. Le singe mange le perroquet et meurt d'indigestion.

Pantagruel donnera, au livre suivant, son jugement sur les dissipateurs. Rabelais revient souvent sur ce vice de l'esprit; il enveloppe dans la même haine les dissipateurs qui perdent follement leur argent et les moines qui perdent follement leur temps; il met ces deux richesses sur le même pied.

XIV.

Un beau jour un savant, du nom de Thaumaste, attiré par la renommée de Pantagruel, arrive d'Angleterre, afin de disputer contre lui. Il lui adresse un docte compliment, où il énumère tous les philosophes qui ont voyagé et les pays qu'ils ont parcourus.

En entendant le bruit de ton savoir, dit-il en terminant, j'ai quitté pays, parents, maison et me suis transporté nonobstant la longueur du chemin, les ennuis de la mer, la nouveauté des contrées, uniquement pour te voir et conferer avec toi.

Mais voicy la maniere comme j'entends que nous disputerons. Je ne veulx disputer *pro et contra* comme font ces folz sophistes de ceste ville et d'ailleurs. Semblablement je ne veulx disputer en la maniere des Academicques, par declamations, ny aussi par nombres comme faisoit Pythagoras et comme voulut faire Picus Mirandula à Rome. Mais je veulx disputer par signes seulement, sans parler : car les matieres

sont tant ardues que les paroles humaines ne seroient suffisantes a les expliquer a mon plaisir. Par ce, il plaira a ta magnificence de soy y trouver, ce sera en la grande salle de Navarre, a sept heures du matin.

Pantagruel lui répond qu'il est tout à son service, persuadé que, «dans cette discussion, il aura plus à apprendre qu'à enseigner,» et l'on se donne rendez-vous pour le lendemain.

Il s'opéra alors un échange de rôles entre les personnages. Thaumaste l'érudit rentra chez lui tout altéré et demanda à boire, et Pantagruel, le roi des Altérés, demanda des livres savants. Il se fit apporter tout ce qui avait été composé sur les nombres, les signes, la magie, les songes, par Béda, Plotin, Proclus, etc., etc.

Panurge, le voyant si préoccupé, lui dit : Si vous travaillez ainsi, vous allez vous donner la fièvre, buvez quelques bons verres de vin et allez vous coucher, je me charge de répondre à l'Anglais. — N'oublie pas que cet homme est extrêmement savant. — Y a-t-il au monde un homme aussi savant que le sont les diables ?

— Non, assurément, dit Pantagruel, à moins d'une grâce divine et spéciale.

— Eh bien ! j'ai argumenté cent fois contre tous les diables et je les ai faits quinauds, je les ai réduits au silence. Si votre Anglais n'est pas demain *ad metam non loqui*, dites du mal de moi.

Pantagruel se laisse persuader. Panurge passe la nuit à boire avec les pages et à jouer toutes les aiguillettes de ses chaussettes — [Quand les étudiants n'avaient plus d'argent, ils jouaient celles des aiguillettes de leurs vêtements, dont ils pouvaient se

passer] — à primes, secondes, et à la vergette; puis, le matin, il se rendit avec son maître à la Sorbonne. Tout le monde avait entendu parler du débat qui allait avoir lieu, et une foule immense se présenta pour y assister. On se demandait avec anxiété si cette fois encore Pantagruel serait victorieux et si cet Anglais ne lui en remontrerait pas.

Thaumaste les attendait. Lorsque Pantagruel parut, on se mit à applaudir. Ces applaudissements lui déplurent. «Paix! de par le diable, si vous me tarabustez, je vous couperai la tête à tous!» Pantagruel avait deux raisons d'être mécontent, il trouvait «badaude» cette habitude d'applaudir tous les orateurs, quels qu'ils fussent; — puis, comme il ne devait pas prendre la parole, il ne voulait pas être applaudi d'avance pour ce qu'il ne dirait pas.

Panurge s'adresse à Thaumaste et lui demande s'il est venu pour chercher sérieusement la vérité ou pour le simple plaisir d'échanger des arguments, — ce qui était fréquent alors par toute l'Europe. — Thaumaste répond qu'il n'a d'autre but que la vérité. — Alors, veuillez m'exposer vos doutes, je tâcherai de les résoudre. Si vous n'êtes pas satisfait, mon maître est là qui vous répondra. — Très bien, dit Thaumaste, commençons.

Adonc tout le monde assistant et escoutant en bonne silence, l'Anglois leva haut en l'air les deux mains separement clouant toutes les extrémités des doigts en forme qu'on nomme en Chinonnoys cul de poulle, et frappa de l'une l'autre par les ongles quatre fois; puis les ouvrit, et ainsi à plat de l'une frappa l'autre en son strident, une fois; derechief les joignant comme dessus, frappa deux fois, et quatre fois derechief les ouvrant. Puis les remit joinctes et estendues l'une

jouste l'autre, comme semblant devotement Dieu prier. Panurge soudain leva en l'air la main dextre, puis d'icelle mit le poulce dedans la narine d'iceluy costé, tenant les quatre doigts estenduz et serrés par leur ordre en ligne parallele a la pinne (cartilage séparateur) du nez, fermant l'œil gauche entierement, et guignant du dextre avec profonde depression de la sourcille et paulpiere. Puis la gauche leva haut, avec fort serrement et extension des quatre doigts et elevation du poulce, et la tenoit en ligne directement correspondante à l'assiette de la dextre, avec distance entre les deux d'une coudée et demie. Cela fait, en pareille forme baissa contre terre l'une et l'autre main; finalement les tint on milieu, comme visant droit au nez de l'Anglois.

Et si Mercure.... dit l'Anglais. Panurge l'interrompt en disant : «Vous avez parlé.» La conversation par signes se continue pendant assez longtemps. Les signes sont très clairement expliqués et Rabelais a fait un tour de force dans ces quelques pages. Y a-t-il renfermé un sens ? Cela est peu probable. Les deux adversaires ne s'en animent pas moins; Thaumaste en sue d'ahan. Le dernier geste fut fait par Panurge.

Il mit les deux maistres doigts à chacun costé de sa bouche, le retirant tant qu'il pouvoit et montrant toutes les dents : et des deux pouces rabattoit les paupières des yeux bien profondément, et faisant une assez laide grimace, selon que sembloit ès assistants.

Thaumaste ne trouva rien à répondre, et ôtant son bonnet, il s'écria, comme dans l'Evangile:« Celui-ci est plus que Salomon!» C'est toute une encyclopédie que Panurge a déroulée devant lui. Il s'avoua donc battu sur tous les points, et se promit bien, une fois arrivé en Angleterre, de faire un livre dans lequel il relaterait toute cette discussion. Son admiration pour Pantagruel s'en accrut, du

reste. Si le disciple a parlé ainsi, qu'aurait-on entendu si le maître s'en était mêlé ?

XV.

Thaumaste a-t-il publié son livre ? Rabelais déclare qu'il n'en sait rien.

Le *Moyen de parvenir* (édit. P. Lacroix p. 361) contient le récit d'un fait de ce genre, qui aurait eu lieu à Genève. Le récit nous semble une réduction de celui de Rabelais.

La dispute en est aussi bonne que celle d'un savant qui vint à Genève, lorsque Jysquel faisoit ses études. Cettui-ci dit qu'il vouloit disputer ; mais qu'il ne parloit qu'en signes. Il n'y eut personne qui voulût y entendre, d'autant qu'en ce pays-là (c'est à Genève) ils n'ont guère de signes ; ils veulent tout à droit. A la fin il y eut un menuisier, qui étoit de Montargis, parent du démoniaque, et d'un maître d'hôtel de madame la duchesse de Ferrare, et réfugié à Genève . . Ce menuisier dit qu'il disputerait avec ce savant, selon les accords. On les met sur un échafaud devant le monde. Ce savant se présentant résolument devant ce menuisier, auquel on avoit baillé une robe ministrale et un bonnet consistorial, et levant le bras, haussa la main, fermant le poing, en lui montrant un doigt : le menuisier lui en montra deux. Le savant en presenta trois, à savoir le pouce et les deux doigts : le menuisier lui montra un poing clos. En après, le savant lui montra une pomme : le menuisier, cherchant en sa pochette, trouva un petit morceau de pain, et le lui montra. Adonc le savant, tout ravi en admiration, se retira ; puis dit qu'il avoit là trouvé le plus docte homme du monde ; et, tant que ce bruit a duré, l'école de Genève a été en réputation. Depuis on prit à part le menuisier. Il nous dit : «Voire, c'est un homme fin ! Il m'a menacé de me pocher un œil; et je lui ait fait signe que je lui en pocherois deux. Puis, il m'a menacé de m'arracher les deux yeux, et m'enlever le nez, et je lui ai montré le poing, avec quoi je l'assommerois, Et comme il m'a vu en colere, il m'a présenté une pomme, pour m'a-

paiser comme un enfant; je lui ait fait voir que je n'avois que faire de lui, et que j'avois du pain qui valoit mieux.

Rabelais pourrait bien s'être inspiré d'une historiette racontée par Accurse dans sa grande Glose du code de Justinien. (*Glose sur la loi 2*, *Dig.*, *de origine juris.*)

Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les lois que Solon leur avoit prescrites autrefois, l'aréopage s'assembla; et après une mûre délibération, il fut résolu d'envoyer à Rome un des sages de la Grèce, pour savoir si les Romains étoient dignes, par leur sagesse, d'avoir ces lois; avec l'ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les lois sans les communiquer. Cette résolution ne put être si secrète que le sénat romain n'en fût averti. Il se trouva fort embarrassé, parce qu'alors Rome étoit dépourvue de philosophes assez habiles et assez savans pour lutter contre un sage de la Grèce. Il fut donc question d'imaginer quelque expédient pour se tirer avec honneur de ce pas difficile. Le sénat n'en trouva pas de meilleur, que d'opposer un fou au philosophe grec, afin que, si le hazard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome en fût d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un sage de la Grèce; et si ce dernier triomphoit, qu'Athènes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou. L'ambassadeur athénien étant arrivé à Rome, on le conduisit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en sénateur, et auquel on avoit expressément défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu que ce sénateur était très-savant, mais qu'il parloit fort peu, de sorte que cet Athénien, en entrant, sans lui dire autre chose, haussa un de ses doigts. Le fou croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil, et se souvenant qu'il lui avait été défendu de parler, haussa trois des siens, voulant signifier par là, que si le Grec vouloit lui crever un œil, lui, à son tour, lui en creveroit deux, et du troisième doigt, l'étrangleroit. Le philosophe qui, en élevant son doigt, avoit voulu entendre qu'il n'y a qu'un premier Être qui gouverne toutes choses, crut que les trois doigts du fou marquoient qu'en Dieu, le passé, le présent et l'avenir sont la même chose, et jugea par

là qu'en effet cet homme étoit fort savant. Il ouvrit ensuite la main, et la montrant au fou, il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu ; mais le fou prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer, présenta sa main fermée au philosophe, voulant lui faire entendre que pour un soufflet, il lui donneroit un coup de poing. Le Grec, au contraire, déjà prévenu en faveur du fou, se figura qu'il vouloit dire par ce geste, que Dieu tient l'Univers dans sa main ; et jugeant par là de la profonde sagesse des Romains, il leur accorda les lois de Solon.

Cette rédaction est celle du *Dictionnaire historique d'Éducation,* article *Silence.*

Cette historiette a passé de là, en se transformant encore, dans les livres d'anecdotes. Les deux personnages en présence sont un savant et un niais, qui est borgne. Le savant lève un doigt, le borgne en lève deux ; le savant lui répond en lui montrant les trois doigts. Le niais lui montre son poing fermé. Le savant est enchanté. Je lui ai montré un doigt pour signifier qu'il n'y a qu'un Dieu, il m'a montré deux doigts pour signifier qu'il y a le Père et le Fils. J'ai levé trois doigts pour dire qu'il y a aussi le saint Esprit. Il m'a alors montré le poing pour me dire que les trois ne font qu'un. Cet homme est vraiment très habile.

Le borgne était moins content. Il m'a montré un doigt pour me reprocher de n'avoir qu'un œil. J'étais choqué, mais j'ai voulu être poli. Je lui ai fait signe qu'il en avait deux. Il m'a répondu par un geste que nous n'en avions que trois à nous deux. Je me suis faché alors et je lui ai montré le poing. Cela aurait fini mal, s'il ne s'en était allé.

Cette discussion par signes a fort occupé les commentateurs. Les discussions publiques étaient si

communes alors qu'on a trouvé facilement des noms à mettre à la place de ceux que Rabelais nous fournit. Il est possible qu'il y ait dans ces pages une part d'anecdote et d'allusion; mais il faut y voir surtout une critique générale, celle de ces discussions où les adversaires, après avoir longtemps disputé sur des points inintelligibles, se séparent, satisfaits ou mécontents suivant leur humeur, mais la plupart du temps sans s'être entendus, faute d'avoir défini nettement le débat et fixé soigneusement le sens qu'on prétendait donner aux mots qu'on se proposait d'employer.

Ajoutons que, subsidiairement, Rabelais a trouvé piquant de jongler avec les mots et de leur faire exprimer avec une netteté minutieuse des gestes et des mouvements compliqués. Cette préoccupation de la difficulté vaincue et heureusement vaincue, est fréquemment visible chez lui.

XVI.

Panurge, encouragé par son succès, veut aller dans le monde, et s'éprend d'une belle dame de Paris. Il lui déclare ses sentiments d'une façon passablement brutale; la dame lui défend de se représenter devant elle, il n'en tient compte, il la suit à l'église et lui enlève même son chapelet, sans qu'elle y fasse une vive opposition. Il va chez elle, il lui offre de l'argent, des présents de grande valeur, et cherche à l'embrasser. La dame veut appeler au secours. Il s'éloigne alors en lui disant qu'il lui a fait trop d'honneur.

Il est évident que Panurge, dans tout cet épisode, n'a qu'un but, se faire repousser par la dame, afin

d'avoir un prétexte de se venger d'elle. Toutes ses paroles respirent cette haineuse envie que les déclassés comme lui éprouvent souvent pour ceux que le hasard de la fortune a mis au-dessus d'eux et auxquels ils se sentent supérieurs par l'esprit.—Vous ne voulez pas de moi, dit-il à la dame, eh bien, je mettrai tous les chiens à vos trousses! Il tue une chienne, la coupe par petits morceaux, puis il va trouver la dame à l'église. C'était le jour de la procession du saint Sacrement. Il lui remet des vers et, pendant qu'elle a la bonté de les regarder, il sème sur elle les morceaux de la chair de la chienne. Quand on sort de l'église, les chiens attirés par l'odeur, accourent de tous côtés après la dame et salissent sa robe. Elle s'enfuit chez elle, en toute hâte, mais les chiens la suivent et se vengent sur sa porte de ne pouvoir plus salir ses vêtements.

XVII.

Le second livre se termine comme le premier par une guerre, mais les détails en sont moins heureux.

Pantagruel vivait joyeusement à Paris lorsqu'il apprit que son père avait été transporté par la fée Morgue au pays des fées, et qu'à la nouvelle de son absence, les Dipsodes avaient pénétré dans le pays d'Utopie et assiégé la grande ville des Amaurotes, autrement dit, en traduisant les mots, que les Altérés avaient assiégé la ville de l'Obscurité. Pantagruel part sans retard et se dirige sur Rouen.

Il s'aperçoit en chemin que les lieues, assez courtes aux environs de Paris, deviennent de plus en plus longues à mesure qu'on s'en éloigne. Il se

rappelle que les lieues d'Allemagne sont plus longues encore et les plus longues de toutes ; il en demande la raison à Panurge. Panurge n'est jamais à court. Les paysans qui vont à pied disent, en plaisantant, que chaque fois qu'ils laissent tomber leur bâton, ils ont fait une lieue de plus. Un roi de France, suivant Panurge, employa un moyen analogue pour mesurer les distances ; il envoya de Paris, dans toutes les directions des couples de nouveaux mariés. Chaque fois que le couple s'embrassait, il devait déposer une pierre, qui indiquerait une lieue. On s'embrassait souvent au début, mais à mesure qu'on s'éloignait, les baisers devenaient de moins en moins fréquents. De là, la plus grande longueur des lieues de Bretagne et de Normandie et l'extrême longueur des lieues d'Allemagne.

Pantagruel et sa suite arrivèrent à Honfleur, en face du Havre. Comme ils s'apprêtaient à s'embarquer, Pantagruel reçut un billet contenant une bague ornée d'un diamant et une lettre qui se bornait à une adresse. Panurge pensait qu'il y avait peut-être sur le papier des caractères écrits à l'encre sympathique et le voilà essayant tous les réactifs connus pour tâcher de faire apparaître les lettres invisibles ; tout étant inutile, on regarde l'anneau, on y trouve des caractères hébraïques, et y on distingue la fin d'une phrase qui se trouve en hébreu dans l'évangile latin de St. Mathieu : *Eli, lama sabachthani.* « Dieu de moi, pourquoi m'as-tu abandonné ? » En considérant le diamant, on reconnaît qu'il est faux. Il y avait donc là une sorte de rébus, que Panurge expliqua ainsi: Di, amant faux, pourquoi m'as-tu laissée ? — Pantagruel se souvint

alors qu'il avait été en liaison avec une dame à qui il avait oublié de dire adieu. Il aurait bien voulu lui répondre, mais le navire qui devait les emporter allait partir, et les choses en restèrent là.

Il est évident que toute cette histoire n'a été inventée que pour amener le rébus et permettre à l'auteur de faire parade de ses connaissances en fait d'encres sympathiques.

Ces deux chapitres sont les seuls où Rabelais nous entretienne des amours de ses personnages, et il a bien raison de n'y pas revenir: ce ne sont «matières de bréviaire», et il ne s'y entend pas.

CHAPITRE IX.

LIVRE II ET LIVRE III. – PANTAGRUEL.

NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

SOMMAIRE. LIVRE II. — 1. Le voyage d'Utopie. — 2. Aventures de guerre. — 3. Anarche détrôné. — 4. Mort et résurrection d'Epistémon. — 5. Les voyages dans l'autre monde. Her l'Arménien. — 6. Thespésius. — 7. Tundal. — 8. Le Purgatoire de St Patrice. — 9. Fabliaux sur l'autre monde. — 10. La *Necyomancie*. — 11. Epistémon raconte ce qu'il a vu dans l'enfer. — 12. Mariage du roi Anarche. — 13. Lucien et Rabelais. — 14. Soumission des Dipsodes. — 15. Un monde dans la bouche d'une baleine. — 16. Un monde dans la bouche d'un géant. — 17. Conclusion du livre II.
LIVRE III. — 18. Caractère de ce livre. — 19. Rabelais en gaîté. — 20. Les conquêtes et la colonisation. — 21. Panurge châtelain de Salmigondin. — 22. Les débiteurs et les emprunteurs. — 23. St Thomas d'Aquin et la lamproie. — 24. Le bonheur d'avoir des dettes. — 25. Tout prête et tout emprunte dans la nature. — 26. L'harmonie générale des êtres. — 27. L'harmonie des parties des corps humain. — 28. Jugement de Pantagruel sur les dissipateurs. — 29. Conclusion de la première partie.

I.

Nous aurions pu croire jusqu'ici que le pays d'Utopie était situé sur les bords de la Loire, aux environs de Chinon ou de Tours. Nous apprenons maintenant qu'il n'en est rien. On y arrive par mer et après un long voyage. On part de Honfleur, on passe en vue de Porto-Santo et de Madère ; on s'arrête aux Canaries, puis longeant la côte d'Afrique, on dépasse le cap Blanc, le cap Vert, puis on double le cap de Bonne-Espérance. C'est à partir de là qu'on voit ar-

river les terres inconnues de Meden, Uti, Uden, Gelasim, mots qui en grec signifient *aucun*, *nul*, *rien*, *le pays pour rire*, et de là on arrive aux îles Fées, au pays imaginaire, ou d'Achore, et enfin dans un port d'Utopie, qui n'était guère qu'à trois lieues de la ville des Obscurs ou Amaurotes, assiégée en ce moment par les Dipsodes ou Altérés.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe ; aussi allons-nous voir les prodiges se multiplier de nouveau sur ce lointain rivage; Pantagruel, qui avait oublié et nous avait laissé oublier sa taille gigantesque, va redevenir le géant des premières pages. Nous allons nous retrouver en pleine Chronique gargantuine.

Une fois à terre, Pantagruel dit à ses amis :

Voyons un peu ce que nous avons à faire et n'imitons pas les Athéniens, qui commençaient par agir et délibéraient ensuite.

On voit que Pantagruel a lu Aristophane.

— Nous irons chercher des renseignements sur ce qu'il nous importe de connaître, s'écrie-t-on de toutes parts, attendez-nous ici.

— Moi, dit Panurge, j'entreprends d'entrer dans le camp ennemi sans souci des gardes ni du guet, de banqueter avec eux et de tout visiter sans que personne me reconnaisse. Le diable ne m'affinerait pas, car je suis de la lignée de Zopire [qui livra par ruse Babylone à Darius].

— Moi, dit Epistémon, je sais tous les stratagèmes, j'irai dans le camp, et quand même je serais découvert et décélé, j'échapperai en faisant croire de vous tout ce qui me plaira, car je suis de la lignée de Sinon [qui persuada aux Troyens d'introduire dans leurs murs le cheval où les Grecs s'étaient cachés].

— Moi, dit Eusthènes, j'entrerai à travers leurs tranchées malgré le guet et la garde ; je leur passerai sur le

ventre et je leur romprai bras et jambes, fussent-ils aussi forts que le diable, car je suis de la lignée d'Hercule.

— Moi, dit Carpalim, j'y entrerai si les oiseaux y entrent ; j'aurai sauté leurs tranchées et traversé tout leur camp avant qu'ils m'aient aperçu... J'entreprends de marcher sur les épis de blé, sur l'herbe des prés sans qu'elle fléchisse sous moi, car je suis de la lignée de Camille Amazone.

Telle était en effet la légèreté de la guerrière Camille, si nous en croyons Virgile dans l'*Enéide.*

Nos héros s'expriment comme des personnages de Contes de Fées. Nous sommes en effet au pays de féerie, et nous allons y rester longtemps.

II.

En voyant arriver le navire, 660 chevaliers Dipsodes étaient venus faire une reconnaissance. Panurge forma un grand cercle avec une corde dont les deux bouts étaient enroulés au cabestan du navire ; puis il disposa au milieu du cercle une bonne quantité de poudre, de manière à y pouvoir mettre le feu. Les cavaliers ne remarquèrent pas les cordes et entrèrent dans le cercle ; ils y entrèrent même avec une telle précipitation que quarante-quatre tombèrent. Panurge leur expliqua que leur chute provenait de ce que l'eau de mer, qui avait mouillé le terrain, l'avait rendu plus glissant, et pendant qu'il les amusait, il criait à ses amis qui étaient sur le navire de tourner le cabestan. Pour empêcher les cavaliers de s'apercevoir de la manœuvre, il mit subitement le feu aux poudres. Les 660 cavaliers furent en même temps renversés et brûlés : un seul tenta de s'échapper sur un cheval turc, mais Carpalim courut après lui, l'atteignit à la course et le ramena.

On voulut faire un banquet pour célébrer cette victoire, mais on n'avait que de la chair salée. Carpalim déclara qu'on ne pouvait se passer de venaison, et il en alla chercher. Il attrapa un chevreuil à la course, prit de sa main au vol quatre grandes outardes, sept petites, 26 perdrix grises, 32 rouges, 16 faisans, 9 bécasses, 19 hérons, 32 ramiers ; il tua à coups de pied dix ou douze levrauts et lapins, 18 paires de râles, 15 petits sangliers, 2 blaireaux et 3 canards. Il arriva chargé de son fardeau, criant : « Vinaigre, préparez du vinaigre. » Il avait le chevreuil à son cou et les levrauts à sa ceinture. L'auteur ne nous dit pas où il portait les autres pièces de gibier. On passa le tout à 9 broches, improvisées en l'honneur des 9 muses, et, le rôti préparé, on se mit à manger, comme ogres affamés.

Tout en mangeant, on interroge le prisonnier ; l'armée ennemie est formidable par le nombre de ses hommes, de ses géants armés de pierre de taille, de ses femmes suivant l'armée. Les compagnons de Pantagruel se réjouissent d'une si belle occasion de montrer leur courage. Mais avant de marcher à l'ennemi, on élève deux trophées — un trophée d'armes avec une inscription militaire en vers, un trophée d'os de gibier avec une inscription gastronomique, calquée sur la première. L'une est l'œuvre de Pantagruel, l'autre de Panurge, mais elles se valent.

III.

Pendant qu'on s'occupe des préparatifs, Panurge se souvient de son ancien état d'escamoteur. Il fait remplir d'eau deux verres qu'il met sur deux escabelles, à cinq pieds l'un de l'autre : puis il place

dessus un fort bâton, dont les extrémités s'appuient sur les deux verres. « Nous briserons les ennemis, dit-il, comme il est vrai que nous allons briser ce bâton sans qu'une goutte d'eau soit renversée »; puis il prie un des forts de la troupe de donner un grand coup de poing juste au milieu ; le bâton est brisé et pas une goutte d'eau n'est répandue.

Ici les prodiges s'entassent, mais sans être très piquants. L'auteur est fatigué, et comme il ne veut pas encore finir son livre, il nous ramène en pleine Chronique gargantuine, et bien en deçà de *Gargantua*. Nous abrégerons.

Pantagruel renvoie à son roi le prisonnier, qui aimerait bien mieux rester, en le chargeant de lui dire que, sitôt sa flotte arrivée — on sait qu'il n'avait pas de flotte — il attaquerait les assiégeants, qu'il les engageait à lui préparer à dîner dans leur camp pour le lendemain à midi, parce qu'il était sûr d'en être maître avant cette heure-là. En même temps, il lui remit des confitures d'euphorbe et de poivre long, en l'engageant à en régaler son maître.

Le messager s'acquitta de sa commission. Le roi Anarche, qui avait oublié son Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes,

mangea des confitures ; il les déclara excellentes, mais elles lui donnèrent un soif inextinguible : les courtisans qui voulurent en goûter furent pris de la même soif, les officiers et les soldats voyant que leurs chefs buvaient se mirent à boire aussi :

[Quand Auguste buvait la Pologne était ivre. *Voltaire*.]

si bien que Pantagruel et ses gens purent entrer dans le camp à peu près sans qu'on s'en aperçût ;

beaucoup dormaient la bouche ouverte. Pantagruel s'amuse à semer du sel dans toutes ces bouches; puis, comme Panurge lui avait fait prendre certaines drogues diurétiques, il inonda si abondamment le camp que nombre d'hommes furent noyés, les autres s'enfuirent emportant le roi Anarche, qui s'était endormi pour avoir trop bu. Nous verrons plus tard que le roi et ceux qui l'emportaient furent arrêtés par les gens de Pantagruel et amenés dans son camp.

Mais les géants ne dormaient pas, ils marchèrent sur Pantagruel, avec leur capitaine Loupgarou en tête. En apercevant Pantagruel, Loupgarou ordonna aux siens de se retirer; il voulait en venir à bout tout seul. Les géants ne se le firent pas dire deux fois, ils se dirigèrent du côté des flacons. Panurge s'invita avec eux, et, pendant que les maîtres se battaient, il leur racontait les fables de Turpin, les exemples de St Nicolas et le conte de la Cigogne.

Loupgarou s'avança vers Pantagruel en brandissant sa massue d'acier, qui ne pesait pas moins de 9700 quintaux et deux quarterons, et au bout de laquelle étaient treize pointes de diamants, dont la moindre était plus grosse que la plus grosse cloche de Notre-Dame. — A ne pas mentir, dit l'auteur par parenthèse, il s'en fallait à peu près l'épaisseur d'un ongle. — De plus cette massue était fée, comme la clé de Barbe-bleue, et rien ne pouvait lui résister.

Pantagruel, en voyant arriver son adversaire, se recommanda à Dieu dans une prière assez longue mais caractéristique :

Seigneur Dieu qui as toujours été mon protecteur et mon servateur, tu vois la détresse où je me trouve. Rien ne m'amène ici que le besoin de garder et de défendre moi et les miens. C'est un soin dont tu as chargé les humains, te réservant ce qui regarde la foi; car là, tu ne veux nul coadjuteur, sinon de confession catholique et prédication de ta parole. Dans ce domaine tu nous as défendu toutes armes et défenses, car tu es le Tout-Puissant, et, dans ta propre cause, tu n'as pas besoin de notre défense.... Donc, s'il te plaist à cette heure m'estre en aide, comme en toi seul est ma totale confiance et espoir, je te fais vœu, que par toutes contrées, tant du pays d'Utopie ou d'ailleurs, où j'auray puissance et autorité, je feray prescher ton saint évangile purement, simplement et entièrement; si que les abus d'un tas de papelars et faulx prophètes, qui ont, par constitutions humaines et inventions dépravées, envenimé tout le monde, seront d'entour de moy exterminés. »

Cette prière a été fort commentée par ceux qui cherchent à tirer Rabelais, soit du côté des protestants, soit du côté des catholiques. Pantagruel, à la fin de sa phrase, emploie la phraséologie calviniste, mais au commencement il se déclare catholique. Ce que l'on y peut voir de plus clair, c'est une protestation contre l'emploi de la force et de la contrainte en matière religieuse : «Dieu n'a pas besoin d'être défendu par les hommes, il se défendra bien tout seul.»

Alors une voix fut entendue du ciel, rappelant la prédiction faite à Constantin: «*Hoc fac et vinces*. Fais ainsi, et tu auras victoire.»

Loupgarou s'avança vers Pantagruel, la gueule ouverte; celui-ci, qui avait une provision de sel à sa ceinture, lui en jeta une telle quantité qu'il lui en emplit la gorge, le gosier, le nez et les yeux. Loupgarou, un peu étourdi, lui lança un coup de massue. Pantagruel l'esquiva, mais « la barque » où il tenait

sa provision de sel, fut rompue en 4,086 morceaux et le sel tomba à terre. Le combat dura fort longtemps; à la fin, Pantagruel donne à son adversaire un grand coup de pied dans le ventre; le géant roule sur le dos «à jambes rebindaines» et les autres géants étant accourus alors pour aider le vaincu, Pantagruel le prit par les pieds et s'en servit comme d'une arme; tous les géants furent renversés et tués; il lança alors le corps du géant dans la ville. Ce corps, en tombant sur la place, tua un « chat brûlé, une chatte mouillée, une canepetière et un oison bridé.» Mais Pantagruel subit aussi quelques pertes de son côté. Son fidèle Epistémon entre autres eut la coupe têtée, je veux dire la tête coupée dans la bagarre.

IV.

Pantagruel se désespérait et son entourage aussi : « Ne pleurez point, dit Panurge, Epistémon est encore chaud, je promets de le guérir. » Il fit mettre le corps et la tête sur une table, lava très bien le cou de vin blanc, il oignit les deux objets de je ne sais quel onguent, puis ajusta soigneusement les parties les unes contre les autres, veine contre veine, nerf contre nerf, vertèbre contre vertèbre, afin qu'il ne fût pas torticolis; il ne pouvait souffrir ces sortes de gens [trait contre les moines: les cordeliers affectaient de pencher la tête]; il y fit quinze ou seize points d'aiguille pour que rien ne se dérangeât, et mit à l'entour un peu d'onguent *ressuscitatif.*

Aussitôt Epistémon se mit à respirer, à ouvrir les yeux, à bâiller, à éternuer, à émettre d'autres bruits encore. « Le voilà guéri, » dit Panurge, et il lui

donna à boire un grand verre de vin blanc avec une rôtie sucrée.

Epistémon fut ainsi rappelé à la vie, mais il demeura enroué plus de trois semaines et il lui resta de son aventure une toux sèche dont il ne pouvait guérir qu'à force de boire.

V.

C'est ici que se place une des folies les plus hardies de Rabelais, le récit de ce qu'Epistémon vit dans l'autre monde.

Le sujet n'était pas nouveau. Les poètes anciens font à chaque instant voyager leurs personnages dans l'enfer ou les enfers. Non seulement Ulysse et Enée y descendent, emmenant le lecteur avec eux, mais Virgile trouve moyen d'y faire descendre son moucheron (*Culex*, v. 200-380).

Ce sont là des voyages poétiques, mais il existe, en dehors de ces lieux communs de la poésie, des récits de personnages qui, après avoir été déclarés morts, sont revenus à la vie, comme Epistémon, et ont raconté ce qu'ils ont vu dans l'autre monde pendant que leur âme était momentanément séparée de leur corps.

Il y a dans l'antiquité deux relations de ce genre que Rabelais a certainement connues, celle de Her l'Arménien et celle de Thespésius.

L'histoire de Her l'Arménien se trouve dans la *République* de Platon, livre X. Her, comme Epistémon, avait été tué dans une bataille. Quand on enleva les morts, dix jours après, la plupart des cadavres étaient putréfiés, mais le sien était parfaitement conservé ; on le porta chez lui, et le douzième jour,

quand on voulut le mettre sur le bûcher, il ressuscita, et raconta ce qui lui était arrivé. Son âme, séparée de son corps, avait été emportée en nombreuse compagnie dans un lieu où le ciel et la terre étaient percés de deux ouvertures. Des juges siégeaient au milieu et prononçaient sur le sort des âmes. Ils attachaient un écriteau par devant aux justes et les envoyaient à droite, dans le ciel ; ils attachaient un écriteau sur le dos des méchants et les envoyaient à gauche, où se trouvait une ouverture dans la terre. Quand ce fut le tour de Her, les juges décidèrent qu'il devait retourner sur la terre pour rapporter aux hommes tout ce qu'il avait vu et ce qu'il allait voir. Il regarda autour de lui. Les âmes montaient et descendaient sans cesse par les deux ouvertures qu'il avait remarquées d'abord, les bons sans tache, les méchants souillés de fange. Plus loin s'étendait une prairie où les âmes s'arrêtaient et semblaient se reposer d'un long voyage. Celles qui sortaient de l'abîme racontaient les tourments de leur exil, qui n'avait pas duré moins de mille ans. Celles qui venaient du ciel racontaient les délices qu'elles avaient goûtées. Le bien et le mal qu'elles avaient fait leur avait été rendu au décuple.

Ces âmes avaient alors la permission de retourner sur la terre et on leur laissait le choix de la condition dans laquelle elles devaient renaître. Celles qui venaient du ciel se trompaient plus souvent dans ce choix que celles qui venaient des lieux souterrains, parce qu'elles avaient moins d'expérience et qu'elles ne s'étaient pas instruites à l'école du malheur.

VI.

L'histoire de Thespésius nous a été racontée par Plutarque dans son *Traité sur les délais de la justice divine.* Il y a dans les œuvres de Joseph de Maistre une traduction de ce traité avec des commentaires qui ont la prétention d'être très sérieux et quelque peu effrayants. Thespésius était de Cilicie et vivait au temps de Vespasien. Il avait dissipé follement sa fortune, et, une fois ruiné, il avait cherché à la recouvrer par des opérations plus ou moins frauduleuses. A ce moment, il fit une chute, on le jugea mort; mais pendant la cérémonie des funérailles, il revint à la vie, et raconta ce qui lui était arrivé. Son âme, séparée de son corps, avait été transportée à travers les astres jusqu'à un lieu où tourbillonnaient les âmes des morts. Elles arrivaient au milieu d'une bulle brillante, qui se crevait; il en sortait alors une forme humaine. Les âmes des justes étaient transparentes et lumineuses; les âmes des méchants étaient opaques, tachetées de gris ou d'un noir luisant. Celles qui avaient été avides et cruelles étaient rouges ; un violet ulcéreux indiquait l'envie ; le bleu, l'impureté; le noir, l'avarice. Thespésius fut emporté vers le lieu où les âmes coupables étaient punies ; on en faisait divers groupes d'après la gravité de leurs fautes ; il reconnut son père dans le nombre ; il vit des démons exposer aux variations de l'atmosphère des corps qu'on avait écorchés ; il vit des groupes de divers personnages occupés à se mordre. Des démons trempaient d'autres âmes dans des étangs de métal fondu ; elles devenaient dures alors, et on les tailladait pour en faire de nouveaux êtres,

qui devaient retourner sur la terre. Après être resté assez longtemps dans ce lieu. Thespésius se sentit emporté comme par un vent impétueux, il recouvra la vie et depuis lors revint à la vertu.

VII.

Les récits de ce genre se multiplient avec le christianisme. Fauriel, dans son *Histoire de la littérature méridionale*, J.-J. Ampère, dans son *Histoire de la littérature française avant le XIIe siècle*, Ozanam, dans ses *Etudes sur le Dante*, Labitte, dans *La Divine Comédie avant Dante*, Gœrres, dans sa *Mystique*, mentionnent et analysent une foule de voyages dans l'autre monde. La plupart de ces voyages sont des visions; mais il y a aussi des résurrections, celle de l'Irlandais Tundal, par exemple, qui vivait vers l'an 1149. Il tombe malade et meurt un mercredi; comme on remarque dans son corps un reste de chaleur, on le garde jusqu'au samedi; il se réveille alors en poussant un cri épouvantable, et raconte qu'il a été dans l'enfer, dans le purgatoire et dans le ciel. Il a passé par de terribles épreuves: il a été entraîné par des démons dans la gueule de l'Achéron, horrible bête dans le ventre de laquelle les démons, sous la forme de loups, d'ours, de lions, de serpents, de crapauds, de chiens, mordent et mettent en morceaux ceux que le dragon a avalés; mais ce qui l'a le plus effrayé, c'est le passage d'un pont très étroit au-dessus d'un abîme, qu'il lui a fallu traverser de compagnie avec une génisse qui glissait d'un côté pendant qu'il glissait de l'autre. Des démons l'attendaient en bas, riant de ses efforts et de ses angoisses, et prêts à se jeter sur lui, s'il tombait.

VIII.

On a même cru pendant longtemps, et dans toute la chrétienté, qu'il y avait un moyen matériel d'aller chercher des nouvelles de l'autre monde.

On racontait que saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, mort vers 464, ne pouvant convaincre ses auditeurs de la réalité des peines de l'enfer et du purgatoire, avait supplié Dieu de lui montrer un chemin par lequel on pût, sans quitter cette vie, apercevoir ce qui se passe dans l'autre. Dieu avait exaucé sa prière et lui avait indiqué une petite île du lac Derg, entre Pettigoe et Donegal, comté de Donegal, au nord de l'Irlande, où se trouvaient plusieurs grottes communiquant entre elles — il y en a neuf — qui conduisaient à l'autre monde. Ces grottes ont reçu le nom de Purgatoire de St Patrice, parce que l'on croyait que ceux qui avaient le courage d'y passer vingt-quatre heures, faisaient leur purgatoire sur la terre, et que, au sortir de cette vie, leur âme montait tout droit au ciel, si à ce moment elle ne se trouvait pas en état de péché mortel.

L'Arioste, au chant X, octave 92, de son *Orlando furioso,* mentionne cette croyance. Roger, monté sur l'hippogriphe, passe au-dessus de divers pays;

E vide Ibernia fabulosa, dove
Il santo vecchierel fece le cava
In che tanta mercè par che si trove,
Che l'uom vi purga ogni sua colpa prava.

[Il voit l'Hibernie riche en traditions fabuleuses, où le saint vieillard a creusé une caverne dont la grâce est telle, dit-on, que l'homme s'y purifie de toutes ses fautes.]

Erasme dans sa *Peregrinatio religionis ergo* mentionne aussi cette grotte:

Je m'étonne, dit Ménédème, puisque tu es dans ces dispositions, que tu n'aies pas visité la grotte de St Patrice, dont on dit bien des choses merveilleuses, mais qui ne me paraissent pas vraisemblables. — On n'en peut rien raconter qui ne soit au-dessous de la réalité, répond Ogygius. — Tu y es allé? — J'ai navigué sur le marais du Styx, je suis descendu dans les gorges de l'Averne et j'ai vu ce qui se fait dans les enfers, etc.[1]

Mais on n'y était pas admis facilement. Les moines Augustins du couvent voisin, qui en avaient la clé, n'en permettaient l'entrée qu'à certaines conditions, les unes internes, les autres extérieures. La première était une foi profonde. Les indifférents qui se seraient hasardés dans la grotte par pure curiosité, n'en devaient plus sortir. Il en était de même de ceux qui se laissaient tenter par les douces paroles des démons qu'on y rencontrait, ou épouvanter par leurs menaces. Il fallait en outre passer neuf jours en méditation et en prière dans une des étroites cellules voisines de la grotte. Le neuvième jour, le pélerin, après avoir reçu les sacrements, était conduit en grande pompe à la porte principale. La porte se refermait sur lui quand il était entré et l'on retournait à l'église en priant pour lui. Le lendemain, à la même heure, on venait le reprendre; si on ne le retrouvait pas, c'est qu'il n'avait pas rempli toutes les conditions voulues, et il fallait renoncer à l'espoir de le revoir jamais. Si on le trouvait, on saluait son retour par des cris de joie. On le reconduisait à l'église et on lui faisait raconter ce qu'il avait vu.

Ce cérémonial est à peu près le même que celui qu'on observait en Grèce pour descendre dans l'an-

[1] *Desiderii Erasmi Roterodami colloquia.* Lipsiæ, 1872. I. p. 369.

tre de Trophonius, situé au pied d'une colline en Béotie. Nombre de ceux qui y étaient descendus ne gardaient qu'un souvenir confus de ce qui leur était arrivé dans le souterrain ; d'autres, au rapport de Plutarque, racontaient qu'ils avaient vu le royaume de Pluton, des îles heureuses éclairées d'une lumière étrange et splendide, et des âmes qui montaient et descendaient sous forme d'étoiles plus ou moins lumineuses. Mais la plupart gardaient sur les merveilles de l'antre un silence obstiné. Les visiteurs de la grotte de saint Patrice étaient généralement plus causeurs. Le récit le plus complet est celui d'un Irlandais du nom d'Enus (Enio, chez les Espagnols), qui tenta l'épreuve en 1152.

Cet Enus, si nous en croyons ses biographes, avait commencé par mener une vie qui n'avait rien de saint, et dont maint épisode ne déparerait pas les exploits de Don Juan Tenorio. Mais, touché de la grâce, il renonça brusquement à sa vie scandaleuse, se livra à la pénitence et résolut de visiter la grotte de saint Patrice. Le récit qu'il fit en sortant de la grotte est devenu célèbre dans la poésie et dans la dévotion populaire. Un trouvère du XIII[e] siècle, Marie de France, lui a consacré un poème qui figure dans ses Œuvres [1] ; en Espagne, au XVII[e] siècle, un auteur dramatique célèbre, Montalvan, composa de ce récit un livre de dévotion [2], et Calderon en fit un *auto sacramental* qui figure avec honneur parmi ses Comédies. Dans cette pièce, Enio, — séparé historiquement de saint Patrice par six ou sept siècles, — aborde en Irlande avec le

[1] Œuvres de Marie de France, 2 vol. in-8°. 1822. — [2] *La Vida y purgatorio del glorioso san Patricio*, Madrid, in-18.

saint prélat, et c'est à la prière de celui-ci qu'il se décide à s'enfoncer dans la caverne mystérieuse. Le récit qu'il fait de sa vie passée n'a pas moins de 300 vers dans le drame, et celui qu'il fait des merveilles de la caverne au moment où il en sort, n'a pas une moindre étendue[1].

Il serait trop long d'énumérer ici les auteurs qui se sont occupés de la grotte de St Patrice; il suffira de mentionner encore la dissertation de M. Thomas Wright, publiée à Londres en 1844 [2], et l'analyse assez longue que l'on trouve du récit d'Enus dans la *Mystique* de Gœrres (tome III, chap. 5) [3]. Les renseignements qui précèdent sont extraits principalement d'un petit livre de dévotion [4] sans nom d'auteur, mais rédigé évidemment au XVII[e] siècle et par un ecclésiastique, probablement d'après quelque composition plus ancienne. L'auteur entre dans les plus grands détails, tant sur la vie antérieure d'Enus que sur son séjour dans la grotte.

Les faits sont identiques dans ces divers ouvrages. Lorsqu'on alla chercher Enus après l'avoir laissé vingt-quatre heures dans la grotte, on le trouva effrayé, harassé, mais parfaitement lucide. Il raconta qu'après avoir entendu la porte se refermer sur lui, il avait erré dans l'obscurité pendant quelque temps, guidé seulement par une faible lueur qu'il apercevait au loin; puis qu'il avait fait une chute d'une certaine hauteur, si bien qu'il s'était endormi. A son réveil, il s'était vu

[1] *El Purgatorio de san Patricio*, dans les œuvres de Calderon. —[2] *St Patrick's purgatory*, in-8°. — [3] E. Goerres *La Mystique divine, naturelle et diabolique*, 5 vol., traduction française, in-8°. 1854. — [4] *Histoire de la vie et du purgatoire de saint Patrice, archevêque et primat d'Hibernie*, petit in 8° de 132 pages, sans date; éditions nombreuses.

entouré de démons qui avaient cherché à le détourner de son entreprise; en le voyant inébranlable, ils lui avaient montré des personnages connus et inconnus, en quantités innombrables et appartenant à toutes les classes de la société, soumis à une série de tortures analogues à celles que Dante nous décrit dans son *Enfer ;* lui-même avait passé par neuf tortures différentes. L'une des plus effrayantes était celle d'un puits de feu où il s'était senti plongé ; le nom de Jésus, qu'il invoqua, l'avait fait revenir à la surface. Puis on lui avait fait voir un fleuve de feu, d'une largeur et d'une rapidité étourdissantes, où flottaient et plongeaient des milliers d'âmes tourmentées par des démons ricaneurs. Il lui avait fallu traverser ce fleuve sur un pont de glace, si étroit et si glissant qu'il était presque impossible de s'y maintenir.

Ce fut la dernière épreuve. Il se trouva ensuite transporté dans un séjour délicieux où il rencontra une multitude de bienheureux, presque aussi grande que celle des damnés qu'il avait vus tourmentés par les diables. On l'accueillit joyeusement, on lui montra les choses les plus curieuses de la contrée, puis on le congédia, en l'avertissant qu'il était temps de s'en retourner s'il voulait trouver la porte ouverte. Il s'était éloigné avec regret de ce séjour délicieux, et il s'était retrouvé à l'entrée de la grotte à peu près au moment où le clergé arrivait en procession pour le chercher. Dante s'est visiblement inspiré de cette légende dans la *Divine Comédie.*

Le nombre immense des pélerins qui se rendaient au XVe siècle à la grotte de Saint Patrice amena différents abus, si bien que le pape Alexandre VI

interdit ce pélerinage en 1497 et fit fermer la grotte. Elle fut rouverte depuis, mais Henri VIII en fit définitivement murer l'entrée. Cette mesure n'a cependant guère fait cesser les pélerinages, et l'on évalue à plus de douze mille le nombre de ceux qui, aujourd'hui encore, s'y rendent annuellement chaque été, mais on ne dit pas que le spectacle merveilleux qui épouvanta et ravit Enus se renouvelle pour eux.

IX.

Rabelais a eu certainement connaissance de tous ces récits; la grotte de St Patrice est même mentionnée au livre V, chap. 36, à côté de l'antre de Trophonius; mais ce n'est pas là ce qui l'a inspiré. Il se serait plutôt souvenu de certains fabliaux où l'autre monde nous est présenté sous des couleurs moins sévères. Nous en citerons quelques-uns, en prévenant que nous allons passer d'Eschyle à Aristophane, du drame terrible à la farce et à la bouffonnerie.

Un des plus piquants récits de cette catégorie est celui du *Jongleur en enfer.*

Ce jongleur avait su mériter la confiance du Grand Diable, qui lui remettait parfois la surveillance de l'enfer, quand il s'absentait pour aller tenter les hommes. Le jongleur s'était toujours acquitté consciencieusement de ces fonctions. Un jour les diables se trouvèrent obligés de sortir tous à la fois, tant la récolte des âmes devait être abondante. Le jongleur fut choisi comme d'ordinaire pour inspecteur suprême de l'enfer; il promit de bien veiller à tout, d'entretenir, comme il faut, le feu sous les chaudières et surtout de ne laisser sortir personne. Mais

St Pierre voyait tout ce manége du haut du ciel et il se promit bien d'amener le jongleur à manquer à sa parole. Il descend dans l'enfer avec un sac et des dés et va trouver notre inspecteur. Après avoir renoué connaissance avec lui, il lui propose de faire une partie de dés. C'était bien tentant pour le jongleur, qui n'avait pas joué depuis longtemps. Mais il n'avait pas d'argent. Il l'avoüa à saint Pierre. — Qu'à cela ne tienne, dit le saint, tu as des âmes sous ta garde ; je jouerai de l'argent et toi des âmes. — Le jongleur fait quelques objections, mais pour la forme ; il espérait bien que, lors même qu'il perdrait quelques âmes, Satan ne s'en apercevrait pas. Seulement ce ne fut pas quelques damnés qu'il perdit ; St. Pierre jouait avec un bonheur insolent, le jongleur s'obstinait, et quand la partie fut finie, il avait perdu toutes les âmes à lui confiées. St. Pierre les mit dans son sac, et s'en alla, laissant le jongleur fort inquiet de l'issue de son escapade. Satan entre ; l'enfer est vide ! Le jongleur veut s'excuser, Satan au comble de la colère, le met à la porte de l'enfer et jure bien qu'aucun poète n'y entrera désormais. C'est depuis ce temps-là que les poètes ne vont plus en enfer.

Le *Songe d'Enfer* de Raoul de Houdan se rapproche encore plus de Rabelais que le précédent fabliau. Ici l'enfer est un immense réfectoire. Aristophane dans les *Grenouilles* (Βατράχοι, v. 503, etc.) avait déjà montré le royaume infernal sous cet aspect, mais en passant, et d'une main timide.

Cher Hercule, dit une servante de Proserpine à un esclave qu'elle prend pour le demi-dieu, entre vite. Dès que Proserpine a su ton arrivée elle a pétri des pains ; elle a fait

cuire plusieurs marmites de légumes et de purée ; elle a fait rôtir un bœuf entier et griller des galettes et des gâteaux. Elle a fait bouillir de la volaille, rissolé les dragées et préparé le vin le plus doux. Entre donc. Tu verras à la maison une joueuse de flûte des plus jolies et deux ou trois danseuses . . .

On offre au trouvère plus et moins. Ce n'est pas une simple servante qui vient l'inviter. C'est une foule de clercs et d'évêques. Il y en a un grand nombre en enfer, les trouvères sont unanimes sur ce point. Tous viennent au devant de lui et lui serrent la main. Belzébuth lui fait mettre un couvert en lui disant qu'il est le bienvenu. Raoul, une fois à table, s'aperçoit que la nappe est faite de peaux de publicains ; la serviette fut autrefois le *cuir* d'une courtisane. Parmi les plats on sert des langues de plaideurs, des libertins à la broche, des larrons à l'ail, des nonnes en pâte, etc. Nous retrouverons une partie de ces détails çà et là chez Rabelais.

X.

Cependant ce n'est probablement ni dans les légendes ni dans les fabliaux, ni même dans les *Grenouilles* d'Aristophane, que Rabelais a puisé l'idée principale de son récit. Il l'a trouvée dans un auteur qu'il lisait beaucoup et auquel il a fait de nombreux emprunts, dans la *Nécyomancie* de Lucien.

Dans ce dialogue, Philonide rencontre Ménippe revêtu d'un costume étrange et parlant en vers ; il lui en demande la cause ; Ménippe raconte qu'il vient des enfers, où il a vu beaucoup de choses curieuses.

Dis-moi, Ménippe, demande Philonide, ceux qui ont sur la terre des tombeaux élevés et magnifiques, des colonnes, des statues, des inscriptions, ne sont-ils pas plus considérés aux enfers que le commun des morts ?

Ménippe. Tu plaisantes, mon cher. Si tu avais vu Mausole lui-même, ce Carien illustré par son tombeau, je suis convaincu que tu n'aurais pas fini de rire, en le voyant étendu honteusement dans un coin, perdu dans le reste de la foule, et n'ayant d'autre profit de son beau monument que d'être écrasé sous cet énorme poids. Oui, mon cher, lorsqu'une fois Éaque a mesuré le terrain que chacun doit occuper, et il n'en donne guère qu'un pied, il faut qu'on s'en contente et qu'on s'y tienne serré dans sa couche. Mais tu aurais ri bien davantage, j'en suis sûr, en voyant des rois, des satrapes, réduits à l'état de mendiants, forcés par la misère à se faire marchands de viandes salées, ou bien maîtres d'école, exposés aux insultes du premier venu, et souffletés comme les plus vils esclaves. Je ne pouvais me contenir, en voyant Philippe de Macédoine occupé dans un coin à recoudre, pour quelque argent, de vieilles savates. On en voyait encore beaucoup d'autres demander l'aumône dans les carrefours, des Xercès, des Darius, des Polycrates.

Philonide. Ce que tu nous dis là des rois est étonnant et presque incroyable. Mais que faisaient Socrate, Diogène et nos autres sages ?

Ménippe. Socrate se promenait aussi là-bas, discutant avec tout le monde. Près de lui étaient Palamède, Ulysse, Nestor et tous les morts aimant à bavarder. Les jambes de Socrate étaient encore enflées par l'effet du poison qu'il avait bu. Quant au brave Diogène, il est voisin de l'Assyrien Sardanapale, du Phrygien Midas et de quelques autres riches. Lorsqu'il les entend gémir au souvenir de leur fortune passée, il rit, il est en belle humeur. Le plus souvent il se couche sur le dos, et chante si fort d'une voix rauque et sauvage, qu'elle couvre les plaintes de ces malheureux : grande désolation pour ces morts, qui ont pris la résolution d'aller se loger loin du voisinage insupportable de Diogène ! [1]

Pendant son séjour aux lieux inférieurs, Ménippe a vu rendre contre les riches un décret, — qu'il nous donne tout au long — statuant qu'outre les châtiments auxquels ils seraient soumis dans les enfers,

[1] Œuvres complètes de Lucien de Samosate, traduites par E. Talbot, T. I. p, 176 et s.

leurs âmes seraient renvoyées sur la terre pour habiter pendant 25 myriades d'années dans le corps d'une série d'ânes porteurs de fardeaux et menés à coups de bâton par les pauvres.

XI.

Nous connaissons maintenant les antécédents. Venons au récit de Rabelais.

Epistémon rendu à la vie, se met à raconter ce qu'il a remarqué dans l'autre monde. Il a vu les diables, il a causé familièrement avec Lucifer, fait grande chère en enfer et dans les champs Elysées. Les diables, suivant lui, sont de bons compagnons. Quant aux damnés, il eût fait volontiers société avec eux, et il était bien marri que Panurge l'eût si tôt rappelé à la vie, car il prenait un singulier passetemps à les voir. — Comment cela ? demande Pantagruel. — On ne les traite pas, dit Epistémon, aussi mal que vous le penseriez : mais leur état est «changé en étrange façon, car je vis Alexandre le Grand, devenu tailleur en vieux, qui rapetassait de vieilles chausses et gagnait ainsi sa pauvre vie.»

Gustave Doré l'a représenté raccommodant de vieilles chaussures ; il a mal lu son texte. Dans Lucien, c'est Philippe qui exerce le métier de savetier.

Le roi de Perse Xercès criait de la moutarde par les rues, sans doute à cause de celle qui lui monta au nez quand il fit fouetter la mer; Romulus était saulnier à cause du sel qu'il avait vendu à son peuple, si nous en croyons les commentateurs, plus savants en cela que les historiens ; Numa était cloutier parce qu'il fut le premier à enfoncer solennellement dans un mur le clou sacré qui marquait les

années; Sylla était batelier, peut-être à cause des milliers d'âmes qu'il avait fait passer dans l'autre monde; Cyrus gardait les vaches, sans doute celles du berger qui l'avait élevé. Thémistocle était verrier et Épaminondas miroitier, probablement à cause de l'éclat de leur nom; Brutus et Cassius étaient géomètres, Démosthènes était vigneron, Cicéron, attise-feu. Ces attributions ne sont pas très-bien justifiées ; mais il est piquant de voir Fabius le temporiseur changé en enfileur de patenôtres.

Cette liste ne contient pas moins de quatre-vingts noms ; nous glanerons çà et là.

Agamemnon était lécheur de plats, Enée, meunier, parce qu'il avait emporté son père sur son dos comme un meunier emporte un sac de blé; Ulysse était faucheur, et Nestor mendiant, on ne sait pas pourquoi. Camille était marchand de galoches, en souvenir de celles que portaient les Gaulois contre lesquels il se battit à Rome ; Scipion l'Africain vendait dans un sabot de la lie pour faire du vinaigre, emblême de l'aigreur qu'il excita à Rome en faisant trop valoir ses exploits. Annibal était cuisinier, peut-être parce que toutes ses conquêtes n'avaient été que de la bouillie pour les chats. Le roi Priam vendait de vieux langes; Lancelot du Lac était écorcheur de chevaux morts. Tous les chevaliers de la Table Ronde étaient de pauvres gagne-deniers qui promenaient les diables en bateau sur les fleuves des enfers, qu'on payait en chiquenaudes et qu'on ne nourrissait que de pain moisi. L'empereur Trajan pêchait des grenouilles; Antonin était laquais ; Lucullus vendait des cerises, — c'est à lui qu'on doit l'introduction de ce fruit en Europe, —

Justinien était bimbelotier, probablement parce qu'il a recueilli çà et là des lois qu'on a publiées sous son nom et qu'il n'a pas faites. Le beau Pâris était couvert de loques ; Achille bottelait du foin, — on avait voulut utiliser ainsi l'activité qui le dévorait. Néron, l'empereur virtuose, jouait de la vielle par les rues, et il avait pour compagnon le paladin Fierabras, auquel il faisait manger du pain bis et boire du vin éventé, tandis qu'il mangeait du pain blanc et buvait du meilleur ; Jules César et Pompée étaient goudronneurs de navires. Le pape Jules II vendait des petits pâtés dans la rue, mais il n'avait plus sa grande barbe ; Boniface VIII était écumeur de marmites pour avoir voulu être le roi des rois ; Alexandre VI faisait la chasse aux rats pendant que Gallien Restauré ou Rhétoré la faisait aux taupes : le premier à cause de la mort aux rats qu'il était supposé avoir distribuée à ses amis et connaissances ; les quatre fils Aymon étaient arracheurs de dents, probablement par assimilation avec le poète qui a chanté leurs prouesses mensongères. Cléopâtre vendait au détail des oignons de son pays ; Sémiramis pouillait les gueux ; Didon vendait des champignons et l'impératrice Livie du vert-de-gris (et non des légumes comme le dit M. Rathery).

Rabelais nous donne les noms, sans nous expliquer pourquoi il leur attribue telle ou telle profession : les explications appartiennent aux commentateurs. Quelques-uns de ces rapprochements sont plaisants, mais ils auraient pu l'être davantage si l'auteur — ce qui lui eût été facile — eût joint une épigramme à chaque nom ; mais il avait peut-être ses raisons pour mettre ici une sourdine à sa parole,

et donner à son audacieuse sortie les apparences d'une bouffonnerie inoffensive.

De cette façon, poursuit le ressuscité, ceux qui avaient été gros seigneurs en ce monde-ci avaient à gagner là-bas leur méchante vie. Au contraire, les philosophes et ceux qui avaient été indigents en ce monde, de par delà étaient gros seigneurs à leur tour. «Je vis Diogène qui se prélassait en magnificence avec une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre; il grondait Alexandre le Grand quand il n'avait pas bien rapetassé ses habits et le payait en coups de bâton. Je vis Epictète, vêtu galamment à la française, sous une belle ramée avec force demoiselles, se rigolant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grande chère: il y avait en outre près de lui force écus au soleil.»

«Quand il me vit, il m'invita à boire avec lui courtoisement, ce que je fis volontiers et chopinâmes théologalement. Cyrus vint à ce moment lui demander un denier, en l'honneur de Mercure, afin d'acheter des oignons pour son souper. — Je ne donne point de deniers, dit Epictète. Tiens, maraud; voilà un écu et sois homme de bien. — Cyrus fut bien aise d'avoir rencontré tel butin. Mais les autres coquins de rois qui sont là bas, comme Alexandre, Darie (Darius) et autres, le volèrent pendant la nuit. — Je vis Pathelin, trésorier de Rhadamanthe, marchandant les petits pâtés que criait le pape Jules II. Il lui demanda combien la douzaine. — Trois blancs, lui dit le pape. — Allons, lui dit Pathelin, trois coups de barre; baille ici, vilain, baille, et va en querir d'autres. Et le pauvre pape s'en allait pleurant; quand il fut devant son maître pâtissier, il

lui dit qu'on lui avait pris ses pâtés; le pâtissier le fouetta d'importance, si bien que sa peau n'eût rien valu à faire cornemuses, tant elle était déchirée.

Jean le Maire de Belges, avait beaucoup écrit contre les papes, en vers et en prose, notamment contre Jules II. Epistémon raconte qu'il le vit contrefaisant le pape, donnant ses pieds à baiser à tous les pauvres rois et papes de ce monde, faisant du gros bis, c'est-à-dire, du gros personnage, et distribuant à tous ses bénédictions. «Gagnez les pardons [indulgences]. gagnez les pardons, coquins, ils sont à bon marché. Je vous absous de pain et soupe — le pape disait « de peine et coulpe » — et vous autorise à ne valoir jamais rien.» Il appela ensuite les deux fous de François Ier, Caillette et Triboulet, disant : «Messieurs les cardinaux, expédiez-leur vite leurs bulles ; à chacun un coup de pieu sur les reins.» Ce qui fut fait à l'instant.

«Je vis maître François Villon qui demandait à Xercès combien la denrée de moutarde. — Un denier, dit Xercès. — La fièvre quartaine pour toi, vilain ! tu nous surfais ici les vivres.»

Pantagruel demande à Epistémon comment sont traités les usuriers ? — «Je les vis, dit Epistémon, tout occupés à chercher les épingles rouillées et les vieux clous parmi les ruisseaux des rues, comme vous voyez que font les pauvres diables en ce monde.»

«Mais le quintal de ces quincailleries ne vaut qu'un morceau de pain ; aussi les pauvres malotrus sont parfois plus de trois semaines sans manger morceau ni miette, et travaillent jour et nuit en attendant le jour de foire ; mais ils oublient leur peine

et leur infortune s'ils parviennent à épargner quelques méchants deniers au bout de l'an.

XII.

Là-dessus, buvons, dit Pantagruel, et faisons un peu de bonne chère; il fait beau boire tout ce mois. Et les flacons de circuler. «Mais le pauvre roi Anarche ne se pouvait esjouir. — De quel mestier ferons-nous monsieur du roi ici, dit Panurge, afin qu'il soit déjà tout expert en son art quand il ira de par delà à tous les diables? — Vraiment, dit Pantagruel, c'est bien avisé à toi. Or fais-en à ton plaisir; je te le donne. — Grand merci, dit Panurge, le présent n'est de refus et je l'aime de vous.» — Cette dernière phrase était une formule que l'on répondait à ceux qui buvaient à votre santé.

«Quelques jours après il amena à Pantagruel sondit roy habillé d'un beau pourpoint de toile déchiqueté comme la cornette d'un Albanoys et de belles chausses à la marinière, mais sans souliers, pour ne pas luy gaster la veue et un petit bonnet pers, orné de deux grandes plumes de chapon avec une grande ceinture de pers et vert, livrée qui lui allait bien, dit Panurge, attendu qu'il avait été pervers.»

«Connaissez-vous ce rustre? dit-il à Pantagruel. — Non, certes. — C'est monsieur du roi des trois cuites.»

Qu'on nous permette de placer ici une parenthèse. Le jour des Rois était au XVIe siècle et est encore dans nos campagnes une grande fête culinaire, pour laquelle on fait cuire au four non seulement du pain blanc, mais différentes viandes, et un gâteau avec une fève qui donne la royauté à celui

qui l'obtient. Une fournée de pain s'appelle une *cuite* en Normandie et ailleurs. On fait une cuite, une fournée de pain, pour chaque fête ; or il y en a trois, le 6 janvier, huit jours après et le dimanche qui se trouve entre ces deux jours. Le roi des trois cuites, c'est celui qui a obtenu la fève à chacune de ces fournées. C'est donc une très petite dignité que Panurge reconnaît au roi Anarche.

«Je le veulx faire homme de bien, poursuit-il en riant. Ces diables de rois ici ne sont que veaulx; ils ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maulx aux pauvres subjects et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir.

«Je veux lui donner un métier, et le faire crieur de sauce verte [c'est-à-dire de verjus pilé]. Voyons, crie : Vous faut-il point de sauce verte ? Anarche obéit, mais timidement. — C'est trop bas, dit Panurge, et il le prit par l'oreille en disant : Chante plus haut en g sol ré ut. Aussi, diable, tu as bonne gorge ; tu ne fus jamais si heureux que de n'estre plus roy. »

Tout cela amusait Pantagruel, qui était bien le meilleur petit bonhomme qui fust d'ici au bout d'un baston. — [Cette locution n'a pas cessé d'être en usage en Basse-Normandie.]

Ainsi le roi Anarche devint crieur de sauce verte. Deux jours après, Panurge le maria avec une vieille lanternière ; il présida lui-même aux noces. On mangea de belles têtes de mouton, des hâtilles de porc à la moutarde, des tripes à l'ail ; — on but de bonne piquette et du beau cormé.—c'est, comme on voit, le menu d'un dîner populaire — On envoya une part de ces mets à Pantagruel, qui les mangea de

bon appétit. Puis on loua un aveugle, qui fit danser les assistants au son de sa vielle.

Pantagruel donna au nouveau ménage une petite loge auprès de la basse rue et un mortier de pierre à piler la sauce. Ils montèrent leur petit ménage, et le roi détrôné fut «aussi gentil crieur de sauce verte qui fut onques veu en Utopie. Mais on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plastre; le pauvre sot n'ose se défendre, tant il est niays.»

XIII.

L'imitation de Lucien est évidente dans ce voyage d'Epistémon aux enfers. Il est curieux que les commentateurs de Rabelais, qui ont vu dans leur auteur tant de choses qui n'y sont pas, n'aient pas signalé cette imitation. Lemotteux en parle à peine, les autres n'en disent rien.

Au premier abord, Lucien semble plus logique: ceux qu'il humilie le plus sont ceux qui ont le plus scandalisé le monde de leur faste, et il mesure le châtiment à la faute. Rabelais se préoccupe moins du mérite ou du démérite, il prend au hasard dans la liste des personnages célèbres, et il attribue les métiers les plus vils à des hommes qui ont figuré honorablement dans l'histoire. D'ailleurs, quand on rencontre Tarquin transformé en taquin, Piso en paysan et Nicolas pape tiers en papetier, on peut ne voir en tout ceci qu'une simple fantaisie et c'est surtout ce que Rabelais a voulu qu'on y voie; mais s'il met de la fantaisie dans les détails, suivant sa coutume, il y a au fond une idée générale et beaucoup plus profonde que celle de Lucien; c'est l'idée de l'égalité des hommes de-

vant le bonheur. Ceux qui ont été heureux sur la terre, à quelque titre que ce soit, grandeur, renommée, richesse, bien ou mal acquises, tous ceux-là doivent souffrir dans l'autre vie, non une torture préparée pour eux, mais en exerçant les métiers qu'ils ont méprisés, mais en souffrant à leur tour l'injustice qu'ils ont fait souffrir aux autres, tandis que ceux qui ont souffert sur la terre jouissent dans l'autre monde de toutes les joies de la vie. C'est au fond l'idée chrétienne : «Il a déposé les puissants de leurs siéges et exalté les humbles (Luc. I, 52). Seulement Rabelais supprime les tortures et les bourreaux, et sans rien changer aux conditions actuelles de la vie, il punit les coupables et venge les victimes.

Il faut convenir, du reste, qu'Epistémon et Pantagruel sont fort irrévérencieux pour la royauté. En rapprochant de ce chapitre quelques phrases où Rabelais parle en son nom personnel, en faisant ressortir l'organisation républicaine de Thélème, on n'a pas eu de peine à montrer dans Rabelais un républicain d'instinct et de théorie, et Ginguené, Eusèbe Salverte, Voltaire, ont eu raison de signaler ce chapitre comme un des plus audacieux du livre, sous le rapport politique aussi bien qu'au point de vue religieux. Rabelais l'a senti évidemment, c'est pour cela qu'il l'a encadré et entouré de folies, et qu'il s'est mis sous la protection de Lucien.

XIV.

Pantagruel envoya Carpalim chez les Amaurotes pour leur dire qu'ils étaient délivrés et que le roi ennemi était prisonnier. En apprenant cette nou-

velle, les habitants vinrent au-devant du géant et en grande pompe le conduisirent en la ville. « Et furent faits partout beaux feux de joie et belles tables rondes, garnies de force vivres, dressées par les rues. Ce fut un renouvellement du temps de Saturne.»

Pantagruel assembla le sénat et proposa d'emmener en Dipsodie tous ceux qui voudraient bien, la ville étant trop peuplée. «Je crois, dit-il, que cela vous rendra service.» En effet, le lendemain, il se trouva sur la place du palais 1,856,011 hommes, sans compter les femmes et les enfants, tous prêts à partir sous la conduite de leur roi.

Les Dipsodes, en voyant arriver Pantagruel avec sa colonie, ne songèrent pas même à se défendre; ils s'empressèrent de lui apporter les clés de leurs villes, et tout le monde l'accueillit avec joie, car il s'annonçait, non pas avec les allures d'un conquérant, mais à la manière d'un colonisateur qui amenait des habitants dans un pays où il n'y en avait pas assez.

Une ville cependant, celle des Almyrodes, fit mine de résister. Pantagruel se mit en route pour la réduire. Ce voyage fournit à Rabelais l'occasion de quelques grosses bouffonneries. La petite troupe est surprise par une averse: on ne sait où se mettre pour y échapper. — Serrez-vous autour de moi, dit le géant; puis, quand tout le monde est rangé, il tire la langue et toute l'armée est protégée par ce parapluie de nouvelle invention.

Ici encore Rabelais intervient personnellement. Il s'était caché, dit-il, sous une feuille de bardane, grande quasi comme un pont. On voit que cette plante avait crû dans le pays de Pantagruel. Dans

un autre pays une de ces feuilles suffirait à peine à couvrir un lapin. Inutile sans doute de rappeler que la bardane est cette plante dont Panurge lançait les fleurs garnies de crochets dans les cheveux et sur les habits de ceux qui lui déplaisaient, plaisanterie qui s'est perpétuée de génération en génération d'enfants. Rabelais trouva bientôt cette protection insuffisante, et il alla en chercher une avec tous ses compagnons sous la langue du géant.

XV.

Nous sommes obligés de faire ici une longue parenthèse pour expliquer les antécédents du conte bizarre qui va nous être fait.

L'auteur de *Pantagruel* s'est inspiré de Lucien dans le tableau qu'il nous a tracé de l'autre monde; il va lui faire un nouvel emprunt. On trouve dans les Œuvres du railleur de Samosate un récit en deux livres intitulé *Histoire véritable*, dans lequel il se moque des voyageurs qui, sous le prétexte qu'ils viennent de loin, abusent de la crédulité des lecteurs et rapportent des faits impossibles. Au livre Ier de cet ouvrage, le voyageur nous raconte comment lui et ses compagnons furent involontairement entraînés dans la bouche d'une baleine. C'est de là évidemment que Rabelais a puisé l'idée du récit qu'il va nous faire. Ecoutons d'abord Lucien.

. . . La baleine arrive, nous avale, et nous engloutit avec notre vaisseau. Par bonheur elle ne serra pas les dents, ce qui nous eût écrasés, mais le navire put couler à travers les interstices.

. . . A l'intérieur ce ne sont d'abord que ténèbres, parmi lesquelles nous ne distinguons rien ; mais bientôt, le monstre ayant ouvert la gueule, nous apercevons une vaste cavité, si

large et si profonde qu'on aurait pu y loger une ville et dix mille hommes. Au milieu, on voyait un amas de petits poissons, des débris d'animaux, des voiles et des ancres de navires, des ossements d'hommes, des ballots, et, plus loin, une terre et des montagnes, formées, sans doute, par le limon que la baleine avalait. Il s'y était produit une forêt avec des arbres de toute espèce; des légumes y poussaient, et l'on eût dit une campagne en fort bon état. Le circuit de cette terre était de deux cent quarante stades. On voyait des oiseaux de mer, des mouettes, des alcyons qui faisaient leurs petits sur les arbres....

Je n'avais pas fait cinq stades, que je trouve un temple de Neptune, comme l'indiquait l'inscription. Un peu plus loin, je découvre plusieurs tombeaux avec leurs cippes, et tout près de là, une source d'eau limpide. En même temps nous entendons aboyer un chien, et nous voyons de loin s'élever de la fumée...

Nous avançons promptement, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travaillent avec ardeur à cultiver un jardin et à diriger l'eau de la source. Ravis et effrayés tout ensemble, nous nous arrêtons: ceux-ci, visiblement animés des mêmes sentiments que nous, n'osent dire un seul mot.

On fait connaissance. Les anciens habitants de la baleine font accueil aux nouveaux.

Le vieillard nous prend la main et nous conduit à sa demeure, qu'il avait su rendre assez commode, et dans laquelle il avait disposé des lits avec d'autres objets nécessaires. Là il nous sert des légumes, des fruits, des poissons, du vin.

On se raconte réciproquement ses aventures. Le vieillard et son fils vivaient là depuis longues années. Ils avaient été obligés au début de livrer bataille à d'autres peuples du voisinage, mais la victoire leur était restée.

Maîtres depuis lors du pays purgé d'ennemis, continue le narrateur, nous vivons ici tranquilles, nous livrant à divers exercices, à la chasse, à la culture de la vigne, à la récolte du fruit des arbres, semblables, en un mot, à des gens qui

vivent agréablement et librement dans une grande prison, d'où il leur est impossible de sortir.

XVI.

Ce monde que Lucien a rencontré dans l'intérieur d'une baleine, Rabelais va le transporter dans la bouche de Pantagruel; l'armée abritée sous la langue du géant n'était qu'une entrée en matière. Nous laissons parler l'auteur, en l'élaguant un peu.

Quand Rabelais songea à s'abriter sous la langue de Pantagruel, toutes les places étaient prises; il grimpa alors sur le langue même et, après y avoir fait environ deux lieues, il entra dans la bouche du géant, et là il aperçut de blancs rochers qui n'étaient autres que des dents, puis des prés, des forêts, de grandes et fortes villes, non moins étendues que Lyon ou Poitiers.

«Le premier que j'y trouvai, ce fut un bonhomme qui plantait des choux. Je lui demandai tout ébahi : Que fais-tu donc ici ? — Vous voyez, je plante des choux. Tout le monde ne peut être riche. Je gagne ainsi ma vie, je vais vendre mes légumes au marché en la cité qui est ici derrière. — Jésus ! dis-je, il y a ici un nouveau monde. — Certes, dit-il, il n'est pas nouveau ; mais on dit que hors d'ici, il y a une terre neuve où l'on a soleil et lune et tout plein de belles choses — mais ce monde-ci est plus ancien. — Et comment a nom cette ville où tu portes tes choux ? — On l'appelle Aspharage [le gosier] ; les habitants sont chrétiens, gens de bien et vous feront grande chère.» Je résolus d'y aller.

«En chemin, je trouvai un individu qui tendait des pièges aux pigeons. — Mon ami, lui demandai-je,

d'où vous viennent donc ces pigeons ? — Sire, me dit-il, ils viennent de l'autre monde. — Je compris que, lorsque Pantagruel baîllait, les pigeons entraient à pleines volées dans sa gorge, pensant que c'était un colombier. Puis je pénétrai dans la ville, que je trouvai belle, bien forte et en bel air, mais à l'entrée les portiers me réclamèrent un certificat de santé. — Est-ce qu'il y a danger de peste ici ? leur demandai-je. — Oh, seigneur, dirent-ils, il meurt tant de gens ici près que la chariot court par les rues. — Où donc cela ? — A Larynx et à Pharynx, qui sont deux grosses villes marchandes (comme qui dirait Rouen et Nantes). La cause de la peste a été une puante et infecte exhalaison qui est sortie dernièrement des abîmes ; il en est mort plus de 2,260,016 personnes depuis huit jours. Je pensai et calculai que cette odeur infecte était celle de l'aillade, ou sauce à l'ail, que Pantagruel avait mangée lors des noces du roi Anarche, crieur de sauce verte.

«De là je passai entre des rochers, qui étaient ses dents ; je fis tant que je montai sur une, et là je trouvai les plus beaux lieux du monde, beaux grands jeux de paume, belles galeries, belles prairies, force vignes et une quantité de cassines à la mode italique par les champs pleins de délices ; je demeurai là bien quatre mois et je ne fis jamais si bonne chère qu'alors. Puis je descendis de l'autre côté des dents, mais, en passant, je fus détroussé par des brigands dans une grande forêt qui est vers la partie des oreilles. Je trouvai en bas une petite bourgade dont j'ai oublié le nom, mais où je fis bonne chère et gagnai quelque argent pour vivre. Savez-vous à quoi faire ? à dormir, car on loue les gens

là pour dormir. Les dormeurs ordinaires gagnent cinq ou six sous par jour ; mais ceux qui ronflent bien fort gagnent sept sous et demi. Je contai aux sénateurs comment on m'avait détroussé ; ils me dirent que réellement les gens de par de là les dents étaient mal vivants et brigands de nature. Je vis qu'il y avait là des contrées en deçà et au delà des dents, comme chez nous deçà et delà les monts. Mais il vaut mieux vivre en deçà, l'air y est meilleur.

«Décidément, pensai-je, la moitié du monde ne sait pas comme l'autre vit. Personne n'a encore rien écrit de ce pays-là, bien qu'il y ait plus de vingt-cinq royaumes habités, sans les déserts et un gros bras de mer J'en ai composé un grand livre, que j'ai appelé l'*Histoire des Gorgias.*

«Quand je voulus sortir, je descendis le long de la barbe de Pantagruel, de là je sautai sur ses épaules et me laissai glisser à terre. — D'où viens-tu, Alcofribas ? me dit-il. — De votre gorge, monsieur ? — Et depuis quand y es-tu ? — Depuis que vous alliez chez les Almyrodes — Il y a plus de six mois de ça. Ha ! ha ! tu es un gentil compagnon ! nous avons, avec l'aide de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes ; je te donne la châtellenie de Salmigondin. — Grand merci, monsieur, vous me faites plus de bien que je n'en ai mérité.

XVII.

Le chapitre suivant reproduit une aventure qui se trouve déjà dans la Chronique et mieux amenée. Il s'agit du curage de l'estomac de Pantagruel malade. Il avale des boules de cuivre, dans

lesquelles on a fait entrer des hommes, dont l'un armé d'une lanterne. On explore son estomac et l'on enlève ce qui le rend malade.

Dans un dernier chapitre l'auteur déclare qu'il se sent fatigué — le lecteur s'en aperçoit bien un peu — il suspend donc son travail ; on aura la suite des aventures de ses héros aux prochaines foires de Francfort — et il nous donne même un aperçu des surprises qu'il réserve à ses lecteurs. Cervantès fait de même à la fin de la première partie de son *Don Quichotte.* Ni l'auteur français ni l'auteur espagnol n'ont tenu la promesse qu'ils faisaient alors au public. N'était-ce qu'un bavardage dont ils amusaient le lecteur ? avaient-ils l'intention de continuer sur ce plan ? avaient-ils l'intention de s'en tenir à cette première partie ? Nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'un et l'autre laissèrent de longues années s'écouler avant de reprendre la plume, et que lorsqu'ils la reprirent, ils renoncèrent au plan annoncé pour travailler dans une direction toute différente. — Ils eurent raison du reste, puisque la seconde partie de l'œuvre de chacun d'eux est, suivant les uns, supérieure à la première, et tout au moins égale, suivant les autres, tandis que s'ils avaient persévéré dans la même voie, ils auraient probablement été entraînés à se répéter, comme l'a fait Rabelais qui, dans *Gargantua*, a reproduit exactement l'économie générale du premier livre de *Pantagruel.*

XVIII.

C'est à la collégiale de St-Maur des Fossés que Rabelais reprit son travail après un silence de treize

années. Il avait alors 63 ans selon les uns, 51 ans selon les autres. Il était heureux, on le sent aux premières pages du IIIe livre, qui sont d'une verve folle ; mais il était devenu plus réfléchi aussi, il avait vu et observé davantage et il sentit, en reprenant son récit, la nécessité de développer une idée, de se faire un plan. Il y a dans les deux premiers livres des scènes piquantes, des sentiments élevés, des observations pratiques d'une grande valeur, mais il n'y a pas de plan à proprement parler, c'est une simple succession d'événements. Il n'en est plus ainsi dans les trois livres suivants. Nous allons y trouver une idée philosophique qui va se déroulant imperturbablement au milieu des scènes les plus folles, des discussions les plus saungrenues, des digressions et des écarts les plus inattendus en apparence ; si les commentateurs ne l'ont pas vue, c'est qu'ils se sont laissé distraire par l'exubérance des détails, c'est que la verve poétique et bouffonne de l'auteur les aura déroutés. Nous nous attacherons, tout en ne négligeant aucun détail intéressant de la riche broderie dont Rabelais a recouvert son œuvre, à mettre en relief cette idée rectrice, et à montrer partout, à travers les dévergondages d'une imagination hyperbolique, le problème que l'auteur s'est posé et dont la solution, énigmatique il est vrai en apparence, mais claire au fond cependant, forme la conclusion de l'ouvrage.

Toutefois les six premiers chapitres du livre III sont en dehors du nouveau plan que l'auteur s'est tracé, et forment le complément de la première partie. C'est ce qui nous a décidé à les faire entrer dans ce chapitre. La seconde partie ne commence en

réalité qu'au moment où Panurge pose, avec la question de son mariage, celle qui va relier le reste de l'œuvre en cette majestueuse unité qu'on chercherait en vain dans les premiers livres.

XIX.

Nous avons déjà analysé le prologue (p. 118). Rabelais est ici dans un de ces moments de gaîté folle où l'on a besoin de rire à tout prix. Il s'en prend aux mots, avec lesquels il jongle, — aux sons, qu'il fait s'entrechoquer ; il contourne sa pensée afin de vous donner le plaisir de la saisir, il multiplie les allusions pour vous les laisser deviner. Ici il fait une véritable orgie de noms dans une énumération qui couvre une page; plus loin, c'est une orgie de verbes qui tient plus d'espace encore.

Donnons quelques exemples. La guerre venait de recommencer avec Charles-Quint, non pas seulement en Italie où les Français avaient gagné la bataille de Cérisoles, mais dans la France même que l'empereur venait d'envahir, sans grand succès, il est vrai. On faisait de toutes parts de grands préparatifs, mais, lui Rabelais, n'avait pas été requis parce qu'il avait été estimé faible et «impotent»; il regrette qu'on ne l'emploie aucunement, « fust-ce portant hotte, cachant crotte, ployant rotte [lien de bois pour des fagots] ou cassant motte. « Il aurait pu tout au moins, le repas terminé, » au son de sa musette, mesurer la musarderie des musars » [faire danser les oisifs], etc.

Il multiplie les tournures compliquées pour faire entendre les choses les plus simples :

Avez-vous vu Diogènes le cynique, demande-t-il en

commençant à ses lecteurs — « bonnes gens, buveurs illustres et goutteux très précieux » — ou si vous ne l'avez pas vu, vous avez tout au moins ouï parler de lui, car il a fait grand bruit dans le monde. Et

Vous êtes tous du sang de Phrygie extraits (ou je m'abuse)..

Cette apostrophe étonne bien quelque peu aujourd'hui. Elle n'avait rien d'étonnant au XVI[e] siècle. Il était assez généralement admis alors — et cela se trouve consigné dans les *Grandes Chroniques de France*, rédigées et conservées à St-Denis — que les Français descendaient des Troyens ; qu'après la chute de la cité phrygienne, Francus, fils d'Hector, avait amené en Gaule une colonie de sa nation en même temps qu'Enée, fils d'Anchise, en amenait une de la même nation en Italie, ce qui faisait des Français les compatriotes des Romains. Quelques années après la publication du livre de Rabelais, Ronsard, d'accord avec Charles IX, entreprit de faire sur ce voyage de Francus, un poème épique, la *Franciade*, qui devait faire pendant à l'*Enéide* de Virgile, mais que l'auteur ne poussa pas au-delà du quatrième chant, faute d'encouragement de la part du public. Ajoutons qu'un de nos contemporains, Viennet, mort en 1868, a mené à bien, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, un poème en dix chants sur le même sujet.

Mais voyons où Rabelais veut nous conduire. La Phrygie rappelle le roi Midas, qui régna jadis sur cette contrée.

Et si vous n'avez autant d'escus comme avait Midas, si avez de luy je ne scay quoy que plus jadis louoient les Perses en tous leurs otacustes [espions] et que plus souhaitoit l'empereur

Antonin [Caracalla) ; dont depuis fut la serpentine Rohan surnommée Belles oreilles...

Cette longue phrase que Rabelais déroule devant vous, et où il fait intervenir Francus, les Phrygiens, Midas et ses oreilles d'âne, les espions persans renommés pour leur adresse à écouter aux portes, et la légende de cette princesse de Rohan, qui, comme Mélusine, était serpent la nuit et femme le jour, — cette longue phrase a pour but de vous dire tout simplement : Vous avez des oreilles, et vous avez dû entendre parler de Diogènes. Il continue :

Si vous n'en avez ouy parler, de lui vous veulx presentement une histoire narrer, pour entrer en vin (beuvez donc) et propos (écoutez donc). Vous advertissant (afin que ne soyez en simplesse pippés, comme gens mescréans) qu'en son temps il feut philosophe rare et joyeux entre mille. S'il avoit quelques imperfections, aussi avez-vous, aussi avons-nous.

Vous avez aussi les vôtres et moi les miennes.

Rien n'est, sinon Dieu, perfaict. Si est ce qu'Alexandre le Grand, quoy qu'il eust Aristoteles pour precepteur et domestic, l'avoit en telle estimation, qu'il souhaitoit, en cas qu'Alexandre ne feust, estre Diogènes Sinopien.

C'est alors qu'apparaissent deux longues phrases composées l'une de noms, l'autre de verbes, dans lesquelles nous voyons d'un côté Diogène rouler son tonneau pendant que les Corinthiens fourbissent leurs armes. Nous reviendrons sur ces deux phrases en parlant du style de Rabelais.

L'ardeur déployée par Diogène en cette circonstance, il veut la déployer aussi, il a la fièvre du travail. A la première page de son livre, au-dessous du titre, il a inscrit l'avis suivant :

L'auteur susdit prie les lecteurs benevoles soy reserver à rire au soixante et dix huitième livre.

Soixante-dix-huit livres! voilà ce qu'il promet; il n'en est encore qu'au troisième, il est vrai, mais le quatrième suivra de près, en attendant les autres. Et comparant son livre à un tonneau — le tonneau de Diogène sert de transition — il s'écrie :

Enfans, beuvez à pleins godetz.. Et peur ne ayez que le vin faille, comme fit es noces de Cana, en Galilée. Autant que vous en tireray par la dille [fausset. robinet] autant en entonneray par le bondon. Ainsi demeurera le tonneau inexpuisible. Il a source vive et veine perpetuelle. Tel estoit le breuvage contenu dans la coupe de Tantalus representé par figure entre les sages Brachmanes.

Il s'agit d'une coupe inépuisable qu'Apollonius de Tyane, si nous en croyons son très peu véridique historien Philostrate, vit chez les sages de l'Inde; elle se trouvait dans la main d'une statue de Tantale, qui symbolisait pour eux l'amitié. Tous les convives s'y désaltérèrent les uns après les autres et elle resta toujours pleine [1].

... Telle estoit en Ibérie la montaigne de sel tant celebrée par Caton [et par Pline]; tel estoit le rameau d'or consacré à la déesse sousterraine, tant celebré par Virgile :

[... Primo avulso non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo. *Æneis* VI.]

[Le premier enlevé, un autre rameau d'or le remplace et se couvre de feuilles de semblable métal.]

... C'est un vray cornucopie [corne d'abondance] de joyeuseté et raillerie. Si quelquefois vous semble estre expuisé jusques à la lie, non pourtant sera il a sec. Bon espoir gist au fond, comme en la bouteille de Pandora : non désespoir, comme on bussart [tonneau] des Danaïdes.

C'est dans ces joyeuses dispositions qu'il reprend sa tâche, et qu'il la mènera à bien, tant que Dieu

[1] *Apollonius de Tyane*, sa vie et ses voyages par Philostrate, trad. par A. Chassang, 2e éd. 1862. Livre III. 25 et 32.

lui prêtera vie. Mais il n'écrit pas pour tout le monde. Il est comme le satirique latin Lucilius, qui déclarait n'écrire que pour les Tarentins et Cosentinois, il n'a percé son tonneau que pour les gens de bien et de goût et non pour les dorophages, qui vivent de présents, non pour les gens à bourrelet [magistrats et docteurs], non pour les grabeleurs de corrections et éplucheurs de mots, non pour les cafards surtout, quoiqu'ils soient tous beuveurs outrés, tous atteints de vilaines maladies dont la gaîté serait le remède, tous munis d'une soif inextinguible et d'une faim insatiable.

Il ne veut de lecteurs que ceux qui peuvent le comprendre, que ceux qui sont disposés à casser l'os pour y trouver la moelle, comme il l'a dit ailleurs. Les autres, ses ennemis, il les compare à une meute de chiens bruyants, et il les renvoie garder leurs moutons :

> Arriere, mastins ! leur crie-t-il en terminant. Hors de la quarriere !

Quarrière, ici, comme *quarroy* que nous avons déjà vu, a pour racine le mot *char*, d'où charrette, prononcé *quérette* ou *quarette* en plusieurs patois. Le *quarroy* est une route, et la *quarrière* une place assez grande pour y faire passer les charrettes.

> ... Hors de mon soleil, chiennaille au diable [du diable] ! Venez-vous ici [salir] mon tonneau ? Voyez ci [Voici] le baston que Diogènes par testament ordonna estre près de luy posé après sa mort pour chasser et esrener [éreinter] ces larves bustuaires [des tombeaux] et mastins cerberiques. Pourtant [donc] arrière, cagots ! aux ouailles, mastins !

On sait que les « grabeleurs de corrections » ne se le tinrent pas pour dit, et que les chiens qu'il

renvoie à garder leurs moutons continuèrent à rôder autour de lui, et le forcèrent à la fin à laisser son ouvrage imparfait.

XX.

Le Livre III s'ouvre par quelques considérations sérieuses sur les conquêtes et la colonisation.

Le roi Anarche est vaincu. Les Dipsodes n'avaient aucune raison d'être affectionnés à un roi qui, par pure ambition personnelle, était allé provoquer un puissant voisin sans même prendre les précautions nécessaires pour réussir, et s'était fait battre dès la première rencontre; ils se donnèrent volontiers à Pantagruel. Ils n'avaient pas été humiliés; ils n'avaient pas souffert les douleurs d'une invasion, puisque la lutte s'était décidée en une seule bataille et sur le territoire ennemi. Le pays d'Utopie était trop peuplé, le pays des Dipsodes ne l'était pas assez. Le manque de bras les empêchait de tirer parti de toutes les richesses de leur sol; ils accueillirent volontiers les Utopiens, d'autant plus que ceux-ci étaient paisibles et amis du travail. Comme ils aimaient beaucoup leur roi, cet amour se communiqua aux Dipsodes, qui, loin de se plaindre des événements, regrettaient de n'avoir pas connu plus tôt Pantagruel, auquel ils se seraient donnés de tout leur cœur.

Rabelais est opposé en principe à toute espèce de conquête; mais si, par suite de circonstances exceptionnelles, un pays est conquis, comment faut-il le traiter?

« La manière d'entretenir et de retenir les pays nouvellement conquis, nous dit-il, n'est pas comme

le prétendent certains esprits tyranniques, de leur imprimer la terreur, de les piller, forcer, tourmenter, ruiner et vexer, de les régir avec des verges de fer, en un mot, de les manger et de les dévorer. — Homère appelle un roi inique : mangeur de peuple. — Je ne vous alléguerai pas à ce propos les histoires antiques ; je vous rappellerai seulement ce qu'ont vu vos pères, vous peut-être, si vous n'êtes pas trop jeunes. Quand un peuple vient d'être conquis, il faut le traiter comme un enfant qu'on veut élever, l'allaiter, le bercer, l'amuser ; ou comme un arbre nouvellement planté, l'appuyer, le garantir, le défendre contre toutes violences, injures et calamités ; comme une personne qui a passé par une longue maladie et qui entre en convalescence, il faut le choyer, ménager, restaurer, de manière que ce prince serait le dernier que les vaincus voudraient avoir pour ennemi et le premier qu'ils voudraient avoir pour ami... Hésiode nous parle en sa Théogonie de génies intermédiaires entre les hommes et les dieux, d'anges, si vous voulez, supérieurs aux hommes et inférieurs aux dieux. C'est par eux que nous arrivent toutes les richesses et les biens du ciel ; ils nous font continuellement du bien et nous préservent du mal ; tel doit être l'office des rois : ce qui est vraiment royal, c'est de faire toujours du bien et jamais de mal. »

Rabelais cite beaucoup d'exemples à l'appui de son opinion ; le plus remarquable et le plus juste est celui qui suivit le renversement des trente tyrans à Athènes par Thrasybule et ses amis. Autant le gouvernement aristocratique des Trente avait été injuste, cruel et implacable, autant les démocrates

triomphants avec Thrasybule furent indulgents et généreux ; toute réaction fut défendue, et l'oubli, ordonné par une loi. Celui qui agit autrement s'expose non-seulement à perdre ce qu'il a acquis, mais à faire croire à tous qu'il a acquis ce qu'il possède sans droit et injustement. Celui qui est fort de son droit est indulgent. Quant aux biens injustement obtenus, vous savez ce que dit le proverbe : De bien mal acquis, le tiers hoir ne jouira.

L'auteur oppose ensuite la conduite de Pantagruel à celle de Charlemagne. Le grand empereur eut aussi l'idée de transporter des peuples d'un pays dans un autre; mais il s'y prit mal, il transporta des Saxons dans les Pays-Bas et des habitants des Pays-Bas dans la Saxe. Qu'arriva-t-il? Les Saxons ne l'aimèrent pas davantage pour être plus rapprochés de lui, mais les Flamands le haïrent parce qu'il les avait éloignés de leur pays, de sorte qu'on a pu dire qu'il avait fait d'un diable, deux. Pourquoi en fut-il ainsi? parce qu'il employa la violence et l'oppression. Pantagruel au contraire s'adressa à la persuasion; il ne transporta que ceux qui le voulurent bien, ils les établit dans un pays où ils étaient demandés, et, contrairement à ce qu'avait fait Charlemagne, d'un ange il en fit deux.

Ces conseils sur la guerre et les conquêtes peuvent nous sembler des lieux communs. Tout le monde admet aujourd'hui ces principes en théorie, quoiqu'on s'en tienne très loin dans la pratique. Au seizième siècle, tout cela était non seulement neuf, mais hardi. Au siècle suivant, le *Télémaque* fut blâmé par Louis XIV pour avoir développé ces mêmes idées.

XXI.

A ce chapitre un peu sérieux vont succéder les actes et surtout les discours de Panurge, car, dans le troisième livre, on parle beaucoup plus qu'on n'agit. Nous trouvons, dès le début, Panurge en possession de cette même châtellenie de Salmigondin en Dipsodie que, dans le livre précédent, Pantagruel a donnée à Rabelais lui-même. Rabelais ne nous dit pas comment la transmission s'est opérée, mais il aurait trop à faire s'il tenait à nous expliquer comment une foule de choses qu'il nous a prédites dans le second livre ne se font pas dans les suivants, ou se font tout autrement qu'il ne l'avait annoncé.

Salmigondin rapportait par an à son propriétaire 6,789,106,789 royaux, revenu certain, sans compter le produit des hannetons et caquerolles (escargots) — qui était bon an, mal an, de 2,435,769 moutons à la grand laine. Quelquefois cette somme s'élevait jusqu'à 1,234,554,321 seraphs, quand il y avait bonne année de caquerolles et hannetons, mais cela n'arrivait pas tous les ans. — Le royal était une monnaie d'or du temps de Philippe-le-Bel ; le mouton à la grand laine, une monnaie d'or du temps de St Louis, et le seraph une monnaie orientale. Il était fort indifférent à Rabelais, et il nous est très indifférent à nous-mêmes, de savoir la valeur précise de cette somme ; Rabelais a seulement voulu dire que Panurge se trouvait très riche, et il l'a fait avec cette précision dans l'absurde qui lui est habituelle.

Eh bien, le nouveau châtelain gouverna si bien et si prudemment qu'en moins de quatorze jours, il dilapida le revenu certain et incertain de sa châtel-

lenie pour trois ans. « N'allez pas croire qu'il employa cet argent en créations pieuses ou philantropiques, qu'il fonda des monastères, qu'il érigea des temples, qu'il établit des colléges pour instruire la jeunesse, des hôpitaux pour soulager les malheureux, ou qu'il jeta son lard aux chiens ; non, il dépensa tout en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à tous venants, surtout à tous bons compagnons, jeunes fillettes et mignonnes galloises, abattant les bois, brûlant les grosses souches pour en vendre les cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant bon marché et mangeant son blé en herbe. »

Cette phrase est devenue proverbiale depuis que Molière l'a citée dans l'*Avare*, en l'attribuant à Panurge. C'est l'expression exagérée, mais exacte, des faits et gestes de bon nombre de dissipateurs.

XXII.

Tout cela fut rapporté à Pantagruel ; il aurait pu reprendre à Panurge une fortune si mal gouvernée, il n'en fit rien ; c'était le meilleur petit et grand bonhommet qui onc ceignit une épée — il avait le respect de la liberté des autres, et comme, en ceci, Panurge ne nuisait qu'à lui-même, il ne crut pas que ce fût le cas d'employer l'autorité. Quoique fils de roi et maître à peu près absolu, nous ne le voyons jamais interposer son pouvoir, hors le cas où il s'agit d'empêcher quelqu'un de nuire.

Mais à défaut de la force, il eut recours à la persuasion ; il prit Panurge à part et lui remontra doucement que, s'il voulait vivre ainsi et ne pas ménager davantage, il serait impossible ou pour le moins bien difficile, de le faire jamais riche.

— Riche ! répondit Panurge. Avez-vous jamais eu cette idée là ? Avez-vous formé le projet de me rendre riche en ce monde ? Pensons à vivre joyeusement de par Dieu et les bonnes gens. Ne donnez accès dans votre cerveau à aucun autre soin ou souci, — ne vous tourmentez pas, ne vous inquiétez pas. Tant que vous vivrez joyeux, gai, à souhait, je ne serai que trop riche. Tout le monde crie : Ménage, ménage, et tel crie ménage (économie) qui ne sait mie ce que c'est.

«C'est de moi qu'il faut prendre conseil. Remarquez que ce que vous m'imputez à vice n'est que l'imitation de ce que font l'Université et le parlement de Paris, les sources de la panthéologie et de la justice. Hérétique, qui en doute ? Le jour où l'évêque fait son entrée, ne dépense-t-il pas ce que rapporte l'évêché en une année et souvent en deux ? Il serait lapidé à l'instant, s'il voulait s'en dispenser.»

Panurge tente ensuite de démontrer qu'en agissant comme il agit, il fait acte des quatre vertus cardinales : prudence, justice, force et tempérance.

«D'abord, en prenant argent d'avance, je fais acte d'homme *prudent*. On ne sait qui meurt ni qui rue. Qui peut dire si le monde durera encore trois ans et, quand il durerait davantage, est-il homme assez fou pour se croire sûr de vivre encore trois ans ?»

Figaro a emprunté cette phrase à Panurge. «Vive la joie ! qui sait si le monde durera encore trois semaines ?»

C'est aussi ce que disait Louis XV : «Ceci (l'état, le gouvernement) durera toujours bien autant que moi ; après moi le déluge !» Et le déluge est venu, la révolution de 1789.

«Passons à la *justice*, poursuit Panurge. En achetant cher à crédit, et en vendant à bon marché, argent comptant, je fais acte de justice *commutative*. Que dit Caton à ce propos dans son traité *De re rustica?* «Il faut qu'un chef de maison vende continuellement.» Je vends aussi, et il est impossible que par ce moyen je ne devienne riche, tant que la boutique tiendra.

« Mais je fais aussi acte de justice *distributive*, puisque je donne à repaître aux bons — notez bons — et gentils compagnons, que la fortune a jetés comme Ulysse sur le roc de bon appétit sans provision de mangeaille — et aux bonnes — notez bonnes — et jeunes galloises — notez jeunes, car Hippocrate nous apprend que la jeunesse supporte difficilement la faim, surtout lorsque cette jeunesse est vivace, alègre, vive, mouvante, voltigeante. »

Un dissipateur de l'école de Panurge, Don César de Bazan, exprime les mêmes idées dans *Ruy Blas* :

S'il tombe par hasard des écus de tes chausses,
Laisse tomber ; — et si des essayeurs de sauces,
Des clercs, des écoliers, des gueux qu'on voit passer,
Les ramassent, — mon cher, laisse-les ramasser.
Ne sois pas un mortel de trop farouche approche,
Si même ils en prenaient quelques-uns dans ta poche,
Sois indulgent. Ce sont des hommes comme nous,
Et puis, il faut, vois-tu, c'est une loi pour tous,
Dans ce monde rempli de sombres aventures,
Donner parfois un peu de joie aux créatures.
Tous ces gens là seront peut-être un jour pendus ;
Ayons donc des égards pour eux !

(Acte IV, scène 3.)

«Je fais acte de *force*, reprend Panurge, en abattant les gros arbres, comme Milon de Crotone; en ruinant les forêts obscures, retraites des loups, des sangliers, des renards, réceptacle de brigands et

meurtriers, taupinières d'assassins, officines de faux-monnayeurs, retraites d'hérétiques, qui vont faire là l'école buissonnière; je remplace tout cela par de belles plaines couvertes de claires broussailles, de belles bruyères, jouant du hautbois et de la musette, et faisant place nette pour la nuit du Jugement.»

Le jeu du hautbois, dont il s'agit ici, n'a rien de musical; jouer du haut bois, c'est abattre de hauts bois, de grands arbres pour en tirer peu d'argent.

Panurge trouve d'aussi bonnes raisons pour prouver qu'en dépensant son bien à tort et à travers, il fait acte de *tempérance*, la quatrième des vertus cardinales.

« En mangeant mon blé en herbe comme un ermite qui vit de salade et de racines et s'émancipe des appétits sensuels pour faire plus belle part aux estropiés et souffreteux, j'épargne beaucoup d'argent. J'épargne d'abord les sarcleurs, qui n'enlèvent pas les mauvaises herbes pour rien, les moissonneurs, qui boivent volontiers et sans eau, les glaneurs auxquels on donne de la fouace; les batteurs en grange qui, si l'on en croit Virgile, ne laissent dans les jardins ail, oignon ni échalotte; les meuniers, qui sont larrons, comme le dit la chanson, et les boulangers, qui ne valent guère mieux. Est-ce là une petite économie? Encore ai-je oublié les mulots qui mangent le blé dans les champs, les charançons, les rats et les souris, qui le dévorent dans les greniers.

«Avec le blé en herbe, vous faites une belle sauce verte, de légère coction, de facile digestion, qui vous épanouit le cerveau, ébaudit les esprits animaux, réjouit la vue, ouvre l'appétit, délecte le goût,

soutient l'estomac, chatouille la langue, fait le teint clair, fortifie les muscles, tempère le sang, rafraîchit le foie, etc., etc., etc.» Nous nous arrêtons au milieu du défilé des fonctions physiologiques.

Pantagruel, que la verve de Panurge amuse, se garde de lui répondre sérieusement. — « Auriez-vous l'intention de me prouver, lui dit-il, qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent dépenser ainsi leur fortune en peu de temps? C'était l'avis de Néron. Il admirait, disait-il, Caligula qui avait eu l'adresse mirifique de dépenser en peu de jours tout l'avoir que Tibère lui avait laissé. Vous avez fait comme les Romains quand ils fêtaient Protervie. Ce jour-là, il fallait manger tout ce qu'il y avait de mangeable dans la maison et jeter le reste au feu sans rien réserver pour le lendemain, — ou, si vous l'aimez mieux, vous avez fait comme ce Romain, qui, après avoir dépensé tout son bien, mit le feu à sa maison pour qu'il ne lui restât rien. Il aurait eu aussi le droit de s'écrier : *Consommatum est*, comme St Thomas d'Aquin, quand il eut mangé la lamproie.»

XXIII.

Ces derniers mots, qui n'ont aucun rapport avec les histoires des dissipateurs, font allusion à une distraction de St Thomas d'Aquin. Le célèbre théologien avait été un jour invité à dîner par le roi Louis IX, comme il était en train de composer les hymnes de la fête du saint Sacrement. Il en était au *Pange lingua,* dont la musique est aussi gracieuse que les paroles sont plates et prosaïques ; il y avait pensé toute la journée, il y pensait encore en attendant

le dîner. On avait apporté divers plats qui devaient être servis. Thomas s'était assis, en griffonnant son hymne, tout à côté d'une superbe lamproie. Il s'imagina alors qu'il était chez lui, et, tout en continuant son travail, il se mit à manger le poisson. Lorsqu'il écrivit son dernier vers, il en était à sa dernière bouchée. *Consommatum est*, s'écria-t-il, c'est fini. — Et c'est alors seulement que ceux qui l'avaient regardé faire avec étonnement, l'avertirent de sa distraction. Le fait est raconté dans un livre dont il a été fait plusieurs éditions au XVIe siècle : *Michaelis Scoti Mensa philosophica.*

XXIV.

«Tout cela est fort bien, continue Pantagruel, mais quand aurez-vous payé toutes vos dettes ? — Moi, dit Panurge, j'en viendrai peut-être là le jour des calendes grecques, ou, si vous l'aimez mieux, lorsque tout le monde sera content, lorsque vous serez héritier de vous-même. Dieu me garde d'en être là jamais. Je ne trouverais plus personne qui voulût me prêter. Qui ne laisse pas de levain au soir ne fera pas lever sa pâte au matin. Devez-vous de l'argent à quelqu'un ? Votre créancier priera Dieu continuellement de vous donner bonne et heureuse vie ; il dira du bien de vous à tout le monde et vous acquerra de nouveaux prêteurs. Lorsqu'autrefois en Gaule, au temps des Druides, les serfs, valets et autres serviteurs étaient brûlés tout vifs aux funérailles de leurs maîtres et seigneurs, n'avaient-ils pas belle peur que leurs maîtres et seigneurs ne mourussent ? Ne priaient-ils pas continuellement leur grand dieu Mercure et Dis [Pluton] le père

aux écus, de les conserver longuement en santé? N'étaient-ils pas soigneux de les bien traiter et servir? Vos créanciers prient d'autant plus Dieu que vous viviez, qu'ils aiment mieux l'argent que la vie. Croyez-vous, pour ma part, que je ne sois pas content quand tous les matins, je vois autour de moi ces créanciers si humbles, si serviables, si abondants en révérences? Et quand je remarque, que si je fais à l'un visage plus ouvert et meilleure chère qu'aux autres, celui-là espère être expédié le premier, et prend mon sourire pour argent comptant. Ce sont mes candidats, mes parasites, mes orateurs perpétuels. Je suis comme cette montagne de vertu héroïque, dont parle Hésiode, vers laquelle tous aspirent, mais où peu montent à cause de la difficulté du chemin. N'est débiteur qui veut; ne fait pas des créanciers qui veut. Et vous voudriez m'enlever cette félicité suprême! »

Panurge aurait pu invoquer à l'appui de sa théorie sur l'utilité des dettes, l'avis de César, que Fénelon fait parler ainsi dans un de ses *Dialogues des morts*.[1]

Un des « points fondamentaux de ma doctrine » est « d'emprunter et de dépenser toujours sans mesure », et de ne payer jamais rien. Chaque créancier est intéressé à avancer votre fortune, pour ne point perdre l'argent que vous lui devez. Ils vous donnent leurs suffrages, ils remuent ciel et terre pour vous procurer ceux de leurs amis. Plus vous avez de créanciers, plus votre brigue est forte. Pour me rendre maître de Rome, je travaille à être le débiteur universel de toute la ville. Plus je suis ruiné, plus je suis puissant. Il n'y a qu'à dépenser, les richesses nous viennent comme un torrent.

[1] *Dialogues des morts*, XLV. Pompée et César.

XXV.

« Les dettes sont comme le lien des cieux et de la terre, et le lien des hommes entre eux, continue Panurge. Je suis tenté d'y voir cette grande âme de l'univers qui vivifie toutes choses, si l'on en croit les philosophes académiques.

« Imaginez donc un monde où les êtres ne se devraient rien, ne se donneraient rien.

« Là entre les astres ne sera cours regulier quiconque. Tous seront en desarroy. Jupiter ne s'estimant debiteur a Saturne, le depossedera de sa sphere, et avec sa chaine homerique, suspendra toutes les intelligences, dieux, cieux, demons, genies, heroes, diables, terre, mer, tous elemens. Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout le monde en perturbation. Mercure ne voudra s'asservir aux autres, il ne sera plus leur Camille [serviteur] comme en langue hetrusque estoit nommé. Car il ne leurs est en rien debteur. Venus ne sera plus venerée [jeu de mots] car elle n'aura rien presté. La lune restera sanglante et tenebreuse. A quel propos lui despartiroit le soleil sa lumière ? Il n'y estoit en rien tenu. Le soleil ne luyra sus leur terre ; les astres ne y feront influence bonne, car la terre desistoit leurs prester nourrissement par vapeurs et exhalations : desquelles disoit Heraclitus, prouvoient les Stoïciens, Ciceron maintenoit, estre les estoiles alimentées.

Il y a ici, on le voit, une sorte de sentiment vague de l'action mutuelle des astres les uns sur les autres, comme un pressentiment du système de l'attraction newtonienne, qui les montre enfermés dans un certain lieu de l'espace, et s'y maintenant par une influence réciproque. Mais il faut convenir que cela est encore bien confus et mêlé de beaucoup d'erreurs.

Panurge continue, il entrevoit de même les actions chimiques des substances les unes sur les au-

tres. S'il n'y avait pas d'emprunts mutuels, dit-il, il n'y aurait aucune transformation des corps, aucune combinaison nouvelle de deux éléments.

De terre ne sera faite eau ; l'eau ne sera en air transmuée, de l'air ne sera fait feu, le feu n'échauffera plus la terre, il n'y pluyra pluie, n'y luira lumière, n'y ventera vent, n'y sera esté ne automne.

Entre les humains l'un ne sauvera l'autre : il aura beau crier à l'aide! au feu! à l'eau! au meurtre! personne ne ira à secours. Pourquoy? il n'avoit rien presté, on ne luy debvoit rien. Les hommes seroient loups ès hommes...

Et si au patron [sur le modèle] de ce facheux et chagrin monde rien ne prestant, vous figurez l'autre petit monde, qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre [desordre] La teste ne voudra plus prester la veue de ses yeux pour guider les pieds et les mains. Les pieds ne la daigneront porter; les mains cesseront travailler pour elle. Le cueur se faschera de tant se mouvoir pour le pouls des membres, et ne leurs prestera plus. Le poulmon ne luy fera prest de ses soufflets. Le foie ne lui envoyra sang pour son entretien... Le cerveau, considerant ce train desnaturé, se mettra en resverie [distraction] et ne baillera sentement es nerfs, ne mouvement es muscles. Somme, en ce monde desrayé [déraillé] rien ne debvant, rien ne prestant, rien ne empruntant, vous verrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue [des *Membres et de l'Estomac*] Et perira sans doubte... l'ame toute indignée prendra course à tous les diables, après [à la suite de] mon argent.

XXVI.

Ce sentiment de la solidarité de tous les êtres entre eux, de l'harmonie universelle, transporte Panurge et lui donne une éloquence que nous ne sommes pas habitués à rencontrer chez lui :

Au contraire reprend-il, imaginez-vous un monde onquel un chacun preste, un chacun doibve, [où] tous soient debteurs, tous soient presteurs, quelle harmonie sera parmi les mouvemens reguliers des cieulx! Quelle sympathie entre les elemens!

Comme nature se delectera en ses œuvres et productions ! Cerès chargée de bleds, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruicts ; Juno en son air serain, seraine, salubre, plaisante. Je me perds en ceste contemplation.

Cette harmonie que Panurge contemple dans la nature, il rêve de la voir aussi régner entre les hommes.

Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos — banquetz, festins, joye, liesse — or, argent, menue monnaie, chaînes, bagues, marchandises trotteront de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul debat ; nul n'y sera usurier, nul leschart [avare, ladre], nul chichart [chiche], nul refusant... Charité [fraternité] seule règne, régente, domine, triomphe. Vray Dieu, ne sera-ce l'aage d'or, le regne de Saturne ?

Il ne faudrait pas beaucoup presser les mots pour faire sortir de cette plaidoirie de Panurge tout un système d'association solidaire, quelque chose comme le phalanstère de Fourier où tous les associés mettent en commun leur travail et leurs capitaux, l'activité du moment et les produits de l'activité passée — à l'état de vœu bien entendu et de vague aperception. Ce qu'il y a de certain, c'est que Rabelais a les yeux tournés vers l'avenir. Tandis que ceux de ses contemporains qui passent pour les plus avancés, Calvin, Hotman, cherchent leur idéal dans le passé, — l'un dans l'organisation primitive de l'église chrétienne, l'autre dans les forêts de la Germanie où il trouve la monarchie constitutionnelle et la république, — lui, le cherche en avant dans une société plus éclairée, plus fraternelle, et St-Simon ne fera guère que préciser la pensée que Panurge exprime ici, lorsqu'il écrira :

«L'âge d'or n'est point derrière nous, il est au devant...

Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour. »[1]

XXVII.

Revenons au domaine scientifique. Rabelais ne s'est pas borné à entrevoir l'attraction newtonienne; il suffirait d'ajouter quelques mots aux lignes suivantes pour y trouver la théorie de la circulation du sang, qui ne fut formulée par Harvey que 82 ans plus tard, en 1628.

Nature, continue Panurge s'exaltant de plus en plus, nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieulx que sera de sa police [l'ordre qui règne en lui]. L'intention du fondateur de ce microcosme [l'homme, réputé être l'univers en petit] est y entretenir l'âme (laquelle il y a mise comme hoste) et la vie. La vie consiste en sang. Sang est le siége de l'âme. Un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre. La matière convenable pour estre en sang transmuée est baillée par nature : Pain et vin. En ces deux sont comprises toutes espèces des alimens. Pour icelle trouver, preparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds et portent toute ceste machine : les yeulx tout conduisent. L'appétit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de mélancholie aigrette, qui lui est transmis de la ratelle, admoneste de enfourner viande [comestibles]. La langue en fait l'essay, les dents la maschent, l'estomac la reçoit, digère et chylifie.

Les veines [du mésentère] en sugcent ce qui est bon et idoine, puis la portent au foye, il la transmue derechef et en fait sang . . . . Chascun membre s'esvertue a purifier et affiner cestuy tresor . . . , puis est transporté en une autre officine, pour estre mieux affiné, c'est le cueur. Lequel par ses mouvemens diastolicques et systolicques le subtilise et enflambe, tellement que par le ventricule dextre, le met a perfection, et par les veines l'envoye a tous les membres. Chas-

[1] Henri de St-Simon. *Réorganisation de la société européenne, 1814*, dans *St-Simon sa vie et ses travaux*, par Hubbard, in 12. 1857.

cun membre l'attire à soy et s'en alimente à sa guise . . . Par le ventricule gauche il le fait tant subtil, qu'on le dit spirituel ; et l'envoie à tous ses membres par les arteres, pour l'autre sang des veines eschauffer et esventer Le poulmon ne cesse avec ses lobes et souffletz le refraichir. En recognoissance de ce bien, le cueur lui en départ le meilleur, par la veine arteriale. Enfin tant est affiné dedans le retz merveilleux, que, par après, en sont faits les esprits animaux, moyennant lesquels elle imagine, discourt, juge, resouldt, delibere ratiocine, et rememore [se souvient].

Quelle clarté, quelle agilité de style dans ces détails techniques et en même temps quelle justesse d'expression !

Vertus guoy ! poursuit Panurge de plus en plus exalté, je me naye, je me perds, je m'esgare quand je entre au profond abisme de ce monde ainsi prestant, ainsi debvant.

Il s'est notablement égaré, en effet, en feignant de confondre deux choses tout à fait différentes. Dans le système qu'il vient de nous exposer, chacun reçoit et chacun rend, c'est la solidarité. Mais le dissipateur reçoit seulement et ne rend pas ou du moins ne rend pas à ceux qui lui ont prêté. L'assimilation n'est donc pas possible. Panurge le sait bien lui-même, mais la confusion qu'il a établie a permis à l'auteur de nous donner un éloquent aperçu de l harmonie des êtres, cela lui suffit ; et pour n'avoir pas à répondre à l'objection d'assimiler des choses qui s'excluent, il fait semblant de l'ignorer.

Croyez, dit-il en concluant, que chose divine est prester ; debvoir est vertu heroïcque.

XXVIII.

Pantagruel l'a écouté jusqu'au bout, amusé visiblement par l'éloquence animée de son contradicteur ; ici, il le ramène tout doucement à la question :

Preschez et patrocinez d'icy a la Pentecoste, lui dit-il, vous serez esbahy comment vous ne me aurez rien persuadé...

Molière a copié le commencement de cette phrase. Arnolphe dit à Chrysale, dans l'*Ecole des femmes*, en citant Panurge et Pantagruel:

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
Vous serez étonné quand vous serez au bout
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout (Acte I.1).

«Votre beau parler, votre plaidoirie ne me décideront jamais à faire des dettes. Ne devez jamais rien à personne, dit le Saint Envoyé, hors amour et dilection mutuelle. Vos raisonnements sont fort beaux; mais figurez-vous un affronteur effronté, un imposteur emprunteur entrant dans une ville déjà avertie de ses mœurs. Vous verrez à son entrée les citoyens aussi effrayés, aussi tremblants que si la peste y entrait en personne, comme autrefois Apollonius de Tyane affirma qu'il la voyait descendre sur Ephèse. Je suis de l'avis des Perses qui prétendaient que mentir n'est que le second des vices; devoir est le premier. Au reste, dettes et mensonges vont ordinairement de compagnie.

«Je ne prétends pourtant pas qu'il ne faille jamais rien devoir ni jamais rien prêter. Il n'est si riche qui quelquefois ne doive. Il n'est si pauvre à qui on ne puisse quelquefois emprunter. Platon veut qu'on laisse puiser de l'eau chez soi à ceux qui, après avoir creusé dans leur terrain, sont arrivés jusqu'à la terre glaise sans trouver source, ni cours d'eaux souterraines. De même je voudrais qu'on ne prêtât qu'à ceux qui, malgré leur travail, n'ont pu trouver assez pour se suffire, ou à ceux qui sont tombés inopinément en perte de leurs biens. Mais laissons tout

cela. Je me charge de payer vos dettes, seulement n'en faites plus dorénavant.»

Panurge le remercie, mais non sans jeter un coup d'œil de regret sur l'état de débiteur. Il voudrait qu'on lui conservât au moins quelques petites dettes comme cet évêque de Chartres qui demandait à Louis XI de lui permettre de garder quelques petits procès pour l'occuper.

Un peu de plus, il s'indignerait comme la Comtesse de Pimbesche, à qui l'on défend de plaider au moment où

... tous ses procès allaient être finis,

puisqu'il ne lui en restait plus que quatre ou cinq petits,

L'un contre *son* mari, l'autre contre *son* père,
Et contre *ses* enfants.

Pantagruel impose silence à Panurge, les raisons qu'il lui a données étant sans réplique possible.

Cette conduite est désormais celle que tiendra Pantagruel ; il laisse parler Panurge, dont l'esprit et les connaissances l'amusent ; il lui laisse développer ses paradoxes, puis il donne son jugement en quelques paroles péremptoires et décisives. Parfois une controverse entre plusieurs personnages s'agite devant lui, il les provoque légèrement et les excite au combat, mais en général, il parle peu et toujours avec sagesse et autorité.

C'est ici que finit réellement la première partie du roman. Jusqu'ici la fantaisie a tenu le fil du récit,

et la raison ne s'y est glissée qu'en empruntant le masque de la folie. Les rôles vont être intervertis désormais. A l'œuvre de la jeunesse va succéder l'œuvre de l'âge mûr. La folie y aura toujours sa place, mais la philosophie y tiendra le premier rang.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

